

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

TOME SECOND

Premiere Partie.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

PAR

JEAN JACQUES ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

Sanabilibus ægrotamus malis: ipſaque nos in rectum genitos natura, ſi emendari velimus, juvat.

Senec. de irâ. L. II. c. 13.

TOME SECOND

Premiere Partie.



Selon la Copie de

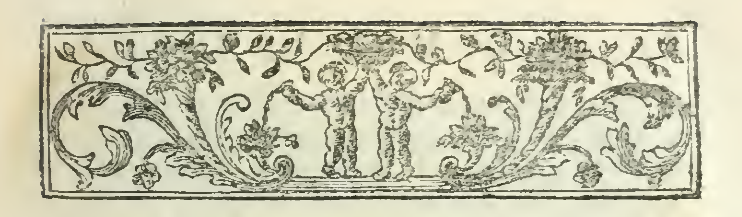
PARIS.

Avec Permiſſion tacite pour le Libraire.

MDCCLXII.



Ch. Eisen inv. et del. — ORPHÉE, Livre IV. — P. Fokke fec.



ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

SUITE DU LIVRE QUATRIEME.

„ IL y a trente ans que dans une ville d'I-
„ talie, un jeune homme expatrié se
„ voyoit réduit à la derniere misere. Il
„ étoit né Calviniste ; mais par les suites
„ d'une étourderie, se trouvant fugitif, en pays
„ étranger, sans ressource, il changea de religion
„ pour avoir du pain. Il y avoit dans cette ville un
„ hospice pour les Prosélites, il y fut admis. En
„ l'instruisant sur la controverse, on lui donna des
„ doutes qu'il n'avoit pas, & on lui apprit le mal
„ qu'il ignoroit : il entendit des dogmes nouveaux,
„ il vit des mœurs encore plus nouvelles ; il les vit,
„ & faillit en être la victime. Il voulut fuir, on
„ l'enferma ; il se plaignit, on le punit de ses plain-
„ tes ; à la merci de ses tirans, il se vit traiter en
„ criminel pour n'avoir pas voulu céder au crime.
„ Que ceux qui savent combien la premiere épreuve
„ de la violence & de l'injustice irrite un jeune cœur

„ sans experience, se figurent l'état du sien. Des „ larmes de rage couloient de ses yeux, l'indigna„ tion l'étouffoit. Il imploroit le ciel & les hom„ mes, il se confioit à tout le monde, & n'étoit „ écouté de personne. Il ne voyoit que de vils do„ mestiques soumis à l'infâme qui l'outrageoit, ou „ des complices du même crime, qui se railloient de „ sa résistance & l'excitoient à les imiter. Il étoit „ perdu sans un honnête Ecclésiastique qui vint à „ l'hospice pour quelque affaire, & qu'il trouva le „ moyen de consulter en secret. L'Ecclésiastique „ étoit pauvre, & avoit besoin de tout le monde; „ mais l'opprimé avoit encore plus besoin de lui, „ & il n'hésita pas à favoriser son évasion, au risque „ de se faire un dangereux ennemi.

„ Echappé au vice pour rentrer dans l'indigence, „ le jeune homme luttoit sans succès contre sa desti„ née; un moment il se crut au-dessus d'elle. A la „ premiere lueur de fortune, ses maux & son pro„ tecteur furent oubliés. Il fut bientôt puni de cet„ te ingratitude, toutes ses esperances s'évanoui„ rent: sa jeunesse avoit beau le favoriser, ses idées „ romanesques gâtoient tout. N'ayant ni assez de „ talent, ni assez d'adresse pour se faire un chemin „ facile; ne sachant être ni moderé, ni méchant, „ il prétendit à tant de choses qu'il ne sut parvenir à „ à rien. Retombé dans sa premiere détresse, sans „ pain, sans asyle, prêt à mourir de faim, il se res„ souvint de son bienfaiteur.

„ Il y retourne, il le trouve, il en est bien reçu; „ sa vue rappelle à l'Ecclésiastique une bonne action „ qu'il avoit faite; un tel souvenir réjouit toujours „ l'ame. Cet homme étoit naturellement humain, „ compatissant; il sentoit les peines d'autrui par les „ siennes, & le bien-être n'avoit point endurci son „ cœur; enfin les leçons de la sagesse & une vertu „ éclairée avoient affermi son bon naturel. Il ac-

„ cueille

„ cueille le jeune homme, lui cherche un gîte, l'y
„ recommande; il partage avec lui son nécessaire, à
„ peine suffisant pour deux. Il fait plus, il l'in-
„ struit, le console, il lui apprend l'art difficile de
„ supporter patiemment l'adversité. Gens à préju-
„ gés, est-ce d'un Prêtre, est-ce en Italie que vous
„ eussiez espéré tout cela?

„ Cet honnête Ecclésiastique étoit un pauvre Vi-
„ caire Savoyard, qu'une aventure de jeunesse avoit
„ mis mal avec son Evêque, & qui avoit passé les
„ monts pour chercher les ressources qui lui man-
„ quoient dans son pays. Il n'étoit ni sans esprit,
„ ni sans lettres; & avec une figure interessante, il
„ avoit trouvé des protecteurs qui le placerent chez
„ un Ministre pour élever son fils. Il préferoit la
„ pauvreté à la dépendance, & il ignoroit comment
„ il faut se conduire chez les Grands. Il ne resta
„ pas long-tems chez celui-ci; en le quittant il ne
„ perdit point son estime; & comme il vivoit sage-
„ ment & se faisoit aimer de tout le monde, il se
„ flattoit de rentrer en grace auprès de son Evêque,
„ & d'en obtenir quelque petite Cure dans les mon-
„ tagnes, pour y passer le reste de ses jours. Tel
„ étoit le dernier terme de son ambition.

„ Un penchant naturel l'interessoit au jeune fugi-
„ tif, & le lui fit examiner avec soin. Il vit que la
„ mauvaise fortune avoit déjà flétri son cœur, que
„ l'opprobre & le mépris avoient abattu son coura-
„ ge, & que sa fierté, changée en dépit amer, ne
„ lui montroit dans l'injustice & la dureté des hom-
„ mes, que le vice de leur nature & la chimere de
„ la vertu. Il avoit vu que la religion ne sert que
„ de masque à l'interêt, & le culte sacré de sauve-
„ garde à l'hypocrisie: il avoit vu dans la subtilité
„ des vaines disputes, le Paradis & l'Enfer mis pour
„ prix à des jeux de mots; il avoit vu la sublime &
„ primitive idée de la Divinité defigurée par les

„ fantaſques imaginations des hommes; & trouvant
„ que pour croire en Dieu il falloit renoncer au ju-
„ gement qu'on avoit reçu de lui, il prit dans le
„ même dédain nos ridicules rêveries, & l'objet au-
„ quel nous les appliquons; ſans rien ſavoir de ce
„ qui eſt, ſans rien imaginer ſur la génération des
„ choſes, il ſe plongea dans ſa ſtupide ignorance,
„ avec un profond mépris pour tous ceux qui pen-
„ ſoient en ſavoir plus que lui.

„ L'oubli de toute religion conduit à l'oubli des
„ devoirs de l'homme. Ce progrès étoit déjà plus
„ d'à moitié fait dans le cœur du libertin. Ce n'é-
„ toit pas pourtant un enfant mal né; mais l'incré-
„ dulité, la miſere, étouffant peu-à-peu le naturel,
„ l'entraînoient rapidement à ſa perte, & ne lui
„ préparoient que les mœurs d'un gueux & la mora-
„ le d'un athée.

„ Le mal, preſque inévitable, n'étoit pas abſolu-
„ ment conſommé. Le jeune homme avoit des con-
„ noiſſances, & ſon éducation n'avoit pas été né-
„ gligée. Il étoit dans cet âge heureux, où le ſang
„ en fermentation commence d'échauffer l'ame ſans
„ l'aſſervir aux fureurs des ſens. La ſienne avoit
„ encore tout ſon reſſort. Une honte native, un
„ caractere timide ſuppléoient à la gêne, & prolon-
„ geoient, pour lui, cette époque dans laquelle
„ vous maintenez votre éleve avec tant de ſoins.
„ L'exemple odieux d'une dépravation brutale &
„ d'un vice ſans charme, loin d'animer ſon imagi-
„ nation, l'avoit amortie. Long-tems le dégoût
„ lui tint lieu de vertu pour conſerver ſon innocen-
„ ce; elle ne devoit ſuccomber qu'à de plus douces
„ ſéductions.

„ L'Eccléſiaſtique vit le danger & les reſſources.
„ Les difficultés ne le rebuterent point; il ſe com-
„ plaiſoit dans ſon ouvrage, il réſolut de l'achever,
„ & de rendre à la vertu la victime qu'il avoit arra-
„ chée

„ chée à l'infamie. Il s'y prit de loin pour exécuter
„ ſon projet; la beauté du motif animoit ſon coura-
„ ge, & lui inſpiroit des moyens dignes de ſon zele.
„ Quel que fût le ſuccès, il étoit ſûr de n'avoir pas
„ perdu ſon tems: on réuſſit toujours quand on ne
„ veut que bien faire.

„ Il commença par gagner la confiance du Proſé-
„ lite en ne lui vendant point ſes bienfaits, en ne ſe
„ rendant point importun, en ne lui faiſant point de
„ ſermons, en ſe mettant toujours à ſa portée, en
„ ſe faiſant petit pour s'égaler à lui. C'étoit, ce me
„ ſemble, un ſpectacle aſſez touchant, de voir un
„ homme grave devenir le camarade d'un poliſſon,
„ & la vertu ſe prêter au ton de la licence, pour en
„ triompher plus ſûrement. Quand l'étourdi venoit
„ lui faire ſes folles confidences & s'épancher avec
„ lui, le Prêtre l'écoutoit, le mettoit à ſon aiſe;
„ ſans approuver le mal il s'intereſſoit à tout. Ja-
„ mais une indiſcrette cenſure ne venoit arrêter ſon
„ babil & reſſerrer ſon cœur. Le plaiſir avec lequel
„ il ſe croyoit écouté, augmentoit celui qu'il prenoit
„ à tout dire. Ainſi ſe fit ſa confeſſion générale,
„ ſans qu'il ſongeât à rien confeſſer.

„ Après avoir bien étudié ſes ſentimens & ſon ca-
„ ractere, le Prêtre vit clairement que, ſans être
„ ignorant pour ſon âge, il avoit oublié tout ce qu'il
„ lui importoit de ſavoir, & que l'opprobre où l'a-
„ voit réduit la fortune, étouffoit en lui tout vrai
„ ſentiment du bien & du mal. Il eſt un degré d'a-
„ brutiſſement qui ôte la vie à l'ame; & la voix in-
„ terieure ne ſait point ſe faire entendre à celui qui
„ ne ſonge qu'à ſe nourrir. Pour garantir le jeune
„ infortuné de cette mort morale dont il étoit ſi près,
„ il commença par réveiller en lui l'amour-propre &
„ l'eſtime de ſoi-même. Il lui montroit un avenir
„ plus heureux dans le bon emploi de ſes talens; il
„ ranimoit dans ſon cœur une ardeur génereuſe, par

„ le récit des belles actions d'autrui ; en lui faisant „ admirer ceux qui les avoient faites, il lui rendoit „ le desir d'en faire de semblables. Pour le détacher „ insensiblement de sa vie oisive & vagabonde, il „ lui faisoit faire des extraits de livres choisis ; & „ feignant d'avoir besoin de ces extraits, il nourrissoit „ en lui le noble sentiment de la reconnoissance. Il „ l'instruisoit indirectement par ces livres; il lui fai- „ soit reprendre assez bonne opinion de lui-même „ pour ne pas se croire un être inutile à tout bien, „ & pour ne vouloir plus se rendre méprisable à ses „ propres yeux.

„ Une bagatelle fera juger de l'art qu'employoit „ cet homme bienfaisant pour élever insensiblement „ le cœur de son disciple au-dessus de la bassesse, „ sans paroître songer à son instruction. L'Ecclésia- „ stique avoit une probité si bien reconnue & un dis- „ cernement si sûr, que plusieurs personnes aimoient „ mieux faire passer leurs aumônes par ses mains, „ que par celles des riches Curés des villes. Un „ jour qu'on lui avoit donné quelqu'argent à distri- „ buer aux pauvres, le jeune homme eut, à ce ti- „ tre, la lâcheté de lui en demander. Non, dit-il, „ nous sommes freres, vous m'appartenez, & je ne „ dois pas toucher à ce dépôt pour mon usage. En- „ suite il lui donna de son propre argent autant qu'il „ en avoit demandé. Des leçons de cette espece „ sont rarement perdues dans le cœur des jeunes „ gens qui ne sont pas tout-à-fait corrompus.

„ Je me lasse de parler en tierce personne, & „ c'est un soin fort superflu ; car vous sentez bien, „ cher concitoyen, que ce malheureux fugitif c'est „ moi-même ; je me crois assez loin des désordres de „ ma jeunesse pour oser les avouer ; & la main qui „ m'en tira merite bien, qu'aux dépens d'un peu de „ honte, je rende, au moins, quelque honneur à ses „ bienfaits.

„ Ce

„ Ce qui me frappoit le plus, étoit de voir, dans „ la vie privée de mon digne maître, la vertu ſans „ hypocriſie, l'humanité ſans foibleſſe, des diſcours „ toujours droits & ſimples, & une conduite tou- „ jours conforme à ces diſcours. Je ne le voyois „ point s'inquiéter ſi ceux qu'il aidoit alloient à Vê- „ pres; s'ils ſe confeſſoient ſouvent; s'ils jeûnoient „ les jours preſcrits; s'ils faiſoient maigre: ni leur „ impoſer d'autres conditions ſemblables, ſans leſ- „ quelles, dût on mourir de miſere, on n'a nulle aſ- „ ſiſtance à eſperer des dévots.

„ Encouragé par ces obſervations, loin d'étaler „ moi-même à ſes yeux le zele affecté d'un nouveau „ converti, je ne lui cachois point trop mes manie- „ res de penſer, & ne l'en voyois pas plus ſcanda- „ liſé. Quelquefois j'aurois pû me dire; il me paſſe „ mon indifference pour le culte que j'ai embraſſé, „ en faveur de celle qu'il me voit auſſi pour le culte „ dans lequel je ſuis né; il ſait que mon dédain n'eſt „ plus une affaire de parti. Mais que devois-je pen- „ ſer, quand je l'entendois quelquefois approuver „ des dogmes contraires à ceux de l'Egliſe Romai- „ ne, & paroître eſtimer médiocrement toutes ſes „ cérémonies? Je l'aurois cru proteſtant déguiſé, ſi „ je l'avois vu moins fidele à ces mêmes uſages dont „ il ſembloit faire aſſez peu de cas; mais ſachant „ qu'il s'acquittoit ſans témoin de ſes devoirs de Prê- „ tre auſſi ponctuellement que ſous les yeux du pu- „ blic, je ne ſavois plus que juger de ces contradic- „ tions. Au défaut près, qui jadis avoit attiré ſa „ diſgrace, & dont il n'étoit pas trop bien corrigé, „ ſa vie étoit exemplaire, ſes mœurs etoient irrepro- „ chables, ſes diſcours honnêtes & judicieux. En „ vivant avec lui dans la plus grande intimité, j'ap- „ prenois à le reſpecter chaque jour davantage; & „ tant de bontés m'ayant tout-à-fait gagné le cœur, „ j'attendois avec une curieuſe inquiétude le mo-

„ ment d'apprendre ſur quel principe il fondoit l'u-
„ niformité d'une vie auſſi ſinguliere.

„ Ce moment ne vint pas ſi-tôt. Avant de s'ou-
„ vrir à ſon diſciple, il s'efforça de faire germer les
„ ſemences de raiſon & de bonté qu'il jettoit dans
„ ſon ame. Ce qu'il y avoit en moi de plus difficile
„ à détruire étoit une orgueilleuſe miſantropie, une
„ certaine aigreur contre les riches & les heureux
„ du monde, comme s'ils l'euſſent été à mes dépens,
„ & que leur prétendu bonheur eût été uſurpé ſur
„ le mien. La folle vanité de la jeuneſſe qui regim-
„ be contre l'humiliation, ne me donnoit que trop
„ de penchant à cette humeur colere; & l'amour-
„ propre que mon Mentor tâchoit de réveiller en
„ moi, me portant à la fierté, rendoit les hommes
„ encore plus vils à mes yeux, & ne faiſoit qu'ajou-
„ ter, pour eux, le mépris à la haine.

„ Sans combattre directement cet orgueil, il
„ l'empêcha de ſe tourner en dureté d'ame, & ſans
„ m'ôter l'eſtime de moi-même, il la rendit moins
„ dédaigneuſe pour mon prochain. En écartant
„ toujours la vaine apparence & me montrant les
„ maux réels qu'elle couvre, il m'apprenoit à déplo-
„ rer les erreurs de mes ſemblables, à m'attendrir
„ ſur leurs miſeres, & à les plaindre plus qu'à les
„ envier. Emu de compaſſion ſur les foibleſſes hu-
„ maines, par le profond ſentiment des ſiennes, il
„ voyoit par-tout les hommes victimes de leurs pro-
„ pres vices & de ceux d'autrui; il voyoit les pau-
„ vres gémir ſous le joug des riches, & les riches
„ ſous le joug des préjugés. Croyez-moi, diſoit-il,
„ nos illuſions, loin de nous cacher nos maux, les
„ augmentent, en donnant un prix à ce qui n'en a
„ point & nous rendant ſenſibles à mille fauſſes pri-
„ vations que nous ne ſentirions pas ſans elles. La
„ paix de l'ame conſiſte dans le mépris de tout ce
„ qui peut la troubler; l'homme qui fait le plus de

„ cas

„ cas de la vie, eſt celui qui ſait le moins en jouir,
„ & celui qui aſpire le plus avidement au bonheur,
„ eſt toujours le plus miſérable.

„ Ah ! quels triſtes tableaux, m'écriois-je avec
„ amertume ! s'il faut ſe refuſer à tout, que nous a
„ donc ſervi de naître, & s'il faut mépriſer le bon-
„ heur même, qui eſt-ce qui ſait être heureux? C'eſt
„ moi, répondit un jour le Prêtre, d'un ton dont je
„ fus frappé. Heureux, vous! ſi peu fortuné, ſi
„ pauvre, exilé, perſécuté; vous êtes heureux! Et
„ qu'avez-vous fait pour l'être ? Mon enfant, re-
„ prit-il, je vous le dirai volontiers.

„ Là-deſſus il me fit entendre qu'après avoir reçu
„ mes confeſſions, il vouloit me faire les ſiennes.
„ J'épancherai dans votre ſein, me dit-il en m'em-
„ braſſant, tous les ſentimens de mon cœur. Vous
„ me verrez, ſi non tel que je ſuis, au moins tel
„ que je me vois moi-même. Quand vous aurez re-
„ çu mon entiere profeſſion de foi, quand vous con-
„ noîtrez bien l'état de mon ame, vous ſaurez pour-
„ quoi je m'eſtime heureux, &, ſi vous penſez
„ comme moi, ce que vous avez à faire pour l'être.
„ Mais ces aveux ne ſont pas l'affaire d'un moment;
„ il faut du tems pour vous expoſer tout ce que je
„ penſe ſur le ſort de l'homme, & ſur le vrai prix
„ de la vie; prenons une heure, un lieu commodes
„ pour nous livrer paiſiblement à cet entretien.

„ Je marquai de l'empreſſement à l'entendre. Le
„ rendez-vous ne fut pas renvoyé plus tard qu'au len-
„ demain matin. On étoit en été; nous nous levâ-
„ mes à la pointe du jour. Il me mena hors de la
„ ville, ſur une haute colline, au-deſſous de laquel-
„ le paſſoit le Pô, dont on voyoit le cours à travers
„ les fertiles rives qu'il baigne. Dans l'éloignement,
„ l'immenſe chaîne des Alpes couronnoit le païſage.
„ Les rayons du ſoleil levant raſoient déjà les plai-
„ nes, & projettant ſur les champs par longues om-

„ bres les arbres, les côteaux, les maifons, enri-
„ chiffoient de mille accidens de lumiere, le plus
„ beau tableau dont l'œil humain puiffe être frappé.
„ On eût dit que la Nature étaloit à nos yeux toute
„ fa magnificence, pour en offrir le texte à nos en-
„ tretiens. Ce fut-là, qu'après avoir quelque tems
„ contemplé ces objets en filence, l'homme de paix
„ me parla ainfi.

PROFESSION DE FOI

DU VICAIRE SAVOYARD.

MON enfant, n'attendez de moi ni des difcours favans, ni de profonds raifonnemens. Je ne fuis pas un grand Philofophe, & je me foucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon fens, & j'aime toujours la verité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre; il me fuffit de vous expofer ce que je penfe dans la fimplicité de mon cœur. Confultez le vôtre durant mon difcours; c'eft tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'eft de bonne-foi; cela fuffit pour que mon erreur ne me foit pas imputée à crime; quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela: fi je penfe bien, la raifon nous eft commune, & nous avons le même interêt à l'écouter; pourquoi ne penferiez-vous pas comme moi?

Je fuis né pauvre & payfan, deftiné par mon état à cultiver la terre; mais on crut plus beau que j'appriffe à gagner mon pain dans le métier de Prêtre, & l'on trouva le moyen de me faire étudier. Affurément ni mes parens, ni moi ne fongions guere à chercher en cela ce qui étoit bon, veritable, utile, mais ce qu'il falloit favoir pour être ordonné. J'ap-
pris

pris ce qu'on vouloit que j'appriſſe, je dis ce qu'on vouloit que je diſſe, je m'engageai comme on voulut, & je fus fait Prétre. Mais je ne tardai pas à ſentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés ; cependant je ſais par mon experience qu'elle s'obſtine à ſuivre l'ordre de la Nature contre toutes les loix des hommes. On a beau nous défendre ceci ou cela, le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la Nature bien ordonnée, à plus forte raiſon ce qu'elle nous preſcrit. O bon jeune homme ! elle n'a rien dit encore à vos ſens ; vivez long-tems dans l'état heureux où ſa voix eſt celle de l'innocence. Souvenez-vous qu'on l'offenſe encore plus quand on la prévient, que quand on la combat ; il faut commencer par apprendre à réſiſter, pour ſavoir quand on peut céder ſans crime.

Dès ma jeuneſſe j'ai reſpecté le mariage comme la premiere & la plus ſainte inſtitution de la Nature. M'étant ôté le droit de m'y ſoumettre, je réſolus de ne le point profaner ; car malgré mes claſſes & mes études, ayant toujours mené une vie uniforme & ſimple, j'avois conſervé dans mon eſprit toute la clarté des lumieres primitives ; les maximes du monde ne les avoient point obſcurcies, & ma pauvreté m'eloignoit des tentations qui dictent les ſophiſmes du vice.

Cette réſolution fut preciſément ce qui me perdit ; mon reſpect pour le lit d'autrui laiſſa mes fautes à découvert. Il fallut expier le ſcandale ; arrêté, interdit, chaſſé, je fus bien plus la victime de mes ſcrupules que de mon incontinence, & j'eus lieu de comprendre aux reproches dont ma diſgrace fut accompagnée, qu'il ne faut ſouvent qu'aggraver la faute pour échapper au châtiment.

Peu

Peu d'experiences pareilles menent loin un eſprit qui réfléchit. Voyant par de triſtes obſervations renverſer les idées que j'avois du juſte, de l'honnête, & de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelqu'une des opinions que j'avois reçues; celles qui me reſtoient ne ſuffiſant plus pour faire enſemble un corps qui pût ſe ſoutenir par lui-même, je ſentis peu-à-peu s'obſcurcir dans mon eſprit l'évidence des principes; & réduit enfin à ne ſavoir plus que penſer, je parvins au même point où vous êtes; avec cette difference, que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus mûr, s'étoit formée avec plus de peine, & devoit être plus difficile à détruire.

J'étois dans ces diſpoſitions d'incertitude & de doute, que Deſcartes exige pour la recherche de la verité. Cet état eſt peu fait pour durer, il eſt inquiétant & pénible; il n'y a que l'interêt du vice ou la pareſſe de l'ame qui nous y laiſſe. Je n'avois point le cœur aſſez corrompu pour m'y plaire; & rien ne conſerve mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de ſoi que de ſa fortune.

Je méditois donc ſur le triſte ſort des mortels, flottans ſur cette mer des opinions humaines, ſans gouvernail, ſans bouſſole, & livrés à leurs paſſions orageuſes, ſans autre guide qu'un pilote inexperimenté qui méconnoît ſa route, & qui ne ſait ni d'où il vient, ni où il va. Je me diſois; j'aime la verité, je la cherche & ne puis la reconnoître; qu'on me la montre, & j'y demeure attaché: pourquoi faut-il qu'elle ſe derobe à l'empreſſement d'un cœur fait pour l'adorer?

Quoique j'aye ſouvent éprouvé de plus grands maux, je n'ai jamais mené une vie auſſi conſtament déſagréable que dans ces tems de trouble & d'anxiétés, où ſans ceſſe errant de doute en doute, je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude, obſcu-

obſcurité, contradictions ſur la cauſe de mon être & ſur la régle de mes devoirs.

Comment peut-on être ſceptique par ſyſtême & de bonne-foi? je ne ſaurois le comprendre. Ces Philoſophes, ou n'exiſtent pas, ou ſont les plus malheureux des hommes. Le doute ſur les choſes qu'il nous importe de connoître, eſt un état trop violent pour l'eſprit humain; il n'y réſiſte pas long-tems, il ſe décide malgré lui de maniere ou d'autre, & il aime mieux ſe tromper que ne rien croire.

Ce qui redoubloit mon embarras, étoit qu'étant né dans une Egliſe qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un ſeul point rejetté me faiſoit rejetter tout le reſte, & que l'impoſſibilité d'admettre tant de déciſions abſurdes, me détachoit auſſi de celles qui ne l'étoient pas. En me diſant; croyez tout, on m'empêchoit de rien croire, & je ne ſavois plus où m'arrêter.

Je conſultai les Philoſophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverſes opinions; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur ſcepticiſme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, ſe moquant les uns des autres; & ce point, commun à tous, me parut le ſeul ſur lequel ils ont tous raiſon. Triomphans quand ils attaquent, ils ſont ſans vigueur en ſe défendant. Si vous peſez les raiſons, ils n'en ont que pour détruire; ſi vous comptez les voix, chacun eſt réduit à la ſienne; ils ne s'accordent que pour diſputer: les écouter n'étoit pas le moyen de ſortir de mon incertitude.

Je conçus que l'inſuffiſance de l'eſprit humain eſt la premiere cauſe de cette prodigieuſe diverſité de ſentimens, & que l'orgueil eſt la ſeconde. Nous n'avons point les meſures de cette machine immenſe, nous n'en pouvons calculer les rapports; nous n'en connoiſſons ni les premieres loix, ni la cauſe finale; nous nous ignorons nous-mêmes; nous ne connoiſ-

ſons ni notre nature, ni notre principe actif; à peine ſavons-nous ſi l'homme eſt un être ſimple ou composé; des miſteres impénétrables nous environnent de toutes parts; ils ſont au-deſſus de la région ſenſible; pour les percer nous croyons avoir de l'intelligence, & nous n'avons que de l'imagination. Chacun ſe fraye, à travers ce monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne; nul ne peut ſavoir ſi la ſienne mene au but. Cependant nous voulons tout pénétrer, tout connoître. La ſeule choſe que nous ne ſavons point, eſt d'ignorer ce que nous ne pouvons ſavoir. Nous aimons mieux nous déterminer au hazard, & croire ce qui n'eſt pas, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui eſt. Petite partie d'un grand tout dont les bornes nous échappent, & que ſon auteur livre à nos folles diſputes, nous ſommes aſſez vains pour vouloir décider ce qu'eſt ce tout en lui-même, & ce que nous ſommes par rapport à lui.

Quand les Philoſophes ſeroient en état de découvrir la verité, qui d'entre eux prendroit interêt à elle? Chacun ſait bien que ſon ſyſtême n'eſt pas mieux fondé que les autres; mais il le ſoutient parce qu'il eſt à lui. Il n'y en a pas un ſeul, qui, venant à connoître le vrai & le faux, ne préferât le menſonge qu'il a trouvé à la verité découverte par un autre. Où eſt le Philoſophe, qui, pour ſa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain? Où eſt celui, qui, dans le ſecret de ſon cœur, ſe propoſe un autre objet que de ſe diſtinguer? Pourvu qu'il s'éleve au-deſſus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ſes concurrens, que demande-t-il de plus? L'eſſenciel eſt de penſer autrement que les autres. Chez les croyans il eſt athée, chez les athées il ſeroit croyant.

Le premier fruit que je tirai de ces réflexions, fut d'apprendre à borner mes recherches à ce qui m'interеſ-

tereſſoit immédiatement; à me repoſer dans une profonde ignorance ſur tout le reſte, & à ne m'inquiéter, juſqu'au doute, que des choſes qu'il m'importoit de ſavoir.

Je compris encore que, loin de me délivrer de mes doutes inutiles, les Philoſophes ne feroient que multiplier ceux qui me tourmentoient, & n'en réſoudroient aucun. Je pris donc un autre guide, & je me dis; conſultons la lumiere interieure, elle m'égarera moins qu'ils ne m'égarent, ou, du moins, mon erreur ſera la mienne, & je me dépraverai moins en ſuivant mes propres illuſions, qu'en me livrant à leurs menſonges.

Alors repaſſant dans mon eſprit les diverſes opinions qui m'avoient tour-à-tour entraîné depuis ma naiſſance, je vis que, bien qu'aucune d'elles ne fût aſſez évidente pour produire immédiatement la conviction, elles avoient divers dégrés de vraiſemblance, & que l'aſſentiment interieur s'y prêtoit ou s'y refuſoit à differentes meſures. Sur cette premiere obſervation, comparant entre elles toutes ces differentes idées dans le ſilence des préjugés, je trouvai que la premiere, & la plus commune, étoit auſſi la plus ſimple & la plus raiſonnable; & qu'il ne lui manquoit, pour réunir tous les ſuffrages, que d'avoir été propoſée la derniere. Imaginez tous vos Philoſophes Anciens & Modernes, ayant d'abord épuiſé leurs bizarres ſyſtêmes de forces, de chances, de fatalité, de néceſſité, d'atomes, de monde animé, de matiere vivante, de materialiſme, de toute eſpece; & après eux tous l'illuſtre Clarke, éclairant le monde, annonçant enfin l'Etre des Etres & le diſpenſateur des choſes. Avec quelle univerſelle admiration, avec quel applaudiſſement unanime n'eût point été reçu ce nouveau ſyſtême ſi grand, ſi conſolant, ſi ſublime, ſi propre à élever l'ame, à donner une baſe à la vertu, & en même tems ſi frappant, ſi

ſi lumineux, ſi ſimple, &, ce me ſemble, offrant moins de choſes incompréhenſibles à l'eſprit humain, qu'il n'en trouve d'abſurdes en tout autre ſiſtême! Je me diſois; les objections inſolubles ſont communes à tous, parce que l'eſprit de l'homme eſt trop borné pour les réſoudre, elles ne prouvent donc contre aucun par préference; mais quelle difference entre les preuves directes! Celui-là ſeul qui explique tout ne doit-il pas être préferé, quand il n'a pas plus de difficulté que les autres?

Portant donc en moi l'amour de la verité pour toute philoſophie, & pour toute méthode une régle facile & ſimple, qui me diſpenſe de la vaine ſubtilité des argumens, je reprens, ſur cette régle, l'examen des connoiſſances qui m'intereſſent, réſolu d'admettre pour évidentes toutes celles auxquelles, dans la ſincerité de mon cœur, je ne pourrai refuſer mon conſentement; pour vraies, toutes celles qui me paroîtront avoir une liaiſon néceſſaire avec ces premieres, & de laiſſer toutes les autres dans l'incertitude, ſans les rejetter ni les admettre, & ſans me tourmenter à les éclaircir, quand elles ne menent à rien d'utile ponr la pratique.

Mais qui ſuis-je? Quel droit ai-je de juger les choſes, & qu'eſt-ce qui détermine mes jugemens? S'ils ſont entraînés, forcés par les impreſſions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches, elles ne ſe feront point, ou ſe feront d'elles-mêmes, ſans que je me méle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards ſur moi pour connoître l'inſtrument dont je veux me ſervir, & juſqu'à quel point je puis me fier à ſon uſage.

J'exiſte, & j'ai des ſens par leſquels je ſuis affecté. Voilà la premiere verité qui me frappe, & à laquelle je ſuis forcé d'acquieſcer. Ai-je un ſentiment propre de mon exiſtence, ou ne la ſens-je que par mes ſenſations? Voilà mon premier doute, qu'il m'eſt, quant

quant à préſent, impoſſible de réſoudre. Car étant continuellement affecté de ſenſations, ou immédiatement, ou par la mémoire, comment puis-je ſavoir ſi le ſentiment du *moi* eſt quelque choſe hors de ces mêmes ſenſations, & s'il peut être indépendant d'elles?

Mes ſenſations ſe paſſent en moi, puiſqu'elles me font ſentir mon exiſtence; mais leur cauſe m'eſt étrangere, puiſqu'elles m'affectent malgré que j'en aye, & qu'il ne dépend de moi ni de les produire, ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que ma ſenſation qui eſt moi, & ſa cauſe ou ſon objet qui eſt hors de moi, ne ſont pas la même choſe.

Ainſi non-ſeulement j'exiſte, mais il exiſte d'autres êtres, ſavoir les objets de mes ſenſations; & quand ces objets ne ſeroient que des idées, toujours eſt-il vrai que ces idées ne ſont pas moi.

Or, tout ce que je ſens hors de moi & qui agit ſur mes ſens, je l'appelle matiere; & toutes les portions de matiere que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainſi toutes les diſputes des idéaliſtes & des materialiſtes ne ſignifient rien pour moi: leurs diſtinctions ſur l'apparence & la réalité des corps ſont des chimeres.

Me voici déjà tout auſſi ſûr de l'exiſtence de l'Univers que de la mienne. Enſuite je réfléchis ſur les objets de mes ſenſations; & trouvant en moi la faculté de les comparer, je me ſens doué d'une force active que je ne ſavois pas avoir auparavant.

Appercevoir c'eſt ſentir, comparer c'eſt juger: juger & ſentir ne ſont pas la même choſe. Par la ſenſation, les objets s'offrent à moi ſéparés, iſolés, tels qu'ils ſont dans la Nature; par la comparaiſon, je les remue, je les tranſporte, pour ainſi dire, je les poſe l'un ſur l'autre pour prononcer ſur leur difference ou ſur leur ſimilitude, & généralement ſur tous leurs rapports. Selon moi la faculté diſtinctive de l'ê-

tre actif ou intelligent, eſt de pouvoir donner un ſens à ce mot *eſt*. Je cherche en vain, dans l'être purement ſenſitif, cette force intelligente qui ſuperpoſe & puis qui prononce; je ne la ſaurois voir dans ſa nature. Cet être paſſif ſentira chaque objet ſéparément, ou même il ſentira l'objet total formé des deux; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un ſur l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point.

Voir deux objets à la fois ce n'eſt pas voir leurs rapports, ni juger de leurs differences; appercevoir pluſieurs objets les uns hors des autres n'eſt pas les nombrer. Je puis avoir au même inſtant l'idée d'un grand bâton & d'un petit bâton ſans les comparer, ſans juger que l'un eſt plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entiere ſans faire le compte de mes doigts *. Ces idées comparatives, *plus grand*, *plus petit*, de même que les idées numeriques d'*un*, de *deux*, &c. ne ſont certainement pas des ſenſations, quoique mon eſprit ne les produiſe qu'à l'occaſion de mes ſenſations.

On nous dit que l'être ſenſitif diſtingue les ſenſations les unes des autres par les differences qu'ont entre elles ces mêmes ſenſations : ceci demande explication. Quand les ſenſations ſont differentes, l'être ſenſitif les diſtingue par leurs differences : quand elles ſont ſemblables, il les diſtingue parce qu'il ſent les unes hors des autres. Autrement, comment, dans une ſenſation ſimultanée, diſtingueroit-il deux objets égaux ? Il faudroit néceſſairement qu'il confondît

* Les relations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne ſavoit compter que juſqu'à trois. Cependant les hommes qui compoſoient ce peuple ayant des mains, avoient ſouvent apperçu leurs doigts, ſans ſavoir compter juſqu'à cinq.

fondît ces deux objets & les prît pour le même, sur-tout dans un systême où l'on prétend que les sensations représentatives de l'étendue ne sont point étendues.

Quand les deux sensations à comparer sont apperçues, leur impression est faite, chaque objet est senti, les deux sont sentis; mais leur rapport n'est pas senti pour cela. Si le jugement de ce rapport n'étoit qu'une sensation, & me venoit uniquement de l'objet, mes jugemens ne me tromperoient jamais, puisqu'il n'est jamais faux que je sente ce que je sens.

Pourquoi donc est-ce que je me trompe sur le rapport de ces deux bâtons, sur-tout s'ils ne sont pas paralleles? Pourquoi dis-je, par exemple, que le petit bâton est le tiers du grand, tandis qu'il n'en est que le quart? Pourquoi l'image, qui est la sensation, n'est-elle pas conforme à son modele, qui est l'objet? C'est que je suis actif quand je juge, que l'operation qui compare est fautive, & que mon entendement qui juge les rapports, méle ses erreurs à la verité des sensations qui ne montrent que les objets.

Ajoutez à cela une réflexion qui vous frappera, je m'assure, quand vous y aurez pensé; c'est que si nous étions purement passifs dans l'usage de nos sens, il n'y auroit entre eux aucune communication; il nous seroit impossible de connoître que le corps que nous touchons & l'objet que nous voyons sont le même. Ou nous ne sentirions jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nous cinq substances sensibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon esprit qui rapproche & compare mes sensations; qu'on l'appelle attention, méditation, réflexion, ou comme on voudra; toujours est-il vrai qu'elle est en moi & non dans les choses, que c'est moi seul qui la produis, quoique je ne la produise qu'à l'occasion

de l'impreſſion que font ſur moi les objets. Sans être maître de ſentir ou de ne pas ſentir, je le ſuis d'examiner plus ou moins ce que je ſens.

Je ne ſuis donc pas ſimplement un être ſenſitif & paſſif, mais un être actif & intelligent, & quoi qu'en diſe la philoſophie, j'oſerai prétendre à l'honneur de penſer. Je ſais ſeulement que la verité eſt dans les choſes & non pas dans mon eſprit qui les juge, & que moins je mets du mien dans les jugemens que j'en porte, plus je ſuis ſûr d'approcher de la verité: ainſi ma régle de me livrer au ſentiment plus qu'à la raiſon, eſt confirmée par la raiſon même.

M'étant, pour ainſi dire, aſſûré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, & je me conſidere avec une ſorte de frémiſſement, jetté, perdu dans ce vaſte univers, & comme noyé dans l'immenſité des êtres, ſans rien ſavoir de ce qu'ils ſont, ni entre eux, ni par rapport à moi. Je les étudie, je les obſerve, & le premier objet qui ſe préſente à moi pour les comparer, c'eſt moi-même.

Tout ce que j'apperçois par les ſens eſt matiere, & je déduis toutes les propriétés eſſencielles de la matiere des qualités ſenſibles qui me la font appercevoir, & qui en ſont inſéparables. Je la vois tantôt en mouvement & tantôt en repos *, d'où j'infere que, ni le repos, ni le mouvement ne lui ſont eſſenciels; mais le mouvement étant une action, eſt l'effet d'une cauſe dont le repos n'eſt que l'abſence. Quand donc rien n'agit ſur la matiere, elle ne ſe meut

* Ce repos n'eſt, ſi l'on veut, que relatif; mais puiſque nous obſervons du plus & du moins dans le mouvement, nous concevons très-clairement un des deux termes extrêmes qui eſt le repos, & nous le concevons ſi bien que nous ſommes enclins même à prendre pour abſolu le repos qui n'eſt que relatif. Or il n'eſt pas vrai que le mouvement ſoit de l'eſſence de la matiere, ſi elle peut être conçue en repos.

meut point; & par cela même qu'elle est indifferente au repos & au mouvement, son état naturel est d'être en repos.

J'apperçois dans les corps deux sortes de mouvement, savoir; mouvement communiqué, & mouvement spontané ou volontaire. Dans le premier, la cause motrice est étrangere au corps mû; & dans le second elle est en lui-même. Je ne conclurai pas de-là que le mouvement d'une montre, par exemple, est spontané; car si rien d'étranger au ressort n'agissoit sur lui, il ne tendroit point à se redresser, & ne tireroit pas la chaîne. Par la même raison je n'accorderai point, non plus, la spontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité *.

Vous me demanderez si les mouvemens des animaux sont spontanés; je vous dirai que je n'en sais rien, mais que l'analogie est pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je sais donc qu'il y a des mouvemens spontanés; je vous dirai que je le sais parce que je le sens. Je veux mouvoir mon bras & je le meus, sans que ce mouvement ait d'autre cause immédiate que ma volonté. C'est en vain qu'on voudroit raisonner pour détruire en moi ce sentiment, il est plus fort que toute évidence; autant vaudroit me prouver que je n'existe pas.

S'il n'y avoit aucune spontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui se fait sur la terre, on n'en seroit que plus embarrassé à imaginer la premiere cause de tout mouvement. Pour moi, je me sens tellement persuadé que l'état naturel de la matiere

* Les Chimistes regardent le Flogistique ou l'élément du feu comme épars, immobile & stagnant dans les mixtes dont il fait partie, jusqu'à ce que des causes étrangerès le dégagent, le réunissent, le mettent en mouvement & le changent en feu.

matiere eſt d'être en repos, & qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement je juge auſſi-tôt, ou que c'eſt un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon eſprit refuſe tout acquieſcement à l'idée de la matiere non organiſée, ſe mouvant d'elle même, ou produiſant quelque action.

Cependant cet Univers viſible eſt matiere; matiere éparſe & morte *, qui n'a rien dans ſon tout de l'union, de l'organiſation, du ſentiment commun des parties d'un corps animé; puiſqu'il eſt certain que nous qui ſommes parties ne nous ſentons nullement dans le tout. Ce même Univers eſt en mouvement, & dans ſes mouvemens réglés, uniformes, aſſujettis à des loix conſtantes, il n'a rien de cette liberté qui paroît dans les mouvemens ſpontanés de l'homme & des animaux. Le monde n'eſt donc pas un grand animal qui ſe meuve de lui-même; il y a donc de ſes mouvemens quelque cauſe étrangere à lui, laquelle je n'apperçois pas; mais la perſuaſion interieure me rend cette cauſe tellement ſenſible, que je ne puis voir rouler le ſoleil ſans imaginer une force qui le pouſſe, ou que ſi la terre tourne, je crois ſentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des loix générales dont je n'apperçois point les rapports eſſenciels avec la matiere, de quoi ſerai-je avancé? Ces loix n'étant point des êtres réels, des ſubſtances, ont donc quelqu'autre fondement qui m'eſt inconnu. L'experience & l'obſerva-

* J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante, ſans pouvoir en venir à bout. L'idée de la matiere, ſentant ſans avoir des ſens, me paroît inintelligible & contradictoire? Pour adopter ou rejetter cette idée il faudroit commencer par la comprendre, & j'avoue que je n'ai pas ce bonheur-là.

ſervation nous ont fait connoître les loix du mouvement, ces loix déterminent les effets ſans montrer les cauſes; elles ne ſuffiſent point pour expliquer le ſyſtême du monde & la marche de l'univers. Deſcartes avec des dés formoit le ciel & la terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dés, ni mettre en jeu ſa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction; mais l'attraction ſeule réduiroit bientôt l'univers en une maſſe immobile; à cette loi, il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps céleſtes. Que Deſcartes nous diſe quelle loi phyſique a fait tourner ſes tourbillons; que Newton nous montre la main qui lança les planetes ſur la tangente de leurs orbites.

Les premieres cauſes du mouvement ne ſont point dans la matiere; elle reçoit le mouvement & le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'obſerve l'action & réaction des forces de la Nature agiſſant les unes ſur les autres, plus je trouve que d'effets en effets, il faut toujours remonter à quelque volonté pour premiere cauſe, car ſuppoſer un progrès de cauſes à l'infini, c'eſt n'en point ſuppoſer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'eſt pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte ſpontané, volontaire; les corps inanimés n'agiſſent que par le mouvement, & il n'y a point de veritable action ſans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'Univers & anime la Nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi.

Comment une volonté produit-elle une action phyſique & corporelle? Je n'en ſais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux agir, & j'agis; je veux mouvoir mon corps, & mon corps ſe meut, mais qu'un corps inanimé & en repos vienne à ſe mouvoir de lui-même ou produiſe le mouvement,

cela eſt incompréhenſible & ſans exemple. La volonté m'eſt connue par ſes actes, non par ſa nature. Je connois cette volonté comme cauſe motrice, mais concevoir la matiere productrice du mouvement, c'eſt clairement concevoir un effet ſans cauſe, c'eſt ne concevoir abſolument rien.

Il ne m'eſt pas plus poſſible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes ſenſations affectent mon ame. Je ne ſais pas même pourquoi l'un de ces miſteres a paru plus expliquable que l'autre. Quant à moi, ſoit quand je ſuis paſſif, ſoit quand je ſuis actif, le moyen d'union des deux ſubſtances me paroît abſolument incompréhenſible. Il eſt bien étrange qu'on parte de cette incompréhenſibilité même pour confondre les deux ſubſtances, comme ſi des operations de natures ſi differentes s'expliquoient mieux dans un ſeul ſujet que dans deux.

Le dogme que je viens d'établir eſt obſcur, il eſt vrai, mais enfin il offre un ſens, & il n'a rien qui répugne à la raiſon, ni à l'obſervation; en peut-on dire autant du materialiſme? N'eſt-il pas clair que ſi le mouvement étoit eſſenciel à la matiere, il en ſeroit inſéparable, il y ſeroit toujours en même degré, toujours le même dans chaque portion de matiere, il ſeroit incommunicable, il ne pourroit augmenter ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même concevoir la matiere en repos. Quand on me dit que le mouvement ne lui eſt pas eſſenciel, mais néceſſaire, on veut me donner le change par des mots qui ſeroient plus aiſés à réfuter, s'ils avoient un peu plus de ſens. Car, ou le mouvement de la matiere lui vient d'elle-même & alors il lui eſt eſſenciel, ou s'il lui vient d'une cauſe étrangere, il n'eſt néceſſaire à la matiere qu'autant que la cauſe motrice agit ſur elle: nous rentrons dans la premiere difficulté.

Les idées générales & abſtraites ſont la ſource des

plus

plus grandes erreurs des hommes; jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une seule verité, & il a rempli la philosophie d'absurdités dont on a honte, si-tôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, si, quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la Nature, on porte quelque veritable idée à votre esprit? On croit dire quelque chose par ces mots vagues de force universelle, de mouvement nécessaire, & l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'est autre chose que l'idée du transport d'un lieu à un autre, il n'y a point de mouvement sans quelque direction; car un être individuel ne sauroit se mouvoir à la fois dans tous les sens. Dans quel sens donc la matiere se meut-elle nécessairement? Toute la matiere en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il son mouvement propre? Selon la premiere idée, l'Univers entier doit former une masse solide & indivisible; selon la seconde, il ne doit former qu'un fluide épars & incoherent, sans qu'il soit jamais possible que deux atomes se réunissent. Sur quelle direction se fera ce mouvement commun de toute la matiere? Sera-ce en droite ligne, en haut, en bas, à droite ou à gauche? Si chaque molécule de matiere a sa direction particuliere, quelles seront les causes de toutes ces directions & de toutes ces differences? Si chaque atome ou molécule de matiere ne faisoit que tourner sur son propre centre, jamais rien ne sortiroit de sa place, & il n'y auroit point de mouvement communiqué; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque sens. Donner à la matiere le mouvement par abstraction, c'est dire des mots qui ne signifient rien; & lui donner un mouvement déterminé, c'est supposer une cause qui le détermine. Plus je multiplie les forces particulieres, plus j'ai de nouvelles causes à expliquer, sans jamais trouver aucun agent

 com-

commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des élémens, je n'en puis pas même imaginer le combat, & le cahos de l'Univers m'eſt plus inconcevable que ſon harmonie. Je comprends que le méchaniſme du monde peut n'être pas intelligible à l'eſprit humain; mais ſitôt qu'un homme ſe mêle de l'expliquer, il doit dire des choſes que les hommes entendent.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiere mue ſelon de certaines loix me montre une intelligence: c'eſt mon ſecond article de foi. Agir, comparer, choiſir, ſont des operations d'un être actif & penſant: donc cet être exiſte. Où le voyez-vous exiſter, m'allez-vous dire? Non-ſeulement dans les Cieux qui roulent, dans l'aſtre qui nous éclaire; non-ſeulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiſeau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me ſuffit de comparer les parties entr'elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers exiſte; mais je ne laiſſe pas de voir comment il eſt modifié; je ne laiſſe pas d'appercevoir l'intime correſpondance par laquelle les êtres qui le compoſent ſe prêtent un ſecours mutuel. Je ſuis comme un homme qui verroit, pour la premiere fois, une montre ouverte, & qui ne laiſſeroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'uſage de la machine & qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne ſais, diroit-il, à quoi le tout eſt bon; mais je vois que chaque piece eſt faite pour les autres; j'admire l'ouvrier dans le détail de ſon ouvrage, & je ſuis bien ſûr que tous ces rouages ne marchent ainſi de concert, que pour une fin commune qu'il m'eſt impoſſible d'appercevoir.

Comparons les fins particulieres, les moyens, les rap-

rapports ordonnés de toute espece, puis écoutons le sentiment interieur; quel esprit sain peut se refuser à son témoignage; à quels yeux non prévenus l'ordre sensible de l'Univers n'annonce-t-il pas une suprême intelligence, & que de sophismes ne faut-il point entasser pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piece pour la conservation des autres? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaisons & de chances; que vous sert de me réduire au silence, si vous ne pouvez m'amener à la persuasion, & comment m'ôterez-vous le sentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi? Si les corps organisés se sont combinés fortuitement de mille manieres avant de prendre des formes constantes, s'il s'est formé d'abord des estomacs sans bouches, des pieds sans têtes, des mains sans bras, des organes imparfaits de toute espece qui sont peris faute de pouvoir se conserver, pourquoi nul de ces informes essais ne frappe-t-il plus nos regards; pourquoi la Nature s'est-elle enfin prescrit des loix ausquelles elle n'étoit pas d'abord assujettie? Je ne dois point être surpris qu'une chose arrive lorsqu'elle est possible, & que la difficulté de l'événement est compensée par la quantité des jets, j'en conviens. Cependant si l'on me venoit dire que des caracteres d'imprimerie, projettés au hazard, ont donné l'Enéide toute arrangée, je ne daignerois pas faire un pas pour aller verifier le mensonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets; mais de ces jets-là combien faut-il que j'en suppose pour rendre la combinaison vraisemblable? Pour moi, qui n'en vois qu'un seul, j'ai l'infini à parier contre un, que son produit n'est point l'effet du hazard. Ajoutez que des combinaisons & des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les élémens combinés, que l'organisation & la vie ne resulteront point d'un jet d'atomes, & qu'un Chy-

miſte combinant des mixtes, ne les fera point ſentir & penſer dans ſon creuſet *.

J'ai lu Nieuwentyt avec ſurpriſe, & preſque avec ſcandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la Nature, qui montrent la ſageſſe de ſon Auteur? Son Livre ſeroit auſſi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuiſé ſon ſujet; & ſi-tôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui eſt l'harmonie & l'accord du tout. La ſeule génération des corps vivans & organiſés eſt l'abyme de l'eſprit humain; la barriere inſurmontable que la Nature a miſe entre les diverſes eſpeces afin qu'elles ne ſe confondiſſent pas, montre ſes intentions avec la derniere évidence. Elle ne s'eſt pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des meſures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puiſſe, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils ſont tous ordonnés, en ſorte qu'ils ſont tous réciproquement fins & moyens les uns relativement aux autres. L'eſprit ſe confond & ſe perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'eſt confondu ni perdu dans la foule. Que d'abſurdes ſuppoſitions pour déduire toute cette harmonie

---

* Croiroit on, ſi l'on n'en avoit la preuve, que l'extravagance humaine pût être portée à ce point? *Amatus Luſitanus* aſſuroit avoir vu un petit homme long d'un pouce enfermé dans un verre, que *Julius Camillus*, comme un autre Prométhée, avoit fait par la ſcience Alchimique. Paracelſe, *de naturâ rerum*, enſeigne la façon de produire ces petits hommes, & ſoutient que les Pygmées, les Faunes, les Satyres & les Nymphes ont été engendrés par la chymie. En effet je ne vois pas trop qu'il reſte déſormais autre choſe à faire pour établir la poſſibilité de ces faits, ſi ce n'eſt d'avancer que la matiere organique réſiſte à l'ardeur du feu, & que ſes molécules peuvent ſe conſerver en vie dans un fourneau de réverbere.

harmonie de l'aveugle méchanifme de la matiere mue fortuitement! Ceux qui nient l'unité d'intention qui fe manifefte dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leurs galimathias d'abftractions, de coordinations, de principes géneraux, de termes emblêmatiques; quoiqu'ils faffent, il m'eft impoffible de concevoir un fyftême d'êtres fi conftamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matiere paffive & morte a pu produire des êtres vivans & fentans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne penfe point a pu produire des êtres qui penfent.

Je crois donc que le monde eft gouverné par une volonté puiffante & fage; je le vois, ou plutôt je le fens, & cela m'importe à favoir: mais ce même monde eft-il éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique des chofes? Y en a-t-il deux ou plufieurs, & quelle eft leur nature? Je n'en fais rien; & que m'importe? A mefure que ces connoiffances me deviendront interelfantes, je m'efforcerai de les acquérir; jufques-là je renonce à des queftions oifeufes qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui font inutiles à ma conduite & fuperieures à ma raifon.

Souvenez-vous toujours que je n'enfeigne point mon fentiment, je l'expofe. Que la matiere foit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe paffif ou qu'il n'y en ait point, toujours eft-il certain que le tout eft un, & annonce une intelligence unique; car je ne vois rien qui ne foit ordonné dans le même fyfteme, & qui ne concoure à la même fin, favoir la confervation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui veut & qui peut, cet Etre actif par lui-même, cet Etre, enfin, quel qu'il foit, qui meut l'Univers & ordonne toutes chofes, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puiffance, de vo-

volonté que j'ai rassemblées, & celle de bonté qui en est une suite nécessaire; mais je n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné; il se dérobe également à mes sens & à mon entendement; plus j'y pense, plus je me confonds: je sais très-certainement qu'il existe, & qu'il existe par lui-même; je sais que mon existence est subordonnée à la sienne, & que toutes les choses qui me sont connues sont absolument dans le même cas. J'apperçois Dieu partout dans ses œuvres, je le sens en moi, je le vois tout autour de moi; mais si-tôt que je veux le contempler en lui-même, si-tôt que je veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est sa substance, il m'échappe, & mon esprit troublé n'apperçoit plus rien.

Pénétré de mon insuffisance, je ne raisonnerai jamais sur la nature de Dieu, que je n'y sois forcé par le sentiment de ses rapports avec moi. Ces raisonnemens sont toujours téméraires; un homme sage ne doit s'y livrer qu'en tremblant, & sûr qu'il n'est pas fait pour les approfondir: car ce qu'il y a de plus injurieux à la Divinité n'est pas de n'y point penser, mais d'en mal penser.

Après avoir découvert ceux de ses attributs par lesquels je connois son existence, je reviens à moi, & je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choses qu'elle gouverne, & que je puis examiner. Je me trouve incontestablement au premier par mon espece; car par ma volonté & par les instrumens qui sont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir sur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober comme il me plaît à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir sur moi malgré moi par la seule impulsion physique, &, par mon intelligence, je suis le seul qui ait inspection sur le tout. Quel être ici bas, hors l'homme, sait observer tous les autres, mesurer, calculer, prévoir leurs

leurs mouvemens, leurs effets, & joindre, pour ainſi dire, le ſentiment de l'exiſtence commune à celui de ſon exiſtence individuelle? Qu'y a-t-il de ſi ridicule à penſer que tout eſt fait pour moi, ſi je ſuis le ſeul qui ſache tout rapporter à lui?

Il eſt donc vrai que l'homme eſt le Roi de la terre qu'il habite; car non-ſeulement il dompte tous les animaux, non-ſeulement il diſpoſe des élémens par ſon induſtrie; mais lui ſeul ſur la terre en ſait diſpoſer, & il s'approprie encore, par la contemplation, les aſtres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal ſur la terre qui ſache faire uſage du feu, & qui ſache admirer le ſoleil. Quoi! je puis obſerver, connoître les êtres & leurs rapports; je puis ſentir ce que c'eſt qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'Univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes? Ame abjecte, c'eſt ta triſte philoſophie qui te rend ſemblable à elles! ou plutôt tu veux en vain t'avilir; ton génie dépoſe contre tes principes, ton cœur bienfaiſant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de ſyſtême à ſoutenir, moi, homme ſimple & vrai que la fureur d'aucun parti n'entraîne, & qui n'aſpire point à l'honneur d'être chef de ſecte, content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon eſpece; & ſi j'avois à choiſir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrois-je choiſir de plus que d'être homme?

Cette réflexion m'enorgueillit moins qu'elle ne me touche; car cet état n'eſt point de mon choix, & il n'étoit pas dû au mérite d'un être qui n'exiſtoit pas encore. Puis-je me voir ainſi diſtingué ſans me féliciter de remplir ce poſte honorable, & ſans bénir la main qui m'y a placé? De mon premier retour

ſur

ſur moi naît dans mon cœur un ſentiment de reconnoiſſance & de bénédiction pour l'Auteur de mon eſpece, & de ce ſentiment mon premier hommage à la Divinité bien-faiſante. J'adore la puiſſance ſuprême, & je m'attendris ſur ſes bienfaits. Je n'ai pas beſoin qu'on m'enſeigne ce culte, il m'eſt dicté par la Nature elle-même. N'eſt-ce pas une conſéquence naturelle de l'amour de ſoi, d'honorer ce qui nous protége, & d'aimer ce qui nous veut du bien?

Mais quand pour connoître enſuite ma place individuelle dans mon eſpece, j'en conſidere les divers rangs, & les hommes qui les rempliſſent, que deviens-je? Quel ſpectacle! Où eſt l'ordre que j'avois obſervé? Le tableau de la Nature ne m'offroit qu'harmonie & proportions, celui du genre humain ne m'offre que confuſion, déſordre! Le concert regne entre les élemens, & les hommes ſont dans le cahos! Les animaux ſont heureux, leur roi ſeul eſt miſérable! O ſageſſe! où ſont tes loix? O Providence! eſt-ce ainſi que tu regis le monde? Etre bienfaiſant! qu'eſt devenu ton pouvoir? Je vois le mal ſur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces triſtes réflexions, & de ces contradictions apparentes ſe formerent dans mon eſprit les ſublimes idées de l'ame, qui n'avoient point juſques-là réſulté de mes recherches? En méditant ſur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes diſtincts, dont l'un l'élevoit à l'étude des verités éternelles, à l'amour de la juſtice & du beau moral, aux régions du monde intellectuel dont la contemplation fait les délices du ſage, & dont l'autre le ramenoit baſſement en lui-même, l'aſſerviſſoit à l'empire des ſens, aux paſſions qui ſont leurs miniſtres, & contrarioit par elles tout ce que lui inſpiroit le ſentiment du premier. En me ſentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me diſois: non, l'homme n'eſt point

point un; je veux & je ne veux pas, je me ſens à la fois eſclave & libre; je vois le bien, je l'aime, & je fais le mal: je ſuis actif quand j'écoute la raiſon, paſſif quand mes paſſions m'entraînent, & mon pire tourment, quand je ſuccombe, eſt de ſentir que j'ai pu réſiſter.

Jeune homme, écoutez avec confiance, je ſerai toujours de bonne-foi. Si la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés, j'ai tort, ſans doute, & il n'y a point de morale démontrée; mais ſi ſe préferer à tout eſt un penchant naturel à l'homme, & ſi pourtant le premier ſentiment de la juſtice eſt inné dans le cœur humain, que celui qui fait de l'homme un être ſimple, leve ces contradictions, & je ne reconnois plus qu'une ſubſtance.

Vous remarquerez que par ce mot de ſubſtance, j'entends en général l'Etre doué de quelque qualité primitive, & abſtraction faite de toutes modifications particulieres ou ſecondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous ſont connues, peuvent ſe réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une ſubſtance; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverſes ſubſtances qu'on peut faire de pareilles excluſions. Vous réfléchirez ſur cela; pour moi je n'ai beſoin, quoiqu'en diſe Locke, de connoître la matiere que comme étendue & diviſible, pour être aſſuré qu'elle ne peut penſer; & quand un Philoſophe viendra me dire que les arbres ſentent, & que les rochers penſent *, il

* Il me ſemble que loin de dire que les rochers penſent, la philoſophie moderne a découvert au contraire que les hommes ne penſent point. Elle ne reconnoît plus que des êtres ſenſitifs dans la Nature, & toute la difference qu'elle trouve entre un homme & une pierre, eſt que l'homme eſt un être ſenſitif qui a des ſenſations, & la pierre un être ſenſitif qui n'en a pas. Mais s'il eſt vrai que toute matiere ſente, où concevrai-

il aura beau m'embarraſſer dans ſes argumens ſubtils, je ne puis voir en lui qu'un ſophiſte de mauvaiſe foi, qui aime mieux donner le ſentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Suppoſons un ſourd qui nie l'exiſtence des ſons, parce qu'ils n'ont jamais frappé ſon oreille. Je mets ſous ſes yeux un inſtrument à corde, dont je fais ſonner l'uniſſon par un autre inſtrument caché: le ſourd voit frémir la corde; je lui dis, c'eſt le ſon qui fait cela. Point du tout, répond-il; la cauſe du frémiſſement de la corde eſt en elle-même; c'eſt une qualité commune à tous les corps de frémir ainſi: montrez-moi donc, reprends-je, ce frémiſſement dans les autres corps, ou du moins ſa cauſe dans cette corde? Je ne puis, réplique le ſourd; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pour-

---

je l'unité ſenſitive, ou le moi individuel? ſera-ce dans chaque molécule de matiere, ou dans des corps aggrégatifs? Placerai-je également cette unité dans les fluides & dans les ſolides, dans les mixtes & dans les élémens? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature; mais quels ſont ces individus? cette pierre eſt-elle un individu ou une aggrégation d'individus? eſt-elle un ſeul être ſenſitif, ou en contient-elle autant que de grains de ſable? ſi chaque atome élémentaire eſt un être ſenſitif, comment concevrai-je cette intime communication par laquelle l'un ſe ſent dans l'autre, en ſorte que leurs deux *moi* ſe confondent en un? L'attraction peut être une loi de la Nature dont le miſtere nous eſt inconnu; mais nous concevons au moins que l'attraction, agiſſant ſelon les maſſes, n'a rien d'incompatible avec l'étendue & la diviſibilité. Concevez-vous la même choſe du ſentiment? Les parties ſenſibles ſont étendues, mais l'être ſenſitif eſt indiviſible & un; il ne ſe partage pas, il eſt tout entier ou nul: l'être ſenſitif n'eſt donc pas un corps. Je ne ſais comment l'entendent nos materialiſtes, mais il me ſemble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejetter la penſée, leur devroient faire auſſi rejetter le ſentiment, & je ne vois pas pourquoi ayant fait le premier pas, ils ne feroient pas auſſi l'autre; que leur en coûteroit-il de plus, & puiſqu'ils ſont ſûrs qu'ils ne penſent pas, comment oſent-ils affirmer qu'ils ſentent?

pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos ſons, dont je n'ai pas la moindre idée? C'eſt expliquer un fait obſcur, par une cauſe encore plus obſcure. Ou rendez-moi vos ſons ſenſibles, ou je dis qu'ils n'exiſtent pas.

Plus je réfléchis ſur la penſée & ſur la nature de l'eſprit humain, plus je trouve que le raiſonnement des matérialiſtes reſſemble à celui de ce ſourd. Ils ſont ſourds, en effet, à la voix interieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : une machine ne penſe point, il n'y a ni mouvement, ni figure qui produiſe la réflexion : quelque choſe en toi cherche à briſer les liens qui le compriment : l'eſpace n'eſt pas ta meſure, l'Univers entier n'eſt pas aſſez grand pour toi; tes ſentimens, tes deſirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te ſens enchaîné.

Nul être materiel n'eſt actif par lui-même, & moi, je le ſuis. On a beau me diſputer cela, je le ſens, & ce ſentiment qui me parle eſt plus fort que la raiſon qui le combat. J'ai un corps ſur lequel les autres agiſſent & qui agit ſur eux; cette action réciproque n'eſt pas douteuſe; mais ma volonté eſt indépendante de mes ſens, je conſens ou je réſiſte, je ſuccombe ou je ſuis vainqueur, & je ſens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes paſſions. J'ai toujours la puiſſance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis ſelon l'impulſion des objets externes. Quand je me reproche cette foibleſſe, je n'écoute que ma volonté; je ſuis eſclave par mes vices, & libre par mes remords; le ſentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le ſentiment de

la mienne, & l'entendement ne m'eſt pas mieux connu. Quand on me demande quelle eſt la cauſe qui détermine ma volonté, je demande à mon tour, quelle eſt la cauſe qui détermine mon jugement: car il eſt clair que ces deux cauſes n'en ſont qu'une, & ſi l'on comprend bien que l'homme eſt actif dans ſes jugemens, que ſon entendement n'eſt que le pouvoir de comparer & de juger, on verra que ſa liberté n'eſt qu'un pouvoir ſemblable, ou derivé de celui-là; il choiſit le bon comme il a jugé le vrai; s'il juge faux il choiſit mal. Quelle eſt donc la cauſe qui détermine ſa volonté? C'eſt ſon jugement. Et quelle eſt la cauſe qni détermine ſon jugement? C'eſt ſa faculté intelligente, c'eſt ſa puiſſance de juger; la cauſe déterminante eſt en lui-même. Paſſé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne ſuis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne ſuis pas libre de vouloir mon mal; mais ma liberté conſiſte en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'eſt convenable, ou que j'eſtime tel, ſans que rien d'étranger à moi me détermine. S'enſuit-il que je ne ſois pas mon maître, parce que je ne ſuis pas le maître d'être un autre que moi?

Le principe de toute action eſt dans la volonté d'un être libre, on ne ſauroit remonter au-delà. Ce n'eſt pas le mot de liberté qui ne ſignifie rien, c'eſt celui de néceſſité. Suppoſer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'eſt vraiment ſuppoſer des effets ſans cauſe, c'eſt tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de premiere impulſion, ou toute premiere impulſion n'a nulle cauſe anterieure, & il n'y a point de veritable volonté ſans liberté. L'homme eſt donc libre dans ſes actions, & comme tel animé d'une ſubſtance immaterielle; c'eſt mon troiſiéme article de foi. De ces trois premiers vous déduirez aiſément tous les autres,

tres, ſans que je continue à les compter.

Si l'homme eſt actif & libre, il agit de lui-même; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le ſyſtême ordonné de la Providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abuſant de la liberté qu'elle lui donne, mais elle ne l'empêche pas de le faire; ſoit que de la part d'un être ſi foible ce mal ſoit nul à ſes yeux; ſoit qu'elle ne pût l'empêcher ſans gêner ſa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant ſa nature. Elle l'a fait libre afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix, en uſant bien des facultés dont elle l'a doué: mais elle a tellement borné ſes forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laiſſe, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe ſur lui, ſans rien changer au ſyſtême du monde, ſans empêcher que l'eſpece humaine elle-même ne ſe conſerve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'eſt murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ſes actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La ſuprême jouiſſance eſt dans le contentement de ſoi-même; c'eſt pour mériter ce contentement que nous ſommes placés ſur la terre & doués de la liberté, que nous ſommes tentés par les paſſions & retenus par la conſcience. Que pouvoit de plus en notre faveur la puiſſance Divine elle-même? pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'inſtinct & le faire bête? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je puſſe être libre, bon & heureux comme toi!

C'eſt l'abus de nos facultés qui nous rend malheu-

reux & méchans. Nos chagrins, nos soucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, & le mal physique ne seroit rien sans nos vices qui nous l'ont rendu sensible. N'est-ce pas pour nous conserver que la Nature nous fait sentir nos besoins ? La douleur du corps n'est-elle pas un signe que la machine se dérange, & un avertissement d'y pourvoir ? La mort... les méchans n'empoisonnent-ils pas leur vie & la nôtre ? Qui est-ce qui voudroit toujours vivre ? La mort est le remede aux maux que vous vous faites ; la Nature a voulu que vous ne souffrissiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la simplicité primitive est sujet à peu de maux ! Il vit presque sans maladies ainsi que sans passions, & ne prévoit ni ne sent la mort ; quand il la sent, ses miseres la lui rendent desirable : dès-lors elle n'est plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes, nous n'aurions point à déplorer notre sort ; mais pour chercher un bien-être imaginaire nous nous donnons mille maux réels. Qui ne sait pas supporter un peu de souffrance doit s'attendre à beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie déreglée, on la veut rétablir par des remedes ; au mal qu'on sent on ajoute celui qu'on craint ; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere ; plus on la veut fuir, plus on la sent ; & l'on meurt de frayeur durant toute sa vie, en murmurant, contre la Nature, des maux qu'on s'est faits en l'offensant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal ; cet auteur c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le désordre, & je vois dans le systême du monde un ordre qui ne se dément point. Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'être qui souffre ;

ſouffre ; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la Nature, il ſe l'eſt donné. La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

Où tout eſt bien, rien n'eſt injuſte. La juſtice eſt inſéparable de la bonté. Or la bonté eſt l'effet néceſſaire d'une puiſſance ſans borne & de l'amour de ſoi, eſſenciel à tout être qui ſe ſent. Celui qui peut tout, étend, pour ainſi dire, ſon exiſtence avec celle des êtres. Produire & conſerver ſont l'acte perpétuel de la puiſſance ; elle n'agit point ſur ce qui n'eſt pas; Dieu n'eſt pas le Dieu des morts, il ne pourroit être deſtructeur & méchant ſans ſe nuire. Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui eſt bien *. Donc l'Etre ſouverainement bon, parce qu'il eſt ſouverainement puiſſant, doit être auſſi ſouverainement juſte, autrement il ſe contrediroit lui-même; car l'amour de l'ordre qui le produit, s'appelle *bonté*, & l'amour de l'ordre qui le conſerve, s'appelle *juſtice*.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ſes créatures; je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or c'eſt leur promettre un bien, que de leur en donner l'idée & de leur en faire ſentir le beſoin. Plus je rentre en moi, plus je me conſulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame; *ſois juſte & tu ſeras heureux*. Il n'en eſt rien pourtant, à conſiderer l'état préſent des choſes : le méchant proſpere, & le juſte reſte opprimé. Voyez auſſi

* Quand les Anciens appelloient *Optimus Maximus*, le Dieu Suprême, ils diſoient très-vrai; mais en diſant *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puiſque ſa bonté vient de ſa puiſſance: il eſt bon parce qu'il eſt grand.

aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée! La conscience s'éleve & murmure contre son auteur; elle lui crie en gémissant: tu m'as trompé!

Je t'ai trompé, téméraire! & qui te l'a dit? Ton ame est-elle anéantie? As-tu cessé d'exister? O Brutus! ô mon fils! ne souille point ta noble vie en la finissant: ne laisse point ton espoir & ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu: la vertu n'est rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penses-tu; non, tu vas vivre, & c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

On diroit, aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, & qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. O! soyons bons premierement, & puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la Lice, disoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'ame est immaterielle, elle peut survivre au corps; & si elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle, me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois: tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la verité, l'embarras de me demander où est l'homme, quand tout ce qu'il avoit de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté pour moi, si-tôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que durant ma vie corporelle, n'appercevant rien que par mes sens, ce qui ne leur est point soumis m'échappe.

chappe. Quand l'union du corps & de l'ame eſt rompue, je conçois que l'un peut ſe diſſoudre & l'autre ſe conſerver. Pourquoi la deſtruction de l'un entraîneroit-elle la deſtruction de l'autre? Au contraire, étant de natures ſi differentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent; & quand cette union ceſſe, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La ſubſtance active & vivante regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la ſubſtance paſſive & morte. Hélas! je le ſens trop par mes vices; l'homme ne vit qu'à moitié durant ſa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Mais quelle eſt cette vie, & l'ame eſt-elle immortelle par ſa nature? Mon entendement borné ne conçoit rien ſans bornes; tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis-je nier, affirmer, quels raiſonnemens puis-je faire ſur ce que je ne puis concevoir? Je crois que l'ame ſurvit au corps aſſez pour le maintien de l'ordre; qui ſait ſi c'eſt aſſez pour durer toujours? Toutefois je conçois comment le corps s'uſe & ſe détruit par la diviſion des parties, mais je ne puis concevoir une deſtruction pareille de l'être penſant; & n'imaginant point comment il peut mourir, je préſume qu'il ne meurt pas. Puiſque cette préſomption me conſole, & n'a rien de déraiſonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer?

Je ſens mon ame, je la connois par le ſentiment & par la penſée; je ſais qu'elle eſt, ſans ſavoir quelle eſt ſon eſſence; je ne puis raiſonner ſur des idées que je n'ai pas. Ce que je ſais bien, c'eſt que l'identité du *moi* ne ſe prolonge que par la mémoire; & que pour être le même en effet, il faut que je me ſouvienne d'avoir été. Or, je ne ſaurois me rappeller après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle auſſi ce que j'ai ſenti, par conſéquent ce que j'ai fait; & je ne doute point que ce

ſouvenir ne faſſe un jour la félicité des bons & le tourment des méchans. Ici bas mille paſſions ardentes abſorbent le ſentiment interne, & donnent le change aux remords. Les humiliations, les diſgraces, qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en ſentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illuſions que nous font le corps & les ſens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre ſuprême & des verités éternelles dont il eſt la ſource, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puiſſances de notre ame, & que nous ſerons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'eſt alors que la voix de la conſcience reprendra ſa force & ſon empire; c'eſt alors que la volupté pure, qui naît du contentement de ſoi-même, & le regret amer de s'être avili, diſtingueront par des ſentimens inépuiſables le ſort que chacun ſe ſera préparé. * Ne me demandez point, ô mon bon ami, s'il y aura d'autres ſources de bonheur & de peines; je l'ignore, & c'eſt aſſez de celles que j'imagine pour me conſoler de cette vie & m'en faire eſperer une autre. Je ne dis point que les bons ſeront récompenſés; car quel autre bien peut attendre un être excellent, que d'exiſter ſelon ſa nature? Mais je dis qu'ils ſeront heureux, parce que leur auteur, l'auteur de toute juſtice les ayant faits ſenſibles, ne les a pas faits pour ſouffrir; & que n'ayant point abuſé de leur liberté ſur la terre, ils n'ont pas trompé leur deſtination par leur faute; ils ont ſouffert pourtant dans cette vie, ils ſeront donc dédommagés dans une autre. Ce ſentiment eſt moins fondé ſur le mérite de l'homme, que ſur la notion de bonté qui me ſemble inſéparable de l'eſſence divine. Je ne fais que ſuppoſer les loix de l'ordre obſervées, & Dieu conſtant à lui-même *. Ne

---

* *Non pas pour nous, non pas pour nous, Seigneur,*
Mais pour ton nom, mais pour ton propre honneur,
O Dieu! fais-nous revivre! Pſ. 115.

Ne me demandez pas non plus ſi les tourmens des méchans ſeront éternels ; je l'ignore encore, & n'ai point la vaine curioſité d'éclaircir des queſtions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchans ? je prends peu d'interêt à leur ſort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils ſoient condamnés à des tourmens ſans fin. Si la ſuprême juſtice ſe venge, elle ſe venge dès cette vie. Vous & vos erreurs, ô nations ! êtes ſes miniſtres. Elle employe les maux que vous vous faites, à punir les crimes qui les ont attirés. C'eſt dans vos cœurs inſatiables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au ſein de vos fauſſes proſperités les paſſions vengereſſes puniſſent vos forfaits. Qu'eſt-il beſoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie ? il eſt dès celle-ci dans le cœur des méchans.

Où finiſſent nos beſoins périſſables, où ceſſent nos deſirs inſenſés, doivent ceſſer auſſi nos paſſions & nos crimes. De quelle perverſité de purs eſprits ſeroient-ils ſuſceptibles ? N'ayant beſoin de rien, pourquoi ſeroient-ils méchans ? Si, deſtitués de nos ſens groſſiers, tout leur bonheur eſt dans la contemplation des êtres, ils ne ſauroient vouloir que le bien ; & quiconque ceſſe d'être méchant, peut-il être à jamais miſerable ? voilà ce que j'ai du penchant à croire, ſans prendre peine à me décider là-deſſus. O Etre clément & bon ! quels que ſoient tes décrets, je les adore ; ſi tu punis les méchans, j'anéantis ma foible raiſon devant ta juſtice. Mais ſi les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le tems, ſi leurs maux doivent finir, & ſi la même paix nous attend tous également un jour, je t'en loue. Le méchant n'eſt-il pas mon frere ? Combien de fois j'ai été tenté de lui reſſembler ? Que, délivré de ſa miſere, il perde auſſi la malignité qui l'accompagne ; qu'il ſoit heureux ainſi que moi ; loin d'exciter ma jalouſie, ſon bonheur ne fera qu'ajouter au mien.

C'eſt

C'eſt ainſi que, contemplant Dieu dans ſes œuvres, & l'étudiant par ceux de ſes attributs qu'il m'importoit de connoître, je ſuis parvenu à étendre & augmenter par dégrés l'idée, d'abord imparfaite & bornée, que je me faiſois de cet Etre immenſe. Mais ſi cette idée eſt devenue plus noble & plus grande, elle eſt auſſi moins proportionnée à la raiſon humaine. A meſure que j'approche en eſprit de l'éternelle lumiere, ſon éclat m'éblouit, me trouble, & je ſuis forcé d'abandonner toutes les notions terreſtres qui m'aidoient à l'imaginer. Dieu n'eſt plus corporel & ſenſible; la ſuprême intelligence qui régit le monde n'eſt plus le monde même: j'éleve & fatigue en vain mon eſprit à concevoir ſon eſſence. Quand je penſe que c'eſt elle qui donne la vie & l'activité à la ſubſtance vivante & active qui régit les corps animés; quand j'entends dire que mon ame eſt ſpirituelle & que Dieu eſt un eſprit, je m'indigne contre cet aviliſſement de l'eſſence divine, comme ſi Dieu & mon ame étoient de même nature; comme ſi Dieu n'étoit pas le ſeul être abſolu, le ſeul vraiment actif, ſentant, penſant, voulant par lui-même, & duquel nous tenons la penſée, le ſentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être. Nous ne ſommes libres que parce qu'il veut que nous le ſoyons, & ſa ſubſtance inexpliquable eſt à nos ames ce que nos ames ſont à nos corps. S'il a créé la matiere, les corps, les eſprits, le monde, je n'en ſais rien. L'idée de création me confond & paſſe ma portée, je la crois autant que je la puis concevoir; mais je ſais qu'il a formé l'Univers & tout ce qui exiſte, qu'il a tout fait, tout ordonné. Dieu eſt éternel, ſans doute; mais mon eſprit peut-il embraſſer l'idée de l'éternité? pourquoi me payer de mots ſans idée? Ce que je conçois, c'eſt qu'il eſt avant les choſes, qu'il ſera tant qu'elles ſubſiſteront, & qu'il ſeroit même au delà, ſi tout devoir finir un

jour.

jour. Qu'un être que je ne conçois pas donne l'existence à d'autres êtres, cela n'eſt qu'obſcur & incompréhenſible ; mais que l'être & le néant ſe convertiſſent d'eux-mêmes l'un dans l'autre, c'eſt une contradiction palpable, c'eſt une claire abſurdité.

Dieu eſt intelligent ; mais comment l'eſt-il? L'homme eſt intelligent quand il raiſonne, & la ſuprême intelligence n'a pas beſoin de raiſonner ; il n'y a pour elle ni prémiſſes, ni conſéquences, il n'y a pas même de propoſition ; elle eſt purement intuitive, elle voit également tout ce qui eſt, & tout ce qui peut être; toutes les verités ne ſont pour elle qu'une ſeule idée, comme tous les lieux un ſeul point, & tous les tems un ſeul moment. La puiſſance humaine agit par des moyens, la puiſſance Divine agit par elle-même : Dieu peut, parce qu'il veut, ſa volonté fait ſon pouvoir. Dieu eſt bon, rien n'eſt plus manifeſte: mais la bonté dans l'homme eſt l'amour de ſes ſemblables, & la bonté de Dieu eſt l'amour de l'ordre ; car c'eſt par l'ordre qu'il maintient ce qui exiſte, & lie chaque partie avec le tout. Dieu eſt juſte ; j'en ſuis convaincu, c'eſt une ſuite de ſa bonté ; l'injuſtice des hommes eſt leur œuvre & non pas la ſienne: le déſordre moral qui dépoſe contre la Providence aux yeux des Philoſophes ne fait que la démontrer aux miens. Mais la juſtice de l'homme eſt de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la juſtice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

Que ſi je viens à découvrir ſucceſſivement ces attributs dont je n'ai nulle idée abſolue, c'eſt par des conſéquences forcées, c'eſt par le bon uſage de ma raiſon : mais je les affirme ſans les comprendre, & dans le fond, c'eſt n'affirmer rien. J'ai beau me dire, Dieu eſt ainſi ; je le ſens, je me le prouve ; je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainſi.

Enfin

Enfin plus je m'efforce de contempler ſon eſſence infinie, moins je la conçois; mais elle eſt, cela me ſuffit; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, & lui dis: Etre des êtres, je ſuis, parce que tu es; c'eſt m'élever à ma ſource que de te méditer ſans ceſſe. Le plus digne uſage de ma raiſon eſt de s'anéantir devant toi: c'eſt mon raviſſement d'eſprit, c'eſt le charme de ma foibleſſe de me ſentir accablé de ta grandeur.

Après avoir ainſi de l'impreſſion des objets ſenſibles, & du ſentiment interieur qui me porte à juger des cauſes ſelon mes lumieres naturelles, déduit les principales verités qu'il m'importoit de connoître; il me reſte à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, & quelles régles je dois me preſcrire pour remplir ma deſtination ſur la terre, ſelon l'intention de celui qui m'y a placé. En ſuivant toujours ma méthode, je ne tire point ces régles des principes d'une haute philoſophie, mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la Nature en caracteres ineffaçables. Je n'ai qu'à me conſulter ſur ce que je veux faire: tout ce que je ſens être bien, eſt bien; tout ce que je ſens être mal, eſt mal: le meilleur de tous les Caſuiſtes eſt la conſcience, & ce n'eſt que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux ſubtilités du raiſonnement. Le premier de tous les ſoins eſt celui de ſoi-même; cependant combien de fois la voix interieure nous dit qu'en faiſant notre bien aux dépens d'autrui, nous faiſons mal! Nous croyons ſuivre l'impulſion de la Nature, & nous lui réſiſtons: en écoutant ce qu'elle dit à nos ſens, nous mépriſons ce qu'elle dit à nos cœurs; l'être actif obéit, l'être paſſif commande. La conſcience eſt la voix de l'ame, les paſſions ſont la voix du corps. Eſt-il étonnant que ſouvent ces deux langages ſe contrediſent, & alors lequel faut-il écouter? Trop ſouvent la raiſon nous trompe, nous n'avons

que

que trop acquis le droit de la récuser ; mais la conscience ne trompe jamais, elle est le vrai guide de l'homme ; elle est à l'ame ce que l'instinct est au corps * ; qui la suit, obéit à la Nature, & ne craint point de s'égarer. Ce point est important, poursuivit mon bienfaiteur, voyant que j'allois l'interrompre ; souffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir.

Toute

* La Philosophie moderne qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obscure faculté appellée *instinct*, qui paroît guider, sans aucune connoissance acquise, les animaux vers quelque fin. L'instinct, selon l'un de nos plus sages philosophes, n'est qu'une habitude privée de réflexion, mais acquise en réfléchissant ; &, de la maniere dont il explique ce progrès, on doit conclure que les enfans réfléchissent plus que les hommes ; paradoxe assez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette discussion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien fait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entieres, & à l'habileté avec laquelle il les saisit, les jette hors terre au moment qu'elles poussent, & les tue ensuite pour les laisser-là, sans que jamais personne l'ait dressé à cette chasse, & lui ait appris qu'il y avoit-là des taupes ? je demande encore, & ceci est plus important, pourquoi la premiere fois que j'ai menacé ce même chien, il s'est jetté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude suppliante, & la plus propre à me toucher ; posture dans laquelle il se fût bien gardé de rester, si, sans me laisser fléchir, je l'eusse battu dans cet état ? Quoi! mon chien tout petit encore, & ne faisant presque que de naître, avoit-il acquis déjà des idées morales, savoit-il ce que c'étoit que clémence & génerosité ? sur quelles lumieres acquises espéroit-il m'appaiser en s'abandonnant ainsi à ma discrétion ? Tous les chiens du monde font à-peu-près la même chose dans le même cas, & je ne dis rien ici que chacun ne puisse verifier. Que les Philosophes, qui rejettent si dédaigneusement l'instinct, veuillent bien expliquer ce fait par le seul jeu des sensations & des connoissances qu'elles nous font acquérir : qu'ils l'expliquent d'une maniere satisfaisante pour tout homme sensé : alors je n'aurai plus rien à dire, & je ne parlerai plus d'instinct.

Toute la moralité de nos actions est dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il est vrai que le bien soit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres; & le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique. Si la bonté morale est conforme à notre nature, l'homme ne sauroit être sain d'esprit ni bien constitué, qu'autant qu'il est bon. Si elle ne l'est pas, & que l'homme soit méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre, & la bonté n'est en lui qu'un vice contre Nature. Fait pour nuire à ses semblables comme le loup pour égorger sa proie, un homme humain seroit un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable, & la vertu seule nous laisseroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami! examinons, tout interêt personnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, & nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté? Pour qui vous interessez-vous sur vos théatres? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir; est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes? Tout nous est indifferent, disent-ils, hors notre interêt; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines; &, même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissemens d'amour pour les grandes ames? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre interêt privé? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant? Otez de nos cœurs

cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son ame étroite ces sentimens délicieux; celui qui, à force de se concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien; le malheureux ne sent plus, ne vit plus; il est déjà mort.

Mais quel que soit le nombre des méchans sur la terre, il est peu de ces ames cadavereuses, devenues insensibles, hors leur interêt, à tout ce qui est juste & bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence & d'injustice: à l'instant un mouvement de colere & d'indignation s'éleve au fond du cœur, & nous porte à prendre la défense de l'opprimé; mais un devoir plus puissant nous retient, & les loix nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! Qui est ce qui ne se dit pas; j'en voudrois avoir fait autant? Il nous importe sûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans; & cependant le même interêt nous affecte dans l'Histoire ancienne, que si tout cela s'étoit passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? Ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain? Nous ne haïssons pas seulement les méchans parce qu'ils nous nuisent; mais parce qu'ils sont méchans. Non-seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui; & quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré soi, pitié des infortunés, quand on est té-

moin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauroient perdre tout-à-fait ce penchant : souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les passans, couvre encore la nudité du pauvre ; & le plus feroce assassin soutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en secret les crimes cachés, & les met si souvent en évidence. Hélas ! qui de nous n'entendit jamais cette importune voix ? On parle par experience, & l'on voudroit étouffer ce sentiment tirannique qui nous donne tant de tourment. Obéissons à la Nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle régne, & quel charme on trouve après l'avoir écoutée, à se rendre un bon témoignage de soi. Le méchant se craint & se fuit ; il s'égaye en se jettant hors de lui-même ; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuse ; sans la satyre amere, sans la raillerie insultante, il seroit toujours triste ; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire, la sérénité du juste est interieure ; son ris n'est point de malignité, mais de joie : il en porte la source en lui-même ; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle ; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jettez les yeux sur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les Histoires. Parmi tant de cultes inhumains & bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs & de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de justice & d'honnêteté, par-tout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganisme enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des scélerats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre & des passions à contenter. Mais le Vice, armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel, l'instinct moral le re-

poussoit

pouſſoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaſte Lucrece adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain ſacrifioit à la Peur; il invoquoit le Dieu qui mutila ſon pere, & mouroit ſans murmure de la main du ſien: les plus mépriſables Divinités furent ſervies par les plus grands hommes. La ſainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, ſe faiſoit reſpecter ſur la terre, & ſembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il eſt donc au fond des ames un principe inné de juſtice & de vertu, ſur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui comme bonnes ou mauvaiſes; & c'eſt à ce principe que je donne le nom de conſcience.

Mais à ce mot j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus ſages: erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert! Il n'y a rien dans l'eſprit humain que ce qui s'y introduit par l'experience; & nous ne jugeons d'aucune choſe que ſur des idées acquiſes. Ils font plus; cet accord évident & univerſel de toutes les Nations, ils l'oſent rejetter; & contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténebres quelque exemple obſcur & connu d'eux ſeuls, comme ſi tous les penchans de la Nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, & que ſi-tôt qu'il eſt des monſtres, l'eſpece ne fût plus rien. Mais que ſervent au ſceptique Montaigne les tourmens qu'il ſe donne pour déterrer en un coin du monde une coutume oppoſée aux notions de la juſtice? Que lui ſert de donner aux plus ſuſpects voyageurs l'autorité qu'il refuſe aux Ecrivains les plus célebres? Quelques uſages incertains & bizarres, fondés ſur des cauſes locales qui nous ſont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peuples, oppoſés en tout le reſte, &

d'accord ſur ce ſeul point? O Montaigne! toi qui te piques de franchiſe & de verité, ſois ſincere & vrai, ſi un Philoſophe peut l'être, & dis-moi s'il eſt quelque pays ſur la terre où ce ſoit un crime de garder ſa foi, d'être clément, bien-faiſant, génereux; où l'homme de bien ſoit mépriſable, & le perfide honoré?

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour ſon interêt; mais d'où vient donc que le juſte y concourt à ſon préjudice? Qu'eſt-ce qu'aller à la mort pour ſon interêt? Sans doute nul n'agit que pour ſon bien; mais s'il n'eſt un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'interêt propre que les actions des méchans. Il eſt même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce ſeroit une trop abominable philoſophie que celle où l'on ſeroit embarraſſé des actions vertueuſes, où l'on ne pourroit ſe tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions baſſes & des motifs ſans vertu, où l'on ſeroit forcé d'avilir Socrate & de calomnier Regulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi nous, la voix de la Nature, ainſi que celle de la raiſon, s'éleveroient inceſſamment contr'elles, & ne laiſſeroient jamais à un ſeul de leurs partiſans l'excuſe de l'être de bonne-foi.

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer ici dans des diſcuſſions métaphyſiques qui paſſent ma portée & la vôtre, & qui, dans le fond, ne menent à rien. Je vous ai déjà dit que je ne voulois pas philoſopher avec vous, mais vous aider à conſulter votre cœur. Quand tous les Philoſophes prouveroient que j'ai tort, ſi vous ſentez que j'ai raiſon, je n'en veux pas davantage.

Il ne faut pour cela que vous faire diſtinguer nos idées acquiſes de nos ſentimens naturels, car nous ſentons avant de connoître; & comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien & à fuir notre mal,

mais

mais que nous tenons cette volonté de la Nature, de même l'amour du bon & la haine du mauvais nous ſont auſſi naturels que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la conſcience ne ſont pas des jugemens, mais des ſentimens; quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les ſentimens qui les apprécient ſont au-dedans de nous, & c'eſt par eux ſeuls que nous connoiſſons la convenance ou diſconvenance qui exiſte entre nous & les choſes que nous devons rechercher ou fuir.

Exiſter pour nous, c'eſt ſentir; notre ſenſibilité eſt inconteſtablement antérieure à notre intelligence, & nous avons eu des ſentimens avant des idées. Quelle que ſoit la cauſe de notre être, elle a pourvu à notre conſervation en nous donnant des ſentimens convenables à notre nature, & l'on ne ſauroit nier qu'au moins ceux-là ne ſoient innés. Ces ſentimens, quant à l'individu, ſont l'amour de ſoi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort; le deſir du bien-être. Mais ſi, comme on n'en peut douter, l'homme eſt ſociable par ſa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'être que par d'autres ſentimens innés, relatifs à ſon eſpece; car à ne conſiderer que le beſoin phyſique, il doit certainement diſperſer les hommes au lieu de les rapprocher. Or c'eſt du ſyſtême moral, formé par ce double rapport, à ſoi-même & à ſes ſemblables, que naît l'impulſion de la conſcience. Connoître le bien, ce n'eſt pas l'aimer: l'homme n'en a pas la connoiſſance innée; mais ſi-tôt que ſa raiſon le lui fait connoître, ſa conſcience le porte à l'aimer: c'eſt ce ſentiment qui eſt inné.

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il ſoit impoſſible d'expliquer par des conſéquences de notre nature, le principe immédiat de la conſcience indépendant de la raiſon même; & quand cela ſeroit impoſſible, encore ne ſeroit-il pas néceſſaire: car puiſque

ceux qui nient ce principe admis & reconnu par tout le genre humain, ne prouvent point qu'il n'existe pas, mais se contentent de l'affirmer ; quand nous affirmons qu'il existe, nous sommes tout aussi bien fondés qu'eux, & nous avons de plus le témoignage interieur, & la voix de la conscience qui dépose pour elle-même. Si les premieres lueurs du jugement nous éblouissent & confondent d'abord les objets à nos regards, attendons que nos foibles yeux se rouvrent, se raffermissent, & bientôt nous reverrons ces mêmes objets aux lumieres de la raison, tels que nous les montroit d'abord la Nature ; ou plutôt, soyons plus simples & moins vains ; bornons-nous aux premiers sentimens que nous trouvons en nous-mêmes, puisque c'est toujours à eux que l'étude nous ramene, quand elle ne nous a point égarés.

Conscience ! conscience ! instinct divin ; immortelle & céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre ; juge infaillible du bien & du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu ; c'est toi qui fais l'excellence de sa nature & la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'éleve au-dessus des bêtes, que le triste privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans régle, & d'une raison sans principe.

Grace au Ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philosophie ; nous pouvons être hommes sans être savans ; dispensés de consumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres fraix un guide plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe, il faut savoir le reconnoître & le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent? Eh! c'est qu'il nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La conscience est timide, elle aime la

retraite

retraite & la paix; le monde & le bruit l'épouvantent; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis, elle fuit ou se tait devant eux; leur voix bruyante étouffe la sienne, & l'empêche de se faire entendre; le fanatisme ose la contrefaire, & dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus; & après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir.

Combien de fois je me suis lassé dans mes recherches de la froideur que je sentois en moi! Combien de fois la tristesse & l'ennui, versant leur poison sur mes premieres méditations, me les rendirent insupportables! Mon cœur aride ne donnoit qu'un zele languissant & tiéde à l'amour de la verité. Je me disois, pourquoi me tourmenter à chercher ce qui n'est pas? Le bien moral n'est qu'une chimere; il n'y a rien de bon que les plaisirs des sens. O quand on a une fois perdu le goût des plaisirs de l'ame, qu'il est difficile de le reprendre! Qu'il est plus difficile encore de le prendre quand on ne l'a jamais eu! S'il existoit un homme assez misérable pour n'avoir rien fait en toute sa vie dont le souvenir le rendît content de lui-même, & bien-aise d'avoir vécu, cet homme seroit incapable de jamais se connoître; & faute de sentir quelle bonté convient à sa nature, il resteroit méchant par force, & seroit éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait sur la terre entiere un seul homme assez dépravé, pour n'avoir jamais livré son cœur à la tentation de bien faire? Cette tentation est si naturelle & si douce, qu'il est impossible de lui résister toujours; & le souvenir du plaisir qu'elle a produit une fois, suffit pour la rappeller sans cesse. Malheureusement elle est d'abord pénible à satisfaire; on a mille raisons pour se refuser au penchant de son cœur; la fausse prudence le res-

ſerre dans les bornes du *moi* humain; il faut mille efforts de courage pour oſer les franchir. Se plaire à bien faire eſt le prix d'avoir bien fait, & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir merité. Rien n'eſt plus aimable que la vertu, mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embraſſer, ſemblable au Prothée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, & ne ſe montre enfin ſous la ſienne qu'à ceux qui n'ont point lâché priſe.

Combattu ſans ceſſe par mes ſentimens naturels qui parloient pour l'interêt commun, & par ma raiſon qui rapportoit tout à moi, j'aurois flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative, faiſant le mal, aimant le bien, & toujours contraire à moi-même, ſi de nouvelles lumieres n'euſſent éclairé mon cœur; ſi la verité qui fixa mes opinions, n'eût encore aſſuré ma conduite & ne m'eût mis d'accord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raiſon ſeule, quelle ſolide baſe peut-on lui donner? La vertu, diſent-ils, eſt l'amour de l'ordre: mais cet amour peut-il donc & doit-il l'emporter en moi ſur celui de mon bien-être? Qu'ils me donnent une raiſon claire & ſuffiſante pour le préferer. Dans le fond, leur prétendu principe eſt un pur jeu de mots; car je dis auſſi moi, que le vice eſt l'amour de l'ordre, pris dans un ſens different. Il y a quelque ordre moral par-tout où il y a ſentiment & intelligence. La difference eſt, que le bon s'ordonne par rapport au tout, & que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci ſe fait le centre de toutes choſes, l'autre meſure ſon rayon & ſe tient à la circonference. Alors il eſt ordonné, par rapport au centre commun, qui eſt Dieu, & par rapport à tous les cercles concentriques, qui ſont les créatures. Si la Divinité n'eſt pas, il n'y a que le méchant qui raiſonne, le bon n'eſt qu'un inſenſé.

O mon enfant! puiſſiez-vous ſentir un jour de

quel poids on eſt ſoulagé, quand, après avoir épuiſé la vanité des opinions humaines & goûté l'amertume des paſſions, on trouve enfin ſi près de ſoi la route de la ſageſſe, le prix des travaux de cette vie, & la ſource du bonheur dont on a déſeſperé. Tous les devoirs de la loi naturelle, preſque effacés de mon cœur par l'injuſtice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle juſtice, qui me les impoſe & qui me les voit remplir. Je ne ſens plus en moi que l'ouvrage & l'inſtrument du grand Etre qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux ſiennes, & par le bon uſage de ma liberté: j'acquieſce à l'ordre qu'il établit, ſûr de jouir moi-même un jour de cet ordre & d'y trouver ma félicité; car quelle félicité plus douce que de ſe ſentir ordonné dans un ſyſtême où tout eſt bien? En proie à la douleur, je la ſupporte avec patience, en ſongeant qu'elle eſt paſſagere & qu'elle vient d'un corps qui n'eſt point à moi. Si je fais une bonne action ſans témoin, je ſais qu'elle eſt vûe, & je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En ſouffrant une injuſtice, je me dis, l'Etre juſte, qui régit tout, ſaura bien m'en dédommager; les beſoins de mon corps, les miſeres de ma vie me rendent l'idée de la mort plus ſupportable. Ce feront autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon ame eſt-elle ſoumiſe à mes ſens & enchaînée à ce corps qui l'aſſervit & la gêne? Je n'en ſais rien; ſuis-je entré dans les décrets de Dieu? Mais je puis, ſans témerité, former de modeſtes conjectures. Je me dis, ſi l'eſprit de l'homme fût reſté libre & pur, quel mérite auroit-il d'aimer & ſuivre l'ordre qu'il verroit établi & qu'il n'auroit nul interêt à troubler? Il ſeroit heureux, il eſt vrai; mais il manqueroit à ſon bonheur le degré le plus ſublime; la gloire de la vertu & le bon témoignage de

 ſoi;

ſoi; il ne ſeroit que comme les Anges, & ſans doute l'homme vertueux ſera plus qu'eux. Unie à un corps mortel, par des liens non moins puiſſans qu'incompréhenſibles, le ſoin de la conſervation de ce corps excite l'ame à rapporter tout à lui, & lui donne un intérêt contraire à l'ordre général qu'elle eſt pourtant capable de voir & d'aimer; c'eſt alors que le bon uſage de ſa liberté devient à la fois le mérite & la récompenſe, & qu'elle ſe prépare un bonheur inalterable, en combattant ſes paſſions terreſtres & ſe maintenant dans ſa premiere volonté.

Que ſi même, dans l'état d'abbaiſſement où nous ſommes durant cette vie, tous nos premiers penchans ſont légitimes, ſi tous nos vices nous viennent de nous, pourquoi nous plaignons-nous d'être ſubjugués par eux? Pourquoi reprochons-nous à l'Auteur des choſes, les maux que nous nous faiſons, & les ennemis que nous armons contre nous-mêmes? Ah! ne gâtons point l'homme; il ſera toujours bon ſans peine, & toujours heureux ſans remords! Les coupables qui ſe diſent forcés au crime, ſont auſſi menteurs que méchans; comment ne voyent-ils point que la foibleſſe dont ils ſe plaignent, eſt leur propre ouvrage; que leur premiere dépravation vient de leur volonté; qu'à force de vouloir céder à leurs tentations, ils leur cédent enfin malgré eux & les rendent irréſiſtibles? Sans doute il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchans & foibles; mais il dépendit d'eux de ne le pas devenir. O que nous reſterions aiſément maîtres de nous & de nos paſſions, même durant cette vie, ſi, lorſque nos habitudes ne ſont point encore acquiſes, lorſque notre eſprit commence à s'ouvrir, nous ſavions l'occuper des objets qu'il doit connoître, pour apprécier ceux qu'il ne connoît pas; ſi nous voulions ſincerement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons & ſages ſelon notre nature, pour nous ren-

rendre heureux en pratiquant nos devoirs! Cette étude nous paroît ennuyeuse & pénible, parce que nous n'y songeons que déjà corrompus par le vice, déjà livrés à nos passions. Nous fixons nos jugemens & notre estime avant de connoître le bien & le mal; & puis rapportant tout à cette fausse mesure, nous ne donnons à rien sa juste valeur.

Il est un âge, où le cœur libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connoît pas, le cherche avec une curieuse incertitude, & trompé par les sens, se fixe enfin sur sa vaine image, & croit le trouver où il n'est point. Ces illusions ont duré trop long-tems pour moi. Hélas! je les ai trop tard connues, & n'ai pû tout-à-fait les détruire; elles dureront autant que ce corps mortel qui les cause. Au moins elles ont beau me séduire, elles ne m'abusent plus; je les connois pour ce qu'elles sont, en les suivant je les méprise. Loin d'y voir l'objet de mon bonheur, j'y vois son obstacle. J'aspire au moment où, délivré des entraves du corps, je serai *moi* sans contradiction, sans partage, & n'aurai besoin que de moi pour être heureux; en attendant je le suis dès cette vie, parce que j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme presque étrangere à mon être, & que tout le vrai bien que j'en peux retirer dépend de moi.

Pour m'élever d'avance autant qu'il se peut à cet état de bonheur, de force & de liberté, je m'exerce aux sublimes contemplations. Je médite sur l'ordre de l'Univers, non pour l'expliquer par de vains systêmes, mais pour l'admirer sans cesse, pour adorer le sage Auteur qui s'y fait sentir. Je converse avec lui, je pénétre toutes mes facultés de sa divine essence; je m'attendris à ses bienfaits, je le bénis de ses dons, mais je ne le prie pas; que lui demanderois-je? qu'il changeât pour moi le cours des cho-

ſes, qu'il fît des miracles en ma faveur? Moi qui dois aimer par-deſſus tout l'ordre établi par ſa ſageſſe & maintenu par ſa providence, voudrois-je que cet ordre fût troublé pour moi? Non, ce vœu témeraire meriteroit d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire; pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné? Ne m'a-t-il pas donné la conſcience pour aimer le bien, la raiſon pour le connoître, la liberté pour le choiſir? Si je fais le mal, je n'ai point d'excuſe; je le fais parce que je le veux; lui demander de changer ma volonté, c'eſt lui demander ce qu'il me demande; c'eſt vouloir qu'il faſſe mon œuvre, & que j'en recueille le ſalaire; n'être pas content de mon état c'eſt ne vouloir plus être homme, c'eſt vouloir autre choſe que ce qui eſt, c'eſt vouloir le déſordre & le mal. Source de juſtice & de verité, Dieu clément & bon! dans ma confiance en toi, le ſuprême vœu de mon cœur eſt que ta volonté ſoit faite. En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquieſce à ta bonté; je crois partager d'avance la ſuprême félicité qui en eſt le prix.

Dans la juſte défiance de moi-même la ſeule choſe que je lui demande, ou plutôt que j'attends de ſa juſtice, eſt de redreſſer mon erreur ſi je m'égare, & ſi cette erreur m'eſt dangereuſe. Pour être de bonne-foi je ne me crois pas infaillible: mes opinions qui me ſemblent les plus vraies ſont peut-être autant de menſonges; car quel homme ne tient pas aux ſiennes, & combien d'hommes ſont d'accord en tout? L'illuſion qui m'abuſe a beau me venir de moi, c'eſt lui ſeul qui m'en peut guerir. J'ai fait ce que j'ai pû pour atteindre à la verité; mais ſa ſource eſt trop élevée: quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable? c'eſt à elle à s'approcher.

Le bon Prestre avoit parlé avec véhémence; il étoit ému, je l'étois aussi. Je croyois entendre le divin Orphée chanter les premieres Hymnes, & apprendre aux hommes le culte des Dieux. Cependant je voyois des foules d'objections à lui faire; je n'en fis pas une, parce qu'elles étoient moins solides qu'embarrassantes, & que la persuasion étoit pour lui. A mesure qu'il me parloit selon sa conscience, la mienne sembloit me confirmer ce qu'il m'avoit dit.

Les sentimens que vous venez de m'exposer, lui dis-je, me paroissent plus nouveaux par ce que vous avouez ignorer, que par ce que vous dites croire. J'y vois, à peu de choses près, le théisme ou la religion naturelle, que les Chrétiens affectent de confondre avec l'athéisme ou l'irréligion, qui est la doctrine directement opposée. Mais dans l'état actuel de ma foi j'ai plus à remonter qu'à descendre pour adopter vos opinions, & je trouve difficile de rester précisément au point où vous êtes, à moins d'être aussi sage que vous. Pour être, au moins, aussi sincere, je veux consulter avec moi. C'est le sentiment interieur qui doit me conduire à votre exemple, & vous m'avez appris vous-même qu'après lui avoir long-tems imposé silence, le rappeller n'est pas l'affaire d'un moment. J'emporte vos discours dans mon cœur, il faut que je les médite. Si, après m'être bien consulté, j'en demeure aussi convaincu que vous, vous serez mon dernier apôtre, & je serai votre prosélyte jusqu'à la mort. Continuez, cependant, à m'instruire; vous ne m'avez dit que la moitié de ce que je dois savoir. Parlez-moi de la révélation, des écritures, de ces dogmes obscurs, sur lesquels je vais errant dès mon enfance, sans pouvoir les concevoir ni les croire, & sans savoir ni les admettre ni les rejetter.

Oui, mon enfant, dit-il en m'embrassant, j'acheverai

verai de vous dire ce que je penſe; je ne veux point vous ouvrir mon cœur à demi: mais le deſir que vous me témoignez étoit néceſſaire, pour m'autoriſer à n'avoir aucune réſerve avec vous. Je ne vous ai rien dit juſqu'ici que je ne cruſſe pouvoir vous être utile, & dont je ne fuſſe intimément perſuadé. L'examen qui me reſte à faire eſt bien différent; je n'y vois qu'embarras, miſtere, obſcurité; je n'y porte qu'incertitude & défiance. Je ne me détermine qu'en tremblant, & je vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si vos ſentimens étoient plus ſtables, j'héſiterois de vous expoſer les miens; mais dans l'état où vous êtes, vous gagnerez à penſer comme moi *. Au reſte, ne donnez à mes diſcours que l'autorité de la raiſon; j'ignore ſi je ſuis dans l'erreur. Il eſt difficile, quand on diſcute, de ne pas prendre quelquefois le ton affirmatif; mais ſouvenez-vous qu'ici toutes mes affirmations ne ſont que des raiſons de douter. Cherchez la verité vous-même; pour moi je ne vous promets que de la bonne-foi.

Vous ne voyez dans mon expoſé que la religion naturelle: il eſt bien étrange qu'il en faille une autre! Par où connoîtrai-je cette néceſſité? De quoi puis-je être coupable en ſervant Dieu ſelon les lumieres qu'il donne à mon eſprit, & ſelon les ſentimens qu'il inſpire à mon cœur? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à ſon auteur, puis-je tirer d'une doctrine poſitive, que je ne puiſſe tirer ſans elle du bon uſage de mes facultés? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter, pour la gloire de Dieu, pour le bien de la ſociété, & pour mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte, qui

---

* Voilà, je crois, ce que le bon Vicaire pourroit dire à préſent au public.

qui ne ſoit pas une conſéquence du mien ? Les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raiſon ſeule. Voyez le ſpectacle de la Nature, écoutez la voix interieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conſcience, à notre jugement? Qu'eſt-ce que les hommes nous diront de plus? Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les paſſions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent; que loin de les ennoblir ils les aviliſſent; qu'aux miſteres inconcevables qui l'environnent ils ajoutent des contradictions abſurdes; qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolerant, cruel; qu'au lieu d'établir la paix ſur la terre, ils y portent le fer & le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, ſans ſavoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des hommes & les miſeres du genre humain.

On me dit qu'il falloit une révélation pour apprendre aux hommes la maniere dont Dieu vouloit être ſervi; on aſſigne en preuve la diverſité des cultes bizarres qu'ils ont inſtitués; & l'on ne voit pas que cette diverſité même vient de la fantaiſie des révélations. Dès que les peuples ſe ſont aviſés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à ſa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une religion ſur la terre.

Il falloit un culte uniforme; je le veux bien: mais ce point étoit-il donc ſi important qu'il fallût tout l'appareil de la puiſſance divine pour l'établir? Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion. Le culte que Dieu demande eſt celui du cœur; & celui-là, quand il eſt ſincere, eſt toujours uniforme; c'eſt avoir une vanité bien folle, de s'imaginer que Dieu prenne un ſi grand interêt à la forme de l'habit du Prêtre, à l'ordre des mots qu'il pro-

prononce, aux gestes qu'il fait à l'autel, & à toutes ses génuflexions. Eh! mon ami, reste de toute ta hauteur, tu seras toujours assez près de terre. Dieu veut être adoré en esprit & en verité : ce devoir est de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quant au culte exterieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'est purement une affaire de police ; il ne faut point de révélation pour cela.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation, & par ce dangereux amour-propre qui veut toujours porter l'homme au-dessus de sa sphere, ne pouvant élever mes foibles conceptions jusqu'au grand Etre, je m'efforçois de le rabaisser jusqu'à moi. Je rapprochois les rapports infiniment éloignés, qu'il a mis entre sa nature & la mienne. Je voulois des communications plus immédiates, des instructions plus particulieres; & non content de faire Dieu semblable à l'homme ; pour être privilégié moi-même parmi mes semblables, je voulois des lumieres surnaturelles; je voulois un culte exclusif ; je voulois que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroient pas entendu comme moi.

Regardant le point où j'étois parvenu comme le point commun d'où partoient tous les croyans pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois dans la religion naturelle que les élémens de toute religion. Je considerois cette diversité de sectes qui regnent sur la terre, & qui s'accusent mutuellement de mensonge & d'erreur ; je demandois, *quelle est la bonne?* Chacun me répondoit, c'est la mienne *; chacun disoit,

* *Tous*, dit un bon & sage Prêtre, *disent qu'ils la tiennent & la croient, (& tous usent de ce jargon,) que non des hommes, ne d'aucune créature, ains de Dieu.*

Mais

disoit, moi seul & mes partisans pensons juste, tous les autres sont dans l'erreur. *Et comment savez-vous que votre secte est la bonne!* Parce que Dieu l'a dit. Et qui vous dit que Dieu l'a dit ? Mon Pasteur qui le sait bien. Mon Pasteur me dit d'ainsi croire, & ainsi je crois; il m'assure que tous ceux qui disent autrement que lui mentent, & je ne les écoute pas.

Quoi, pensois-je, la verité n'est-elle pas une, & ce qui est vrai chez moi, peut-il être faux chez vous? si la méthode de celui qui suit la bonne route & celle de celui qui s'égare est la même, quel merite ou quel tort a l'un de plus que l'autre? Leur choix est l'effet du hazard, le leur imputer est iniquité; c'est récompenser ou punir, pour être né dans tel ou dans tel pays. Oser dire que Dieu nous juge ainsi, c'est outrager sa justice.

Ou toutes les religions sont bonnes & agréables à Dieu, ou, s'il en est une qu'il prescrive aux hommes, & qu'il les punisse de méconnoître, il lui a donné des signes certains & manifestes pour être distinguée & connue pour la seule veritable. Ces signes sont de tous les tems & de tous les lieux, également sen-

---

Mais à dire vrai sans rien flatter ni déguiser, il n'en est rien, elles sont, quoiqu'on die, tenues par mains & moyens humains; tesmoin premierement la maniere que les Religions ont été reçues au monde, & sont encore tous les jours par les particuliers: la nation, le pays, le lieu donne la Religion: l'on est de celle que le lieu auquel on est né & élevé tient: nous sommes circoncis, baptisés, Juifs, Mahometans, Chrestiens, avant que nous sachions que nous sommes hommes. la Religion n'est pas de notre choix & élection; tesmoin après la vie & les mœurs si mal accordantes avec la Religion; tesmoin que par occasions humaines & bien légeres, l'on va contre la teneur de sa Religion. Charron, de la sagesse. L. II. Chap. 5. p. 257. Edition de Bordeaux 1601.

Il y a grande apparence que la sincere profession de foi du vertueux Théologal de Condom, n'eût pas été fort differente de celle du Vicaire Savoyard.

ſenſibles à tous les hommes, grands & petits, ſavans & ignorans, Européens, Indiens, Afriquains, Sauvages. S'il étoit une religion ſur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, & qu'en quelque lieu du monde un ſeul mortel de bonne-foi n'eût pas été frappé de ſon évidence, le Dieu de cette religion ſeroit le plus inique & le plus cruel des tirans.

Cherchons-nous donc ſincerement la verité? Ne donnons rien au droit de la naiſſance & à l'autorité des peres & des paſteurs, mais rappellons à l'examen de la conſcience & de la raiſon tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Ils ont beau me crier, ſoumets ta raiſon: autant m'en peut dire celui qui me trompe; il me faut des raiſons pour ſoumettre ma raiſon.

Toute la théologie que je puis acquérir de moi-même par l'inſpection de l'Univers, & par le bon uſage de mes facultés, ſe borne à ce que je vous ai ci-devant expliqué. Pour en ſavoir davantage, il faut recourir à des moyens extraordinaires. Ces moyens ne ſauroient être l'autorité des hommes: car nul homme n'étant d'une autre eſpece que moi, tout ce qu'un homme connoît naturellement, je puis auſſi le connoître, & un autre homme peut ſe tromper auſſi bien que moi: quand je crois ce qu'il dit, ce n'eſt pas parce qu'il le dit, mais parce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes n'eſt donc au fond que celui de ma raiſon-même, & n'ajoute rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connoître la verité.

Apôtre de la verité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reſte pas le juge? Dieu lui-même a parlé; écoutez ſa révélation. C'eſt autre choſe. Dieu a parlé! voilà certes un grand mot. Et à qui a-t-il parlé? Il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre ſa parole. J'entends: ce ſont des hommes

mes

mes qui vont me dire ce què Dieu a dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu lui-même; il ne lui en auroit pas coûté davantage, & j'aurois été à l'abri de la séduction. Il vous en garantit, en manifestant la mission de ses envoyés. Comment cela? Par des prodiges. Et où sont ces prodiges? Dans des livres. Et qui a fait ces livres? Des hommes. Et qui a vu ces prodiges? Des hommes qui les attestent. Quoi! toujours des témoignages humains? toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté? Que d'hommes entre Dieu & moi! Voyons toutefois, examinons, comparons, verifions. O si Dieu eût daigné me dispenser de tout ce travail, l'en aurois-je servi de moins bon cœur?

Considerez, mon ami, dans quelle horrible discussion me voilà engagé; de quelle immense érudition j'ai besoin pour remonter dans les plus hautes antiquités; pour examiner, peser, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monumens de foi proposés dans tous les pays du monde; pour en assigner les tems, les lieux, les auteurs, les occasions! Quelle justesse de critique m'est nécessaire pour distinguer les piéces authentiques des piéces supposées; pour comparer les objections aux réponses, les traductions aux originaux; pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon sens, de leurs lumieres; pour savoir si l'on n'a rien supprimé, rien ajouté, rien transposé, changé, falsifie; pour lever les contradictions qui restent; pour juger quel poids doit avoir le silence des adversaires dans les faits allégués contre eux; si ces allégations leur ont été connues; s'ils en ont fait assez de cas pour daigner y répondre; si les livres étoient assez communs pour que les nôtres leur parvinssent; si nous avons été d'assez bonne-foi pour donner cours aux leurs parmi nous, & pour y laisser leurs plus fortes objections, telles qu'ils les avoient faites.

Tous ces monumens reconnus pour incontestables, il faut passer ensuite aux preuves de la mission de leurs auteurs; il faut bien savoir les loix des sorts, les probabilités éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir sans miracle; le génie des langues originales, pour distinguer ce qui est prédiction dans ces langues, & ce qui n'est que figure oratoire; quels faits sont dans l'ordre de la Nature, & quels autres faits n'y sont pas; pour dire jusqu'à quel point un homme adroit peut fasciner les yeux des simples, peut étonner même les gens éclairés; chercher de quelle espece doit être un prodige & quelle authenticité il doit avoir, non-seulement pour être cru, mais pour qu'on soit punissable d'en douter; comparer les preuves des vrais & des faux prodiges, & trouver les régles sûres pour les discerner; dire enfin pourquoi Dieu choisit, pour attester sa parole, des moyens qui ont eux-mêmes si grand besoin d'attestation, comme s'il se jouoit de la crédulité des hommes, & qu'il évitât à dessein les vrais moyens de les persuader.

Supposons que la Majesté divine daigne s'abaisser assez pour rendre un homme l'organe de ses volontés sacrées; est-il raisonnable, est-il juste d'exiger que tout le genre humain obéisse à la voix de ce ministre, sans le lui faire connoître pour tel? Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toutes lettres de créance, que quelques signes particuliers faits devant peu de gens obscurs, & dont tout le reste des hommes ne saura jamais rien que par oüi-dire? Par tous les pays du monde si l'on tenoit pour vrais tous les prodiges que le peuple & les simples disent avoir vus, chaque secte seroit la bonne, il y auroit plus de prodiges que d'événemens naturels; & le plus grand de tous les miracles seroit que, là où il y a des fanatiques persécutés, il n'y eût point de miracles. C'est l'ordre inalterable de la Nature qui montre le mieux

l'Etre

l'Etre ſuprême ; s'il arrivoit beaucoup d'exceptions, je ne ſaurois plus qu'en penſer ; & pour moi, je crois trop en Dieu pour croire à tant de miracles ſi peu dignes de lui.

Qu'un homme vienne nous tenir ce langage: Mortels, je vous annonce la volonté du très-Haut; reconnoiſſez à ma voix celui qui m'envoye. J'ordonne au ſoleil de changer ſa courſe, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aſpect: à ces merveilles, qui ne reconnoîtra pas à l'inſtant le Maître de la Nature? Elle n'obéit point aux impoſteurs; leurs miracles ſe font dans des carrefours, dans des déſerts, dans des chambres ; & c'eſt-là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de ſpectateurs déjà diſpoſés à tout croire. Qui eſt-ce qui m'oſera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi? Si vos miracles faits pour prouver votre doctrine ont eux-mêmes beſoin d'être prouvés, de quoi ſervent-ils? Autant valoit n'en point faire.

Reſte enfin l'examen le plus important dans la doctrine annoncée; car puiſque ceux qui diſent que Dieu fait ici-bas des miracles, prétendent que le diable les imite quelquefois, avec les prodiges les mieux atteſtés nous ne ſommes pas plus avancés qu'auparavant, & puiſque les magiciens de Pharaon oſoient, en préſence même de Moïſe, faire les mêmes ſignes qu'il faiſoit par l'ordre exprès de Dieu, pourquoi dans ſon abſence n'euſſent-ils pas, aux mêmes titres, prétendu la même autorité ? Ainſi donc après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine *, de peur de prendre l'œuvre

* Cela eſt formel en mille endroits de l'Ecriture, & entre autres dans le Deuteronome, Chapitre XIII. où il eſt dit que,

l'œuvre du Démon pour l'œuvre de Dieu. Que penſez-vous de ce dialéle?

Cette doctrine venant de Dieu, doit porter le ſacré caractere de la Divinité; non-ſeulement elle doit nous éclaircir les idées confuſes que le raiſonnement en trace dans notre eſprit; mais elle doit auſſi nous propoſer un culte, une morale, & des maximes convenables aux attributs par leſquels ſeuls nous concevons ſon eſſence. Si donc elle ne nous apprenoit que des choſes abſurdes & ſans raiſon, ſi elle ne nous inſpiroit que des ſentimens d'averſion pour nos ſemblables & de frayeur pour nous-mêmes, ſi elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, partial, haïſſant les hommes, un Dieu de la guerre & des combats toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & ſe vantant de punir même les innocens; mon cœur ne ſeroit point attiré vers ce Dieu terrible, & je me garderois

---

ſi un Prophete annonçant des Dieux étrangers confirme ſes diſcours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir aucun égard, on doit mettre ce Prophete à mort. Quand donc les Payens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger, & prouvant leur miſſion par des prédictions & des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de ſolide, qu'ils ne puſſent à l'inſtant rétorquer contre nous. Or que faire en pareil cas? Une ſeule choſe: Revenir au raiſonnement, & laiſſer-là les miracles. Mieux eût valu n'y pas recourir. C'eſt-là du bon-ſens le plus ſimple, qu'on n'obſcurcit qu'à force de diſtinctions tout au moins très-ſubtiles. Des ſubtilités dans le Chriſtianiſme! Mais Jeſus-Chriſt a donc eu tort de promettre le royaume des Cieux aux ſimples? il a donc eu tort de commencer le plus beau de ſes diſcours par féliciter les pauvres d'eſprit, s'il faut tant d'eſprit pour entendre ſa doctrine, & pour apprendre à croire en lui? Quand vous m'aurez prouvé que je dois me ſoumettre, tout ira fort bien: mais pour me prouver cela, mettez-vous à ma portée; meſurez vos raiſonnemens à la capacité d'un pauvre d'eſprit, ou je ne reconnois plus en vous le vrai diſciple de votre maître, & ce n'eſt pas ſa doctrine que vous m'annoncez.

derois de quitter la religion naturelle pour embrasser celle-là; car vous voyez bien qu'il faudroit nécessairement opter. Votre Dieu n'est pas le nôtre, dirai-je à ses sectateurs. Celui qui commence par se choisir un seul peuple & proscrire le reste du genre humain, n'est pas le pere commun des hommes; celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures, n'est pas le Dieu clément & bon que ma raison m'a montré.

A l'égard des dogmes, elle me dit qu'ils doivent être clairs, lumineux, frappans par leur évidence. Si la religion naturelle est insuffisante, c'est par l'obscurité qu'elle laisse dans les grandes verités qu'elle nous enseigne: c'est à la révélation de nous enseigner ces verités d'une maniere sensible à l'esprit de l'homme, de les mettre à sa portée, de les lui faire concevoir afin qu'il les croye. La foi s'assure & s'affermit par l'entendement; la meilleure de toutes les religions est infailliblement la plus claire: celui qui charge de misteres, de contradictions, le culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en défier. Le Dieu que j'adore n'est point un Dieu de ténébres, il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'usage; me dire de soumettre ma raison, c'est outrager son auteur. Le ministre de la vérité ne tirannise point ma raison; il l'éclaire.

Nous avons mis à part toute autorité humaine, & sans elle je ne saurois voir comment un homme en peut convaincre un autre en lui prêchant une doctrine déraisonnable. Mettons un moment ces deux hommes aux prises, & cherchons ce qu'ils pourront se dire dans cette âpreté de langage ordinaire aux deux partis.

L'Inspiré.

„ La raison vous apprend que le tout est plus
„ grand que sa partie: mais moi, je vous apprends

 „ de

„ de la part de Dieu, que c'eſt la partie qui eſt plus
„ grande que le tout.

Le Raiſonneur.

„ Et qui êtes-vous, pour m'oſer dire que Dieu ſe
„ contredit; & à qui croirai-je par préference, de
„ lui qui m'apprend par la raiſon les verités éternel-
„ les, ou de vous qui m'annoncez de ſa part une
„ abſurdité?

L'Inſpiré.

„ A moi; car mon inſtruction eſt plus poſitive,
„ & je vais vous prouver invinciblement que c'eſt
„ lui qui m'envoye.

Le Raiſonneur.

„ Comment! vous me prouverez que c'eſt Dieu
„ qui vous envoye dépoſer contre lui? Et de quel
„ genre ſeront vos preuves pour me convaincre qu'il
„ eſt plus certain que Dieu me parle par votre bou-
„ che, que par l'entendement qu'il m'a donné?

L'Inſpiré.

„ L'entendement qu'il vous a donné! Homme
„ petit & vain! comme ſi vous êtiez le premier im-
„ pie qui s'égare dans ſa raiſon corrompue par le
„ péché!

Le Raiſonneur.

„ Homme de Dieu, vous ne ſeriez pas, non
„ plus, le premier fourbe qui donne ſon arrogance
„ pour preuve de ſa miſſion.

L'Inſpiré.

„ Quoi! les Philoſophes diſent auſſi des injures!

Le Raiſonneur.

„ Quelquefois, quand les Saints leur en donnent
„ l'exemple.

L'Inſpiré.

„ Oh! moi j'ai le droit d'en dire: je parle de la
„ part de Dieu.

Le

Le Raisonneur.

„ Il seroit bon de montrer vos titres avant d'user
„ de vos priviléges.

L'Inspiré.

„ Mes titres sont authentiques. La terre & les
„ cieux déposeront pour moi. Suivez bien mes rai-
„ sonnemens, je vous prie.

Le Raisonneur.

„ Vos raisonnemens! vous n'y pensez pas. M'ap-
„ prendre que ma raison me trompe, n'est-ce pas
„ réfuter ce qu'elle m'aura dit pour vous? Quicon-
„ que veut recuser la raison, doit convaincre sans
„ se servir d'elle. Car, supposons qu'en raisonnant
„ vous m'ayez convaincu; comment saurai-je si ce
„ n'est point ma raison corrompue par le péché qui
„ me fait acquiescer à ce que vous me dites? D'ail-
„ leurs, quelle preuve, quelle démonstration pour-
„ rez-vous jamais employer, plus évidente que l'a-
„ xiome qu'elle doit détruire? Il est tout aussi croya-
„ ble qu'un bon syllogisme est un mensonge, qu'il
„ l'est, que la partie est plus grande que le tout.

L'Inspiré.

„ Quelle difference! mes preuves sont sans répli-
„ que; elles sont d'un ordre surnaturel.

Le Raisonneur.

„ Surnaturel! Que signifie ce mot? Je ne l'en-
„ tends pas.

L'Inspiré.

„ Des changemens dans l'ordre de la Nature, des
„ prophéties, des miracles, des prodiges de toute
„ espece.

Le Raisonneur.

„ Des prodiges, des miracles! je n'ai jamais rien
„ vu de tout cela.

L'Inspiré.

„ D'autres l'ont vu pour vous. Des nuées de té-
„ moins.... le témoignage des peuples.....

Le Raisonneur.

„ Le témoignage des peuples est-il d'un ordre
„ surnaturel?

L'Inspiré.

„ Non; mais quand il est unanime, il est incon-
„ testable.

Le Raisonneur.

„ Il n'y a rien de plus incontestable que les prin-
„ cipes de la raison, & l'on ne peut autoriser une
„ absurdité sur le témoignage des hommes. Enco-
„ re une fois, voyons des preuves surnaturelles,
„ car l'attestation du genre-humain n'en est pas une.

L'Inspiré.

„ O cœur endurci! la grace ne vous parle point.

Le Raisonneur.

„ Ce n'est pas ma faute; car selon vous, il faut
„ avoir déjà reçu la grace pour savoir la demander.
„ Commencez donc à me parler au lieu d'elle.

L'Inspiré.

„ Ah! c'est ce que je fais, & vous ne m'écoutez
„ pas: mais que dites-vous des prophéties?

Le Raisonneur.

„ Je dis premierement que je n'ai pas plus enten-
„ du de prophéties, que je n'ai vu de miracles. Je
„ dis de plus, qu'aucune prophétie ne sauroit faire
„ autorité pour moi.

L'Inspiré.

„ Satellite du Démon! & pourquoi les prophéties
„ ne font-elles pas autorité pour vous?

Le Raisonneur.

„ Parce que pour qu'elles la fissent, il faudroit
„ trois choses dont le concours est impossible; sça-
„ voir, que j'eusse été témoin de la prophétie, que
„ je fusse témoin de l'événement, & qu'il me fût
„ démontré que cet événement n'a pû quadrer for-
„ tuitement avec la prophétie: car, fût-elle plus
„ précise, plus claire, plus lumineuse qu'un axiome

„ de

„ de géométrie; puiſque la clarté d'une prédiction
„ faite au hazard n'en rend pas l'accompliſſement
„ impoſſible, cet accompliſſement, quand il a lieu,
„ ne prouve rien à la rigueur pour celui qui l'a prédit.

„ Voyez donc à quoi ſe réduiſent vos prétendues
„ preuves ſurnaturelles, vos miracles, vos prophé-
„ ties. A croire tout cela ſur la foi d'autrui, & à
„ ſoumettre à l'autorité des hommes l'autorité de
„ Dieu parlant à ma raiſon. Si les verités éternel-
„ les que mon eſprit conçoit, pouvoient ſouffrir
„ quelque atteinte, il n'y auroit plus pour moi nulle
„ eſpece de certitude, & loin d'être ſûr que vous
„ me parlez de la part de Dieu, je ne ſerois pas mê-
„ me aſſuré qu'il exiſte.

Voilà bien des difficultés, mon enfant, & ce n'eſt pas tout. Parmi tant de religions diverſes qui ſe proſcrivent & s'excluent mutuellement, une ſeule eſt la bonne, ſi tant eſt qu'une le ſoit. Pour la reconnoître, il ne ſuffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes; & dans quelque matiere que ce ſoit, on ne doit point condamner ſans entendre *; il faut comparer les objections aux preuves; il faut ſavoir ce que chacun oppoſe aux autres, & ce qu'il leur répond. Plus un ſentiment nous paroît démontré, plus nous devons chercher ſur quoi tant

* Plutarque rapporte que les Stoïciens, entre autres bizarres paradoxes, ſoutenoient que dans un jugement contradictoire, il étoit inutile d'entendre les deux parties: car, diſoient-ils, ou le premier a prouvé ſon dire, ou il ne l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout eſt dit, & la partie adverſe doit être condamnée; s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, & doit être débouté. Je trouve que la méthode de tous ceux qui admettent une révélation excluſive, reſſemble beaucoup à celle de ces Stoïciens. Si-tôt que chacun prétend avoir ſeul raiſon, pour choiſir entre tant de partis, il les faut tous écouter, ou l'on eſt injuſte.

tant d'hommes ſe fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien ſimple pour croire qu'il ſuffit d'entendre les Docteurs de ſon parti pour s'inſtruire des raiſons du parti contraire. Où ſont les Théologiens qui ſe piquent de bonne-foi? où ſont ceux qui, pour réfuter les raiſons de leurs adverſaires, ne commencent pas par les affoiblir? Chacun brille dans ſon parti; mais tel au milieu des ſiens eſt fier de ſes preuves, qui feroit un fort ſot perſonnage avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti. Voulez-vous vous inſtruire dans les livres? quelle érudition il faut acquérir, que de langues il faut apprendre, que de bibliothéques il faut feuilleter, quelle immenſe lecture il faut faire! Qui me guidera dans le choix? Difficilement trouvera-t-on dans un pays les meilleurs livres du parti contraire, à plus forte raiſon ceux de tous les partis; quand on les trouveroit, ils ſeroient bientôt réfutés. L'abſent a toujours tort, & de mauvaiſes raiſons dites avec aſſurance, effacent aiſément les bonnes expoſées avec mépris. D'ailleurs ſouvent rien n'eſt plus trompeur que les livres, & ne rend moins fidellement les ſentimens de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la Foi catholique ſur le livre de Boſſuet, vous vous êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous. Vous avez vu que la doctrine avec laquelle on répond aux Proteſtans n'eſt point celle qu'on enſeigne au peuple, & que le livre de Boſſuet ne reſſemble guere aux inſtructions du prône. Pour bien juger d'une religion, il ne faut pas l'étudier dans les livres de ſes ſectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux; cela eſt fort différent. Chacun a ſes traditions, ſon ſens, ſes coutumes, ſes préjugés, qui font l'eſprit de ſa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger.

Combien de grands peuples n'impriment point de livres

livres & ne lisent pas les nôtres! Comment jugeront-ils de nos opinions? comment jugerons-nous des leurs? Nous les raillons, ils nous méprisent; & si nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre, que de voyager parmi nous. Dans quel pays n'y a-t-il pas des gens sensés, des gens de bonne-foi, d'honnêtes gens amis de la verité, qui, pour la professer, ne cherchent qu'à la connoître? Cependant chacun la voit dans son culte, & trouve absurdes les cultes des autres Nations; donc ces cultes étrangers ne sont pas si extravagans qu'ils nous semblent, ou la raison que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Nous avons trois principales religions en Europe. L'une admet une seule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteste, maudit les deux autres, les accuse d'aveuglement, d'endurcissement, d'opiniâtreté, de mensonge. Quel homme impartial osera juger entr'elles, s'il n'a premierement bien pesé leurs preuves, bien écouté leurs raisons? Celle qui n'admet qu'une révélation est la plus ancienne, & paroît la plus sûre; celle qui en admet trois est la plus moderne, & paroît la plus conséquente; celle qui en admet deux & rejette la troisieme peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contr'elle; l'inconséquence saute aux yeux.

Dans les trois révélations, les Livres sacrés sont écrits en des langues inconnues aux peuples qui les suivent. Les Juifs n'entendent plus l'Hébreu, les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec, les Turcs ni les Persans n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes, eux-mêmes, ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une maniere bien simple d'instruire les hommes, de leur parler toujours une langue qu'ils n'entendent point? On traduit ces Livres, dira-t-on; belle réponse!

ponſe! Qui m'aſſurera que ces livres ſont fidellement traduits, qu'il eſt même poſſible qu'ils le ſoient, & quand Dieu fait tant que de parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il ait beſoin d'interprete?

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme eſt obligé de ſavoir ſoit enfermé dans des livres, & que celui qui n'eſt à portée ni de ces livres, ni des gens qui les entendent, ſoit puni d'une ignorance involontaire. Toujours des livres! Quelle manie! Parce que l'Europe eſt pleine de livres, les Européens les regardent comme indiſpenſables, ſans ſonger que ſur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vu. Tous les livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes? Comment donc l'homme en auroit-il beſoin pour connoître ſes devoirs, & quels moyens avoit-il de les connoître avant que ces livres fuſſent faits? Ou il apprendra ces devoirs de lui-même, ou il eſt diſpenſé de les ſavoir.

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Egliſe; mais que gagnent-ils à cela, s'il leur faut un auſſi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres ſectes pour établir directement leur doctrine? L'Egliſe décide que l'Egliſe a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée? Sortez de-là, vous rentrez dans toutes nos diſcuſſions.

Connoiſſez vous beaucoup de Chrétiens qui aient pris la peine d'examiner avec ſoin ce que le Judaïſme allegue contr'eux? Si quelques-uns en ont vu quelque choſe, c'eſt dans les livres des Chrétiens. Bonne maniere de s'inſtruire des raiſons de leurs adverſaires! Mais comment faire? Si quelqu'un oſoit publier parmi nous des livres où l'on favoriſeroit ouvertement le Judaïſme, nous punirions l'Auteur, l'Editeur, le Libraire *. Cette police eſt commode &

---

* Entre mille faits connus, en voici un qui n'a pas beſoin

& sûre pour avoir toujours raison. Il y a plaisir à réfuter des gens qui n'osent parler.

Ceux d'entre nous qui sont à portée de converser avec des Juifs ne sont guere plus avancés. Les malheureux se sentent à notre discrétion; la tirannie qu'on exerce envers eux les rend craintifs; ils savent combien peu l'injustice & la cruauté coûtent à la charité chrétienne: qu'oseront-ils dire sans s'exposer à nous faire crier au blasphême? L'avidité nous donne du zele, & ils sont trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus savans, les plus éclairés sont toujours les plus circonspects. Vous convertirez quelque misérable, payé pour calomnier sa secte; vous ferez parler quelques vils frippiers, qui céderont pour vous flatter; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté, tandis que leurs Docteurs souriront en silence de votre ineptie. Mais croyez-vous que dans les lieux où ils se sentiroient en sûreté l'on eût aussi bon marché d'eux? En Sorbone, il est clair comme le jour que les prédictions du Messie se rapportent à Jesus-Christ. Chez les Rabbins d'Amsterdam, il est tout aussi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs, qu'ils n'aient un État libre, des écoles, des universités, où ils puissent parler & disputer sans risque. Alors, seulement, nous pourrons savoir ce qu'ils ont à dire.

A Constantinople, les Turcs disent leurs raisons, mais

soin de commentaire. Dans le seizieme siecle, les Théologiens catholiques ayant condamné au feu tous les livres des Juifs, sans distinction, l'illustre & savant Reuchlin consulté sur cette affaire, s'en attira de terribles, qui faillirent le perdre, pour avoir seulement été d'avis qu'on pouvoit conserver ceux de ces livres qui ne faisoient rien contre le Christianisme, & qui traitoient de matieres indifferentes à la religion.

mais nous n'ofons dire les nôtres; là, c'eft notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour Mahomet, auquel nous ne croyons point, le même refpect que nous exigeons pour Jefus-Chrift des Juifs qui n'y croyent pas davantage; les Turcs ont-ils tort, avons-nous raifon? Sur quel principe équitable réfoudrons-nous cette queftion?

Les deux tiers du genre-humain ne font ni Juifs, ni Mahométans, ni Chrétiens, & combien de millions d'hommes n'ont jamais oui parler de Moïfe, de Jefus-Chrift, ni de Mahomet? On le nie; on foutient que nos Miffionnaires vont par-tout. Cela eft bientôt dit: mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnue, & où jamais Européen n'a pénétré jufqu'à préfent? Vont-ils dans la Tartarie méditerranée fuivre à cheval les Hordes ambulantes dont jamais étranger n'approche, & qui loin d'avoir oui parler du Pape, connoiffent à peine le grand Lama? Vont-ils dans les continens immenfes de l'Amérique, où des Nations entieres ne favent pas encore que des peuples d'un autre monde ont mis les pieds dans le leur? Vont-ils au Japon, dont leurs manœuvres les ont fait chaffer pour jamais, & où leurs prédéceffeurs ne font connus des générations qui naiffent, que comme des intrigans rufés, venus avec un zele hypocrite pour s'emparer doucement de l'Empire? Vont-ils dans les Harems des Princes de l'Afie, annoncer l'Evangile à des milliers de pauvres efclaves? Qu'ont fait les femmes de cette partie du monde pour qu'aucun Miffionnaire ne puiffe prêcher la Foi? Iront-elles toutes en enfer pour avoir été reclufes?

Quand il feroit vrai que l'Evangile eft annoncé par toute la terre, qu'y gagneroit-on? La veille du jour que le premier Miffionnaire eft arrivé dans un pays, il y eft fûrement mort quelqu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quel-

quelqu'un-là? N'y eût-il dans tout l'Univers qu'un ſeul homme à qui l'on n'auroit jamais prêché Jeſus-Chriſt, l'objection ſeroit auſſi forte pour ce ſeul homme, que pour le quart du genre-humain.

Quand les Miniſtres de l'Evangile ſe ſont fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit qu'on pût raiſonnablement admettre ſur leur parole, & qui ne demandât pas la plus exacte vérification? Vous m'annoncez un Dieu né & mort il y a deux mille ans à l'autre extrémité du monde, dans je ne ſais quelle petite ville, & vous me dites que tous ceux qui n'auront point cru à ce miſtere ſeront damnés. Voilà des choſes bien étranges pour les croire ſi vîte ſur la ſeule autorité d'un homme que je ne connois point! Pourquoi votre Dieu a-t-il fait arriver ſi loin de moi les événemens dont il vouloit m'obliger d'être inſtruit? Eſt-ce un crime d'ignorer ce qui ſe paſſe aux Antipodes? Puis-je deviner qu'il y a eu dans un autre hémiſphere un peuple Hébreu & une ville de Jeruſalem? Autant vaudroit m'obliger de ſavoir ce qui ſe fait dans la lune. Vous venez, dites-vous, me l'apprendre; mais pourquoi n'êtes-vous pas venu l'apprendre à mon pere, ou, pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en avoir jamais rien ſû? Doit-il être éternellement puni de votre pareſſe, lui qui étoit ſi bon, ſi bienfaiſant, & qui ne cherchoit que la vérité? Soyez de bonne-foi, puis mettez-vous à ma place: voyez ſi je dois, ſur votre ſeul témoignage, croire toutes les choſes incroyables que vous me dites, & concilier tant d'injuſtices avec le Dieu juſte que vous m'annoncez. Laiſſez-moi, de grace, aller voir ce pays lointain, où s'opérerent tant de merveilles inouies dans celui-ci; que j'aille ſavoir pourquoi les habitans de cette Jeruſalem ont traité Dieu comme un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, reconnu pour Dieu? Que ferai-je donc,

moi qui n'en ai jamais entendu parler que par vous? Vous ajoutez qu'ils ont été punis, dispersés, opprimés, asservis; qu'aucun d'eux n'approche plus de la même ville. Assurément ils ont bien mérité tout cela: mais les habitans d'aujourd'hui, que disent-ils du déicide de leurs predécesseurs? Ils le nient, ils ne reconnoissent pas non plus Dieu pour Dieu: autant valoit donc laisser les enfans des autres.

Quoi! dans cette même ville où Dieu est mort, les anciens ni les nouveaux habitans ne l'ont point reconnu, & vous voulez que je le reconnoisse, moi qui suis né deux mille ans après à deux mille lieues de-là! Ne voyez-vous qu'avant que j'ajoute foi à ce livre que vous appellez sacré, & auquel je ne comprends rien, je dois savoir par d'autres que vous quand & par qui il a été fait, comment il s'est conservé, comment il vous est parvenu, ce que disent dans le pays, pour leurs raisons, ceux qui le rejettent, quoiqu'ils sachent aussi bien que vous tout ce que vous m'apprenez? Vous sentez bien qu'il faut nécessairement que j'aille en Europe, en Asie, en Palestine, examiner tout par moi-même; il faudroit que je fusse fou pour vous écouter avant ce tems-là.

Non-seulement ce discours me paroît raisonnable, mais je soutiens que tout homme sensé doit, en pareil cas, parler ainsi, & renvoyer bien loin le Missionnaire, qui, avant la vérification des preuves veut se dépêcher de l'instruire & de le baptiser. Or je soutiens qu'il n'y a pas de révélation contre laquelle les mêmes objections n'ayent autant & plus de force que contre le Christianisme. D'où il suit que s'il n'y a qu'une religion véritable, & que tout homme soit obligé de la suivre sous peine de damnation, il faut passer sa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les pays où elles sont établies: nul n'est exempt

exempt du premier devoir de l'homme, nul n'a droit de se fier au jugement d'autrui. L'artisan qui ne vit que de son travail, le laboureur qui ne sait pas lire, la jeune fille délicate & timide, l'infirme qui peut à peine sortir de son lit, tous, sans exception, doivent étudier, méditer, disputer, voyager, parcourir le monde: il n'y aura plus de peuple fixe & stable; la terre entiere ne sera couverte que de pélerins allant, à grands fraix & avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-mêmes les cultes divers qu'on y suit. Alors adieu les métiers, les arts, les sciences humaines, & toutes les occupations civiles; il ne peut plus y avoir d'autre étude que celle de religion: à grand'peine celui qui aura joui de la santé la plus robuste, le le mieux employé son tems, le mieux usé de sa raison, vécu le plus d'années, saura-t-il dans sa vieillesse à quoi s'en tenir, & ce sera beaucoup s'il apprend avant sa mort dans quel culte il auroit dû vivre.

Voulez-vous mitiger cette méthode, & donner la moindre prise à l'autorité des hommes? A l'instant vous lui rendez tout; & si le fils d'un Chrétien fait bien de suivre, sans un examen profond & impartial, la religion de son pere, pourquoi le fils d'un Turc feroit-il mal de suivre de même la religion du sien? Je défie tous les intolerans du monde de répondre à cela rien qui contente un homme sensé.

Pressés par ces raisons, les uns aiment mieux faire Dieu injuste, & punir les innocens du péché de leur pere, que de renoncer à leur barbare dogme. Les autres se tirent d'affaire, en envoyant obligeamment un ange instruire quiconque, dans une ignorance invincible, auroit vécu moralement bien. La belle invention que cet ange! Non contens de nous asservir à leurs machines, ils mettent Dieu lui-même dans la nécessité d'en employer.

Voyez, mon fils, à quelle absurdité menent l'or-

gueil & l'intolérance, quand chacûn veut abonder dans ſon ſens, & croire avoir raiſon excluſivement au reſte du genre-humain. Je prends à témoin ce Dieu de paix que j'adore & que je vous annonce, que toutes mes recherches ont été ſinceres; mais voyant qu'elles étoient, qu'elles ſeroient toujours ſans ſuccès, & que je m'abîmois dans un océan ſans rives, je ſuis revenu ſur mes pas, & j'ai reſſerré ma foi dans mes notions primitives. Je n'ai jamais pû croire que Dieu m'ordonnât, ſous peine de l'enfer, d'être ſi ſavant. J'ai donc refermé tous les livres. Il en eſt un ſeul ouvert à tous les yeux, c'eſt celui de la Nature. C'eſt dans ce grand & ſublime livre que j'apprends à ſervir & adorer ſon divin Auteur. Nul n'eſt excuſable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les eſprits. Quand je ſerois né dans une iſle déſerte, quand je n'aurois point vu d'autre homme que moi, quand je n'aurois jamais appris ce qui s'eſt fait anciennement dans un coin du monde; ſi j'exerce ma raiſon, ſi je la cultive, ſi j'uſe bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrois de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ſes œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir, pour lui plaire, tous mes devoirs ſur la terre. Qu'eſt-ce que tout le ſavoir des hommes m'apprendra de plus?

A l'égard de la révélation, ſi j'étois meilleur raiſonneur ou mieux inſtruit, peut-être ſentirois-je ſa vérité, ſon utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître; mais ſi je vois en ſa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois auſſi contr'elle des objections que je ne puis réſoudre. Il y a tant de raiſons ſolides pour & contre, que ne ſachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette; je rejette ſeulement l'obligation de la reconnoître, parce que cette obligation prétendue eſt incompatible avec la juſtice de Dieu, & que, loin de

de lever par-là les obſtacles au ſalut, il les eût multipliés, il les eût rendus inſurmontables pour la plus grande partie du genre humain. A cela près, je reſte ſur ce point dans un doute reſpectueux. Je n'ai pas la préſomption de me croire infaillible: d'autres hommes ont pû décider ce qui me ſemble indécis; je raiſonne pour moi & non pas pour eux; je ne les blâme ni ne les imite: leur jugement peut être meilleur que le mien; mais il n'y a pas de ma faute ſi ce n'eſt pas le mien.

Je vous avoue auſſi que la majeſté des Ecritures m'etonne, la ſainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des Philoſophes avec toute leur pompe; qu'ils ſont petits près de celui-là! Se peut-il qu'ùn livre, à la fois ſi ſublime & ſi ſimple, ſoit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'hiſtoire ne ſoit qu'un homme lui-même? Eſt-ce-là le ton d'un enthouſiaſte ou d'un ambitieux ſectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ſes mœurs! quelle grace touchante dans ſes inſtructions! quelle élévation dans ſes maximes! quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours! quelle préſence d'eſprit, quelle fineſſe & quelle juſteſſe dans ſes réponſes! quel empire ſur ſes paſſions! Où eſt l'homme, où eſt le ſage qui ſait agir, ſouffrir & mourir ſans foibleſſe & ſans oſtentation? Quand Platon peint ſon juſte imaginaire * couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jeſus-Chriſt: la reſſemblance eſt ſi frappante, que tous les Peres l'ont ſentie, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oſer comparer le fils de Sophroniſque au fils de Marie? Quelle diſtan-
ce

* De Rep. Dial. 1.

ce de l'un à l'autre ! Socrate mourant ſans douleur, ſans ignominie, ſoutint aiſément juſqu'au bout ſon perſonnage, & ſi cette facile mort n'eût honoré ſa vie, on douteroit ſi Socrate, avec tout ſon eſprit, fut autre choſe qu'un ſophiſte. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient miſe en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Ariſtide avoit été juſte avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que juſtice; Léonidas étoit mort pour ſon pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit ſobre avant que Socrate eût loué la ſobriété: avant qu'il eût défini la vertu, la Grece abondoit en hommes vertueux. Mais où Jeſus avoit-il pris chez les ſiens cette morale élevée & pure, dont lui ſeul a donné des leçons & l'exemple *? Du ſein du plus furieux fanatiſme la plus haute ſageſſe ſe fit entendre, & la ſimplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philoſophant tranquillement avec ſes amis, eſt la plus douce qu'on puiſſe deſirer; celle de Jeſus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, eſt la plus horrible qu'on puiſſe craindre. Socrate prenant la coupe empoiſonnée, bénit celui qui la lui préſente & qui pleure; Jeſus au milieu d'un ſupplice affreux prie pour ſes bourreaux acharnés. Oui, ſi la vie & la mort de Socrate ſont d'un Sage, la vie & la mort de Jeſus ſont d'un Dieu. Dirons-nous que l'hiſtoire de l'Evangile eſt inventée à plaiſir? Mon ami, ce n'eſt pas ainſi qu'on invente, & les faits de Socrate, dont perſonne ne doute, ſont moins atteſtés que ceux de Jeſus.

---

* Voyez dans le diſcours ſur la Montagne, le parallele qu'il fait lui même de la morale de Moïſe à la ſienne. *Matth. c.* 5. ℣. 21. *& ſeq.*

Jesus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire; il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale, & l'Evangile a des caracteres de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions? Etre toujours modeste & circonspect, mon enfant; respecter en silence ce qu'on ne sauroit ni rejetter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre qui seul sait la vérité.

Voilà le scepticisme involontaire où je suis resté; mais ce scepticisme ne m'est nullement pénible, parce qu'il ne s'étend pas aux points essenciels à la pratique, & que je suis bien décidé sur les principes de tous mes devoirs. Je sers Dieu dans la simplicité de mon cœur. Je ne cherche à savoir que ce qui importe à ma conduite; quant aux dogmes qui n'influent ni sur les actions, ni sur la morale, & dont tant de gens se tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine. Je regarde toutes les religions particulieres comme autant d'institutions salutaires qui prescrivent dans chaque pays une maniere uniforme d'honorer Dieu par un culte public; & qui peuvent toutes avoir leurs raisons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre cause locale qui rend l'une préferable à l'autre, selon les tems & les lieux. Je les crois toutes bonnes quand on y sert Dieu convenablement: le culte essenciel est celui du cœur. Dieu n'en rejette point l'hommage, quand il est sincere, sous quelque forme qu'il lui soit offert. Appellé

dans celle que je professe au service de l'Eglise, j'y remplis, avec toute l'exactitude possible, les soins qui me sont prescrits, & ma conscience me reprocheroit d'y manquer volontairement en quelque point. Après un long interdit, vous savez que j'obtins, par le crédit de M. de Mellarede, la permission de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je disois la Messe avec la légereté qu'on met à la longue aux choses les plus graves quand on les fait trop souvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célebre avec plus de vénération: je me pénetre de la majesté de l'Etre suprême, de sa présence, de l'insuffisance de l'esprit humain qui conçoit si peu ce qui se rapporte à son Auteur. En songeant que je lui porte les vœux du peuple sous une forme prescrite, je suis avec soin tous les Rites; je récite attentivement: je m'applique à n'omettre jamais ni le moindre mot, ni la moindre cérémonie; quand j'approche du moment de la consécration, je me recueille pour la faire avec toutes les dispositions qu'exige l'Eglise & la grandeur du sacrement; je tâche d'anéantir ma raison devant la suprême intelligence; je me dis, qui es-tu, pour mesurer la puissance infinie? Je prononce avec respect les mots sacramentaux, & je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoiqu'il en soit de ce mistere inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement je sois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur.

Honoré du ministere sacré, quoique dans le dernier rang, je ne ferai, ni ne dirai jamais rien qui me rende indigne d'en remplir les sublimes devoirs. Je prêcherai toujours la vertu aux hommes, je les exhorterai toujours à bien faire; & tant que je pourrai, je leur en donnerai l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur rendre la religion aimable; il ne tiendra pas à moi d'affermir leur foi dans les dog-

dogmes vraiment utiles, & que tout homme eſt obligé de croire : mais à Dieu ne plaiſe que jamais je leur prêche le dogme cruel de l'intolerance, que jamais je les porte à déteſter leur prochain, à dire à d'autres hommes, vous ſerez damnés *. Si j'étois dans un rang plus remarquable, cette réſerve pourroit m'attirer des affaires; mais je ſuis trop petit pour avoir beaucoup à craindre, & je ne puis guere tomber plus bas que je ne ſuis. Quoiqu'il arrive, je ne blaſphêmerai point contre la juſtice Divine, & ne mentirai point contre le Saint-Eſprit.

J'ai long-tems ambitionné l'honneur d'être Curé; je l'ambitionne encore, mais je ne l'eſpere plus. Mon bon ami, je ne trouve rien de ſi beau que d'être Curé. Un bon Curé eſt un Miniſtre de bonté, comme un bon Magiſtrat eſt un Miniſtre de juſtice. Un Curé n'a jamais de mal à faire; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il eſt toujours à ſa place quand il le ſollicite, & ſouvent il l'obtient quand il ſait ſe faire reſpecter. O ſi jamais dans nos montagnes j'avois quelque pauvre Cure de bonnes gens à deſſervir, je ſerois heureux; car il me ſemble que je ferois le bonheur de mes paroiſſiens! Je ne les rendrois pas riches, mais je partagerois leur pauvreté; j'en ôterois la flétriſſure & le mépris plus inſupportable que l'indigence. Je leur ferois aimer la concorde & l'égalité qui chaſſent ſouvent la miſere

* Le devoir de ſuivre & d'aimer la religion de ſon pays ne s'étend pas juſqu'aux dogmes contraires à la bonne morale, tels que celui de l'intolerance. C'eſt ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, & les rend tous ennemis du genre-humain. La diſtinction entre la tolerance civile & la tolerance théologique, eſt puerile & vaine. Ces deux tolerances ſont inſéparables, & l'on ne peut admettre l'une ſans l'autre. Des Anges mêmes ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme les ennemis de Dieu.

misere & la font toujours supporter. Quand ils verroient que je ne serois en rien mieux qu'eux, & que pourtant je vivrois content, ils apprendroient à se consoler de leur sort, & à vivre contens comme moi. Dans mes instructions je m'attacherois moins à l'esprit de l'Eglise, qu'à l'esprit de l'Evangile, où le dogme est simple & la morale sublime, où l'on voit peu de pratiques religieuses, & beaucoup d'œuvres de charité. Avant de leur enseigner ce qu'il faut faire, je m'efforcerois toujours de le pratiquer, afin qu'ils vissent bien que tout ce que je leur dis, je le pense. Si j'avois des Protestans dans mon voisinage ou dans ma paroisse, je ne les distinguerois point de mes vrais paroissiens en tout ce qui tient à la charité chrétienne; je les porterois tous également à s'entr'aimer, à se regarder comme freres, à respecter toutes les religions & à vivre en paix chacun dans la sienne. Je pense que solliciter quelqu'un de quitter celle où il est né, c'est le solliciter de mal faire, & par conséquent faire mal soi-même. En attendant de plus grandes lumieres, gardons l'ordre public; dans tout pays respectons les loix, ne troublons point le culte qu'elles prescrivent, ne portons point les Citoyens à la désobéissance; car nous ne savons point certainement si c'est un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, & nous savons très-certainement que c'est un mal de désobéir aux loix.

Je viens, mon jeune ami, de vous reciter de bouche ma profession de foi telle que Dieu la lit dans mon cœur: vous êtes le premier à qui je l'ai faite; vous êtes le seul peut-être à qui je la ferai jamais. Tant qu'il reste quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les ames paisibles, ni allarmer la foi des simples par des difficultés qu'ils ne peuvent résoudre & qui les inquiettent sans les éclairer. Mais quand une fois tout est ébranlé, on doit

doit conſerver le tronc aux dépens des branches; les conſciences agitées, incertaines, preſque éteintes, & dans l'état où j'ai vu la vôtre, ont beſoin d'être affermies & réveillées; & pour les rétablir ſur la baſe des vérités éternelles, il faut achever d'arracher les piliers flottans, auxquels elles penſent tenir encore.

Vous êtes dans l'âge critique où l'eſprit s'ouvre à la certitude, où le cœur reçoit ſa forme & ſon caractere, & où l'on ſe détermine pour toute la vie, ſoit en bien, ſoit en mal. Plus tard la ſubſtance eſt durcie, & les nouvelles empreintes ne marquent plus. Jeune homme, recevez dans votre ame, encore flexible, le cachet de la vérité. Si j'étois plus ſûr de moi-même, j'aurois pris avec vous un ton dogmatique & déciſif; mais je ſuis homme, ignorant, ſujet à l'erreur, que pouvois-je faire? Je vous ai ouvert mon cœur ſans réſerve; ce que je tiens pour ſûr, je vous l'ai donné pour tel; je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions; je vous ai dit mes raiſons de douter & de croire. Maintenant c'eſt à vous de juger: vous avez pris du tems; cette précaution eſt ſage, & me fait bien penſer de vous. Commencez par mettre votre conſcience en état de vouloir être éclairée. Soyez ſincere avec vous-même. Appropriez-vous de mes ſentimens ce qui vous aura perſuadé, rejettez le reſte. Vous n'êtes pas encore aſſez dépravé par le vice, pour riſquer de mal choiſir. Je vous propoſerois d'en conferer entre nous; mais ſitôt qu'on diſpute, on s'échauffe; la vanité, l'obſtination s'en mêlent, la bonne-foi n'y eſt plus. Mon ami, ne diſputez jamais; car on n'éclaire par la diſpute ni ſoi, ni les autres. Pour moi ce n'eſt qu'après bien des années de méditation que j'ai pris mon parti; je m'y tiens, ma conſcience eſt tranquille, mon cœur eſt content. Si je voulois recommencer un

un nouvel examen de mes ſentimens, je n'y porterois pas un plus pur amour de la vérité, & mon eſprit déjà moins actif ſeroit moins en état de la connoître. Je reſterai comme je ſuis, de peur qu'inſenſiblement le goût de la contemplation devenant une paſſion oiſeuſe, ne m'attiédît ſur l'exercice de mes devoirs, & de peur de retomber dans mon premier pyrrhoniſme, ſans retrouver la force d'en ſortir. Plus de la moitié de ma vie eſt écoulée; je n'ai plus que le tems qu'il me faut pour en mettre à profit le reſte, & pour effacer mes erreurs par mes vertus. Si je me trompe, c'eſt malgré moi. Celui qui lit au fond de mon cœur ſait bien que je n'aime pas mon aveuglement. Dans l'impuiſſance de m'en tirer par mes propres lumieres, le ſeul moyen qui me reſte pour en ſortir eſt une bonne vie; & ſi des pierres mêmes Dieu peut ſuſciter des enfans à Abraham, tout homme a droit d'eſperer d'être éclairé lorſqu'il s'en rend digne.

Si mes réflexions vous amenent à penſer comme je penſe, que mes ſentimens ſoient les vôtres, & que nous ayons la même profeſſion de foi, voici le conſeil que je vous donne. N'expoſez plus votre vie aux tentations de la miſere & du déſeſpoir, ne la traînez plus avec ignominie à la merci des étrangers, & ceſſez de manger le vil pain de l'aumône. Retournez dans votre patrie, reprenez la religion de vos peres, ſuivez-la dans la ſincerité de votre cœur, & ne la quittez plus; elle eſt très-ſimple & très-ſainte; je la crois de toutes les religions qui ſont ſur la terre, celle dont la morale eſt la plus pure, & dont la raiſon ſe contente le mieux. Quant aux fraix du voyage n'en ſoyez point en peine, on y pourvoira. Ne craignez pas, non plus, la mauvaiſe honte d'un retour humiliant; il faut rougir de faire une faute, & non de la réparer. Vous êtes encore dans l'âge où tout ſe pardonne, mais où l'on ne péche plus impuné-

punément. Quand vous voudrez écouter votre conscience, mille vains obstacles disparoîtront à sa voix. Vous sentirez que, dans l'incertitude où nous sommes, c'est une inexcusable présomption de professer une autre religion que celle où l'on est né, & une fausseté de ne pas pratiquer sincerement celle qu'on professe. Si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuse au tribunal du Souverain Juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on osa choisir soi-même?

Mon fils, tenez votre ame en état de desirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. Au surplus, quelque parti que vous puissiez prendre, songez que les vrais devoirs de la religion sont indépendans des institutions des hommes; qu'un cœur juste est le vrai temple de la Divinité; qu'en tout pays & dans toute secte, aimer Dieu par-dessus tout & son prochain comme soi-même, est le sommaire de la loi; qu'il n'y a point de religion qui dispense des devoirs de la morale; qu'il n'y a de vraiment essenciels que ceux-là; que le culte interieur est le premier de ces devoirs, & que sans la foi nulle veritable vertu n'existe.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la Nature, sement dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, & dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne-foi, ils nous soumettent imperieusement à leurs décisions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la derniere consolation de leur misere, aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent

chent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, & se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre-humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes: je le crois comme eux, & c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité *.

Bon-

* Les deux partis s'attaquent réciproquement par tant de sophismes, que ce seroit une entreprise immense & téméraire de vouloir les relever tous; c'est déjà beaucoup d'en noter quelques-uns à mesure qu'ils se présentent. Un des plus familiers au parti philosophiste est d'opposer un peuple supposé de bons Philosophes à un peuple de mauvais Chrétiens; comme si un peuple de vrais Philosophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de vrais Chrétiens? Je ne sais si, parmi les individus, l'un est plus facile à trouver que l'autre; mais je sais bien que, dès qu'il est question de peuples, il en faut supposer qui abuseront de la philosophie sans religion, comme les nôtres abusent de la religion sans philosophie, & cela me paroît changer beaucoup l'état de la question.

Baile a très-bien prouvé que le Fanatisme est plus pernicieux que l'Athéisme, & cela est incontestable; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'est pas moins vrai, c'est que le Fanatisme, quoique sanguinaire & cruel, est pourtant une passion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus; au lieu que l'irréligion, & en général l'esprit raisonneur & philosophique attache à la vie, efféminе, avilit les ames, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'interêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, & sape ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toute société, car ce que les interêts particuliers ont de commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé.

Si l'Athéisme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix que par indifference pour le bien; comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes: mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espece, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifference philosophique ressemble à la tranquillité de l'E-

tat

Bon jeune homme, ſoyez ſincere & vrai ſans orgueil ; ſachez être ignorant, vous ne tromperez ni vous,

---

tat ſous le deſpotiſme: c'eſt la tranquillité de la mort; elle eſt plus deſtructive que la guerre même.

Ainſi le Fanatiſme, quoique plus funeſte dans ſes effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'eſprit philoſophique, l'eſt beaucoup moins dans ſes conſéquences. D'ailleurs il eſt aiſé d'étaler de belles maximes dans des livres : mais la queſtion eſt de ſavoir ſi elles tiennent bien à la doctrine, ſi elles en découlent néceſſairement ; & c'eſt ce qui n'a point paru clair juſqu'ici. Reſte à ſavoir encore ſi la philoſophie à ſon aiſe & ſur le Trône commanderoit bien à la gloriole, à l'interêt, à l'ambition, aux petites paſſions de l'homme, & ſi elle pratiqueroit cette humanité ſi douce qu'elle nous vante la plume à la main.

Par les principes, la philoſophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le faſſe encore mieux, & la religion en fait beaucoup, que la philoſophie ne ſauroit faire.

Par la pratique, c'eſt autre choſe ; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne ſuit de tout point ſa religion quand il en a une ; cela eſt vrai : la plûpart n'en ont guere & ne ſuivent point du tout celle qu'ils ont; cela eſt encore vrai : mais enfin quelques-uns en ont une, la ſuivent du moins en partie, & il eſt indubitable que des motifs de religion les empêchent ſouvent de mal faire, & obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu ſans ces motifs.

Qu'un Moine nie un dépôt; que s'enſuit-il, ſi-non qu'un ſot le lui avoit confié ? Si Paſcal en eût nié un, cela prouveroit que Paſcal étoit un hypocrite, & rien de plus. Mais un Moine!...... Les gens qui font trafic de la religion ſont-ils donc ceux qui en ont? Tous les crimes qui ſe font dans le Clergé, comme ailleurs, ne prouvent point que la religion ſoit inutile, mais que très-peu de gens ont de la religion.

Nos gouvernemens modernes doivent inconteſtablement au Chriſtianiſme leur plus ſolide autorité, & leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins ſanguinaires; cela ſe prouve par le fait en les comparant aux gouvernemens anciens. La religion mieux connue écartant le fanatiſme a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'eſt point l'ouvrage des Lettres ; car par-tout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus reſpectée; les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miſericorde ſont l'ou-

vous, ni les autres. Si jamais vos talens cultivés vous mettent en état de parler aux hommes, ne leur par-

l'ouvrage de l'Evangile! Que de restitutions, de réparations la confession ne fait-elle point faire chez les Catholiques? Chez nous combien les approches des tems de communion n'operent-elles point de réconciliations & d'aumônes? Combien le jubilé des Hébreux ne rendoit-il pas les usurpateurs moins avides? Que de miseres ne prévenoit-il pas? La fraternité légale unissoit toute la nation; on ne voyoit pas un mendiant chez eux, on n'en voit point non plus chez les Turcs, où les fondations pieuses sont innombrables. Ils sont par principe de religion hospitaliers même envers les ennemis de leur culte.

„ Les Mahométans disent, selon Chardin, qu'après l'exa„ men qui suivra la résurrection universelle, tous les corps „ iront passer un pont appellé *Poul-Serrho*, qui est jetté sur „ le feu éternel, pont qu'on peut appeller, disent-ils, le „ troisiéme & dernier examen & le vrai jugement final, parce „ que c'est-là où se fera la séparation des bons d'avec les mé„ chans....... &c.

„ Les Persans, (poursuit Chardin,) sont fort infatués de „ ce pont, & lorsque quelqu'un souffre une injure dont, par „ aucune voye, ni dans aucun tems, il ne peut avoir raison, „ sa derniere consolation est de dire: *Eh! bien, par le Dieu „ vivant, tu me le payeras au double au dernier jour; tu ne pas„ seras point le Poul-Serrho, que tu ne me satisfasses aupara„ vant: je m'attacherai au bord de ta veste & me jetterai à tes „ jambes.* J'ai vu beaucoup de gens éminens, & de toutes „ sortes de professions, qui, appréhendant qu'on ne criât „ ainsi *Haro* sur eux au passage de ce pont redoutable, solli„ citoient ceux qui se plaignoient d'eux de leur pardonner: „ cela m'est arrivé cent fois à moi-même. Des gens de qualité „ qui m'avoient fait faire, par importunité, des démarches „ autrement que je n'eusse voulu, m'abordoient au bout de „ quelque tems, qu'ils pensoient que le chagrin en étoit pas„ sé, & me disoient: *je te prie, halal becon antchifra*, c'est„ à dire, *rends-moi cette affaire licite ou juste.* Quelques-uns „ même m'ont fait des présens & rendu des services, afin que „ je leur pardonnasse en déclarant que je le faisois de bon „ cœur; de quoi la cause n'est autre que cette créance qu'on „ ne passera point le pont de l'Enfer qu'on n'ait rendu le der„ nier quatrin à ceux qu'on a oppressés. *T. 7. in-12. p. 50.*

Croirai-je que l'idée de ce pont qui répare tant d'iniquités n'en

parlez jamais que ſelon votre conſcience, ſans vous embarraſſer s'ils vous applaudiront. L'abus du ſavoir produit l'incrédulité. Tout ſavant dédaigne le ſentiment vulgaire; chacun en veut avoir un à ſoi. L'orgueilleuſe philoſophie mene à l'eſprit-fort, comme l'aveugle dévotion mene au fanatiſme. Evitez ces extrémités; reſtez toujours ferme dans la voie de la vérité, ou de ce qui vous paroîtra l'être dans la ſimplicité de votre cœur, ſans jamais vous en détourner par vanité ni par foibleſſe. Oſez confeſſer Dieu chez les Philoſophes; oſez prêcher l'humanité aux intolerans. Vous ſerez ſeul de votre parti, peut-être; mais vous porterez en vous-même un témoignage qui vous diſpenſera de ceux des hommes. Qu'ils vous aiment ou vous haïſſent, qu'ils liſent ou mépriſent vos écrits, il n'importe. Dites ce qui eſt vrai, faites ce qui eſt bien; ce qui importe à l'homme eſt de remplir ſes devoirs ſur la terre, & c'eſt en s'oubliant qu'on travaille pour ſoi. Mon enfant, l'interêt particulier nous trompe; il n'y a que l'eſpoir du juſte qui ne trompe point.

****

J'AI tranſcrit cet écrit, non comme une régle des ſentimens qu'on doit ſuivre en matiere de religion,

---

n'en prévient jamais? Que ſi l'on ôtoit aux Perſans cette idée, en leur perſuadant qu'il n'y a ni *Poul-Serrbo*, ni rien de ſemblable, où les opprimés ſoient vengés de leurs tirans après la mort, n'eſt-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aiſe, & les délivreroit du ſoin d'appaiſer ces malheureux? Il eſt donc faux que cette doctrine ne fût pas nuiſible; elle ne ſeroit donc pas la verité.

Philoſophe, tes loix morales ſont fort belles, mais montre-m'en, de grace, la ſanction. Ceſſe un moment de battre la campagne, & dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul Serrbo*

gion, mais comme un exemple de la maniere dont on peut raiſonner avec ſon éleve, pour ne point s'écarter de la méthode que j'ai tâché d'établir. Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes, ni aux préjugés du pays où l'on eſt né; les ſeules lumieres de la raiſon ne peuvent dans l'inſtitution de la Nature nous mener plus loin que la religion naturelle, & c'eſt à quoi je me borne avec mon Emile. S'il en doit avoir une autre, je n'ai plus en cela le droit d'être ſon guide; c'eſt à lui ſeul de la choiſir.

Nous travaillons de concert avec la Nature, & tandis qu'elle forme l'homme phyſique, nous tâchons de former l'homme moral; mais nos progrès ne ſont pas les mêmes. Le corps eſt déjà robuſte & fort, que l'ame eſt encore languiſſante & foible; & quoique l'art humain puiſſe faire, le temperament précede toujours la raiſon. C'eſt à retenir l'un & à exciter l'autre, que nous avons juſqu'ici donné tous nos ſoins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit poſſible. En développant le naturel, nous avons donné le change à ſa ſenſibilité naiſſante; nous l'avons réglée en cultivant la raiſon. Les objets intellectuels moderoient l'impreſſion des objets ſenſibles. En remontant au principe des choſes, nous l'avons ſouſtrait à l'empire des ſens; il étoit ſimple de s'élever de l'étude de la Nature à la recherche de ſon Auteur.

Quand nous en ſommes venus-là, quelles nouvelles priſes nous nous ſommes données ſur notre éleve! que de nouveaux moyens nous avons de parler à ſon cœur! C'eſt alors ſeulement qu'il trouve ſon veritable interêt à être bon, à faire le bien loin des regards des hommes & ſans y être forcé par les loix, à être juſte entre Dieu & lui, à remplir ſon devoir, même aux dépens de ſa vie, & à porter dans ſon cœur la vertu, non-ſeulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun préfere toujours l'amour de ſoi; mais pour l'amour de l'auteur de ſon être, amour qui ſe con-

fond

fond avec ce même amour de ſoi; pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conſcience & la contemplation de cet Etre ſuprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien uſé de celle-ci. Sortez de-là, je ne vois plus qu'injuſtice, hypocriſie & menſonge parmi les hommes; l'interêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte néceſſairement ſur toutes choſes, apprend à chacun d'eux à parer le vice du maſque de la vertu. Que tous les autres hommes faſſent mon bien aux dépens du leur, que tout ſe rapporte à moi ſeul; que tout le genre-humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la miſere pour m'épargner un moment de douleur ou de faim; tel eſt le langage interieur de tout incrédule qui raiſonne. Oui, je le ſoutiendrai toute ma vie; quiconque a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'eſt qu'un menteur, ou un inſenſé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je ſens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Emile ſous les mêmes traits; vous vous le figurerez toujours ſemblable à vos jeunes gens; toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amuſement en amuſement, ſans jamais pouvoir ſe fixer à rien. Vous rirez de me voir faire un contemplatif, un Philoſophe, un vrai Théologien d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz: ce rêveur pourſuit toujours ſa chimere; en nous donnant un éleve de ſa façon, il ne le forme pas ſeulement; il le crée, il le tire de ſon cerveau, & croyant toujours ſuivre la Nature, il s'en écarte à chaque inſtant. Moi, comparant mon éleve aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri ſi differemment, c'eſt preſque un miracle s'il leur reſſemble en quelque choſe. Comme il a paſſé ſon enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeuneſſe, il com-

mence à prendre dans sa jeunesse la régle à laquelle on les a soumis enfans ; cette régle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voyent que la longue tirannie des maîtres, ils croyent ne sortir de l'enfance qu'en secouant toute espece de joug *; ils se dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a tenus, comme un prisonnier délivré des fers, étend, agite & fléchit ses membres.

Emile, au contraire, s'honore de se faire homme & de s'assujettir au joug de la raison naissante ; son corps déjà formé n'a plus besoin des mêmes mouvemens, & commence à s'arrêter de lui-même, tandis que son esprit à moitié développé cherche à son tour à prendre l'essor. Ainsi l'âge de raison n'est pour les uns que l'âge de la licence, pour l'autre il devient l'âge du raisonnement.

Voulez-vous savoir lesquels d'eux ou de lui sont mieux en cela dans l'ordre de la Nature ? considerez les differences dans ceux qui en sont plus ou moins éloignés: observez les jeunes gens chez les villageois, & voyez s'ils sont aussi pétulans que les vôtres. *Durant l'enfance des Sauvages*, dit le Sr. le Beau, *on les voit toujours actifs, & s'occupant à differens jeux qui leur agitent le corps ; mais à peine ont-ils atteints l'âge de l'adolescence, qu'ils deviennent tranquilles, rêveurs: ils ne s'appliquent plus guere qu'à des jeux serieux ou de hazard* †. Emile ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes paysans & des jeunes sauvages, doit changer & s'arrêter comme eux en grandissant. Toute la

---

* Il n'y a personne qui voye l'enfance avec tant de mépris que ceux qui en sortent, comme il n'y a pas de pays où les rangs soient gardés avec plus d'affectation que ceux où l'inégalité n'est pas grande, & où chacun craint toujours d'être confondu avec son inferieur.

† Aventures du Sieur C. le Beau, Avocat en Parlement. T. II. p. 70.

la difference eſt qu'au lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour ſe nourrir, il a dans ſes travaux & dans ſes jeux appris à penſer. Parvenu donc à ce terme par cette route, il ſe trouve tout diſpoſé pour celle où je l'introduis; les ſujets de réflexions que je lui préſente irritent ſa curioſité, parce qu'ils ſont beaux par eux-mêmes, qu'ils ſont tout nouveaux pour lui, & qu'il eſt en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels catéchiſmes, comment vos jeunes gens ne ſe refuſeroient-ils pas à l'application d'eſprit qu'on leur a rendu triſte, aux lourds préceptes dont on n'a ceſſé de les accabler, aux méditations ſur l'auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaiſirs? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'averſion, dégoût; la contrainte les en a rebutés: le moyen déſormais qu'ils s'y livrent quand ils commencent à diſpoſer d'eux? Il leur faut du nouveau pour leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'eſt la même choſe pour mon éleve; quand il devient homme, je lui parle comme à un homme & ne lui dis que des choſes nouvelles; c'eſt préciſément parce qu'elles ennuyent les autres qu'il doit les trouver de ſon goût.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du tems, en retardant au profit de la raiſon le progrès de la Nature; mais ai-je en effet retardé ce progrès? Non; je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélerer; j'ai balancé par des leçons d'une autre eſpece les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs. Tandis que le torrent de nos inſtitutions l'entraîne, l'attirer en ſens contraire par d'autres inſtitutions, ce n'eſt pas l'ôter de ſa place, c'eſt l'y maintenir.

Le vrai moment de la Nature arrive enfin; il faut qu'il arrive. Puiſqu'il faut que l'homme meure, il faut qu'il ſe reproduiſe, afin que l'eſpece dure & que

l'ordre du monde soit conservé. Quand par les signes dont j'ai parlé, vous pressentirez le moment critique, à l'instant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'est votre disciple encore, mais ce n'est plus votre éleve. C'est votre ami, c'est un homme; traitez-le désormais comme tel.

Quoi! faut-il abdiquer mon autorité lorsqu'elle m'est le plus nécessaire? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même au moment qu'il sait le moins se conduire, & qu'il fait les plus grands écarts? Faut-il renoncer à mes droits quand il lui importe le plus que j'en use? Vos droits! Qui vous dit d'y renoncer? Ce n'est qu'à présent qu'ils commencent pour lui. Jusqu'ici vous n'en obteniez rien que par force ou par ruse; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues; il falloit le contraindre ou le tromper pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné son cœur. La raison, l'amitié, la reconnoissance, mille affections lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu sourd à leur voix. Il n'est sensible encore qu'aux passions de la Nature. La premiere de toutes, qui est l'amour de soi, le livre à vous; l'habitude vous le livre encore. Si le transport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramene à l'instant; le sentiment qui l'attache à vous, est le seul permanent; tous les autres passent & s'effacent mutuellement. Ne le laissez point corrompre, il sera toujours docile; il ne commence d'être rebelle que quand il est déjà perverti.

J'avoue bien que, si heurtant de front ses desirs naissans, vous alliez sottement traiter de crimes les nouveaux besoins qui se font sentir à lui, vous ne seriez pas long-tems écouté; mais si-tôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous reponds plus de rien. Songez toujours que vous êtes le ministre de la Nature; vous n'en serez jamais l'ennemi.

Mais

Mais quel parti prendre? On ne s'attend ici qu'à l'alternative de favoriser ses penchans, ou de les combattre; d'être son tiran, ou son complaisant: & tous deux ont de si dangereuses conséquences, qu'il n'y a que trop à balancer sur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour résoudre cette difficulté, est de le marier bien vîte; c'est incontestablement l'expédient le plus sûr & le plus naturel. Je doute pourtant que ce soit le meilleur, ni le plus utile; je dirai ci-après mes raisons: en attendant, je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile; mais cet âge vient pour eux avant le tems; c'est nous qui l'avons rendu précoce; on doit le prolonger jusqu'à la maturité.

S'il ne falloit qu'écouter les penchans & suivre les indications, cela seroit bientôt fait; mais il y a tant de contradictions entre les droits de la Nature, & nos loix sociales, que pour les concilier, il faut gauchir & tergiverser sans cesse: il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme social d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raisons ci-devant exposées, j'estime que par les moyens que j'ai donnés, & d'autres semblables, on peut au moins étendre jusqu'à vingt ans l'ignorance des desirs & la pureté des sens; cela est si vrai, que chez les Germains, un jeune homme qui perdoit sa virginité avant cet âge, en restoit diffamé; & les Auteurs attribuent, avec raison, à la continence de ces peuples durant leur jeunesse, la vigueur de leur constitution & la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, & il y a peu de siécles que rien n'étoit plus commun dans la France même. Entre autres exemples connus, le pere de Montagne, homme non moins scrupuleux & vrai que fort & bien constitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir servi

long-tems dans les guerres d'Italie; & l'on peut voir dans les écrits du fils quelle vigueur & quelle gaité conſervoit le pere à plus de ſoixante ans. Certainement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs & à nos préjugés, qu'à la connoiſſance de l'eſpece en général.

Je puis donc laiſſer à part l'exemple de notre Jeuneſſe, il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Conſiderant que la Nature n'a point là-deſſus de terme fixe qu'on ne puiſſe avancer ou retarder, je crois pouvoir, ſans ſortir de ſa loi, ſuppoſer Emile reſté juſques-là par mes ſoins dans ſa primitive innocence, & je vois cette heureuſe époque prête à finir. Entouré de périls toujours croiſſans, il va m'échapper, quoi que je faſſe. A la premiere occaſion, (& cette occaſion ne tardera pas à naître,) il va ſuivre l'aveugle inſtinct des ſens; il y a mille à parier contre un qu'il va ſe perdre. J'ai trop réfléchi ſur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce premier moment ſur le reſte de ſa vie. Si je diſſimule & feins de ne rien voir, il ſe prévaut de ma foibleſſe; croyant me tromper, il me mépriſe, & je ſuis le complice de ſa perte. Si j'eſſaye de le ramener, il n'eſt plus tems, il ne m'écoute plus; je lui deviens incommode, odieux, inſupportable; il ne tardera guere à ſe débarraſſer de moi. Je n'ai donc plus qu'un parti raiſonnable à prendre; c'eſt de le rendre comptable de ſes actions à lui-même; de le garantir au moins des ſurpriſes de l'erreur, & de lui montrer à découvert les perils dont il eſt environné. Juſqu'ici je l'arrêtois par ſon ignorance; c'eſt maintenant par ſes lumieres qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles inſtructions ſont importantes, & il convient de reprendre les choſes de plus haut. Voici l'inſtant de lui rendre, pour ainſi dire, mes comptes; de lui montrer l'emploi de ſon tems & du

du mien; de lui declarer ce qu'il eſt & ce que je ſuis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous devons l'un à l'autre, toutes ſes relations morales, tous les engagemens qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il eſt parvenu dans le progrès de ſes facultés, quel chemin lui reſte à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui ſeul peut déſormais s'aider, enfin le point critique où il ſe trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, & toutes les ſolides raiſons qui doivent l'engager à veiller attentivement ſur lui-même avant d'écouter ſes deſirs naiſſans.

Songez que pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'inſtruire de ces dangereux miſteres que vous lui avez cachés ſi long-tems avec tant de ſoin. Puiſqu'il faut enfin qu'il les ſache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui-même, mais de vous ſeul: puiſque le voilà déſormais forcé de combattre, il faut, de peur de ſurpriſe, qu'il connoiſſe ſon ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve ſavans ſur ces matieres, ſans ſavoir comment ils le ſont devenus, ne le ſont devenus impunément. Cette indiſcrette inſtruction ne pouvant avoir un objet honnête, ſouille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les diſpoſe aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'eſt pas tout; des domeſtiques s'inſinuent ainſi dans l'eſprit d'un enfant, gagnent ſa confiance, lui font enviſager ſon gouverneur comme un perſonnage triſte & fâcheux, & l'un des ſujets favoris de leurs ſecrets colloques, eſt de médire de lui. Quand l'éleve en eſt-là, le maître peut ſe retirer, il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant ſe choiſit-il des confidens par-

particuliers? Toujours par la tirannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi se cacheroit-il d'eux, s'il n'etoit forcé de s'en cacher? Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit nul sujet de s'en plaindre? Naturellement ils sont ses premiers confidens; on voit à l'empressement avec lequel il vient leur dire ce qu'il pense, qu'il croit ne l'avoir pensé qu'à moitié jusqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que si l'enfant ne craint de votre part, ni sermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on n'osera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on sera bien sûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter sur ma méthode, c'est qu'en suivant ses effets le plus exactement qu'il m'est possible, je ne vois pas une situation dans la vie de mon éleve qui ne me laisse de lui quelque image agréable. Au moment même où les fureurs du temperament l'entraînent, & où, révolté contre la main qui l'arrête, il se débat & commence à m'échapper, dans ses agitations, dans ses emportemens, je retrouve encore sa premiere simplicité; son cœur aussi pur que son corps ne connoît pas plus le déguisement que le vice; les reproches ni le mépris ne l'ont point rendu lâche; jamais la vile crainte ne lui apprit à se déguiser: il a toute l'indiscrétion de l'innocence, il est naïf sans scrupule, il ne sait encore à quoi sert de tromper. Il ne se passe pas un mouvement dans son ame, que sa bouche ou ses yeux ne le disent; & souvent les sentimens qu'il éprouve me sont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainsi librement son ame, & de me dire avec plaisir ce qu'il sent, je n'ai rien à craindre; mais s'il devient plus timide, plus réservé; que j'apperçoive dans ses entretiens le premier embarras de la honte: déjà l'instinct se développe, il n'y a plus un moment à perdre; & si je ne me hâte de l'instruire, il sera bientôt instruit malgré moi.

Plus

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes idées, pensera qu'il ne s'agit ici que d'une conversation prise au hazard, & que tout est fait. Oh! que ce n'est pas ainsi que le cœur humain se gouverne! ce qu'on dit ne signifie rien, si l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de semer il faut labourer la terre: la semence de la vertu leve difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choses qui rendent les prédications le plus inutiles, est qu'on les fait indifferemment à tout le monde sans discernement & sans choix. Comment peut-on penser que le même sermon convienne à tant d'auditeurs si diversement disposés, si differens d'esprits, d'humeurs, d'âges, de sexes, d'états & d'opinions? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puisse être convenable; & toutes nos affections ont si peu de constance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même discours fît sur lui la même impression. Jugez si, quand les sens enflâmés aliénent l'entendement & tirannisent la volonté, c'est le tems d'écouter les graves leçons de la sagesse. Ne parlez donc jamais raison aux jeunes gens, même en âge de raison, que vous ne les ayez premierement mis en état de l'entendre. La plûpart des discours perdus le sont bien plus par la faute des maîtres que par celle des disciples. Le pédant & l'instituteur disent à peu près les mêmes choses; mais le premier les dit à tout propos; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet.

Comme un somnambule, errant durant son sommeil, marche en dormant sur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout-à-coup; ainsi mon Emile, dans le sommeil de l'ignorance, échappe à des perils qu'il n'apperçoit point: si je l'éveille en sursaut il est perdu. Tâchons premierement de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveil-

veillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la ſolitude, l'oiſiveté, la vie molle & ſédentaire, le commerce des femmes & des jeunes gens; voilà les ſentiers dangereux à frayer à ſon âge, & qui le tiennent ſans ceſſe à côté du péril. C'eſt par d'autres objets ſenſibles que je donne le change à ſes ſens; c'eſt en traçant un autre cours aux eſprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre; c'eſt en exerçant ſon corps à des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination ſe repoſe; quand le corps eſt bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte & la plus facile, eſt de l'arracher au danger local. Je l'emmene d'abord hors des villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'eſt pas aſſez; dans quel déſert, dans quel ſauvage aſyle échappera-t-il aux images qui le pourſuivent? Ce n'eſt rien d'éloigner les objets dangereux; ſi je n'en éloigne auſſi le ſouvenir, ſi je ne trouve l'art de le détacher de tout, ſi je ne le diſtrais de lui-même; autant valoit le laiſſer où il étoit.

Emile ſait un métier, mais ce métier n'eſt pas ici notre reſſource; il aime & entend l'agriculture, mais l'agriculture ne nous ſuffit pas; les occupations qu'il connoît deviennent une routine, en s'y livrant il eſt comme ne faiſant rien; il penſe à toute autre choſe, la tête & les bras agiſſent ſéparément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intéreſſe par ſa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaiſe, qui l'applique, qui l'exerce; une occupation dont il ſe paſſionne, & à laquelle il ſoit tout entier. Or la ſeule qui me paroît réunir toutes ces conditions eſt la chaſſe. Si la chaſſe eſt jamais un plaiſir innocent, ſi jamais elle eſt convenable à l'homme, c'eſt à préſent qu'il y faut avoir recours. Emile a tout ce qu'il faut pour y réuſſir; il eſt robuſte,

adroit,

adroit, patient, infatigable. Infailliblement il prendra du goût pour cet exercice; il y mettra toute l'ardeur de son âge; il y perdra, du moins pour un tems, les dangereux penchans qui naissent de la mollesse. La chasse endurcit le cœur aussi bien que le corps; elle accoutume au sang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie est très-juste: les langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos; un violent exercice étouffe les sentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chasseur sont si diversement affectés, que sur les mêmes objets ils portent des images toutes differentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux asyles du premier, ne sont pour l'autre que des viandis, des forts, des remises: où l'un n'entend que rossignols, que ramages, l'autre se figure les cors, & les cris des chiens; l'un n'imagine que Driades & Nymphes, l'autre que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux sortes d'hommes, à la difference de leur langage, vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aspect semblable, & que le tour de leurs idées est aussi divers que le choix de leurs plaisirs.

Je comprends comment ces goûts se réunissent, & comment on trouve enfin du tems pour tout. Mais les passions de la jeunesse ne se partagent pas ainsi: donnez-lui une seule occupation qu'elle aime, & tout le reste sera bientôt oublié. La variété des desirs vient de celles des connoissances, & les premiers plaisirs qu'on connoît sont long-tems les seuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute la jeunesse d'Emile se passe à tuer des bêtes, & je ne prétends pas même justifier en tout cette feroce passion; il me suffit qu'elle serve assez à suspendre une passion plus dangereuse pour me faire écouter de sang-froid par-

lant

lant d'elle, & me donner le tems de la peindre sans l'exciter.

Il est des époques dans la vie humaine, qui sont faites pour n'être jamais oubliées. Telle est, pour Emile, celle de l'instruction dont je parle; elle doit influer sur le reste de ses jours. Tâchons donc de la graver dans sa mémoire, ensorte qu'elle ne s'en efface point. Une des erreurs de notre âge, est d'employer la raison trop nue, comme si les hommes n'étoient qu'esprit. En négligeant la langue des signes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impression de la parole est toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raisonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La seule raison n'est point active; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raisonner est la manie des petits esprits. Les ames fortes ont bien un autre langage; c'est par ce langage qu'on persuade & qu'on fait agir.

J'observe que dans les siecles modernes, les hommes n'ont plus de prise les uns sur les autres que par la force & par l'intérêt; au lieu que les anciens agissoient beaucoup plus par la persuasion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des signes. Toutes les conventions se passoient avec solemnité pour les rendre plus inviolables: avant que la force fût établie, les Dieux étoient les Magistrats du genre-humain; c'est pardevant eux que les particuliers faisoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promesses; la face de la terre étoit le livre où s'en conservoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierre consacrés par ces actes, & rendus respecta-

refpectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert fans ceffe à tous les yeux. Le puits du ferment, le puits du vivant & voyant, le vieux chêne de mambré, le monceau du témoin, voilà quels étoient les monumens groffiers, mais auguftes, de la fainteté des contrats; nul n'eût ofé d'une main facrilége attenter à ces monumens; & la foi des hommes étoit plus affurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'eft aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le gouvernement, l'augufte appareil de la puiffance royale en impofoit aux fujets. Des marques de dignités, un trône, un fceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des chofes facrées. Ces fignes refpectés leur rendoient vénérable l'homme qu'ils en voyoient orné; fans foldats, fans menaces, fi-tôt qu'il parloit il étoit obéi. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces fignes *, qu'arrive-t-il de ce mépris? Que la majefté royale s'efface de tous les cœurs, que les Rois ne fe font plus obéir qu'à force de troupes, & que le refpect des fujets n'eft que dans la crainte du châtiment. Les Rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les Grands les marques de leurs dignités; mais il faut avoir cent mille bras tou-

* Le Clergé romain les a très-habilement confervés, & à fon exemple quelques Républiques, entre autre celle de Venife. Auffi le Gouvernement Vénitien, malgré la chûte de l'Etat, jouit-il encore fous l'appareil de fon antique majefté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple; & après le Pape, orné de fa Tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde auffi refpecté que le Doge de Venife, fans pouvoir, fans autorité, mais rendu facré par fa pompe, & paré fous fa corne ducale d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les fots, feroit verfer à la populace de Venife tout fon fang pour le maintien de fon tirannique Gouvernement.

toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur semble plus beau, peut-être, il est aisé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence est prodigieux; mais cette éloquence ne consistoit pas seulement en beaux discours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours? Quel circuit de paroles eût aussi-bien rendu les mêmes idées. Darius engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris & cinq fléches. L'Ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. Substituez une lettre à ces signes; plus elle sera menaçante, & moins elle effrayera: ce ne sera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des signes! Des vêtemens divers selon les âges, selon les conditions; des toges, des sayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faisceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, représentation, céré-

cérémonie, & tout faisoit impression sur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'Etat que le peuple s'assemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat; qu'il déliberât tel ou tel jour par préférence. Les accusés changeoient d'habit, les Candidats en changeoient; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs blessures. A la mort de César, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiser tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique description de ses plaies, de son sang, de son cadavre: Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique!

Mais cette digression m'entraîne insensiblement loin de mon sujet, ainsi que font beaucoup d'autres, & mes écarts sont trop fréquens pour pouvoir être longs & tolerables: je reviens donc.

Ne raisonnez jamais séchement avec la Jeunesse. Revêtez la raison d'un corps, si vous voulez la lui rendre sensible. Faites passer par le cœur le langage de l'esprit, afin qu'il se fasse entendre. Je le répete, les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions; ils nous font croire & non pas agir; on démontre ce qu'il faut penser, & non ce qu'il faut faire. Si cela est vrai pour tous les hommes, à plus forte raison l'est-il pour les jeunes gens, encore enveloppés dans leurs sens, & qui ne pensent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un coup dans la chambre d'Emile, lui faire lourdement un long discours sur le sujet dont je veux l'instruire. Je commencerai par émouvoir son imagination; je choisirai le tems, le lieu, les objets les plus favobles à l'impression que je veux faire: j'appellerai,

pour ainsi dire, toute la Nature à témoin de nos entretiens; j'attesterai l'Être éternel, dont elle est l'ouvrage, de la verité de mes discours; je le prendrai pour juge entre Emile & moi; je marquerai la place où nous sommes, les rochers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ses engagemens & des miens; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon geste, l'enthousiasme & l'ardeur que je lui veux inspirer. Alors je lui parlerai & il m'écoutera, je m'attendrirai & il sera ému. En me pénétrant de la sainteté de mes devoirs, je lui rendrai les siens plus respectables; j'animerai la force du raisonnement d'images & de figures; je ne serai point long & diffus en froides maximes, mais abondant en sentimens qui débordent; ma raison sera grave & sententieuse, mais mon cœur n'aura jamais assez dit. C'est alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même: il verra dans ma tendre affection la raison de tous mes soins. Quelle surprise, quelle agitation je vais lui donner en changeant tout-à-coup de langage! au lieu de lui rétrecir l'ame en lui parlant toujours de son interêt, c'est du mien seul que je lui parlerai désormais, & je le toucherai davantage; j'enflammerai son jeune cœur de tous les sentimens d'amitié, de générosité, de reconnoissance que j'ai déjà fait naître, & qui sont si doux à nourrir. Je le presserai contre mon sein, en versant sur lui des larmes d'attendrissement; je lui dirai: tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage, c'est de ton bonheur que j'attends le mien; si tu frustres mes esperances, tu me voles vingt ans de ma vie, & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'est ainsi qu'on se fait écouter d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de son cœur le souvenir de ce qu'on lui dit.

Jusqu'ici j'ai tâché de donner des exemples de la ma-

maniere dont un gouverneur doit inſtruire ſon diſciple dans les occaſions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci; mais après bien des esſais j'y renonce, convaincu que la langue Françoiſe eſt trop précieuſe pour ſupporter jamais dans un livre la naïveté des premieres inſtructions ſur certains ſujets.

La langue Françoiſe eſt, dit-on, la plus chaſte des langues; je la crois, moi, la plus obſcene: car il me ſemble que la chaſteté d'une langue ne conſiſte pas à éviter avec ſoin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les eviter, il faut qu'on y penſe; & il n'y a point de langue où il ſoit plus difficile de parler purement en tout ſens que la Françoiſe. Le Lecteur, toujours plus habile à trouver des ſens obſcenes que l'Auteur à les écarter, ſe ſcandaliſe & s'effarouche de tout. Comment ce qui paſſe par des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur ſouillure? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choſes; & ces termes ſont toujours honnêtes, parce qu'ils ſont toujours employés honnêtement. Il eſt impoſſible d'imaginer un langage plus modeſte que celui de la Bible, préciſément parce que tout y eſt dit avec naïveté. Pour rendre immodeſtes les mêmes choſes, il ſuffit de les traduire en François. Ce que je dois dire à mon Emile n'aura rien que d'honnête & de chaſte à ſon oreille; mais pour le trouver tel à la lecture, il faudroit avoir un cœur auſſi pur que le ſien.

Je penſerois même que des réflexions ſur la veritable pureté du diſcours & ſur la fauſſe délicateſſe du vice, pourroient tenir une place utile dans les entretiens de morale où ce ſujet nous conduit; car en apprenant le langage de l'honnêteté, il doit apprendre auſſi celui de la decence, & il faut bien qu'il ſache pourquoi ces deux langages ſont ſi differens.

ferens. Quoiqu'il en ſoit, je ſoutiens qu'au lieu des vains préceptes dont on rebat avant le tems les oreilles de la Jeuneſſe, & dont elle ſe moque à l'âge où ils ſeroient de ſaiſon; ſi l'on attend, ſi l'on prépare le moment de ſe faire entendre; qu'alors on lui expoſe les loix de la Nature dans toute leur verité; qu'on lui montre la ſanction de ces mêmes loix dans les maux phyſiques & moraux qu'attire leur infraction ſur les coupables; qu'en lui parlant de cet inconcevable myſtere de la géneration, l'on joigne à l'idée de l'attrait que l'Auteur de la Nature donne à cet acte, celle de l'attachement excluſif qui le rend délicieux, celle des devoirs de fidélité, de pudeur qui l'environnent, & qui redoublent ſon charme en rempliſſant ſon objet; qu'en lui peignant le mariage, non-ſeulement comme la plus douce des ſociétés, mais comme le plus inviolable & le plus ſaint de tous les contrats, on lui diſe avec force toutes les raiſons qui rendent un nœud ſi ſacré reſpectable à tous les hommes, & qui couvrent de haine & de malédictions quiconque oſe en ſouiller la pureté; qu'on lui faſſe un tableau frappant & vrai des horreurs de la débauche, de ſon ſtupide abrutiſſement, de la pente inſenſible par laquelle un premier déſordre conduit à tous, & traîne enfin celui qui s'y livre à ſa perte; ſi, dis-je, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chaſteté, tiennent la ſanté, la force, le courage, les vertus, l'amour même, & tous les vrais biens de l'homme; je ſoutiens qu'alors on lui rendra cette même chaſteté deſirable & chere, & qu'on trouvera ſon eſprit docile aux moyens qu'on lui donnera pour la conſerver: car tant qu'on la conſerve, on la reſpecte; on ne la mépriſe qu'après l'avoir perdue.

Il n'eſt point vrai que le penchant au mal ſoit indomptable, & qu'on ne ſoit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y ſuccomber. Aurelius

relius Victor dit que plusieurs hommes transportés d'amour, acheterent volontairement de leur vie une nuit de Cléopatre, & ce sacrifice n'est pas impossible à l'yvresse de la passion. Mais supposons que l'homme le plus furieux, & qui commande le moins à ses sens, vît l'appareil du supplice, sûr d'y perir dans les tourmens un quart-d'heure après; non-seulement cet homme, dès cet instant, deviendroit superieur aux tentations, il lui en coûteroit même peu de leur résister: bientôt l'image affreuse dont elles seroient accompagnées le distrairoit d'elles; & toujours rebutées, elles se lasseroient de revenir. C'est la seule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foiblesse, & l'on est toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement: *Volenti nihil difficile.* Oh! si nous détestions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abstiendrions aussi aisément d'un crime agréable que d'un poison mortel dans un mets délicieux!

Comment ne voit-on pas que si toutes les leçons qu'on donne sur ce point à un jeune homme sont sans succès, c'est qu'elles sont sans raison pour son âge, & qu'il importe à tout âge de revêtir la raison de formes qui la fassent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut; mais que ce que vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ses desirs avec sécheresse, n'étouffez pas son imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monstres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des plaisirs; faites qu'il trouve dans vos conversations un charme qui flatte son jeune cœur; n'épargnez rien pour devenir son confident, ce n'est qu'à ce titre que vous serez vraiment son maître: alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuyent; il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un instant que, si sur ces maximes

mes j'ai su prendre toutes les précautions nécessaires, & tenir à mon Emile les discours convenables à la conjoncture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire, qu'il ne se mette avec empressement sous ma sauve-garde, & qu'il ne me dise avec toute la chaleur de son âge, frappé des dangers dont il se voit environné: O mon ami, mon protecteur, mon maître! reprenez l'autorité que vous voulez déposer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reste; vous ne l'aviez jusqu'ici que par ma foiblesse, vous l'aurez maintenant par ma volonté, & elle m'en sera plus sacrée. Défendez-moi de tous les ennemis qui m'assiégent, & sur-tout de ceux que je porte avec moi, & qui me trahissent; veillez sur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos loix, je le veux toujours, c'est ma volonté constante; si jamais je vous désobéis, ce sera malgré moi; rendez-moi libre en me protégeant contre mes passions qui me font violence; empêchez-moi d'être leur esclave, & forcez-moi d'être mon propre maître en n'obéissant point à mes sens, mais à ma raison.

Quand vous aurez amené votre éleve à ce point, (& s'il n'y vient pas, ce sera votre faute;) gardez-vous de le prendre trop vîte au mot, de peur que si jamais votre empire lui paroît trop rude, il ne se croye en droit de s'y soustraire en vous accusant de l'avoir surpris. C'est en ce moment que la réserve & la gravité sont à leur place; & ce ton lui en imposera d'autant plus, que ce sera la premiere fois qu'il vous l'aura vû prendre.

Vous lui direz donc: jeune homme, vous prenez légerement des engagemens pénibles: il faudroit les connoître pour être en droit de les former; vous ne savez pas avec quelle fureur les sens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices sous l'attrait du plai-

sir.

ſir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le ſais bien; vous ne violerez jamais votre foi, mais combien de fois, peut-être, vous vous repentirez de l'avoir donnée! Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il ſe verra forcé de vous déchirer le cœur! Tel qu'Uliſſe, ému du chant des Sirenes, crioit à ſes conducteurs de le déchaîner; ſéduit par l'attrait des plaiſirs vous voudrez briſer les liens qui vous gênent; vous m'importunerez de vos plaintes; vous me reprocherez ma tirannie quand je ſerai le plus tendrement occupé de vous; en ne ſongeant qu'à vous rendre heureux je m'attirerai votre haine. O mon Emile! je ne ſupporterai jamais la douleur de t'être odieux; ton bonheur même eſt trop cher à ce prix. Bon jeune homme, ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes, ni vos murmures, à combattre inceſſamment vos deſirs & les miens? Vous m'impoſez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, conſultons nos forces; prenez du tems, donnez-m'en pour y penſer, & ſachez que le plus lent à promettre eſt toujours le plus fidele à tenir.

Sachez auſſi vous-même que plus vous vous rendez difficile ſur l'engagement, & plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme ſente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment ſera venu, & qu'il aura, pour ainſi dire, ſigné le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de ſéverité. Vous lui direz: mon jeune ami, l'experience vous manque, mais j'ai fait en ſorte que la raiſon ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite; il ne faut pour cela

qu'attendre que vous ſoyez de ſang-froid. Commencez toujours par obéir, & puis demandez-moi compte de mes ordres, je ſerai prêt à vous en rendre raiſon ſi-tôt que vous ſerez en état de m'entendre; & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre vous & moi. Vous promettez d'être docile, & moi je promets de n'uſer de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promeſſe le ſort dont vous avez joui juſqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait paſſé une vie auſſi douce que la vôtre, & je ne vous promets plus rien.

Après l'établiſſement de mon autorité, mon premier ſoin ſera d'écarter la néceſſité d'en faire uſage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans ſa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de ſon cœur & l'arbitre de ſes plaiſirs. Loin de combattre les penchans de ſon âge, je les conſulterai pour en être le maître; j'entrerai dans ſes vues pour les diriger; je ne lui chercherai point, aux dépens du préſent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il ſoit heureux une fois, mais toujours, s'il eſt poſſible.

Ceux qui veulent conduire ſagement la Jeuneſſe pour la garantir des piéges des ſens, lui font horreur de l'amour, & lui feroient volontiers un crime d'y ſonger à ſon âge, comme ſi l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuſes que le cœur dément ne perſuadent point. Le jeune homme conduit par un inſtinct plus ſûr, rit en ſecret des triſtes maximes auxquelles il feint d'acquieſcer, & n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela eſt contre la Nature. En ſuivant une route oppoſée, j'arriverai plus ſûrement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux ſentiment dont il eſt avide; je le lui peindrai comme le ſuprême bonheur de la vie; parce qu'il l'eſt

l'eſt en effet; en le lui peignant je veux qu'il s'y livre. En lui faiſant ſentir quel charme ajoute à l'attrait des ſens l'union des cœurs, je le dégoûterai du libertinage, & je le rendrai ſage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les deſirs naiſſans d'un jeune homme qu'un obſtacle aux leçons de la raiſon! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes leçons. On n'a de priſe ſur les paſſions, que par les paſſions; c'eſt par leur empire qu'il faut combattre leur tirannie, & c'eſt toujours de la Nature elle-même qu'il faut tirer les inſtrumens propres à la régler.

Emile n'eſt pas fait pour reſter toujours ſolitaire; membre de la ſociété, il en doit remplir les devoirs. Fait pour vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoît l'homme en général; il lui reſte à connoître les individus. Il ſait ce qu'on fait dans le monde; il lui reſte à voir comment on y vit. Il eſt tems de lui montrer l'exterieur de cette grande ſcène dont il connoît déjà tous les jeux cachés. Il n'y portera plus l'admiration ſtupide d'un jeune étourdi, mais le diſcernement d'un eſprit droit & juſte. Ses paſſions pourront l'abuſer, ſans doute; quand eſt-ce qu'elles n'abuſent pas ceux qui s'y livrent? Mais au moins il ne ſera point trompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du ſage, ſans être entraîné par leurs exemples, ni ſéduit par leurs préjugés.

Comme il y a un âge propre à l'étude des ſciences, il y en a un pour bien ſaiſir l'uſage du monde. Quiconque apprend cet uſage trop jeune, le ſuit toute ſa vie, ſans choix, ſans réflexion, & quoiqu'avec ſuffiſance, ſans jamais bien ſavoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend, & qui en voit les raiſons, le ſuit avec plus de diſcernement, & par conſéquent avec plus de juſteſſe & de grace. Donnez-moi un

enfant de douze ans qui ne ſache rien du tout, à quinze ans je dois vous le rendre auſſi ſavant que celui que vous avez inſtruit dès le premier âge, avec la difference que le ſavoir du vôtre ne ſera que dans ſa mémoire, & que celui du mien ſera dans ſon jugement. De même, introduiſez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il ſera dans un an plus aimable & plus judicieuſement poli, que celui qu'on y aura nourri dès ſon enfance; car le premier étant capable de ſentir les raiſons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au ſexe qui conſtituent cet uſage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus, au lieu que l'autre n'ayant que ſa routine pour toute régle, eſt embarraſſé ſi-tôt qu'on l'en ſort.

Les jeunes demoiſelles françoiſes ſont toutes élevées dans des Convens juſqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre ces manieres qui leur ſont ſi nouvelles, & accuſera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarraſſé, d'ignorer l'uſage du monde, pour n'y avoir pas été miſes dès leur enfance? Ce préjugé vient des gens du monde eux-mêmes, qui, ne connoiſſant rien de plus important que cette petite ſcience, s'imaginent fauſſement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a paſſé toute ſa jeuneſſe loin du grand monde, y porte le reſte de ſa vie un air embarraſſé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manieres lourdes & mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en delivrer. Chaque ſorte d'inſtruction a ſon tems propre qu'il faut connoître, & ſes dangers qu'il faut éviter. C'eſt ſurtout pour celle-ci qu'ils ſe réuniſſent, mais je n'y expoſe pas non plus mon éleve ſans précautions pour l'en garantir.

Quand

Quand ma méthode remplit d'un même objet toutes les vues, & qu'en parant un inconvénient elle en prévient un autre, je juge alors qu'elle est bonne, & que je suis dans le vrai. C'est ce que je crois voir dans l'expédient qu'elle me suggere ici. Si je veux être austere & sec avec mon disciple, je perdrai sa confiance, & bientôt il se cachera de moi. Si je veux être complaisant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui sert d'être sous ma garde? Je ne fais qu'autoriser son désordre, & soulager sa conscience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le seul projet de l'instruire; il s'instruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné jusqu'à la fin, qu'aura-t-il appris de moi? Tout, peut-être, hors l'art le plus nécessaire à l'homme & au citoyen, qui est de savoir vivre avec ses semblables. Si je donne à ses soins une utilité trop éloignée, elle sera pour lui comme nulle, il ne fait cas que du présent; si je me contente de lui fournir des amusemens, quel bien lui fais-je? Il s'amolit & ne s'instruit point.

Rien de tout cela. Mon expédient seul pourvoit à tout. Ton cœur, dis-je au jeune homme, a besoin d'une compagne: allons chercher celle qui te convient; nous ne la trouverons pas aisément, peut-être; le vrai mérite est toujours rare; mais ne nous pressons, ni ne nous rebutons point. Sans doute il en est une, & nous la trouverons à la fin, ou du moins celle qui en approche le plus. Avec un projet si flatteur pour lui je l'introduis dans le monde; qu'ai-je besoin d'en dire davantage? Ne voyez-vous pas que j'ai tout fait?

En lui peignant la maîtresse que je lui destine, imaginez si je saurai m'en faire écouter; si je saurai lui rendre agréables & cheres les qualités qu'il doit aimer; si je saurai disposer tous ses sentimens à ce qu'il doit rechercher ou fuir? Il faut que je sois le plus

mal-

mal-adroit des hommes, ſi je ne le rends d'avance paſſionné ſans ſavoir de qui. Il n'importe que l'objet que je lui peindrai ſoit imaginaire, il ſuffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient le tenter; il ſuffit qu'il trouve par-tout des comparaiſons qui lui faſſent préferer ſa chimere aux objets réels qui le frapperont, & qu'eſt-ce que le veritable amour lui-même, ſi ce n'eſt chimere, menſonge, illuſion? On aime bien plus l'image qu'on ſe fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il eſt, il n'y auroit plus d'amour ſur la terre. Quand on ceſſe d'aimer, la perſonne qu'on aimoit reſte la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la méme. Le voile du preſtige tombe & l'amour s'évanouit. Or, en fourniſſant l'objet imaginaire, je ſuis le maître des comparaiſons, & j'empêche aiſément l'illuſion des objets réels.

Je ne veux pas pour cela qu'on trompe un jeune homme en lui peignant un modéle de perfection qui ne puiſſe exiſter; mais je choiſirai tellement les défauts de ſa maîtreſſe, qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaiſent, & qu'ils ſervent à corriger les ſiens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant fauſſement que l'objet qu'on lui peint exiſte; mais s'il ſe complaît à l'image, il lui ſouhaitera bientôt un original. Du ſouhait à la ſuppoſition, le trajet eſt facile; c'eſt l'affaire de quelques deſcriptions adroites, qui, ſous des traits plus ſenſibles, donneront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller juſqu'à la nommer: je dirois en riant, appellons *Sophie* votre future maîtreſſe: *Sophie* eſt un nom de bon augure; ſi celle que vous choiſirez ne le porte pas, elle ſera digne au moins de le porter; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, ſi, ſans affirmer, ſans nier, on s'échappe par des défaites, ſes ſoupçons ſe changeront en certitude; il croira qu'on lui fait myſtere de l'é-

pouſe

pouſe qu'on lui deſtine, & qu'il la verra quand il ſera tems. S'il en eſt une fois-là, & qu'on ait bien choiſi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reſte eſt facile; on peut l'expoſer dans le monde preſque ſans riſque; défendez-le ſeulement de ſes ſens, ſon cœur eſt en ſûreté.

Mais, ſoit qu'il perſonnifie ou non le modéle que j'aurai ſu lui rendre aimable; ce modéle, s'il eſt bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui reſſemble, & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui reſſemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préſerver ſon cœur des dangers auxquels ſa perſonne doit être expoſée, pour réprimer ſes ſens par ſon imagination, pour l'arracher ſur-tout à ces donneuſes d'éducation, qui la font payer ſi cher & ne forment un jeune homme à la politeſſe qu'en lui ôtant toute honnêteté! Sophie eſt ſi modeſte! De quel œil verra-t-il leurs avances? Sophie a tant de ſimplicité! Comment aimera-t-il leurs airs? Il y a trop loin de ſes idées à ſes obſervations, pour que celles-ci lui ſoient jamais dangereuſes.

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans, ſuivent les mêmes préjugés & les mêmes maximes, parce qu'ils obſervent mal & réfléchiſſent plus mal encore. Ce n'eſt ni par le temperament, ni par les ſens que commence l'égarement de la Jeuneſſe, c'eſt par l'opinion. S'il étoit ici queſtion des garçons qu'on éleve dans les Colléges, & des filles qu'on éleve dans les Couvens, je ferois voir que cela eſt vrai, même à leur égard; car les premieres leçons que prennent les uns & les autres, les ſeules qui fructifient, ſont celles du vice, & ce n'eſt pas la Nature qui les corrompt, c'eſt l'exemple; mais abandonnons les penſionnaires des Colléges & des Couvens à leurs mauvaiſes mœurs, elles ſeront toujours ſans remede. Je ne parle que de l'éducation do-

domeſtique. Prenez un jeune homme élevé ſagement dans la maiſon de ſon pere en province, & l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde; vous le trouverez penſant bien ſur les choſes honnêtes, & ayant la volonté même auſſi ſaine que la raiſon. Vous lui trouverez du mépris pour le vice, & de l'horreur pour la débauche. Au nom ſeul d'une proſtituée, vous verrez dans ſes yeux le ſcandale de l'innocence. Je ſoutiens qu'il n'y en a pas un qui pût ſe réſoudre à entrer ſeul dans les triſtes demeures de ces malheureuſes, quand même il en ſauroit l'uſage, & qu'il en ſentiroit le beſoin.

A ſix mois de-là, conſiderez de nouveau le même jeune homme; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, ſi ſes plaiſanteries ſur ſa premiere ſimplicité, ſa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il eſt le même & qu'il en rougit. O combien il s'eſt formé dans peu de tems! D'où vient un changement ſi grand & ſi bruſque? Du progrès du temperament? Son tempérament n'eût-il pas fait le même progrès dans la maiſon paternelle, & ſûrement il n'y eût pris ni ce ton, ni ces maximes? Des premiers plaiſirs des ſens? Tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on eſt craintif, inquiet, on fuit le grand jour & le bruit. Les premieres voluptés ſont toujours miſterieuſes; la pudeur les aſſaiſonne & les cache: la premiere maîtreſſe ne rend pas effronté, mais timide. Tout abſorbé dans un état ſi nouveau pour lui, le jeune homme ſe recueille pour le goûter, & tremble toujours de le perdre. S'il eſt bruyant, il n'eſt ni voluptueux ni tendre; tant qu'il ſe vante, il n'a pas joui.

D'autres manieres de penſer ont produit ſeules ces differences. Son cœur eſt encore le même; mais ſes opinions ont changé. Ses ſentimens, plus lents

à

à s'alterer, s'altéreront enfin par elles, & c'est alors seulement qu'il sera véritablement corrompu. A peine est-il entré dans le monde qu'il y prend une seconde éducation toute opposée à la premiere, par laquelle il apprend à mépriser ce qu'il estimoit, & à estimer ce qu'il méprisoit: on lui fait regarder les leçons de ses parens & de ses maîtres, comme un jargon pédantesque, & les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il se croit obligé par honneur à changer de conduite; il devient entreprenant sans desirs & fat par mauvaise honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaises, & se pique de débauche sans savoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune Officier aux Gardes-Suisses qui s'ennuyoit beaucoup des plaisirs bruyans de ses camarades, & n'osoit s'y refuser de peur d'être moqué d'eux. „ Je „ m'exerce à cela, disoit-il, comme à prendre du „ tabac malgré ma répugnance; le goût viendra „ par l'habitude; il ne faut pas toujours être en- „ fant.

Ainsi donc c'est bien moins de la sensualité, que de la vanité qu'il faut préserver un jeune homme entrant dans le monde; il céde plus aux penchans d'autrui qu'aux siens, & l'amour-propre fait plus de libertins que l'Amour.

Cela posé, je demande s'il en est un sur la terre entiere mieux armé que le mien, contre tout ce qui peut attaquer ses mœurs, ses sentimens, ses principes? s'il en est un plus en état de résister au torrent? Car, contre quelle séduction n'est-il pas en défense? Si ses desirs l'entraînent vers le sexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & son cœur préoccupé le retient. Si ses sens l'agitent & le pressent, où trouvera-t-il à les contenter? L'horreur de l'adultere & de la débauche l'éloigne également des filles publiques

ques & des femmes mariées, & c'eſt toujours par l'un de ces deux états que commencent les déſordres de la Jeuneſſe. Une fille à marier peut être coquette: mais elle ne ſera pas effrontée, elle n'ira pas ſe jetter à la tête d'un jeune homme qui peut l'épouſer s'il la croit ſage; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la ſurveiller. Emile de ſon côté ne ſera pas tout-à-fait livré à lui-même; tous deux auront, au moins, pour gardes, la crainte & la honte, inſéparables des premiers déſirs; ils ne paſſeront point tout d'un coup aux dernieres familiarités, & n'auront pas le tems d'y venir par degrés ſans obſtacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déjà pris leçon de ſes camarades, qu'il ait appris d'eux à ſe moquer de ſa retenue, à devenir inſolent à leur imitation. Mais quel homme au monde eſt moins imitateur qu'Emile? Quel homme ſe mene moins par le ton plaiſant, que celui qui n'a point de préjugés & ne ſait rien donner à ceux des autres? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les moqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe; car le ridicule n'eſt à ſes yeux que la raiſon des ſots, & rien ne rend plus inſenſible à la raillerie, que d'être au-deſſus de l'opinion. Au lieu de plaiſanteries, il lui faut des raiſons, & tant qu'il en ſera-là, je n'ai pas peur que de jeunes foux me l'enlevent; j'ai pour moi la conſcience & la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt ans eſt auſſi quelque choſe: on ne lui fera jamais croire que je l'aye ennuyé de vaines leçons; &, dans un cœur droit & ſenſible, la voix d'un ami fidele & vrai ſaura bien effacer les cris de vingt ſéducteurs. Comme il n'eſt alors queſtion que de lui montrer qu'ils le trompent, & qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant; j'affecterai d'être toujours ſimple, mais grave & clair dans mes raiſonnemens, afin qu'il ſente que c'eſt moi qui le traite

traite en homme. Je lui dirai: „ vous voyez que „ votre ſeul intérêt, qui eſt le mien, dicte mes dis- „ cours, je n'en peux avoir aucun autre; mais pour- „ quoi ces jeunes gens veulent-ils vous perſuader? „ C'eſt qu'ils veulent vous ſéduire: ils ne vous ai- „ ment point, ils ne prennent aucun intérêt à vous; „ ils ont pour tout motif, un dépit ſecret de voir „ que vous valez mieux qu'eux; ils veulent vous ra- „ baiſſer à leur petite meſure, & ne vous repro- „ chent de vous laiſſer gouverner, qu'afin de vous „ gouverner eux-mêmes. Pouvez-vous croire qu'il „ y eût à gagner pour vous dans ce changement? „ leur ſageſſe eſt-elle donc ſi ſupérieure, & leur at- „ tachement d'un jour eſt-il plus fort que le mien? „ Pour donner quelque poids à leur ralllerie, il fau- „ droit en pouvoir donner à leur autorité, & quelle „ expérience ont-ils pour élever leurs maximes au- „ deſſus des nôtres? ils n'ont fait qu'imiter d'autres „ étourdis, comme ils veulent être imités à leur „ tour. Pour ſe mettre au-deſſus des prétendus „ préjugés de leurs peres, ils s'aſſerviſſent à ceux „ de leurs camarades; je ne vois point ce qu'ils ga- „ gnent à cela, mais je vois qu'ils y perdent ſûre- „ ment deux grands avantages; celui de l'affection „ paternelle, dont les conſeils ſont tendres & ſince- „ res, & celui de l'expérience qui fait juger de ce „ qu'on connoît; car les peres ont été enfans, & les „ enfans n'ont pas été peres.

„ Mais les croyez-vous ſinceres au moins dans „ leurs folles maximes? Pas même cela, cher Emi- „ le; ils ſe trompent pour vous tromper, ils ne ſont „ point d'accord avec eux-mêmes. Leur cœur les „ dément ſans ceſſe, & ſouvent leur bouche les con- „ tredit. Tel d'entr'eux tourne en dériſion tout ce „ qui eſt honnête, qui ſeroit au déſeſpoir que ſa „ femme penſât comme lui. Tel autre pouſſera cet- „ te indifference de mœurs, juſqu'à celles de la

„ femme qu'il n'a point encore, ou pour comble „ d'infamie, à celles de la femme qu'il a déjà; mais „ allez plus loin, parlez-lui de sa mere, & voyez „ s'il passera volontiers pour être un enfant d'adul„ tere & le fils d'une femme de mauvaise vie, pour „ prendre à faux le nom d'une famille, pour en vo„ ler le patrimoine à l'héritier naturel; enfin s'il se „ laissera patiemment traiter de bâtard! Qui d'en„ tr'eux voudra qu'on rende à sa fille le déshonneur „ dont il couvre celle d'autrui? il n'y en a pas un „ qui n'attentât même à votre vie, si vous adoptiez „ avec lui, dans la pratique, tous les principes qu'il „ s'efforce de vous donner. C'est ainsi qu'ils décé„ lent enfin leur inconséquence, & qu'on sent qu'au„ cun d'eux ne croit ce qu'il dit. Voilà des raisons, „ cher Emile, pesez les leurs, s'ils en ont, & com„ parez. Si je voulois user comme eux de mépris „ & de raillerie, vous les verriez prêter le flanc au „ ridicule, autant, peut-être, & plus que moi. „ Mais je n'ai pas peur d'un examen sérieux. Le „ triomphe des moqueurs est de courte durée; la „ vérité demeure, & leur rire insensé s'évanouit. „

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Emile peut être docile? Que nous pensons differemment! Moi je ne conçois pas comment il a pu l'être à dix; car quel prise avois-je sur lui à cet âge? Il m'a fallu quinze ans de soins pour me ménager cette prise. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé; il l'est maintenant assez pour être docile, il reconnoît la voix de l'amitié, & il sait obéir à la raison. Je lui laisse, il est vrai, l'apparence de l'indépendance; mais jamais il ne me fut mieux assujetti, car il l'est parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de sa volonté, je le suis demeuré de sa personne; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laisse quelquefois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quit-

quittant je l'embraſſe, & je lui dis d'un air aſſuré: Emile, je te confie à mon ami, je te livre à ſon cœur honnête; c'eſt lui qui me répondra de toi.

Ce n'eſt pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections ſaines qui n'ont reçu nulle altération précédente, & d'effacer des principes derivés immédiatement des premieres lumieres de la raiſon. Si quelque changement s'y fait durant mon abſence, elle ne ſera jamais aſſez longue; il ne ſaura jamais aſſez bien ſe cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, & que je ne ſois pas à tems d'y porter remede. Comme on ne ſe déprave pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à diſſimuler; & ſi jamais homme eſt mal-adroit en cet art, c'eſt Emile, qui n'eut de ſa vie une ſeule occaſion d'en uſer.

Par ces ſoins, & d'autres ſemblables, je le crois ſi bien garanti des objets étrangers & des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaiſe ſociété de Paris, que ſeul dans ſa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquiétude de ſon âge. On a beau faire, de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux & le ſeul qu'on ne peut écarter, c'eſt lui-même: cet ennemi, pourtant, n'eſt dangereux que par notre faute; car comme je l'ai dit mille fois, c'eſt par la ſeule imagination que s'éveillent les ſens. Leur beſoin proprement n'eſt point un beſoin phyſique; il n'eſt pas vrai que ce ſoit un vrai beſoin. Si jamais objet laſcif n'eût frappé nos yeux, ſi jamais idée déshonnête ne fût entrée dans notre eſprit, jamais, peut-être, ce prétendu beſoin ne ſe fût fait ſentir à nous, & nous ſerions demeurés chaſtes ſans tentations, ſans efforts & ſans mérite. On ne ſait pas quelles fermentations ſourdes certaines ſituations & certains ſpectacles excitent dans le ſang de la Jeuneſſe, ſans qu'elle ſache démêler elle-même la cauſe de cette premiere inquiétude, qui n'eſt pas facile à cal-

calmer, & qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante crise & à ses causes prochaines ou éloignées, plus je me persuade qu'un solitaire élevé dans un désert sans livres, sans instructions & sans femmes, y mourroit vierge à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'est pas ici question d'un sauvage de cette espece. En élevant un homme parmi ses semblables, & pour la société, il est impossible, il n'est pas même à propos, de le nourrir toujours dans cette salutaire ignorance; & ce qu'il y a de pis pour la sagesse, est d'être savant à demi. Le souvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquises, nous suivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus séduisantes que les objets mêmes, & rendent la solitude aussi funeste à celui qui les y porte, qu'elle est utile à celui qui s'y maintient toujours seul.

Veillez donc avec soin sur le jeune homme, il pourra se garantir de tout le reste; mais c'est à vous de le garantir de lui. Ne le laissez seul ni jour ni nuit; couchez, tout au moins, dans sa chambre. Défiez vous de l'instinct si-tôt que vous ne vous y bornez plus; il est bon tant qu'il agit seul, il est suspect dès qu'il se mêle aux institutions des hommes; il ne faut pas le détruire, il faut le regler, & cela, peut-être, est plus difficile que de l'anéantir. Il seroit très-dangereux qu'il apprît à votre éleve à donner le change à ses sens, & à suppléer aux occasions de les satisfaire; s'il connoît une fois ce dangereux supplément, il est perdu. Dès-lors il aura toujours le corps & le cœur énervés, il portera jusqu'au tombeau les tristes effets de cette habitude, la plus funeste à laquelle un jeune homme puisse être assujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore.... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Emile, je te plains, mais je ne ba-

lan-

lancerai pas un moment, je ne souffrirai point que la fin de la Nature soit éludée. S'il faut qu'un tiran te subjugue, je te livre par préférence à celui dont je peux te délivrer; quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus aisément aux femmes qu'à toi.

Jusqu'à vingt ans le corps croît, il a besoin de toute sa substance; la continence est alors dans l'ordre de la Nature, & l'on n'y manque guere qu'aux dépens de sa constitution. Depuis vingt ans la continence est un devoir de morale; elle importe pour apprendre à régner sur soi-même, à rester le maître de ses appétits, mais les devoirs moraux ont leurs modifications, leurs exceptions, leurs régles. Quand la foiblesse humaine rend une alternative inévitable, de deux maux préferons le moindre; en tout état de cause il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'est plus de mon éleve que je parle ici, c'est du vôtre. Ses passions que vous avez laissé fermenter vous subjuguent; cédez-leur donc ouvertement, & sans lui déguiser sa victoire. Si vous savez la lui montrer dans son jour, il en sera moins fier que honteux, & vous vous ménagerez le droit de le guider durant son égarement, pour lui faire, au moins, éviter les précipices. Il importe que le disciple ne fasse rien que le maître ne le sache & ne le veuille, pas même ce qui est mal; & il faut cent fois mieux que le gouverneur approuvè une faute & se trompe, que s'il étoit trompé par son éleve, & que la faute se fît sans qu'il en sût rien. Qui croit devoir fermer les yeux sur quelque chose, se voit bientôt forcé de les fermer sur tout; le premier abus toleré en amene un autre, & cette chaîne ne finit plus qu'au renversement de tout ordre & au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déjà combattue, mais qui ne sortira jamais des petits esprits, c'est d'affec-

ter toujours la dignité magiſtrale, & de vouloir paſſer pour un homme parfait dans l'eſprit de ſon diſciple. Cette méthode eſt à contre-ſens. Comment ne voyent-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité ils la détruiſent, que pour faire écouter ce qu'on dit il faut ſe mettre à la place de ceux à qui l'on s'adreſſe, & qu'il faut être homme pour ſavoir parler au cœur humain? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne perſuadent; on ſe dit toujours qu'il leur eſt bien aiſé de combattre des paſſions qu'ils ne ſentent pas. Montrez vos foibleſſes à votre éleve, ſi vous voulez le guerir des ſiennes; qu'il voye en vous les mêmes combats qu'il éprouve, qu'il apprenne à ſe vaincre à votre exemple, & qu'il ne diſe pas comme les autres: Ces vieillards dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards, & parce que tous leurs deſirs ſont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montagne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey combien de fois, dans ſes négociations d'Allemagne, il s'étoit enivré pour le ſervice du Roi. Je demanderois volontiers au gouverneur de certain jeune homme combien de fois il eſt entré dans un mauvais lieu pour le ſervice de ſon éleve. Combien de fois? je me trompe. Si la premiere n'ôte à jamais au libertin le deſir d'y rentrer, s'il n'en rapporte le repentir & la honte, s'il ne verſe dans votre ſein des torrens de larmes, quittez-le à l'inſtant; il n'eſt qu'un monſtre, ou vous n'êtes qu'un imbécille; vous ne lui ſervirez jamais à rien. Mais laiſſons ces expédiens extrêmes auſſi triſtes que dangereux, & qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'expoſer au ſcandale des mœurs du ſiécle! Ces précautions ſont pénibles, mais elles ſont indiſpenſables: c'eſt la négligence en ce

point

point qui perd toute la Jeuneſſe; c'eſt par le déſordre du premier âge que les hommes dégénerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils ſont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leur corps uſés ont été corrompus de bonne heure; à peine leur reſte-t-il aſſez de vie pour ſe mouvoir. Leurs ſubtiles penſées marquent des eſprits ſans étoffe, ils ne ſavent rien ſentir de grand & de noble; ils n'ont ni ſimplicité ni vigueur. Abjects en toutes choſes, & baſſement méchans, ils ne ſont que vains, fripons, faux; ils n'ont pas même aſſez de courage pour être d'illuſtres ſcélérats. Tels ſont les mépriſables hommes que forme la crapule de la Jeuneſſe; s'il s'en trouvoit un ſeul qui ſût être tempérant & ſobre, qui ſût, au milieu d'eux, préſerver ſon cœur, ſon ſang, ſes mœurs de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraſeroit tous ces inſectes, & deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut a reſter le ſien.

Pour peu que la naiſſance ou la fortune eût fait pour Emile, il ſeroit cet homme s'il vouloit l'être: mais il les mépriſeroit trop pour daigner les aſſervir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoître, & pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puiſſe être né, dans quelque ſociété qu'il commence à s'introduire, ſon début ſera ſimple & ſans éclat; à Dieu ne plaiſe qu'il ſoit aſſez malheureux pour y briller: les qualités qui frapent au premier coup d'œil ne ſont pas les ſiennes, il ne les a ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix au jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne ſe ſoucie point qu'on l'eſtime avant que de le connoître. Sa maniere de ſe préſenter n'eſt ni modeſte ni vaine, elle eſt naturel-

le & vraie; il ne connoît ni gêne, ni déguisement, & il est au milieu d'un cercle, ce qu'il est seul & sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne? Tout au contraire; si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien, vivant avec eux? Il ne les préfere point à lui dans ses manieres, parce qu'il ne les prefere pas à lui dans son cœur; mais il ne leur montre pas, non plus, une indifference qu'il est bien éloigné d'avoir: s'il n'a pas les formules de la politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne, il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, si, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie; car, il en coûtera moins à mon jeune homme de rester debout volontairement, que de voir l'autre y rester par force.

Quoiqu'en géneral Emile n'estime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit sur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laisse les biens de l'opinion dont ils se contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'est donc point disputeur, ni contredisant; il n'est pas, non plus, complaisant & flatteur; il dit son avis sans combattre celui de personne, parce qu'il aime la liberté par-dessus toute chose, & que la franchise en est un des plus beaux droits.

Il parle peu parce qu'il ne se soucie guere qu'on s'occupe de lui; par la même raison, il ne dit que des choses utiles: autrement, qu'est-ce qui l'engageroit à parler? Emile est trop instruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient nécessairement, ou de la prétention à l'esprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles,

les, dont on croit ſottement que les autres ſont autant de cas que nous. Celui qui connoît aſſez de choſes, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop; car il ſait apprécier auſſi l'attention qu'on lui donne, & l'interêt qu'on peut prendre à ſes diſcours. Géneralement les gens qui ſavent peu, parlent beaucoup, & les gens qui ſavent beaucoup, parlent peu: il eſt ſimple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il ſait, & le diſe à tout le monde. Mais un homme inſtruit, n'ouvre pas aiſément ſon répertoire: il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui; il ſe taît.

Loin de choquer les manieres des autres, Emile s'y conforme aſſez volontiers; non, pour paroître inſtruit des uſages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais au contraire, de peur qu'on ne le diſtingue, pour éviter d'être apperçu; & jamais il n'eſt plus à ſon aiſe, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore abſolument les manieres: il n'eſt pas pour cela timide & craintif; s'il ſe dérobe, ce n'eſt point par embarras, c'eſt que pour bien voir il faut n'être pas vu: car ce qu'on penſe de lui, ne l'inquiette guere, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de ſang-froid, il ne ſe trouble point par la mauvaiſe honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de ſon mieux ce qu'il fait; & toujours tout à lui pour bien obſerver les autres, il ſaiſit les uſages avec une aiſance que ne peuvent avoir les eſclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'uſage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, ſur ſa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il eſt ferme & non ſuffiſant; ſes manieres ſont libres & non dédaigneuſes: l'air inſo-

lent n'appartient qu'aux esclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans son maintien: cette affectation est bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en imposer que par-là. Je lis dans un livre, qu'un étranger se présentant un jour dans la salle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. *Je suis Anglois*, répond l'étranger. *Vous Anglois*? réplique le danseur; *vous sériez de cette Isle où les Citoyens ont part à l'administration publique, & sont une portion de la puissance souveraine* *. *Non, Monsieur; ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un Electeur.*

Je ne sais, si ce jugement montre une grande connoissance du vrai rapport qui est entre le caractere d'un homme & son exterieur. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danser, j'aurois pensé tout le contraire. J'aurois dit: *cet Anglois n'est pas courtisan; je n'ai jamais oüi dire que les courtisans eussent le front baissé, & la démarche incertaine: un homme timide chez un danseur, pourroit bien ne l'être pas dans la Chambre des Communes.* Assurément ce M. Marcel-là doit prendre ses compatriotes pour autant de Romains!

Quand on aime on veut être aimé; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raison,

* Comme s'il y avoit des Citoyens qui ne fussent pas membres de la Cité, & qui n'eussent pas, comme tels, part à l'autorité souveraine! Mais les François ayant jugé à propos d'usurper ce respectable nom de Citoyens, dû jadis aux membres des Cités Gauloises, en ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien. Un homme qui vient de m'écrire beaucoup de bêtises contre la nouvelle Héloïse, a orné sa signature du titre de *Citoyen de Paimbeuf*, & a cru me faire une excellente plaisanterie.

raiſon, il veut plaire aux femmes. Son âge, ſes mœurs, ſon projet, tout concourt à nourrir en lui ce deſir. Je dis ſes mœurs, car elles y font beaucoup; les hommes qui en ont, ſont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas comme les autres, je ne ſais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empreſſement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande à la Nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raiſons d'y réſiſter! Pour auprès d'elles, je crois qu'il ſera quelquefois timide & embarraſſé; mais ſûrement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop ſouvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reſte, ſon empreſſement changera ſenſiblement de forme ſelon les états. Il ſera plus modeſte & plus reſpectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue l'objet de ſes recherches, & c'eſt toujours à ce qui les lui rappelle, qu'il marque le plus d'attention.

Perſonne ne ſera plus exact à tous les égards fondés ſur l'ordre de la Nature, & même ſur le bon ordre de la ſociété; mais les premiers ſeront toujours préferés aux autres, & il reſpectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un Magiſtrat de ſon âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des ſociétés où il ſe trouvera, il ſera toujours un des plus modeſtes, non par la vanité de paroître humble, mais par un ſentiment naturel & fondé ſur la raiſon. Il n'aura point l'impertinent ſavoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuſer la compagnie, parle plus haut que les ſages, & coupe la parole aux anciens: il n'autoriſera point, pour ſa part, la réponſe d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préferoit de ſon ſiécle,

ou

ou de celui-ci. *Sire, j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, & il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans.*

Ayant une ame tendre & sensible, mais n'apréciant rien sur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il se souciera peu d'en être considéré. D'où il suit qu'il sera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faste, & qu'il sera plus touché d'une caresse, que de mille éloges. Par les mêmes raisons, il ne négligera ni ses manieres, ni son maintien, il pourra même avoir quelque recherche dans sa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre sa figure plus agréable; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enseigne de la richesse ne souillera son ajustement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'est qu'un effet de sa premiere éducation. On nous fait un grand mistere de l'usage du monde, comme si dans l'âge où l'on prend cet usage, on ne le prenoit pas naturellement, & comme si ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ses premieres loix ? La veritable politesse consiste à marquer de la bienveuillance aux hommes ; elle se montre sans peine quand on en a ; c'est pour celui qui n'en a pas, qu'on est forcé de réduire en art ses apparences.

Le plus malheureux effet de la politesse d'usage, est d'enseigner l'art de se passer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inspire dans l'éducation l'humanité & la bienfaisance, nous aurons la politesse, ou nous n'en aurons plus besoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête-homme & le citoyen ; nous n'aurons pas besoin de recourir à la fausseté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il suffira d'être bon; au lieu d'être faux pour flatter les foiblesses des autres, il suffira d'être indulgent.

Ceux

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en seront ni enorgueillis, ni corrompus; ils n'en seront que reconnoissans, & en deviendront meilleurs *.

Il me semble que si quelque éducation doit produire l'espece de politesse qu'exige ici M. Duclos, c'est celle dont j'ai tracé le plan jusqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes si differentes, Emile ne sera point comme tout le monde, & Dieu le préserve de l'être jamais; mais en ce qu'il sera différent des autres, il ne sera ni fâcheux, ni ridicule; la difference sera sensible sans être incomode. Emile sera, si l'on veut, un aimable étranger. D'abord on lui pardonnera ses singularités, en disant: *il se formera.* Dans la suite on sera tout accoutumé à ses manieres, & voyant qu'il n'en change pas, on les lui pardonnera encore, en disant: *il est fait ainsi.*

Il ne sera point fêté comme un homme aimable, mais on l'aimera sans savoir pourquoi; personne ne vantera son esprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'esprit; le sien sera net & borné, il aura le sens droit, & le jugement sain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne sauroit se piquer d'esprit. Je lui ai fait sentir que toutes les idées salutaires & vraiment utiles aux hommes ont été les premieres connues, qu'elles sont de tous tems les seuls vrais liens de la société, & qu'il ne reste aux esprits transcendans qu'à se distinguer par des idées pernicieuses & funestes au genre-humain. Cette maniere de se faire admirer ne le touche guere: il sait où il doit trouver le bonheur de sa vie, & en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La sphere de ses connoissances ne s'étend pas plus loin que

* Considerations sur les mœurs de ce siécle, par M. Duclos, p. 65.

que ce qui eſt profitable. Sa route eſt étroite & bien marquée ; n'étant point tenté d'en ſortir, il reſte confondu avec ceux qui la ſuivent, il ne veut ni s'égarer, ni briller. Emile eſt un homme de bon ſens, & ne veut pas être autre choſe : on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le deſir de plaire ne le laiſſe plus abſolument indifferent ſur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui ſe rapporte immédiatement à ſa perſonne, ſans ſe ſoucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de le vouloir faire mieux qu'un autre. A la courſe il voudra être le plus léger, à la lutte le plus fort, au travail le plus habile, aux jeux d'adreſſe le plus adroit; mais il recherchera peu les avantages qui ne ſont pas clairs par eux-mêmes, & qui ont beſoin d'être conſtatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus d'eſprit qu'un autre, de parler mieux, d'être plus ſavant, &c. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la perſonne, comme d'être d'une plus grande naiſſance, d'être eſtimé plus riche, plus en crédit, plus conſideré, d'en impoſer par un plus grand faſte.

Aimant les hommes parce qu'ils ſont ſes ſemblables, il aimera ſur-tout ceux qui lui reſſemblent le plus, parce qu'il ſe ſentira bon, & jugeant de cette reſſemblance par la conformité des goûts dans les choſes morales, dans tout ce qui tient au bon caractere, il ſera fort aiſe d'être approuvé. Il ne ſe dira pas préciſément, je me réjouis parce qu'on m'approuve, mais, je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent ſe font honneur ; tant qu'ils jugeront auſſi ſainement, il ſera beau d'obtenir leur eſtime.

Etu-

Etudiant les hommes par leurs mœurs dans le monde comme il les étudioit ci-devant par leurs passions dans l'Histoire, il aura souvent lieu de réfléchir sur ce qui flatte ou choque le cœur humain. Le voilà philosophant sur les principes du goût, & voilà l'étude qui lui convient durant cette époque.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, & plus on s'égare; le goût n'est que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre. Sortez de-là, vous ne savez plus ce que c'est que le goût. Il ne s'ensuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres; car bien que la pluralité juge sainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle sur tous; & bien que le concours des goûts les plus géneraux fasse le bon goût, il y a peu de gens de goût; de même qu'il y a peu de belles personnes, quoique l'assemblage des traits les plus communs fasse la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on aime parce qu'il nous est utile, ni de ce qu'on hait parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que sur les choses indifferentes, ou d'un interêt d'amusement, tout au plus, & non sur celles qui tiennent à nos besoins; pour juger de celles-ci le goût n'est pas nécessaire, le seul appétit suffit. Voilà ce qui rend si difficiles, & ce semble si arbitraires, les pures décisions du goût; car hors l'instinct qui le détermine, on ne voit plus la raison de ces décisions. On doit distinguer encore ses loix dans les choses morales, & ses loix dans les choses physiques. Dans celles-ci, les principes du goût semblent absolument inexpliquables; mais il importe d'observer qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation *: ainsi l'on ex-

* Cela est prouvé dans un essai sur le *principe de la mélodie*, qu'on trouvera dans le recueil de mes écrits.

explique des beautés qui paroissent physiques, & qui ne le sont réellement point. J'ajouterai que le goût a des régles locales, qui le rendent en mille choses dépendant des climats, des mœurs, du gouvernement, des choses d'institution; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au sexe, au caractere, & que c'est en ce sens qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Le goût est naturel à tous les hommes; mais ils ne l'ont pas tous en même mesure, il ne se développe pas dans tous au même degré, & dans tous il est sujet à s'alterer par diverses causes. La mesure du goût qu'on peut avoir dépend de la sensibilité qu'on a reçue; sa culture & sa forme dépendent des sociétés où l'on a vécu. Premierement il faut vivre dans des sociétés nombreuses pour faire beaucoup de comparaisons: secondement il faut des sociétés d'amusement & d'oisiveté; car dans celles d'affaires on a pour régle, non le plaisir, mais l'interêt: en troisiéme lieu il faut des sociétés où l'inégalité ne soit pas trop grande, où la tirannie de l'opinion soit moderée, & où régne la volupté plus que la vanité: car dans le cas contraire la mode étouffe le goût, & l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui distingue.

Dans ce dernier cas il n'est plus vrai que le bon goût est celui du plus grand nombre. Pourquoi cela? Parce que l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle; elle approuve, non ce qui est bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les tems, faites que chaque homme ait son propre sentiment; & ce qui est le plus agréable en soi aura toujours la pluralité des suffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modeles du goût sont dans la Nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux sont défigurés. C'est

alors

alors des objets que nous aimons que nous tirons nos modeles ; & le beau de fantaisie, sujet au caprice & à l'autorité, n'est plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident sont les artistes, les grands, les riches ; & ce qui les guide eux-mêmes, est leur interêt ou leur vanité: ceux-ci pour étaler leur richesse, & les autres pour en profiter cherchent, à l'envi, de nouveaux moyens de dépense. Par-là le grand luxe établit son empire, & fait aimer ce qui est difficile & coûteux ; alors le prétendu beau, loin d'imiter la Nature, n'est tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais goût sont inséparables. Par-tout où le goût est dispendieux, il est faux.

C'est sur-tout dans le commerce des deux sexes que le goût, bon ou mauvais, prend sa forme ; sa culture est un effet nécessaire de l'objet de cette société. Mais quand la facilité de jouir attiédit le desir de plaire, le goût doit dégénerer ; & c'est-là, ce me semble, une autre raison des plus sensibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques, & qui tiennent au jugement des sens ; celui des hommes dans les choses morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes seront ce qu'elles doivent être, elles se borneront aux choses de leur compétence, & jugeront toujours bien ; mais depuis qu'elles se sont établies les arbitres de la litterature, depuis qu'elles se sont mises à juger les livres & à en faire à toute force, elles ne se connoissent plus à rien. Les auteurs qui consultent les savantes sur leurs ouvrages, sont toujours sûrs d'être mal conseillés: les galans qui les consultent sur leur parure sont toujours ridiculement mis. J'aurai bientôt occasion de parler des vrais talens de ce sexe, de la maniere de les cultiver, & des choses, sur les-

quelles ſes déciſions doivent alors être écoutées.

Voilà les conſiderations élémentaires que je poſerai pour principes en raiſonnant avec mon Emile ſur une matiere qui ne lui eſt rien moins qu'indifferente dans la circonſtance où il ſe trouve, & dans la recherche dont il eſt occupé; & à qui doit-elle être indifferente? La connoiſſance de ce qui peut être agréable ou déſagréable aux hommes n'eſt pas ſeulement néceſſaire à celui qui a beſoin d'eux, mais encore à celui qui veut leur être utile; il importe même de leur plaire pour les ſervir; & l'art d'écrire n'eſt rien moins qu'une étude oiſeuſe, quand on l'employe à faire écouter la vérité.

Si, pour cultiver le goût de mon diſciple, j'avois à choiſir entre des pays où cette culture eſt encore à naître, & d'autres où elle auroit déjà dégéneré, je ſuivrois l'ordre rétrograde, je commencerois ſa tournée par ces derniers, & je finirois par les premiers. La raiſon de ce choix eſt que le gout ſe corrompt par une délicateſſe exceſſive, qui rend ſenſible à des choſes que le gros des hommes n'apperçoit pas: cette délicateſſe mene à l'eſprit de diſcuſſion; car plus on ſubtiliſe les objets, plus ils ſe multiplient: cette ſubtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il ſe forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les diſputes ſur la préference, la philoſophie & les lumieres s'étendent; & c'eſt ainſi qu'on apprend à penſer. Les obſervations fines ne peuvent guere être faites que par des gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, & que les gens peu accoutumés aux ſociétés nombreuſes y épuiſent leur attention ſur les grands traits. Il n'y a pas, peut-être, à préſent un lieu policé ſur la terre, où le goût général ſoit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'eſt dans cette Capitale que le bon goût ſe cultive; & il paroît peu de livres eſtimés dans l'Europe, dont l'auteur n'ait été ſe former à Paris. Ceux qui penſent qu'il

qu'il suffit de lire les livres qui s'y font, se trompent; on apprend beaucoup plus dans la conversation des auteurs que dans leurs livres; & les auteurs eux-mêmes ne sont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'est l'esprit des sociétés qui developpe une tête pensante, & qui porte la vue aussi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez passer une année à Paris. Bientôt vous serez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne serez jamais rien.

On peut apprendre à penser dans les lieux où le mauvais goût regne; mais il ne faut pas penser comme ceux qui ont ce mauvais goût, & il est bien difficile que cela n'arrive, quand on reste avec eux trop long-tems. Il faut perfectionner par leurs soins l'instrument qui juge, en évitant de l'employer comme eux. Je me garderai de polir le jugement d'Emile jusqu'à l'alterer; & quand il aura le tact assez fin pour sentir & comparer les divers goûts des hommes, c'est sur des objets plus simples que je le ramenerai fixer le sien.

Je m'y prendrai de plus loin encore pour lui conserver un goût pur & sain. Dans le tumulte de la dissipation je saurai me ménager avec lui des entretiens utiles; & les dirigeant toujours sur des objets qui lui plaisent, j'aurai soin de les lui rendre aussi amusans qu'instructifs. Voici le tems de la lecture & des livres agréables. Voici le tems de lui apprendre à faire l'analyse du discours, de le rendre sensible à toutes les beautés de l'éloquence & de la diction. C'est peu de chose d'apprendre les langues pour elles-mêmes, leur usage n'est pas si important qu'on croit; mais l'étude des langues mene à celle de la grammaire générale. Il faut apprendre le Latin pour savoir le François; il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les régles de l'art de parler.

Il y a d'ailleurs une certaine simplicité de goût qui

va au cœur, & qui ne ſe trouve que dans les écrits des anciens. Dans l'éloquence, dans la poëſie, dans toute eſpece de litterature, il les retrouvera, comme dans l'Hiſtoire, abondans en choſes, & ſobres à juger. Nos auteurs, au contraire, diſent peu & prononcent beaucoup. Nous donner ſans ceſſe leur jugement pour loi, n'eſt pas le moyen de former le nôtre. La difference des deux goûts ſe fait ſentir dans tous les monumens & juſques ſur les tombeaux. Les nôtres ſont couverts d'éloges; ſur ceux des anciens on liſoit des faits.

Sta, viator, Heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe ſur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne; car rien n'eſt ſi commun que des Héros parmi nous, mais chez les anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un Héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce Héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale;

J'ai bâti Tarſe & Anchiale en un jour, & maintenant je ſuis mort.

Laquelle dit plus à votre avis? Notre ſtyle lapidaire avec ſon enflure n'eſt bon qu'à ſouffler des nains. Les anciens montroient les hommes au naturel, & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xenophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahiſon dans la retraite des dix mille, *ils moururent*, dit-il, *irréprochables dans la guerre & dans l'amitié.* Voilà tout; mais conſiderez dans cet éloge ſi court & ſi ſimple, de quoi l'auteur devoit avoir le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela raviſſant!

On liſoit ces mots gravés ſur un marbre aux Thermopiles:

Paſſant, va dire à Sparte que nous ſommes morts ici pour obéir à ſes ſaintes loix.

On

On voit bien que ce n'eſt pas l'Académie des inſcriptions qui a compoſé celle-là.

Je ſuis trompé ſi mon éleve, qui donne ſi peu de prix aux paroles, ne porte ſa premiere attention ſur ces differences, & ſi elles n'influent ſur le choix de ſes lectures. Entraîné par la mâle éloquence de Demoſthène, il dira: c'eſt un Orateur; mais en liſant Ciceron, il dira: c'eſt un Avocat.

En général Emile prendra plus de goût pour les livres des anciens que pour les nôtres, par cela ſeul qu'étant les premiers, les anciens ſont les plus près de la Nature, & que leur génie eſt plus à eux. Quoi qu'en aient pu dire la Motte & l'Abbé Terraſſon, il n'y a point de vrai progrès de raiſon dans l'eſpece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre; que tous les eſprits partent toujours du même point, & que le tems qu'on employe à ſavoir ce que d'autres ont penſé étant perdu pour apprendre à penſer ſoi-même, on a plus de lumieres acquiſes & moins de vigueur d'eſprit. Nos eſprits ſont comme nos bras exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes. Fontenelle diſoit que toute cette diſpute ſur les anciens & les modernes ſe réduiſoit à ſavoir, ſi les arbres d'autrefois étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. Si l'agriculture avoit changé, cette queſtion ne ſeroit pas impertinente à faire.

Après l'avoir ainſi fait remonter aux ſources de la pure litterature, je lui en montre auſſi les égoûts dans les réſervoirs des modernes compilateurs; journaux, traductions, dictionnaires; il jette un coup d'œil ſur tout cela, puis le laiſſe pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des Académies; je lui fais remarquer que chacun de ceux qui les compoſent vaut toujours mieux ſeul qu'avec le corps; là-deſſus il tirera de

lui-même la conséquence de l'utilité de tous ces beaux établissemens.

Je le mene aux spectacles pour étudier, non les mœurs, mais le goût; car c'est-là sur-tout qu'il se montre à ceux qui savent réfléchir. Laissez les préceptes & la morale, lui dirois-je; ce n'est pas ici qu'il faut les apprendre. Le théâtre n'est pas fait pour la vérité; il est fait pour flatter, pour amuser les hommes; il n'y a point d'école où l'on apprenne si bien l'art de leur plaire, & d'interesser le cœur humain. L'étude du théâtre mene à celle de la poësie; elles ont exactement le même objet. Qu'il ait une étincelle de goût pour elle, avec quel plaisir il cultivera les langues des Poëtes, le Grec, le Latin, l'Italien! Ces études seront pour lui des amusemens sans contrainte, & n'en profiteront que mieux; elles lui seront délicieuses dans un âge & des circonstances où le cœur s'interesse avec tant de charme à tous les genres de beautés faits pour le toucher. Figurez-vous d'un côté mon Emile, & de l'autre un polisson de collége lisant le quatriéme livre de l'Eneïde, ou Tibulle, ou le banquet de Platon; quelle difference! Combien le cœur de l'un est remué de ce qui n'affecte pas même l'autre. O bon jeune homme! arrête, suspends ta lecture, je te vois trop ému: je veux bien que le langage de l'amour te plaise, mais non pas qu'il t'égare; sois homme sensible, mais sois homme sage. Si tu n'es que l'un des deux, tu n'es rien. Au reste, qu'il réussisse ou non dans les langues mortes, dans les belles-lettres, dans la poësie, peu m'importe. Il n'en vaudra pas moins s'il ne sait rien de tout cela, & ce n'est pas de tous ces badinages qu'il s'agit dans son éducation.

Mon principal objet, en lui apprenant à sentir & aimer le beau dans tous les genres, est d'y fixer ses affections & ses goûts, d'empêcher que ses appetits

na-

naturels ne s'alterent, & qu'il ne cherche un jour dans sa richesse les moyens d'être heureux, qu'il doit trouver plus près de lui. J'ai dit ailleurs que le goût n'étoit que l'art de se connoître en petites choses, & cela est très-vrai; mais puisque c'est d'un tissu de petites choses que dépend l'agrément de la vie, de tels soins ne sont rien moins qu'indifferens; c'est par eux que nous apprenons à la remplir des biens mis à notre portée, dans toute la vérité qu'ils peuvent avoir pour nous. Je n'entends point ici les biens moraux qui tiennent à la bonne disposition de l'ame, mais seulement ce qui est de sensualité, de volupté réelle, mis à part les préjugés & l'opinion.

Qu'on me permette, pour mieux développer mon idée, de laisser un moment Emile, dont le cœur pur & sain ne peut plus servir de régle à personne, & de chercher en moi-même un exemple plus sensible & plus rapproché des mœurs du Lecteur.

Il y a des états qui semblent changer la Nature & refondre, soit en mieux, soit en pis, les hommes qui les remplissent. Un poltron devient brave en entrant dans le régiment de Navarre; ce n'est pas seulement dans le militaire que l'on prend l'esprit du Corps, & ce n'est pas toujours en bien que ses effets se font sentir. J'ai pensé cent fois, avec effroi, que si j'avois le malheur de remplir aujourd'hui tel emploi que je pense en certain pays, demain je serois presque inévitablement tiran, concussionnaire, destructeur du peuple, nuisible au Prince, ennemi par état de toute humanité, de toute équité, de toute espece de vertu.

De même, si j'étois riche, j'aurois fait tout ce qu'il faut pour le devenir; je serois donc insolent & bas, sensible & délicat pour moi seul, impitoyable & dur poür tout le monde, spectateur dédaigneux des miseres de la canaille; car je ne donnerois plus d'autre nom aux indigens, pour faire oublier qu'au-

trefois je fus de leur classe. Enfin je ferois de ma fortune l'instrument de mes plaisirs dont je serois uniquement occupé; & jusques-là, je serois comme tous les autres.

Mais en quoi je crois que j'en differerois beaucoup, c'est que je serois sensuel & voluptueux plutôt qu'orgueilleux & vain, & que je me livrerois au luxe de mollesse, bien plus qu'au luxe d'ostentation. J'aurois même quelque honte d'étaler trop ma richesse, & je croirois toujours voir l'envieux que j'écraserois de mon faste, dire à ses voisins à l'oreille; *voilà un fripon qui a grand' peur de n'être pas connu pour tel !*

De cette immense profusion de biens qui couvtent la terre, je chercherois ce qui m'est le plus agréable, & que je puis le mieux m'approprier: pour cela, le premier usage de ma richesse, seroit d'en acheter du loisir & la liberté, à quoi j'ajouterois la santé, si elle étoit à prix; mais comme elle ne s'achette qu'avec la temperance, & qu'il n'y a point, sans la santé, de vrai plaisir dans la vie, je serois temperant par sensualité.

Je resterois toujours aussi près de la Nature qu'il seroit possible, pour flatter les sens que j'ai reçus d'elle; bien sûr que plus elle mettroit du sien dans mes jouissances, plus j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modéle; dans mes appetits, je lui donnerois la préference; dans mes goûts, je la consulterois toujours; dans les mets, je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt, & qui passent par le moins de mains pour parvenir sur nos tables. Je préviendrois les falsifications de la fraude, j'irois audevant du plaisir. Ma sotte & grossiere gourmandise n'enrichiroit point un maître-d'hôtel; il ne me vendroit point au poids de l'or du poison pour du poisson; ma table ne seroit point couverte avec appareil de magnifiques ordures, & de charognes lointaines;

je

je prodiguerois ma propre peine pour ſatisfaire ma ſenſualité, puiſqu'alors cette peine eſt un plaiſir elle-même, & qu'elle ajoute à celui qu'on en attend. Si je voulois goûter un mets du bout du monde, j'irois, comme Apicius, plutôt l'y chercher, que de l'en faire venir: car les mets les plus exquis manquent toujours d'un aſſaiſonnement qu'on n'apporte pas avec eux, & qu'aucun cuiſinier ne leur donne; l'air du climat qui les a produits.

Par la même raiſon, je n'imiterois pas ceux qui ne ſe trouvant bien qu'où ils ne ſont point, mettent toujours les ſaiſons en contradiction avec elles-mêmes, & les climats en contradiction avec les ſaiſons; qui, cherchant l'été en hiver, & l'hiver en été, vont avoir froid en Italie, & chaud dans le Nord; ſans ſonger qu'en croyant fuir la rigueur des ſaiſons, ils la trouvent, dans les lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je reſterois en place, ou je prendrois tout le contre-pied: je voudrois tirer d'une ſaiſon tout ce qu'elle a d'agréable, & d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diverſité de plaiſirs & d'habitudes, qui ne ſe reſſembleroient point, & qui ſeroient toujours dans la Nature; j'irois paſſer l'été à Naples, & l'hiver à Petersbourg; tantôt reſpirant un doux zéphir à demi-couché dans les fraîches grottes de Tarente; tantôt dans l'illumination d'un palais de glace, hors d'haleine & fatigué des plaiſirs du bal.

Je voudrois dans le ſervice de ma table, dans la parure de mon logement, imiter par des ornemens très-ſimples, la variété des ſaiſons, & tirer de chacune toutes ſes délices, ſans anticiper ſur celles qui la ſuivront. Il y a de la peine & non du goût à troubler ainſi l'ordre de la Nature, à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret, dans ſa malédiction, & qui, n'ayant ni qualité, ni ſaveur, ne peuvent ni nourrir l'eſtomac, ni flatter le palais.

Rien n'eſt plus inſipide que les primeurs.; ce n'eſt qu'à grands fraix que tel riche de Paris avec ſes fourneaux & ſes ſerres chaudes vient à bout de n'avoir ſur ſa table toute l'année que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des ceriſes quand il géle, & des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaiſir les goûterois-je, quand mon palais n'a beſoin d'être humecté ni rafraîchi? Dans les ardeurs de la canicule le lourd maron me ſeroit-il fort agréable? le préfererois-je ſortant de la poële, à la groſeille, à la fraiſe, & aux fruits déſalterans qui me ſont offerts ſur la terre ſans tant de ſoins? Couvrir ſa cheminée au mois de janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & ſans odeur, c'eſt moins parer l'hiver que déparer le printems; c'eſt s'ôter le plaiſir d'aller dans les bois chercher la premiere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un ſaiſiſſement de joie; mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la Nature vit encore!

Pour être bien ſervi j'aurois peu de domeſtiques; cela a déjà été dit, & cela eſt bon à redire encore. Un bourgeois tire plus de vrai ſervice de ſon ſeul laquais, qu'un Duc des dix Meſſieurs qui l'entourent. J'ai penſé cent fois qu'ayant à table mon verre à côté de moi, je bois à l'inſtant qu'il me plaît; au lieu que ſi j'avois un grand couvert, il faudroit que vingt voix répétâſſent à boire avant que je puſſe étancher ma ſoif. Tout ce qu'on fait par autrui ſe fait mal, comme qu'on s'y prenne. Je n'enverrois pas chez les Marchands, j'irois moi-meme. J'irois pour que mes gens ne traitâſſent pas avec eux avant moi, pour choiſir plus ſûrement, & payer moins cherement; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui ſe fait hors de chez moi; cela récrée, & quelquefois cela inſtruit: enfin j'irois pour aller, c'eſt toujours quelque choſe: l'ennui commence par la vie trop ſédentaire; quand on va beaucoup, on s'ennuye peu.

peu. Ce ſont de mauvais interpretes qu'un portier & des laquais; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi & le reſte du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carroſſe, comme ſi j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui ſe ſert de ſes jambes ſont toujours prêts, s'ils ſont fatigués ou malades, il le ſait avant tout autre; & il n'a pas peur d'être obligé de garder le logis ſous ce prétexte, quand ſon cocher veut ſe donner du bon tems: en chemin, mille embarras ne le font point ſécher d'impatience, ni reſter en place au moment qu'il voudroit voler. Enfin, ſi nul ne nous ſert jamais ſi bien que nous-mêmes, fût-on plus puiſſant qu'Alexandre & plus riche que Créſus, on ne doit recevoir des autres que les ſervices qu'on ne peut tirer de ſoi.

Je ne voudrois point avoir un palais pour demeure; car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre; toute piece commune n'eſt à perſonne, & la chambre de chacun de mes gens me ſeroit auſſi étrangere que celle de mon voiſin. Les Orientaux, bien que très-voluptueux, ſont tous logés & meublés ſimplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maiſon comme un cabaret. Cette raiſon prend peu ſur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours; mais j'en aurois une differente qui produiroit le même effet. Il me ſembleroit que m'établir avec tant d'appareil dans un lieu ſeroit me bannir de tous les autres, & m'empriſonner, pour ainſi dire, dans mon palais. C'eſt un aſſez beau palais que le monde; tout n'eſt-il pas au riche quand il veut jouir? *Ubi benè, ibi patria*; c'eſt-là ſa deviſe; ſes lares ſont les lieux où l'argent peut tout; ſon pays eſt par-tout où peut paſſer ſon coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonſcrire par des murs & par des portes comme pour n'en ſortir jamais? Une épidémie, une guerre, une ré-

révolte me chaſſe-t-elle d'un lieu? je vais dans un autre, & j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le ſoin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi par tout l'Univers? Pourquoi, ſi preſſé de vivre, m'apprêter de ſi loin des jouiſſances que je puis trouver dès aujourd'hui? L'on ne ſauroit ſe faire un ſort agréable en ſe mettant ſans ceſſe en contradiction avec ſoi. C'eſt ainſi qu'Empédocle reprochoit aux Agrigentins d'entaſſer les plaiſirs comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, & de bâtir comme s'ils ne devoient jamais mourir.

D'ailleurs que me ſert un logement ſi vaſte, ayant ſi peu de quoi le peupler, & moins de quoi le remplir? Mes meubles ſeroient ſimples comme mes goûts; je n'aurois ni gallerie, ni bibliothéque, ſurtout ſi j'aimois la lecture & que je me connuſſe en tableaux. Je ſaurois alors que de telles collections ne ſont jamais complettes, & que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la miſere; il n'y a pas un faiſeur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoît on n'en doit point faire: on n'a guere un cabinet à montrer aux autres, quand on ſait s'en ſervir pour ſoi.

Le jeu n'eſt point un amuſement d'homme riche, il eſt la reſſource d'un déſœuvré; & mes plaiſirs me donneroient trop d'affaires pour me laiſſer bien du tems à ſi mal remplir. Je ne joue point du tout étant ſolitaire & pauvre, ſi ce n'eſt quelquefois aux échecs, & cela de trop. Si j'étois riche je jouerois moins encore, & ſeulement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontent, ni l'être. L'interêt du jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais ſe changer en fureur que dans un eſprit mal-fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu lui ſont toujours moins ſenſibles que les pertes; & comme la forme des jeux moderés, qui en uſe le bénéfice à la

longue,

longue, fait qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains, on ne peut, en raiſonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amuſement où les riſques de toute eſpece ſont contre ſoi. Celui qui nourrit ſa vanité des préférences de la fortune, les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans; & ces préférences ne ſe marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand. Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un eſprit & dans un cœur vuides; & il me ſemble que j'aurois aſſez de ſentiment & de connoiſſances pour me paſſer d'un tel ſupplément. On voit rarement les penſeurs ſe plaire beaucoup au jeu, qui ſuſpend cette habitude ou la tourne ſur d'arides combinaiſons; auſſi l'un des biens, & peut-être le ſeul qu'ait produit le goût des ſciences, eſt d'amortir un peu cette paſſion ſordide: on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu que de s'y livrer. Moi je le combattrois parmi les joueurs, & j'aurois plus de plaiſir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je ſerois le même dans ma vie privée & dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune mît par-tout de l'aiſance, & ne fît jamais ſentir d'inégalité. Le clinquant de la parure eſt incomode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté poſſible, je voudrois être mis de maniere que dans tous les rangs je paruſſe à ma place, & qu'on ne me diſtinguât dans aucun; que ſans affectation, ſans changement ſur ma perſonne, je fuſſe peuple à la Guinguette & bonne compagnie au Palais-Royal. Par-là plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaiſirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leur porte aux manchettes brodées, & ne reçoivent perſonne qu'en dentelle; j'irois donc paſſer ma journée ailleurs: mais ſi ces femmes étoient jeunes & jolies, je pourrois quel-

quelquefois prendre de la dentelle pour y passer la nuit tout au plus.

Le seul lien de mes sociétés seroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caracteres; je m'y livrerois comme homme & non comme riche, je ne souffrirois jamais que leur charme fût empoisonné par l'interêt. Si mon opulence m'avoit laissé quelque humanité, j'étendrois au loin mes services & mes bienfaits; mais je voudrois avoir autour de moi une société & non une cour, des amis & non des protégés; je ne serois point le patron de mes convives, je serois leur hôte. L'indépendance & l'égalité laisseroient à mes liaisons toute la candeur de la bienveuillance; & où le devoir ni l'interêt n'entreroient pour rien, le plaisir & l'amitié feroient seuls la loi.

On n'achette ni son ami, ni sa maîtresse. Il est aisé d'avoir des femmes avec de l'argent; mais c'est le moyen de n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour soit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, par cela seul qu'il paye, ne peut être longtems aimé. Bientôt il payera pour un autre, ou plutôt cet autre sera payé de son argent; & dans ce double lien formé par l'interêt, par la débauche, sans amour, sans honneur, sans vrai plaisir, la femme, avide, infidelle & miserable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le sot qui donne, reste ainsi quitte envers tous les deux. Il seroit doux d'être liberal envers ce qu'on aime, si cela ne faisoit un marché. Je ne connois qu'un moyen de satisfaire ce penchant avec sa maîtresse sans empoisonner l'amour; c'est de lui tout donner, & d'être ensuite nourri par elle. Reste à savoir où est la femme avec qui ce procéde ne fût pas extravagant.

Celui qui disoit: je posséde Laïs sans qu'elle me pos-

posséde, disoit un mot sans esprit. La possession qui n'est pas réciproque n'est rien : c'est tout au plus la possession du sexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'est pas, pourquoi faire une si grande affaire du reste ? Rien n'est si facile à trouver. Un muletier est là-dessus plus près du bonheur qu'un millionaire.

Oh ! si l'on pouvoit développer assez les inconséquences du vice, combien, lorsqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de son compte ! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de se faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de miseres, dont il ne sortira qu'à la mort ? Brutalité, vanité, sottise, erreur & rien davantage. Ce plaisir même n'est pas de la Nature, il est de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puisqu'elle tient au mépris de soi. Celui qui se sent le dernier des hommes, craint la comparaison de tout autre, & veut passer le premier pour être moins odieux. Voyez si les plus avides de ce ragoût imaginaire sont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui seroient plus excusables d'être difficiles ? Non, avec de la figure, du mérite & des sentimens, on craint peu l'expérience de sa maîtresse ; dans une juste confiance, on lui dit : tu connois les plaisirs, n'importe ; mon cœur t'en promêt que tu n'as jamais connus.

Mais un vieux Satyre usé de débauche, sans agrément, sans ménagement, sans égard, sans aucune espece d'honnêteté ; incapable, indigne de plaire à toute femme qui se connoît en gens aimables, croit suppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vîtesse sur l'expérience, & lui donnant la premiere émotion des sens. Son dernier espoir est de plaire à la faveur de la nouveauté ; c'est incontestablement-là le motif secret de cette fantaisie : mais il

se

se trompe, l'horreur qu'il fait n'est pas moins de la Nature, que n'en sont les desirs qu'il voudroit exciter ; il se trompe aussi dans sa folle attente ; cette même Nature a soin de revendiquer ses droits: toute fille qui se vend, s'est déjà donnée, & s'étant donnée à son choix, elle a fait la comparaison qu'il craint. Il achette donc un plaisir imaginaire, & n'en est pas moins abhorré.

Pour moi, j'aurai beau changer étant riche; il est un point où je ne changerai jamais. S'il ne me reste ni mœurs, ni vertu, il me restera du moins quelque goût, quelque sens, quelque délicatesse, & cela me garantira d'user ma fortune en dupe à courir après des chimeres, d'épuiser ma bourse & ma vie à me faire trahir & moquer par des enfans. Si j'étois jeune, je chercherois les plaisirs de la jeunesse, & les voulant dans toute leur volupté, je ne les chercherois pas en homme riche. Si je restois tel que je suis, ce seroit autre chose; je me bornerois prudemment aux plaisirs de mon âge; je prendrois les goûts dont je peux jouir, & j'étoufferois ceux qui ne seroient plus que mon supplice. Je n'irois point offrir ma barbe grise aux dédains railleurs des jeunes filles; je ne supporterois point de voir mes dégoûtantes caresses leur faire soulever le cœur, de leur préparer à mes dépens les récits les plus ridicules, de les imaginer décrivant les vilains plaisirs du vieux singe, de maniere à se venger de les avoir endurés. Que si des habitudes mal combattues avoient tourné mes anciens desirs en besoins, j'y satisferois peut-être, mais avec honte, mais en rougissant de moi. J'ôterois la passion du besoin, je m'assortirois le mieux qu'il me seroit possible, & m'en tiendrois-là; je ne me ferois plus une occupation de ma foiblesse, & je voudrois sur-tout n'en avoir qu'un seul témoin. La vie humaine a d'autres plaisirs quand ceux-là lui manquent; en courant vainement après ceux qui fuient, on s'ôte

te encore ceux qui nous ſont laiſſés. Changeons de goûts avec les années, ne déplaçons pas plus les âges que les ſaiſons: il faut être ſoi dans tous les tems, & ne point lutter contre la Nature: ces vains efforts uſent la vie, & nous empêchent d'en uſer.

Le peuple ne s'ennuie guerre, ſa vie eſt active; ſi ſes amuſemens ne ſont pas variés, ils ſont rares; beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux & de courts loiſirs tient lieu d'aſſaiſonnement aux plaiſirs de ſon état. Pour les riches, leur grand fléau c'eſt l'ennui: au ſein de tant d'amuſemens raſſemblés à grands fraix, au milieu de tant de gens concourans à leur plaire, l'ennui les conſume & les tue; ils paſſent leur vie à le fuir & à en être atteints; ils ſont accablés de ſon poids inſupportable: les femmes, ſur-tout, qui ne ſavent plus s'occuper, ni s'amuſer, en ſont dévorées ſous le nom de vapeurs; il ſe transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raiſon, & enfin la vie. Pour moi je ne connois point de ſort plus affreux que celui d'une jolie femme de Paris, après celui du petit agréable qui s'attache à elle, qui, changé de même en femme oiſive, s'éloigne ainſi doublement de ſon état, & à qui la vanité d'être homme à bonnes fortunes, fait ſupporter la longueur des plus triſtes jours qu'ait jamais paſſé créature humaine.

Les bienſéances, les modes, les uſages qui dérivent du luxe & du bon air, renferment le cours de la vie dans la plus mauſſade uniformité. Le plaiſir qu'on veut avoir aux yeux des autres, eſt perdu pour tout le monde; on ne l'a ni pour eux, ni pour ſoi. Le ridicule que l'opinion redoute ſur toute choſe,

* Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuſer beaucoup, ſe font une loi de ne jamais ſe coucher qu'à cinq heures

ſe, eſt toujours à côté d'elle pour la tirannifer & pour la punir. On n'eſt jamais ridicule que par des formes déterminées; celui qui ſait varier ſes ſituations & ſes plaiſirs, efface aujourd'hui l'impreſſion d'hier; il eſt comme nul dans l'eſprit des hommes, mais il jouit; car il eſt tout entier à chaque heure & a chaque choſe. Ma ſeule forme conſtante ſeroit celle-là; dans chaque ſituation je ne m'occuperois d'aucune autre, & je prendrois chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille & du lendemain. Comme je ſerois peuple avec le peuple; je ſerois campagnard aux champs, & quand je parlerois d'agriculture, le payſan ne ſe moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, & mettre au fond d'une Province les Tuilleries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maiſon ruſtique, une maiſon blanche avec des contrevents verds, & quoiqu'une couverture de chaume ſoit en toute ſaiſon la meilleure, je préfererois magnifiquement, non la triſte ardoiſe, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre & plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maiſons dans mon pays, & que cela me rappelleroit un peu l'heureux tems de ma jeuneſſe. J'aurois pour cour une baſſe-cour, & pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, & pour parc un joli verger, ſemblable à celui dont il ſera parlé ci-après. Les fruits, à la diſcrétion des promeneurs, ne ſeroient

heures du matin. Dans la rigueur de l'hiver leurs gens paſſent la nuit dans la rue à les attendre, fort embarraſſés à s'y garantir d'être gelés. On entre un ſoir, ou pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux perſonnes ſi amuſées laiſſoient couler les heures ſans les compter: on les trouve exactement ſeules, dormant chacune dans ſon fauteuil.

soient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier, & mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des espaliers superbes, auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité seroit peu coûteuse, parce que j'aurois choisi mon asyle dans quelque Province éloignée où l'on voit peu d'argent & beaucoup de denrées, & où regnent l'abondance & la pauvreté.

Là, je rassemblerois une société plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir & s'y connoissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil & se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette & des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuses, & le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seroient oubliés, & devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusemens divers, qui ne nous donneroient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice & la vie active nous feroient un nouvel estomac & de nouveaux goûts. Tous nos repas seroient des festins, où l'abondance plairoit plus que la délicatesse. La gaité, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, & les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'auroit pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger seroit par-tout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre; quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante & fraîche, sous des touffes d'aulnes & de coudriers, une longue procession de gais convives porteroit en chantant l'apprêt du festin; on auroit le gazon pour table & pour chaise, les bords de la fontaine serviroient de buffet, & le dessert pendroit aux arbres. Les mets seroient servis sans ordre, l'appétit dispenseroit des façons; chacun se préferant ouvertement à tout autre, trouveroit bon que tout autre se

L 2 pré-

préferât de même à lui: de cette familiarité cordiale & moderée, naîtroit sans grossiereté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, & plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, & murmurant d'un trop long dîné. Nous serions nos valets pour être nos maîtres, chacun seroit servi par tous, le tems passeroit sans le compter, le repas seroit le repos & dureroit autant que l'ardeur du jour. S'il passoit près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirois le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feroient porter plus gaiment sa misere; & moi j'aurois aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, & de me dire en secret; je suis encore homme.

Si quelque fête champêtre rassembloit les habitans du lieu, j'y serois des premiers avec ma troupe; si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisoient à mon voisinage, on sauroit que j'aime la joie, & j'y serois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueroient à la fête, & j'y trouverois en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise & le vrai plaisir. Je souperois gaiment au bout de leur longue table, j'y ferois chorus au refrein d'une vieille chanson rustique, & je danserois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opera.

Jusqu'ici tout est à merveille, me dira-t-on: mais la chasse? est-ce être en campagne que de n'y pas chasser? J'entends: je ne voulois qu'une métairie, & j'avois tort. Je me suppose riche, il me faut donc des plaisirs exclusifs, des plaisirs destructifs; voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des

des bois, des gardes, des redevances, des honneurs ſeigneuriaux, ſur-tout de l'encens & de l'eau-bénite.

Fort bien; mais cette terre aura des voiſins jaloux de leurs droits, & deſireux d'uſurper ceux des autres: nos gardes ſe chamailleront, & peut-être les maîtres: voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins; cela n'eſt déjà pas fort agréable. Mes vaſſaux ne verront point avec plaiſir labourer leurs bleds par mes lievres, & leurs féves par mes ſangliers; chacun n'oſant tuer l'ennemi qui détruit ſon travail, voudra du moins le chaſſer de ſon champ: après avoir paſſé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils paſſent la nuit à les garder; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des ſonnettes: avec tout ce tintamarre ils troubleront mon ſommeil: je ſongerai malgré moi à la miſere de ces pauvres gens, & ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince, tout cela ne me toucheroit guere; mais moi, nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

Ce n'eſt pas tout; l'abondance du gibier tentera les chaſſeurs, j'aurai bientôt des braconniers à punir; il me faudra des priſons, des geoliers, des archers, des galeres: tout cela me paroît aſſez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront aſſiéger ma porte & m'importuner de leurs cris, ou bien il faudra qu'on les chaſſe, qu'on les maltraite. Les pauvres gens qui n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fouragé la récolte, viendront ſe plaindre de leur côté; les uns ſeront punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné: quelle triſte alternative! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de miſere, je n'entendrai que gémiſſemens: cela doit troubler beaucoup, ce me ſemble, le plaiſir de maſſacrer à ſon aiſe des foules de perdrix & de lievres preſque ſous ſes pieds.

Voulez-vous dégager les plaisirs de leurs peines? Otez-en l'exclusion; plus vous les laisserez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point tout ce que je viens de dire; mais sans changer de goûts je suivrai celui que je me suppose, à moindres fraix. J'établirai mon séjour champêtre dans un pays où la chasse soit libre à tout le monde, & où j'en puisse avoir l'amusement sans embarras. Le gibier sera plus rare; mais il y aura plus d'adresse à le chercher & de plaisir à l'atteindre. Je me souviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon pere au vol de la premiere perdrix, & des transports de joie avec lesquels il trouvoit le lievre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je soutiens que, seul avec son chien, chargé de son fusil, de son carnier, de son fourniment, de sa petite proie, il revenoit le soir, rendu de fatigue & déchiré des ronces, plus content de sa journée que tous vos chasseurs de ruelle, qui, sur un bon cheval, suivis de vingt fusils chargés, ne font qu'en changer, tirer & tuer autour d'eux, sans art, sans gloire, & presque sans exercice. Le plaisir n'est donc pas moindre; & l'inconvénient est ôté quand on n'a ni terre à garder, ni braconnier à punir, ni miserable à tourmenter. Voilà donc une solide raison de préference. Quoiqu'on fasse, on ne tourmente point sans fin les hommes, qu'on n'en reçoive aussi quelque mal-aise; & les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaisirs exclusifs sont la mort du plaisir. Les vrais amusemens sont ceux qu'on partage avec le peuple; ceux qu'on veut avoir à soi seul, on ne les a plus. Si les murs que j'éleve autour de mon parc m'en font une triste clôture, je n'ai fait à grands fraix que m'ôter le plaisir de la promenade; me voilà forcé de l'aller chercher au loin. Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut

veut être par-tout le maître, & ne se trouve bien qu'où il ne l'est pas; il est forcé de se fuir toujours. Pour moi, je ferai là-dessus, dans ma richesse, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche maintenant du bien des autres que je ne serai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voisinage; il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi; j'usurpe sur les Princes mêmes; je m'accomode sans distinction de tous les terreins ouverts qui me plaisent; je leur donne des noms, je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terrasse, & m'en voilà le maître; dès-lors je m'y promene impunément, j'y reviens souvent pour maintenir la possession; j'use autant que je veux le sol à force d'y marcher; & l'on ne me persuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie, tire plus d'usage de l'argent qu'il lui produit, que j'en tire de son terrein. Que si l'on vient à me vexer par des fossés, par des haies, peu m'importe; je prends mon parc sur mes épaules, & je vais le poser ailleurs; les emplacemens ne manquent pas aux environs, & j'aurai long-tems à piller mes voisins avant de manquer d'asyle.

Voilà quelque essai du vrai goût dans le choix des loisirs agréables: voilà dans quel esprit on jouit; tout le reste n'est qu'illusion, chimere, sotte vanité. Quiconque s'écartera de ces régles, quelque riche qu'il puisse être, mangera son or en fumier, & ne connoîtra jamais le prix de la vie.

On m'objectera, sans doute, que de tels amusemens sont à la portée de tous les hommes, & qu'on n'a pas besoin d'être riche pour les goûter. C'est précisément à quoi j'en voulois venir. On a du plaisir quand on en veut avoir: c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous; & il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût, & vraiment voluptueux, n'a que faire de richesse; il lui suffit d'être libre & maître

maître de lui. Quiconque jouit de la ſanté & ne manque pas du néceſſaire, s'il arrache de ſon cœur les biens de l'opinion, eſt aſſez riche : c'eſt l'*aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelque autre emploi de votre opulence; car pour le plaiſir elle n'eſt bonne à rien. Emile ne ſaura pas tout cela mieux que moi; mais ayant le cœur plus pur & plus ſain, il le ſentira mieux encore, & toutes ſes obſervations dans le monde ne feront que le lui confirmer.

En paſſant ainſi le tems, nous cherchons toujours Sophie, & nous ne la trouvons point. Il importoit qu'elle ne ſe trouvât pas ſi vîte, & nous l'avons cherchée où j'étois bien ſûr qu'elle n'étoit pas *.

Enfin le moment preſſe; il eſt tems de la chercher tout de bon, de peur qu'il ne s'en faſſe une qu'il prenne pour elle, & qu'il ne connoiſſe trop tard ſon erreur. Adieu donc Paris, Ville célebre, Ville de bruit, de fumée & de boue, où les femmes ne croyent plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu Paris; nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence; nous ne ſerons jamais aſſez loin de toi.

---

* *Mulierem fortem quis inveniet? Procul, & de ultimis finibus pretium ejus.* Prov. XXXI. 10.

Fin du Tome Second. Partie Premiere.



ÉMILE,

OU

DE L'EDUCATION.

TOME SECOND

Seconde Partie.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

PAR

JEAN JACQUES ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

Sanabilibus ægrotamus malis: ipſaque nos in rectum genitos natura, ſi emendari velimus, juvat.

Senec. de irâ. L. II. c. 13.

TOME SECOND

Seconde Partie.



Selon la Copie de

PARIS.

Avec Permiſſion tacite pour Libraire.

MDCCLXII.



G. Eisen inv. CIRCÉ et ULISSE, Livre V. J. V. Schley f.



ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE CINQUIEME.

NOus voici parvenus au dernier acte de la Jeunesse, mais nous ne sommes pas encore au dénouement.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Emile est homme; nous lui avons promis une compagne, il faut la lui donner. Cette compagne est Sophie. En quels lieux est son asyle? Où la trouverons nous? Pour la trouver il la faut connoître. Sachons premierement ce qu'elle est, nous jugerons mieux des lieux qu'elle habite; & quand nous l'aurons trouvée, encore tout ne sera-t-il pas fait. *Puisque notre jeune Gentilhomme*, a dit Locke, *est prêt à se marier, il est tems de le laisser auprès de sa Maîtresse.* Et là-dessus il finit son Ouvrage. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'élever un Gentilhomme, je me garderai d'imiter Locke en cela.

SOPHIE

OU

LA FEMME.

SOPHIE doit être femme comme Emile eſt homme; c'eſt-à-dire, avoir tout ce qui convient à la conſtitution de ſon eſpece & de ſon ſexe pour remplir ſa place dans l'ordre phyſique & moral. Commençons donc par examiner les conformités & les différences de ſon ſexe & du nôtre.

En tout ce qui ne tient pas au ſexe la femme eſt homme; elle a les mêmes organes, les mêmes beſoins, les mêmes facultés; la machine eſt conſtruite de la même maniere, les pieces en ſont les mêmes, le jeu de l'une eſt celui de l'autre, la figure eſt ſemblable, & ſous quelque rapport qu'on les conſidere, ils ne different entr'eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au ſexe la femme & l'homme ont par-tout des rapports & par-tout des différences; la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la conſtitution de l'un & de l'autre ce qui eſt du ſexe & ce qui n'en eſt pas. Par l'anatomie comparée, & même à la ſeule inſpection, l'on trouve entr'eux des différences générales qui paroiſſent ne point tenir au ſexe; elles y tiennent pourtant, mais par des liaiſons que nous ſommes hors d'état d'appercevoir; nous ne ſavons juſqu'où ces liaiſons peuvent s'étendre; la ſeule choſe que nous ſavons avec certitude, eſt que tout ce qu'ils ont de commun eſt de l'eſpece, & que tout ce qu'ils ont de différent eſt du ſexe; ſous ce double point de vue, nous trouvons entr'eux tant de rap-

rapports & tant d'oppositions, que c'est peut-être une des merveilles de la Nature d'avoir pu faire deux êtres si semblables en les constituant si différemment.

Ces rapports & ces différences doivent influer sur le moral; cette conséquence est sensible, conforme à l'expérience, & montre la vanité des disputes sur la préférence ou l'égalité des sexes; comme si chacun des deux allant aux fins de la Nature, selon sa destination particuliere, n'étoit pas plus parfait en cela que s'il ressembloit davantage à l'autre? En ce qu'ils ont de commun ils sont égaux; en ce qu'ils ont de différent ils ne sont pas comparables: une femme parfaite & un homme parfait, ne doivent pas plus se ressembler d'esprit que de visage, & la perfection n'est pas susceptible de plus & de moins.

Dans l'union des sexes chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même maniere. De cette diversité naît la premiere différence assignable entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. L'un doit être actif & fort, l'autre passif & foible; il faut nécessairement que l'un veuille & puisse; il suffit que l'autre resiste peu.

Ce principe établi, il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme: si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe: son mérite est dans sa puissance, il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens; mais c'est celle de la Nature, antérieure à l'amour même.

Si la femme est faite pour plaire & pour être subjuguée, elle doit se rendre agréable à l'homme au lieu de le provoquer: sa violence à elle est dans ses charmes; c'est par eux qu'elle doit le contraindre à trouver sa force & à en user. L'art le plus sûr d'animer cette force, est de la rendre nécessai-

re par la réſiſtance. Alors l'amour-propre ſe joint au deſir, & l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait remporter. De-là naiſſent l'attaque & la défenſe, l'audace d'un ſexe & la timidité de l'autre, enfin la modeſtie & la honte dont la Nature arma le foible pour aſſervir le fort.

Qui eſt-ce qui peut penſer qu'elle ait preſcrit indifféremment les mêmes avances aux uns & aux autres, & que le premier à former des deſirs, doive être auſſi le premier à les témoigner? Quelle étrange dépravation de jugement! L'entrepriſe ayant des conſéquences ſi différentes pour les deux ſexes, eſt-il naturel qu'ils aient la même audace à s'y livrer? Comment ne voit-on pas qu'avec une ſi grande inégalité dans la miſe commune, ſi la réſerve n'impoſoit à l'un la modération que la Nature impoſe à l'autre, il en réſulteroit bientôt la ruine de tous deux, & que le genre humain périroit par les moyens établis pour le conſerver? Avec la facilité qu'ont les femmes d'émouvoir les ſens des hommes, & d'aller réveiller au fond de leurs cœurs les reſtes d'un tempérament preſque éteint, s'il étoit quelque malheureux climat ſur la terre, où la Philoſophie eût introduit cet uſage, ſur-tout dans les pays chauds où il naît plus de femmes que d'hommes, tirannifés par elles ils ſeroient enfin leurs victimes, & ſe verroient tous traîner à la mort ſans qu'ils puſſent jamais s'en défendre.

Si les femelles des animaux n'ont pas la même honte, que s'enſuit-il? Ont-elles comme les femmes les deſirs illimités auxquels cette honte ſert de frein? Le deſir ne vient pour elles qu'avec le beſoin; le beſoin ſatisfait, le deſir ceſſe; elles ne repouſſent plus le mâle par feinte (1), mais tout de bon:

(1) J'ai déjà remarqué que les refus de ſimagrée & d'agacerie ſont communs à preſque toutes les femelles, même parmi les

bon : elles font tout le contraire de ce que faisoit la fille d'Auguste, elles ne reçoivent plus de passagers quand le navire a sa cargaison. Même quand elles sont libres leurs tems de bonne volonté sont courts & bientôt passés, l'instinct les pousse & l'instinct les arrête ; où sera le supplément de cet instinct négatif dans les femmes quand vous leur aurez ôté la pudeur ? Attendre qu'elles ne se soucient plus des hommes, c'est attendre qu'ils ne soient plus bons à rien.

L'Etre suprême a voulu faire en tout honneur à l'espece humaine ; en donnant à l'homme des penchans sans mesure, il lui donne en même-tems la loi qui les regle, afin qu'il soit libre & se commande à lui-même ; en le livrant à des passions immodérées, il joint à ces passions la raison pour les gouverner : en livrant la femme à des desirs illimités, il joint à ces desirs la pudeur pour les contenir. Pour surcroît, il ajoûte encore une récompense actuelle au bon usage de ses facultés, savoir le goût qu'on prend aux choses honnêtes lorsqu'on en fait la regle de ses actions. Tout cela vaut bien, ce me semble, l'instinct des bêtes.

Soit donc que la femelle de l'homme partage ou non ses desirs & veuille ou non les satisfaire, elle le repousse & se défend toujours, mais non pas toujours avec la même force, ni par conséquent avec le même succès pour que l'attaquant soit victorieux, il faut que l'attaqué le permette ou l'ordonne ; car que de moyens adroits n'a-t-il pas pour forcer l'aggresseur d'user de force ? Le plus libre & le plus doux de tous les actes n'admet point de violence réel-

les animaux, & même quand elles sont le plus disposées à se rendre ; il faut n'avoir jamais observé leur manége pour disconvenir de cela.

réelle, la Nature & la raison s'y opposent: la Nature, en ce qu'elle a pourvu le plus foible, d'autant de force qu'il en faut pour résister quand il lui plaît; la raison, en ce qu'une violence réelle est non-seulement le plus brutal de tous les actes, mais le plus contraire à sa fin; soit parce que l'homme déclare ainsi la guerre à sa compagne & l'autorise à défendre sa personne & sa liberté aux dépens même de la vie de l'aggresseur; soit parce que la femme seule est juge de l'état où elle se trouve, & qu'un enfant n'auroit point de pere, si tout homme en pouvoit usurper les droits.

Voici donc une troisieme conséquence de la constitution des sexes; c'est que le plus fort soit le maître en apparence & dépende en effet du plus foible; & cela, non par un frivole usage de galanterie, ni par une orgueilleuse générosité de protecteur, mais par une invariable loi de la Nature qui, donnant à la femme plus de facilité d'exciter les desirs qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de l'autre, & le contraint de chercher à son tour à lui plaire, pour obtenir qu'elle consente à le laisser être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire, est de douter si c'est la foiblesse qui cede à la force, ou si c'est la volonté qui se rend; & la ruse ordinaire de la femme est de laisser toujours ce doute entre elle & lui. L'esprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur constitution: loin de rougir de leur foiblesse, elles en font gloire; leurs tendres muscles sont sans résistance; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus legers fardeaux; elles auroient honte d'être fortes: pourquoi cela? ce n'est pas seulement pour paroître délicates, c'est par une précaution plus adroite; elles se ménagent de loin des excuses, & le droit d'être foibles au besoin.

Le

Le progrès des lumieres acquises par nos vices, a beaucoup changé sur ce point les anciennes opinions parmi nous, & l'on ne parle plus gueres de violences, depuis qu'elles sont si peu nécessaires, & que les hommes n'y croient plus (2); au lieu qu'elles sont très-communes dans les hautes antiquités Grecques & Juives, parce que ces mêmes opinions sont dans la simplicité de la Nature, & que seule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins d'actes de violence, ce n'est sûrement pas que les hommes soient plus tempérans, mais c'est qu'ils ont moins de crédulité, & que telle plainte qui jadis eût persuadé des peuples simples, ne feroit de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs; on gagne davantage à se taire. Il y a dans le Deuteronome une loi par laquelle une fille abusée étoit punie avec le séducteur, si le délit avoit été commis dans la ville; mais s'il avoit été commis à la campagne ou dans des lieux écartés, l'homme seul étoit puni: *car*, dit la Loi, *la fille a crié, & n'a point été entendue.* Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas se laisser surprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diversités d'opinions sur les mœurs est sensible. La galanterie moderne en est l'ouvrage. Les hommes, trouvant que leurs plaisirs dépendoient plus de la volonté du beau sexe qu'ils n'avoient cru, ont captivé cette volonté par des complaisances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le physique nous amene insensiblement au moral, & comment de la grossiere union des sexes naissent peu-à-peu les plus douces loix

(2) Il peut y avoir une telle disproportion d'âge & de force qu'une violence réelle ait lieu, mais traitant ici de l'état rélatif des sexes selon l'ordre de la Nature, je les prends tous deux dans le rapport commun qui constitue cet état.

loix de l'amour. L'empire des femmes n'eſt point à elle parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainſi le veut la Nature; il étoit à elles avant qu'elles paruſſent l'avoir : ce même Hercule qui crut faire violence aux cinquante filles de Theſpitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale, & le fort Samſon n'étoit pas ſi fort que Dalila. Cet empire eſt aux femmes & ne peut leur être ôté, même quand elles en abuſent; ſi jamais elles pouvoient le perdre, il y a longtems qu'elles l'auroient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux ſexes quant à la conſéquence du ſexe. Le mâle n'eſt mâle qu'en certains inſtans, la femelle eſt femelle toute ſa vie, ou du moins toute ſa jeuneſſe; tout la rappelle ſans ceſſe à ſon ſexe, & pour en bien remplir les fonctions, il lui faut une conſtitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant ſa groſſeſſe, il lui faut du repos dans ſes couches, il lui faut une vie molle & ſédentaire pour allaiter ſes enfans, il lui faut pour les élever de la patience & de la douceur, un zèle, une affection que rien ne rebute; elle ſert de liaiſon entre eux & leur pere, elle ſeule les lui fait aimer & lui donne la confiance de les appeller ſiens. Que de tendreſſe & de ſoins ne lui faut-il point pour maintenir dans l'union toute la famille! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus, mais des goûts, ſans quoi l'eſpece humaine feroit bientôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des deux ſexes n'eſt ni ne peut être la même. Quand la femme ſe plaint là-deſſus de l'injuſte inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'eſt point une inſtitution humaine, ou du moins elle n'eſt point l'ouvrage du préjugé, mais de la raiſon: c'eſt à celui des deux que la Nature a chargé du dépôt des enfans d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'eſt

per-

permis à perſonne de violer ſa foi, & tout mari infidéle qui prive ſa femme du ſeul prix des auſteres devoirs de ſon ſexe eſt un homme injuſte & barbare: mais la femme infidelle fait plus, elle diſſout la famille, & briſe tous les liens de la Nature; en donnant à l'homme des enfans qui ne ſont pas à lui, elle trahit les uns & les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel déſordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il eſt un état affreux au monde, c'eſt celui d'un malheureux pere, qui, ſans confiance en ſa femme, n'oſe ſe livrer aux plus doux ſentimens de ſon cœur, qui doute en embraſſant ſon enfant s'il n'embraſſe point l'enfant d'un autre, le gage de ſon deshonneur, le raviſſeur du bien de ſes propres enfans. Qu'eſt-ce alors que la famille, ſi ce n'eſt une ſociété d'ennemis ſecrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entre-aimer?

Il n'importe donc pas ſeulement que la femme ſoit fidele, mais qu'elle ſoit jugée telle par ſon mari, par ſes proches, par tout le monde; il importe qu'elle ſoit modeſte, attentive, réſervée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en ſa propre conſcience, le témoignage de ſa vertu: s'il importe qu'un pere aime ſes enfans, il importe qu'il eſtime leur mere. Telles ſont les raiſons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la réputation non moins indiſpenſables que la chaſteté. De ces principes dérive avec la différence morale des ſexes un motif nouveau de devoir & de convenance, qui preſcrit ſpécialement aux femmes l'attention la plus ſcrupuleuſe ſur leur conduite, ſur leurs manieres, ſur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux ſexes ſont égaux & que leurs devoirs ſont les mêmes, c'eſt ſe perdre en déclamations vaines, c'eſt ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'eſt-ce pas une maniere de raiſonner bien ſolide de donner des exceptions pour réponſe à des loix générales auſſi bien fondées? Les femmes, dites-vous, ne font pas toujours des enfans? Non, mais leur deſtination propre eſt d'en faire. Quoi! parce qu'il y a dans l'Univers une centaine de grandes villes où les femmes vivant dans la licence font peu d'enfans, vous prétendez que l'état des femmes eſt d'en faire peu! Et que deviendroient vos villes, ſi les campagnes éloignées, où les femmes vivent plus ſimplement & plus chaſtement, ne réparoient la ſtérilité des Dames? Dans combien de Provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfans paſſent pour peu fécondes (3)! Enfin que telle ou telle femme faſſe peu d'enfans, qu'importe? L'état de la femme eſt il moins d'être mere, & n'eſt-ce pas par des loix générales que la Nature & les mœurs doivent pourvoir à cet état?

Quand il y auroit entre les groſſeſſes d'auſſi longs intervalles qu'on le ſuppoſe, une femme changera-t elle ainſi bruſquement & alternativement de maniere de vivre ſans péril & ſans riſque? Sera t-elle aujourd'hui nourrice & demain guerriere? changera-t-elle de tempérament & de goûts comme un caméléon de couleurs? Paſſera-t-elle tout-à-coup de l'ombre de la clôture, & des ſoins domeſtiques, aux injures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls de la guerre? Sera-t-elle tantôt craintive (4) & tantôt brave, tantôt délicate & tantôt ro-

(3) Sans cela l'eſpece dépériroit néceſſairement: pour qu'elle ſe conſerve il faut, tout compenſé, que chaque femme faſſe à-peu-près quatre enfans: car des enfans qui naiſſent, il en meurt près de la moitié avant qu'ils puiſſent en avoir d'autres, & il en faut deux reſtans pour repréſenter le pere & la mere. Voyez ſi les villes vous fourniront cette population-là.

(4) La timidité des femmes eſt encore un inſtinct de la Nature contre le double riſque qu'elles courent durant leur groſſeſſe.

robuſte? Si les jeunes gens élevés dans Paris ont peine à ſupporter le métier des armes; des femmes qui n'ont jamais affronté le ſoleil, & qui ſavent à peine marcher, le ſupporteront-elles après cinquante ans de molleſſe? Prendront-elles ce dur métier à l'âge où les hommes le quittent?

Il y a des Pays où les femmes accouchent preſque ſans peine, & nourriſſent leurs enfans preſque ſans ſoins; j'en conviens: mais dans ces mêmes pays les hommes vont demi-nuds en tout tems, terraſſent les bêtes féroces, portent un canot comme un havre-ſac, font des chaſſes de ſept ou huit cens lieues, dorment à l'air à plate-terre, ſupportent des fatigues incroyables, & paſſent pluſieurs jours ſans manger. Quand les femmes deviennent robuſtes, les hommes le deviennent encore plus; quand les hommes s'amoliſſent, les femmes s'amolliſſent davantage; quand les deux termes changenr également, la différence reſte la même.

Platon dans ſa Republique donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes; je le crois bien. Ayant ôté de ſon Gouvernement les familles particulieres, & ne ſachant plus que faire des femmes, il ſe vit forcé de les faire hommes. Ce beau génie avoit tout combiné, tout prévu: il alloit au-devant d'une objection que perſonne peut-être n'eût ſongé à lui faire, mais il a mal réſolu celle qu'on lui fait. Je ne parle point de cette prétendue communauté de femmes dont le reproche tant répété, prouve que ceux qui le lui font ne l'ont jamais lû: je parle de cette promiſcuité civile qui confond par-tout les deux ſexes dans les mêmes emplois, dans les mêmes travaux, & ne peut manquer d'engendrer les plus intolérables abus; je parle de cette ſubverſion des plus doux ſentimens de la Nature immolés à un ſentiment artificiel qui ne peut ſubſiſter que par eux; comme s'il ne falloit pas une priſe naturelle pour

pour former des liens de convention; comme ſi l'amour qu'on a pour ſes proches n'étoit pas le principe de celui qu'on doit à l'Etat; comme ſi ce n'étoit pas par la petite patrie, qui eſt la famille, que le cœur s'attache à la grande; comme ſi ce n'étoient pas le bon fils, le bon mari, le bon pere, qui ſont le bon Citoyen?

Dès qu'une fois il eſt démontré que l'homme & la femme ne ſont ni ne doivent être conſtitués de même, de caractere ni de tempérament, il s'enſuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En ſuivant les directions de la Nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes choſes; la fin des travaux eſt commune, mais les travaux ſont différens, & par conſéquent les goûts qui les dirigent. Aprés avoir tâché de former l'homme naturel, pour ne pas laiſſer imparfait notre ouvrage, voyons comment doit ſe former auſſi la femme qui convient à cet homme.

Voulez-vous toujours être bien guidé? ſuivez toujours les indications de la Nature. Tout ce qui caracteriſe le ſexe doit être reſpecté comme établi par elle. Vous dites ſans ceſſe; les femmes ont tel & tel défaut que nous n'avons pas: votre orgueil vous trompe; ce ſeroient des défaurs pour vous, ce ſont des qualités pour elles; tout iroit moins bien ſi elles ne les avoient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer; mais gardez-vous de les détruire.

Les femmes de leur côté ne ceſſent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amuſons ſans ceſſe à des puérilités pour reſter plus facilement les maîtres; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons: quelle folie! Et depuis quand ſont-ce les hommes qui ſe mêlent de l'éducation des filles?

Qui

Qui eſt-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît? Elles n'ont point de Colléges: grand malheur! Eh, plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons, ils ſeroient plus ſenſément & plus honnêtement élevés! Force-t-on vos filles à perdre leur tems en niaiſeries? leur fait-on malgré elles paſſer la moitié de leur vie à leur toilette à votre exemple? Vous empêche-t-on de les inſtruire & faire inſtruire à votre gré? Eſt-ce notre faute ſi elles nous plaiſent quand elles ſont belles, ſi leurs minauderies nous ſéduiſent, ſi l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, ſi nous aimons à les voir miſes avec goût, ſi nous leur laiſſons affiler à loiſir les armes dont elles nous ſubjuguent? Eh! prenez le parti de les élever comme des hommes; ils y conſentiront de bon cœur! Plus elles voudront leur reſſembler, moins elles les gouverneront; & c'eſt alors qu'ils ſeront vraiment les maîtres.

Toutes les facultés communes aux deux ſexes ne leur ſont pas également partagées, mais priſes en tout elles ſe compenſent; la femme vaut mieux comme femme & moins comme homme; par-tout où elle fait valoir ſes droits elle a l'avantage; par-tout où elle veut uſurper les nôtres elle reſte au-deſſous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions; conſtante maniere d'argumenter des galans partiſans du beau ſexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme & négliger celles qui leur ſont propres, c'eſt donc viſiblement travailler à leur préjudice: les ruſées le voient trop bien pour en être les dupes; en tâchant d'uſurper nos avantages elles n'abandonnent pas les leurs; mais il arrive de-là que, ne pouvant bien menager les uns & les autres, parce qu'ils ſont incompatibles, elles reſtent au-deſſous

de

de leur portée ſans ſe mettre à la nôtre, & perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mere judicieuſe, ne faites point de votre fille un honnête homme, comme pour donner un démenti à la Nature; faites-en une honnête femme, & ſoyez ſûre qu'elle en vaudra mieux pour elle & pour nous.

S'enſuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute choſe & bornée aux ſeules fonctions du ménage? L'homme fera-t-il ſa ſervante de ſa compagne, ſe privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la ſociété? Pour mieux l'aſſervir l'empêchera-t-il de rien ſentir, de rien connoître? En fera-t-il un véritable automate? Non, ſans doute: ainſi ne l'a pas dit la Nature, qui donne aux femmes un eſprit ſi agréable & ſi délié; au contraire, elle veut qu'elles aiment, qu'elles connoiſſent, qu'elles cultivent leur eſprit comme leur figure; ce ſont les armes qu'elle leur donne pour ſuppléer à la force qui leur manque & pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choſes, mais ſeulement celles qu'il leur convient de ſavoir.

Soit que je conſidere la deſtination particuliere du ſexe, ſoit que j'obſerve ſes penchans, ſoit que je compte ſes devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme & l'homme ſont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'eſt pas égale: les hommes dépendent des femmes par leurs deſirs; les femmes dépendent des hommes, & par leurs deſirs & par leurs beſoins; nous ſubſiſterions plutôt ſans elles qu'elles ſans nous. Pour qu'elles aient le néceſſaire, pour qu'elles ſoient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en eſtimions dignes; elles dépendent de nos ſentimens, du prix

que

que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes & de leurs vertus. Par la loi même de la Nature les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, sont à la merci des jugemens des hommes: il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées; il ne leur suffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaisent; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, & il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infâme puisse jamais être honnête. L'homme en bien faisant ne dépend que de lui-même, & peut braver le jugement public, mais la femme en bien faisant n'a fait que la moitié de sa tâche, & ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. Il suit de-là que le systême de son éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre: l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, & son trône parmi les femmes.

De la bonne constitution des meres dépend d'abord celle des enfans; du soin des femmes dépend la premiere éducation des hommes; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable & douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les tems, & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe on s'écartera du but, & tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hom-

hommes & doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, & vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur ſexe & celui qu'ils imitent. Ni la Nature, ni la raiſon ne peuvent porter la femme à aimer dans les hommes ce qui lui reſſemble, & ce n'eſt pas non plus en prenant leurs manieres qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que quittant le ton modeſte & poſé de leur ſexe elles prennent les airs de ces étourdis, loin de ſuivre leur vocation elles y renoncent, elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles penſent uſurper: ſi nous étions autrement, diſent-elles, nous ne plairions point aux hommes; elles mentent. Il faut être folle pour aimer les foux; le deſir d'attirer ces gens là montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes frivoles elle ſe preſſeroit d'en faire, & leurs frivolités ſont bien plus ſon ouvrage, que les ſiennes ne ſont le leur. La femme qui aime les vrais hommes & qui veut leur plaire prend des moyens aſſortis à ſon deſſein. La femme eſt coquette par état, mais ſa coquetterie change de forme & d'objet ſelon ſes vues; reglons ces vues ſur celles de la Nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites filles preſque en naiſſant aiment la parure: non contentes d'etre jolies elles veulent qu'on les trouve telles; on voit dans leurs petits airs que ce ſoin les occupe déjà, & à peine ſont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on penſera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif très-indiſcretement propoſé aux petits garçons n'ait ſur eux le même empire. Pourvu qu'ils ſoient indépendans & qu'ils aient du plaiſir, ils ſe ſoucient fort

peu

peu de ce qu'on pourra penser d'eux. Ce n'est qu'à force de tems & de peine qu'on les assujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles cette premiere leçon, elle est très-bonne. Puisque le corps naît, pour ainsi dire, avant l'ame, la premiere culture doit être celle du corps: cet ordre est commun aux deux sexes, mais l'objet de cette culture est différent; dans l'un cet objet est le développement des forces, dans l'autre il est celui des agrémens: non que ces qualités doivent être exclusives dans chaque sexe; l'ordre seulement est renversé: il faut assez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace, il faut assez d'adresse aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême mollesse des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robustes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi. En ceci les Couvens, où les Pensionnaires ont une nourriture grossiere, mais beaucoup d'ébats, de courses, de jeux en plein air & dans des jardins, sont à préférer à la maison paternelle où une fille délicatement nourrie, toujours flattée ou tancée, toujours assise sous les yeux de sa mere dans une chambre bien close, n'ose se lever, ni marcher, ni parler, ni souffler, & n'a pas un moment de liberté pour jouer, sauter, courir, crier, se livrer à la pétulance naturelle à son âge: toujours ou relâchement dangereux, ou sévérité malentendue; jamais rien selon la raison. Voilà comment on ruine le corps & le cœur de la Jeunesse.

Les filles de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Ce n'est pas-là ce que

j'approuve: il n'eſt point néceſſaire pour donner des ſoldats à l'Etat que les meres aient porté le mouſquet & fait l'exercice à la Pruſſienne; mais je trouve qu'en général l'éducation grecque étoit très bien-entendue en cette partie. Les jeunes filles paroiſſoient ſouvent en public, non pas mêlées avec les garçons, mais raſſemblées entre elles. Il n'y avoit preſque pas une fête, pas un ſacrifice, pas une cérémonie où l'on ne vît des bandes de filles des premiers Citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danſes, portant des corbeilles, des vaſes, des offrandes, & préſentant aux ſens dépravés des Grecs un ſpectacle charmant & propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnaſtique. Quelque impreſſion que fît cet uſage ſur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner au ſexe une bonne conſtitution dans la jeuneſſe, par des exercices agréables, modérés, ſalutaires, & pour aiguiſer & former ſon goût par le deſir continuel de plaire, ſans jamais expoſer ſes mœurs.

Sitôt que ce jeunes perſonnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public; renfermées dans leurs maiſons, elles bornoient tous leurs ſoins à leur ménage & à leur famille. Telle eſt la maniere de vivre que la Nature & la raiſon preſcrit au ſexe; auſſi de ces meres-là naiſſoient les hommes les plus ſains, les plus robuſtes, les mieux faits de la terre: & malgré le mauvais renom de quelques Iſles, il eſt conſtant que de tous les Peuples du monde ſans en excepter même les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus ſages & plus aimables, & aient mieux réuni les mœurs & la beauté, que l'ancienne Grece.

On ſait que l'aiſance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laiſſer dans les deux ſexes ces belles proportions qu'on

qu'on voit dans leurs ſtatues, & qui ſervent encore de modéle à l'art, quand la Nature défigurée a ceſſé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toutes parts nos membres en preſſe, ils n'en avoient pas une ſeule. Leurs femmes ignoroient l'uſage de ces corps de baleine par leſquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus pouſſé en Angleterre à un point inconcevable, n'y faſſe pas à la fin dégénérer l'eſpece, & je ſoutiens même que l'objet d'agrément qu'on ſe propoſe en cela eſt de mauvais goût. Il n'eſt point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue & fait ſouffrir l'imagination. La fineſſe de la taille a, comme tout le reſte, ſes proportions, ſa meſure, paſſé laquelle elle eſt certainement un défaut: ce défaut ſeroit même frappant à l'œil ſur le nû; pourquoi ſeroit-il une beauté ſous le vêtement?

Je n'oſe preſſer les raiſons ſur leſquelles les femmes s'obſtinent à s'encuiraſſer ainſi: un ſein qui tombe, un ventre qui groſſit, &c. cela déplaît fort, j'en conviens, dans une perſonne de vingt ans, mais cela ne choque plus à trente; & comme il faut en dépit de nous être en tout tems ce qu'il plaît à la Nature, & que l'œil de l'homme ne s'y trompe point, ces défauts ſont moins déplaiſans à tout âge, que la ſotte affectation d'une petite fille de quarante ans.

Tout ce qui gêne & contraint la nature eſt de mauvais goût; cela eſt vrai des parures du corps comme des ornemens de l'eſprit: la vie; la ſanté, la raiſon, le bien-être doivent aller avant tout; la grace ne va point ſans l'aiſance; la délicateſſe n'eſt pas la langueur, & il ne faut pas être mal-ſaine pour plaire. On excite la pitié quand

on ſouffre, mais le plaiſir & le deſir cherchent la fraîcheur de la ſanté.

Les enfans des deux ſexes ont beaucoup d'amuſemens communs, & cela doit être; n'en ont-ils pas de même étant grands? Ils ont auſſi des goûts propres qui les diſtinguent. Les garçons cherchent le mouvement & le bruit; des tambours, des ſabots, de petits carroſſes: les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue & ſert à l'ornement; des miroirs, des bijoux, des chiffons, ſur-tout des poupées; la poupée eſt l'amuſement ſpécial de ce ſexe; voilà très-évidemment ſon goût déterminé ſur ſa deſtination. Le phyſique de l'art de plaire eſt dans la parure; c'eſt tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille paſſer la journée autour de ſa poupée, lui changer ſans ceſſe d'ajuſtement, l'habiller la déshabiller cent & cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaiſons d'ornemens, bien ou mal aſſortis, il n'importe: les doigts manquent d'adreſſe, le goût n'eſt pas formé, mais déjà le penchant ſe montre; dans cette éternelle occupation le tems coule ſans qu'elle y ſonge, les heures paſſent, elle n'en ſait rien, elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment: mais, direz-vous, elle pare ſa poupée & non ſa perſonne: ſans doute, elle voit ſa poupée & ne ſe voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'eſt pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'eſt rien encore; elle eſt toute dans ſa poupée, elle y met toute ſa coquetterie, elle ne l'y laiſſera pas toujours; elle attend le moment d'être ſa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé: vous n'avez qu'à le ſuivre & le regler. Il eſt sûr que la petite voudroit de tout ſon cœur ſavoir orner ſa poupée, faire ſes nœuds de manche, ſon fichu,

ſon

ſon falbala, ſa dentelle ; en tout cela on la fait dépendre ſi durement du bon plaiſir d'autrui, qu'il lui ſeroit bien plus commode de tout devoir à ſon induſtrie. Ainſi vient la raiſon des premieres leçons qu'on lui donne; ce ne ſont pas des tâches qu'on lui preſcrit, ce ſont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet preſque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire & à écrire; mais quant à tenir l'aiguille, c'eſt ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, & ſongent avec plaiſir que ces talens pourront un jour leur ſervir à ſe parer.

Cette premiere route ouverte eſt facile à ſuivre: la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes: la tapiſſerie n'eſt plus ſi fort à leur gré. Les meubles ſont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la perſonne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapiſſerie eſt l'amuſement des femmes; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaiſir.

Ces progrès volontaires s'étendront aiſément jusqu'au deſſein, car cet art n'eſt pas indifférent à celui de ſe mettre avec goût: mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au payſage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut ſervir à donner un contour élégant aux ajuſtemens, & à faire ſoi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à ſon gré, cela leur ſuffit. En général, s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connoiſſances d'uſage, cela importe encore plus aux femmes; parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuſe, étant ou devant être plus aſſidue à leurs ſoins & plus entrecoupée de ſoins divers, ne leur permet pas de ſe livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en diſent les plaiſans, le bon ſens eſt

également des deux ſexes. Les filles en général ſont plus dociles que les garçons, & l'on doit même uſer ſur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure: mais il ne s'enſuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puiſſent voir l'utilité; l'art des meres eſt de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur preſcrivent, & cela eſt d'autant plus aiſé que l'intelligence dans les filles, eſt plus précoce que dans les garçons. Cette regle bannit de leur ſexe, ainſi que du nôtre, non-ſeulement toutes les études oiſives qui n'aboutiſſent à rien de bon & ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais, même toutes celles dont l'utilité n'eſt pas de l'âge, & où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on preſſe un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raiſon je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles avant de leur faire bien ſentir à quoi ſert la lecture, & dans la maniere dont on leur montre ordinairement cette utilité, on ſuit bien plus ſa propre idée que la leur. Après tout, où eſt la néceſſité qu'une fille ſache lire & écrire de ſi bonne heure? Aura-t-elle ſitôt un ménage à gouverner? Il y en a bien peu qui ne faſſent plus d'abus que d'uſage de cette fatale ſcience, & toutes ſont un peu trop curieuſes pour ne pas l'apprendre ſans qu'on les y force, quand elles en auront le loiſir & l'occaſion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout, car rien n'offre une utilité plus ſenſible en tout tems, ne demande un plus long uſage, & ne laiſſe tant de priſe à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les ceriſes de ſon goûté que par une opération d'arithmétique, je vous réponds qu'elle ſauroit bientôt calculer.

Je connois une jeune perſonne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, & qui commença d'écrire avec l'aiguil-

l'aiguille avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne voulut d'abord faire que des *O*. Elle faisoit incessamment des *O* grands & petits, des *O* de toutes les tailles, des *O* les uns dans les autres, & toujours tracés à rebours. Malheureusement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice; elle se vit dans un miroir, & trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaise grace, comme une autre Minerve, elle jetta la plume & ne voulut plus faire des *O*. Son frere n'aimoit pas plus à écrire qu'elle, mais ce qui le fâchoit étoit la gêne, & non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture; la petite fille étoit délicate & vaine, elle n'entendoit point que son linge servît à ses sœurs: on le marquoit, on ne voulut plus le marquer, il fallut apprendre à marquer elle-même: on conçoit le reste du progrès.

Justifiez toujours les soins que vous imposez aux jeunes filles, mais imposez-leur-en toujours. L'oisiveté & l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles, & dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes & laborieuses; ce n'est pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle & la plus févere, qui est celle des bienséances: il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien; à dompter toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus &

toujours ſuivis. Pour prevenir cet abus, apprenez-leur ſur-tout à ſe vaincre. Dans nos inſenſés établiſſemens, la vie de l'honnête femme eſt un combat perpétuel contre elle-même; il eſt juſte que ce ſexe partage la peine des maux qu'il nous a cauſés.

Empêchez que les filles ne s'ennuyent dans leurs occupations & ne ſe paſſionnent dans leurs amuſemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fenelon, tout l'ennui d'un côté & tout le plaiſir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, ſi on ſuit les regles précédentes, que quand les perſonnes qui ſeront avec elles leur déplairont. Une petite fille qui aimera ſa mere ou ſa mie travaillera tout le jour à ſes côtés ſans ennui: le babil ſeul la dédommagera de toute ſa gêne. Mais ſi celle qui la gouverne lui eſt inſupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera ſous ſes yeux. Il eſt très difficile que celles qui ne ſe plaiſent pas avec leurs meres plus qu'avec perſonne au monde, puiſſent un jour tourner à bien: mais pour juger de leurs vrais ſentimens, il faut les étudier, & non pas ſe fier à ce qu'elles diſent; car elles ſont flatteuſes, diſſimulées, & ſavent de bonne heure ſe déguiſer. On ne doit pas non plus leur preſcrire d'aimer leur mere; l'affection ne vient point par devoir, & ce n'eſt pas ici que ſert la contrainte. L'attachement, les ſoins, la ſeule habitude feront aimer la mere de la fille, ſi elle ne fait rien pour s'attirer ſa haine. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles ſe ſentent faites pour obéir.

Par la même raiſon qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laiſſe; extrêmes en tout, elles ſe livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons:

çons : c'eſt le ſecond des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré ; car il eſt la cauſe de pluſieurs vices particuliers aux femmes, comme entr'autres le caprice & l'engouement, par leſquels une femme ſe tranſporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconſtance des goûts leur eſt auſſi funeſte que leur excès, & l'un & l'autre leur vient de la même ſource. Ne leur ôtez pas la gaité, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne ſe raſſaſient de l'un pour courir à l'autre ; ne ſouffrez pas qu'un ſeul inſtant dans leur vie elles ne connoiſſent plus de frein. Accoutumez-les à ſe voir interrompre au milieu de leurs jeux, & ramener à d'autres ſoins ſans murmurer. La ſeule habitude ſuffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que ſeconder la Nature.

Il réſulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont beſoin toute leur vie, puiſqu'elles ne ceſſent jamais d'être aſſujetties ou à un homme, ou aux jugemens des hommes, & qu'il ne leur eſt jamais permis de ſe mettre au-deſſus de ces jugemens. La premiere & la plus importante qualité d'une femme eſt la douceur : faite pour obéir à un être auſſi imparfait que l'homme, ſouvent ſi plein de vices, & toujours ſi plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à ſouffrir même l'injuſtice, & à ſupporter les torts d'un mari ſans ſe plaindre ; ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris ; ils ſentent que ce n'eſt pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit point inſinuantes & perſuaſives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuſes ; il ne leur donna point une voix ſi douce pour dire des inju-

res; il ne leur fit point de traits si délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles se fâchent, elles s'oublient; elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramene, & triomphe de lui tôt ou tard.

Que les filles soient toujours soumises, mais que les meres ne soient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune personne, il ne faut pas la rendre malheureuse; pour la rendre modeste, il ne faut pas l'abrutir. Au contraire, je ne serois pas fâché qu'on lui laissât mettre un peu d'adresse, non pas à éluder la punition dans sa désobéissance, mais à se faire exempter d'obéir. Il n'est pas question de lui rendre sa dépendance pénible, il suffit de la lui faire sentir. La ruse est un talent naturel au sexe; & persuadé que tous les penchans naturels sont bons & droits par eux-mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres: il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte sur la vérité de cette remarque à tout observateur de bonne-foi. Je ne veux point qu'on examine là-dessus les femmes mêmes; nos gênantes institutions peuvent les forcer d'aiguiser leur esprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui ne sont, pour ainsi dire, que de naître; qu'on les compare avec les petits garçons du même âge; & si ceux-ci ne paroissent lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles, j'aurai tort incontestablement. Qu'on me permettre un seul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il est très-commun de défendre aux enfans de rien demander à table; car on ne croit jamais mieux réussir dans leur éducation qu'en les surchargeant

geant de préceptes inutiles; comme ſi un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bientôt accordé ou refuſé (5), ſans faire mourir ſans ceſſe un pauvre enfant d'une convoitiſe aiguiſée par l'eſpérance. Tout le monde ſait l'adreſſe d'un jeune garçon ſoumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table s'aviſa de demander du ſel, &c. Je ne dirai pas qu'on pouvoit le chicaner pour avoir demandé directement du ſel & indirectement de la viande; l'omiſſion étoit ſi cruelle, que quand il eût enfreint ouvertement la loi & dit ſans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit en ma préſence une petite fille de ſix ans dans un cas beaucoup plus difficile; car outre qu'il lui étoit rigoureuſement défendu de demander jamais rien ni directement ni indirectement, la déſobéiſſance n'eût pas été graciable, puiſqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un ſeul, dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup.

Or pour obtenir qu'on réparât cet oubli ſans qu'on pût l'accuſer de déſobéiſſance, elle fit, en avançant ſon doigt, la revue de tous les plats, diſant tout haut à meſure qu'elle les montroit, *j'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça:* mais elle affecta ſi viſiblement de paſſer ſans rien dire celui dont elle n'avoit point mangé, que quelqu'un s'en appercevant, lui dit; & de cela, en avez-vous mangé? *Oh! non,* reprit doucement la petite gourmande, en baiſſant les yeux. Je n'ajoûterai rien; comparez: ce tour-ci eſt une ruſe de fille; l'autre eſt une ruſe de garçon.

Ce qui eſt, eſt bien, & aucune loi générale n'eſt mau-

(5) Un enfant ſe rend importun quand il trouve ſon compte à l'être: mais il ne demandera jamais deux fois la même choſe, ſi la premiere réponſe eſt toujours irrévocable.

mauvaiſe. Cette adreſſe particuliere donnée au ſexe, eſt un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins, ſans quoi la femme ne ſeroit pas la compagne de l'homme, elle ſeroit ſon eſclave; c'eſt par cette ſupériorité de talent qu'elle ſe maintient ſon égale, & qu'elle le gouverne en lui obéiſſant. La femme a tout contre elle, nos défauts, ſa timidité, ſa foibleſſe; elle n'a pour elle que ſon art & ſa beauté. N'eſt-il pas juſte qu'elle cultive l'un & l'autre? Mais la beauté n'eſt pas générale; elle périt par mille accidens, elle paſſe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'eſprit ſeul eſt la véritable reſſource du ſexe; non ce ſot eſprit auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne ſert à rien pour rendre la vie heureuſe; mais l'eſprit de ſon état, l'art de tirer parti du nôtre, & de ſe prévaloir de nos propres avantages. On ne ſait pas combien cette adreſſe des femmes nous eſt utile à nous-mêmes, combien elle ajoûte de charme à la ſociété des deux ſexes, combien elle ſert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bons ménages que la diſcorde troubleroit ſans cela. Les femmes artificieuſes & méchantes en abuſent, je le ſais bien: mais de quoi le vice n'abuſe-t il pas? Ne détruiſons point les inſtrumens du bonheur, parce que les méchans s'en ſervent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la perſonne; nos ajuſtemens ne ſont point nous: ſouvent ils déparent à force d'être recherchés, & ſouvent ceux qui ſont le plus remarquer celle qui les porte, ſont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles eſt en ce point tout-à-fait à contre ſens. On leur promet des ornemens pour récompenſe, on leur fait aimer les atours recherchés; *qu'elle eſt belle!* leur dit-on quand el-

elles ſont fort parées; & tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajuſtement n'eſt fait que pour cacher des défauts, & le vrai triomphe de la beauté eſt de briller par elle-même. L'amour des modes eſt de mauvais goût, parce que les viſages ne changent pas avec elles, & que la figure reſtant la même, ce qui lui ſied une fois lui ſied toujours.

Quand je verrois la jeune fille ſe pavaner dans ſes atours, je paroîtrois inquiete de ſa figure ainſi déguiſée & de ce qu'on en pourra penſer: je dirois; tous ces ornemens la parent trop, c'eſt dommage; croyez-vous qu'elle en pût ſupporter de plus ſimples? Eſt-elle aſſez belle pour ſe paſſer de ceci ou de cela? Peut-être ſera-t-elle alors la premiere à prier qu'on lui ôte cet ornement, & qu'on juge: c'eſt le cas de l'applaudir s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant que quand elle ſeroit le plus ſimplement miſe. Quand elle ne regardera la parure que comme un ſupplément aux graces de la perſonne, & comme un aveu tacite qu'elle a beſoin de ſecours pour plaire, elle ne ſera point fiere de ſon ajuſtement, elle en ſera humble; & ſi, plus parée que de coutume, elle s'entend dire, *qu'elle eſt belle!* elle en rougira de dépit.

Au reſte, il y a des figures qui ont beſoin de parure, mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuſes ſont la vanité du rang & non de la perſonne, elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquéterie eſt quelquefois recherchée, mais elle n'eſt jamais faſtueuſe, & Junon ſe mettoit plus ſuperbement que Venus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche*, diſoit Apelles à un mauvais Peintre, qui peignoit Hélene fort chargée d'atours. J'ai auſſi remarqué que les plus pompeuſes parures annonçoient le plus ſouvent de laides femmes: on ne ſauroit avoir une vanité plus

mal-adroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût & qui méprise la mode, des rubans, de la gaze, de la mousseline & des fleurs, sans diamans, sans pompons, sans dentelle (6), elle va se faire un ajustement qui la rendra cent fois plus charmante, que n'eussent fait tous les brillans chiffons de la Duchapt.

Comme ce qui est bien est toujours bien, & qu'il faut être toujours le mieux qu'il est possible, les femmes qui se connoissent en ajustemens choisissent les bons, s'y tiennent; & n'en changeant pas tous les jours, elles en sont moins occupées que celles qui ne savent à quoi se fixer. Le vrai soin de la parure demande peu de toilette: les jeunes Demoiselles ont rarement des toilettes d'appareil: le travail, les leçons remplissent leur journée; cependant en général elles sont mises, au rouge près, avec autant de soin que les Dames, & souvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'est pas ce qu'on pense, il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette, n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure; mais c'est autant de pris sur l'assomante longueur du tems, & il vaut mieux s'amuser de soi que de s'ennuyer de tout. Sans la toilette que feroit-on de la vie depuis midi jusqu'à neuf heures? En rassemblant des femmes autour de soi on s'amuse à les impatienter, c'est déjà quelque chose; on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'est beaucoup plus; & puis viennent les Marchandes, les

(6) Les femmes qui ont la peau assez blanche pour se passer de dentelle, donneroient bien du dépit aux autres si elles n'en portoient pas. Ce sont presque toujours de laides personnes qui amenent les modes auxquelles les belles ont la bétise de s'assujettir.

les Brocanteurs, les petits Meſſieurs, les petits Auteurs, les vers, les chanſons, les brochures: ſans la toilette, on ne réuniroit jamais ſi bien tout cela. Le ſeul profit réel qui tienne à la choſe eſt le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on eſt vétue; mais ce profit n'eſt peut-être pas ſi grand qu'on penſe, & les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles diroient bien. Donnez ſans ſcrupule une éducation de femme aux femmes, faites qu'elles aiment les ſoins de leur ſexe, qu'elles aient de la modeſtie, qu'elles ſachent veiller à leur ménage & s'occuper dans leur maiſon, la grande toilette tombera d'elle-même, & elles n'en ſeront miſes que de meilleur goût.

La premiere choſe que remarquent en grandiſſant les jeunes perſonnes, c'eſt que tous ces agrémens étrangers ne leur ſuffiſent pas, ſi elles n'en ont qui ſoient à elles. On ne peut jamais ſe donner la beauté, & l'on n'eſt pas ſitôt en état d'acquérir la coquéterie; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ſes geſtes, un accent flatteur à ſa voix, à compoſer ſon maintien, à marcher avec légereté, à prendre des attitudes gracieuſes & à choiſir par-tout ſes avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre; les bras ſe développent, la démarche s'aſſure, & l'on s'apperçoit que, de quelque maniere qu'on ſoit miſe, il y a un art de ſe faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus ſeulement d'aiguille & d'induſtrie; de nouveaux talens ſe préſentent, & font déjà ſentir leur utilité.

Je ſais que les ſéveres Inſtituteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant, ni danſe, ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaiſant! & à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne? aux garçons? A qui des hommes ou des femmes appartient-il d'avoir ces talens par préférence?

ce? A perſonne, répondront-ils. Les chanſons profanes ſont autant de crimes; la danſe eſt une invention du démon; une jeune fille ne doit avoir d'amuſement que ſon travail & la priere. Voilà d'étranges amuſemens pour un enfant de dix ans! Pour moi j'ai grand'peur que toutes ces petites ſaintes qu'on force de paſſer leur enfance à prier Dieu, ne paſſent leur jeuneſſe à toute autre choſe, & ne réparent de leur mieux, étant mariées, le tems qu'elles penſent avoir perdu filles. J'eſtime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge auſſi bien qu'au ſexe, qu'une jeune fille ne doit pas vivre comme ſa grand'mere, qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danſer autant qu'il lui plaît, & goûter tous les innocens plaiſirs de ſon âge: le tems ne viendra que trop tôt d'être poſée, & de prendre un maintien plus ſérieux.

Mais la néceſſité de ce changement même eſt-elle bien réelle? N'eſt-elle point peut-être encore un fruit de nos préjugés? En n'aſſerviſſant les honnêtes femmes qu'à de triſtes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner ſi la taciturnité qu'ils voyent regner chez eux les en chaſſe, ou s'ils ſont peu tentés d'embraſſer un état ſi déplaiſant? A force d'outrer tous les devoirs, le Chriſtianiſme les rend impratiquables & vains; à force d'interdire aux femmes le chant, la danſe & tous les amuſemens du monde, il les rend mauſſades, grondeuſes, inſupportables dans leurs maiſons. Il n'y a point de religion où le mariage ſoit ſoumis à des devoirs ſi ſéveres, & point où un engagement ſi ſaint ſoit ſi mépriſé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférens. Cela ne devroit pas être; j'entends fort bien: mais moi je dis que cela devoit être, puiſqu'enfin les Chrétiens

ſont

ſont hommes. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloiſe cultivât avec autant de ſoin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoiſe les cultive pour le Harem d'Iſpahan. Les maris, dira-t-on, ne ſe ſoucient point trop de tous ces talens, vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne ſervent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les deshonorent. Mais penſez vous qu'une femme aimable & ſage, ornée de pareils talens, & qui les conſacreroit à l'amuſement de ſon mari, n'ajouteroit pas au bonheur de ſa vie, & ne l'empêcheroit pas, ſortant de ſon cabinet la tête épuiſée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui? Perſonne n'a-t-il vû d'heureuſes familles ainſi réunies, où chacun ſait fournir du ſien aux amuſemens communs? Qu'il diſe ſi la confiance & la familiarité qui s'y joint, ſi l'innocence & la douceur des plaiſirs qu'on y goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaiſirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables. On les a trop généraliſés; on a tout fait maxime & précepte, & l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes perſonnes ce qui ne doit être pour elles qu'amuſement & folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maître-à danſer ou à chanter aborder, d'un air refrogné, de jeunes perſonnes qui ne cherchent qu'à rire, & prendre pour leur enſeigner ſa frivole ſcience un ton plus pédanteſque & plus magiſtral que s'il s'agiſſoit de leur catéchiſme. Eſt-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la muſique écrite? Ne ſauroit-on rendre ſa voix flexible & juſte, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, ſans connoître une ſeule note? Le même genre de chant va-t-il à toutes les voix? La même

méthode va-t-elle à tous les esprits? on ne me fera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mêmes mouvemens, les mêmes gestes, les mêmes danses conviennent à une petite brune vive & piquante, & à une grande belle blonde aux yeux languissans. Quand donc je vois un maître donner exactement à toutes deux les mêmes leçons; je dis; cet homme suit sa routine, mais il n'entend rien à son art.

On demande s'il faut aux filles des maîtres ou des maîtresses? Je ne sais; je voudrois bien qu'elles n'eussent besoin ni des uns ni des autres, qu'elles apprissent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre, & qu'on ne vît pas sans cesse errer dans nos villes tant de baladins chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne soit pas plus nuisible à de jeunes filles que leurs leçons ne leur sont utiles; & que leur jargon, leur ton, leurs airs ne donnent pas à leurs écolieres le premier goût des frivolités, pour eux si importantes, dont elles ne tarderont guere, à leur exemple, de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut servir de maître aux jeunes personnes. Leur pere, leur mere, leur frere, leur sœur, leurs amies, leurs gouvernantes, leur miroir, & sur-tout leur propre goût. On ne doit point offrir de leur donner leçon, il faut que ce soient elles qui la demandent: on ne doit point faire une tâche d'une récompense, & c'est sur-tout dans ces sortes d'études que le premier succès est de vouloir réussir. Au reste, s'il faut absolument des leçons en regle, je ne déciderai point du sexe de ceux qui les doivent donner. Je ne sais s'il faut qu'un maître-à-danser prenne une jeune écoliere par sa main délicate & blanche, qu'il lui fasse ac-

courcir

courcir la jupe, lever les yeux, déployer les bras, avancer un ſein palpitant; mais je ſais bien que pour rien au monde je ne voudrois être ce maître-là.

Par l'induſtrie & les talens le goût ſe forme; par le goût l'eſprit s'ouvre inſenſiblement aux idées du beau dans tous les genres, & enfin aux notions morales qui s'y rapportent. C'eſt peut-être une des raiſons pourquoi le ſentiment de la décence & de l'honnêteté s'inſinue plutôt chez les filles que chez les garçons; car pour croire que ce ſentiment précoce ſoit l'ouvrage des Gouvernantes, il faudroit être fort mal inſtruit de la tournure de leurs leçons & de la marche de l'eſprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire, c'eſt par lui ſeul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les ſens. C'eſt l'eſprit qui non-ſeulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque ſorte; c'eſt par la ſucceſſion des ſentimens & des idées qu'il anime & varie la phyſionomie; & c'eſt par les diſcours qu'il inſpire, que l'attention, tenue en haleine, ſoutient long-tems le même intérêt ſur le même objet. C'eſt, je crois, par toutes ces raiſons que les jeunes filles acquierent ſi vîte un petit babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les ſentir, & que les hommes s'amuſent ſitôt à les écouter, même avant qu'elles puiſſent les entendre; ils épient le premier moment de cette intelligence pour pénétrer ainſi celui du ſentiment.

Les femmes ont la langue flexible; elles parlent plutôt, plus aiſément & plus agréablement que les hommes; on les accuſe auſſi de parler davantage: cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge: la bouche & les yeux ont

chez elles la même activité & par la même raison. L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui plaît; l'un pour parler a besoin de connoissance, & l'autre de goût; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil des filles comme celui des garçons par cette interrogation dure; *à quoi cela est il bon?* mais par cette autre à laquelle il n'est pas plus aisé de répondre; *quel effet cela fera-t-il?* Dans ce premier âge où, ne pouvant discerner encore le bien & le mal, elles ne sont les juges de personne, elles doivent s'imposer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent, & ce qui rend la pratique de cette regle plus difficile, est qu'elle reste toujours subordonnée à la premiere, qui est de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore, mais elles sont d'un âge plus avancé Quant-à présent, il n'en peut coûter aux jeunes filles pour être vraies que de l'être sans grossiereté, & comme naturellement cette grossiereté leur répugne, l'éducation leur apprend aisément à l'éviter. Je remarque en général dans le commerce du monde que la politesse des hommes est plus officieuse, & celle des femmes plus caressante. Cette différence n'est point d'institution, elle est naturelle. L'homme paroît chercher davantage à vous servir, & la femme à vous agréer. Il suit de-là que, quoi qu'il en soit du caractere des femmes, leur politesse est moins fausse que la nôtre, elle ne fait qu'étendre leur premier instinct; mais quand un homme feint de preférer mon intérêt au sien-propre, de quelque démonstration qu'il colore ce mensonge, je suis très-sûr qu'il en fait un. Il n'en coûte

coûte donc guere aux femmes d'êtres polies, ni par conséquent aux filles d'apprendre à le devenir. La premiere leçon vient de la Nature, l'art ne fait plus que la suivre, & déterminer suivant nos usages sous quelle forme elle doit se montrer. A l'égard de leur politesse entre elles, c'est toute autre chose. Elles y mettent un air si contraint, & des attentions si froides, qu'en se gênant mutuellement elles n'ont pas grand soin de cacher leur gêne, & semblent sinceres dans leur mensonge, en ne cherchant guere à le déguiser. Cependant les jeunes personnes se font qnelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaité tient lieu de bon naturel, & contentes d'elles, elles le sont de tout le monde. Il est constant aussi qu'elles se baisent de meilleur cœur, & se caressent avec plus de grace devant les hommes, fieres d'aiguiser impunément leur convoitise par l'image des faveurs qu'elles savent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des questions indiscretes, à plus forte raison doit-on les interdire à de jeunes filles, dont la curiosité satisfaite ou mal éludée est bien d'une autre conséquence, vû leur pénétration à pressentir les mysteres qu'on leur cache, & leur adresse à les découvrir. Mais sans souffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût soin de les faire causer, qu'on les âgaçat pour les exciter à parler aisément, pour les rendre vives à la risposte, pour leur délier l'esprit & la langue tandis qu'on le peut sans danger. Ces conversations, toujours tournées en gaité, mais ménagées avec art & bien dirigées, feroient un amusement charmant pour cet âge, & pourroient porter dans les cœurs innocens de ces jeunes personnes les premieres, & peut-être les plus utiles leçons de morale qu'elles prendront de leur vie, en leur ap-

prenant ſous l'attrait du plaiſir & de la vanité à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur eſtime, & en quoi conſiſte la gloire & le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que ſi les enfans mâles ſont hors d'état de ſe former aucune véritable idée de religion, à plus forte raiſon la même idée eſt-elle au-deſſus de la conception des filles; c'eſt pour cela même que je voudrois en parler à celles-ci de meilleure heure; car s'il falloit attendre qu'elles fuſſent en état de diſcuter méthodiquement ces queſtions profondes, on courroit riſque de ne leur en parler jamais. La raiſon des femmes eſt une raiſon pratique, qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation ſociale des ſexes eſt admirable. De cette ſociété réſulte une perſonne morale dont la femme eſt l'œil & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'une de l'autre, que c'eſt de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter auſſi bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût auſſi bien qu'elle l'eſprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une diſcorde éternelle, & leur ſociété ne pourroit ſubſiſter. Mais dans l'harmonie qui regne entre eux tout tend à la fin commune, on ne ſait lequel met le plus du ſien; chacun ſuit l'impulſion de l'autre; chacun obéit, & tous deux ſont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme eſt aſſervie à l'opinion publique, ſa croyance eſt aſſervie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de ſa mere, & toute femme celle de ſon mari. Quand cette religion ſeroit fauſſe, la docilité qui ſoumet la mere & la fille à l'ordre de

la

la nature, efface auprès de Dieu le peché de l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-mêmes, elles doivent recevoir la décision des peres & des maris comme celle de l'Eglise.

Ne pouvant tirer d'elles seules la regle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence & de la raison, mais se laissant entraîner par mille impulsions étrangeres, elles sont toujours au-deçà ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes, elles sont toutes libertines ou dévotes; on n'en voit point savoir réunir la sagesse à la piété. La source du mal n'est pas seulement dans le caractere outré de leur sexe, mais aussi dans l'autorité mal reglée du nôtre: le libertinage des mœurs la fait mépriser, l'effroi du repentir la rend tirannique, & voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puisque l'autorité doit regler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raisons qu'on a de croire, que de leur expôser nettement ce qu'on croit: car la foi qu'on donne à des idées obscures est la premiere source du fanatisme, & celle qu'on exige pour des choses absurdes mene à la folie ou à l'incrédulité. Je ne sais à quoi nos catéchismes portent le plus, d'être impie ou fanatique, mais je sais bien qu'ils font nécessairement l'un ou l'autre.

Premierement, pour enseigner la religion à de jeunes filles, n'en faites jamais pour elles un objet de tristesse & de gêne, jamais une tâche ni un devoir; par conséquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prieres. Contentez-vous de faire réguliérement les vôtres devant elles, sans les forcer pourtant d'y assister. Faites-les courtes selon l'instruction de Jesus-Christ. Faites-les toujours avec le recueillement & le respect convenables; songez

qu'en demandant à l'Etre ſuprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles ſachent ſitôt leur religion, qu'il n'importe qu'elles la ſachent bien, & ſur-tout qu'elles l'aiment. Quand vous la leur rendez onéreuſe, quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contre elles, quand vous leur impoſez en ſon nom mille devoirs pénibles qu'elles ne vous voyent jamais remplir, que peuvent-elles penſer, ſinon que ſavoir ſon catéchiſme & prier Dieu ſont les devoirs des petitites filles, & deſirer d'être grandes pour s'exempter comme vous de tout cet aſſujettiſſement? L'exemple, l'exemple! ſans cela jamais on ne réuſſit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce ſoit en forme d'inſtruction directe, & non par demandes & par réponſes. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles penſent & non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponſes du catéchiſme ſont à contre-ſens, c'eſt l'Ecolier qui inſtruit le Maître; elles ſont même des menſonges dans la bouche des enfans, puiſqu'ils expliquent ce qu'ils n'entendent point, & qu'ils affirment ce qu'ils ſont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligens, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en diſant leur catéchiſme?

La premiere queſtion que je vois dans le nôtre eſt celle-ci: *Qui vous a créé & miſe au monde?* A quoi la petite fille, croyant bien que c'eſt ſa mere, dit pourtant ſans héſiter que c'eſt Dieu. La ſeule choſe qu'elle voit là, c'eſt qu'à une demande qu'elle n'entend gueres, elle fait une réponſe qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme qui connoîtroit bien la marche de l'eſprit des enfans, voulût faire pour

pour eux un catéchisme. Ce seroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit, & ce ne seroit pas, à mon avis, celui qui feroit le moins d'honneur à son Auteur. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que si ce livre étoit bon, il ne ressembleroit gueres aux nôtres.

Un tel catéchisme ne sera bon que quand sur les seules demandes l'enfant fera de lui-même les réponses sans les apprendre. Bien entendu qu'il sera quelquefois dans le cas d'interroger à son tour. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une espece de modele, & je sens bien ce qui me manque pour le tracer. J'essayerai du moins d'en donner quelque légere idée.

Je m'imagine donc que pour venir à la premiere question de notre catéchisme, il faudroit que celui-là commençât à peu près ainsi.

La Bonne.

Vous souvenez-vous du tems que votre mere étoit fille?

La Petite.

Non, ma Bonne.

La Bonne.

Pourquoi, non? vous qui avez si bonne mémoire?

La Petite.

C'est que je n'étois pas au monde.

La Bonne.

Vous n'avez donc pas toujours vécu?

La Petite.

Non.

La Bonne.

Vivrez-vous toujours?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Etes-vous jeune ou vieille?

La Petite.

Je ſuis jeune.

La Bonne.

Et votre grand-maman, eſt-elle jeune ou vieille?

La Petite.

Elle eſt vieille.

La Bonne.

A-t-elle été jeune ?

La Petite.

Oui.

La Bonne.

Pourquoi ne l'eſt-elle plus?

La Petite.

C'eſt qu'elle a vieilli.

La Bonne.

Vieillirez-vous comme elle?

La Petite.

Je ne ſais (7).

La Bonne.

Où ſont vos robes de l'année paſſée?

La Petite.

On les a défaites.

La Bonne.

Et pourquoi les a-t-on défaites?

La Petite.

Parce qu'elles m'étoient trop petites?

La Bonne.

Et pourquoi vous étoient-elles trop petites

La Petite.

Parceque j'ai grandi.

La Bonne.

Grandirez-vous encore?

La

---

(7) Si par-tout où j'ai mis, *je ne ſais*, la Petite repond autrement, il faut ſe défier de ſa réponſe & la lui faire expliquer avec ſoin.

La Petite.

Oh! oui.

La Bonne.

Et que deviennent les grandes filles?

La Petite.

Elles deviennent femmes.

La Bonne.

Et que deviennent les femmes?

La Petite.

Elles deviennent meres.

La Bonne.

Et les meres, que deviennent-elles?

La Petite.

Elles deviennent vieilles.

La Bonne.

Vous deviendrez donc viellle?

La Petite.

Quand je ſerai mere.

La Bonne.

Et que deviennent les vieilles gens?

La Petite.

Je ne ſais.

La Bonne.

Qu'eſt devenu votre grand-papa?

La Petite.

Il eſt mort (8).

La Bonne.

Et pourquoi eſt-il mort?

La

---

(8) La Petite dira cela, parcequ'elle l'a entendu dire; mais il faut vérifier ſi elle a quelque juſte idée de la mort, car cette idée n'eſt pas ſi ſimple ni ſi à la portée des enfans que l'on penſe. On peut voir dans le petit poëme d'Abel un exemple de la maniere dont on doit la leur donner. Ce charmant ouvrage reſpire une ſimplicité délicieuſe dont on ne peut trop ſe nourrir pour converſer avec les enfans.

La Petite.

Parce qu'il étoit vieux.

La Bonne.

Que deviennent donc les vieilles gens?

La Petite.

Ils meurent.

La Bonne.

Et vous, quand vous ſerez vieille, que......

La Petite, l'interrompant.

Oh ma bonne! je ne veux pas mourir.

La Bonne.

Mon enfant, perſonne ne veut mourir, & tout le monde meurt.

La Petite.

Comment? eſt-ce que maman mourra auſſi?

La Bonne.

Comme tout le monde. Les femmes vieilliſſent ainſi que les hommes, & la vieilleſſe mene à la mort.

La Petite.

Que faut-il faire pour vieillir bien tard?

La Bonne.

Vivre ſagement tandis qu'on eſt jeune.

La Petite.

Ma bonne, je ſerai toujours ſage.

La Bonne.

Tant mieux pour vous. Mais, enfin, croyez-vous de vivre toujours?

La Petite.

Quand je ſerai bien vieille, bien vieille.....

La Bonne.

Hé bien?

La Petite.

Enfin quand on eſt ſi vieille, vous dites qu'il faut bien mourir.

La Bonne.

Vous mourrez donc une fois?

La

La Petite.

Hélas! oui.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivoit avant vous?

La Petite.

Mon pere & ma mere.

La Bonne.

Qui eſt ce qui vivoit avant eux?

La Petite.

Leur pere & leur mere.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivra après vous?

La Petite.

Mes enfans.

La Bonne.

Qui eſt-ce qui vivra après eux.

La Petite.

Leurs enfans, &c.

En ſuivant cette route on trouve à la race humaine, par des inductions ſenſibles, un commencement & une fin, comme à toutes choſes; c'eſt-à-dire, un pere & une mere qui n'ont eu ni pere ni mere, & des enfans qui n'auront point d'enfans (9). Ce n'eſt qu'après une longue ſuite de queſtion pareilles, que la premiere queſtion du catéchiſme eſt ſuffiſamment préparée. Alors ſeulement on peut la faire & l'enfant peut l'entendre. Mais de-là juſqu'à la deuxieme réponſe, qui eſt, pour ainſi dire, la définition de l'eſſence divine, quel ſaut immenſe! Quand cet intervalle ſera-t-il rempli?

(9) L'idée de l'éternité ne ſauroit s'appliquer aux générations humaines avec le conſentement de l'eſprit. Toute ſucceſſion numérique réduite en acte eſt incompatible avec cette idée.

rempli ? Dieu eſt un eſprit ! Et qu'eſt-ce qu'un eſprit ? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obſcure métaphyſique dont les hommes ont tant de peine à ſe tirer ? Ce n'eſt pas à une petite fille à réſoudre ces queſtions, c'eſt tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois ſimplement; vous me demandez ce que c'eſt que Dieu : cela n'eſt pas facile à dire. On ne peut entendre, ni voir, ni toucher Dieu; on ne le connoît que par ſes œuvres. Pour juger ce qu'il eſt, attendez de ſavoir ce qu'il a fait.

Si nos dogmes ſont tous de la même vérité, tous ne ſont pas pour cela de la même importance. Il eſt fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous ſoit connue en toutes choſes, mais il importe à la ſociété humaine & à chacun de ſes membres, que tout homme connoiſſe & rempliſſe les devoirs que lui impoſe la loi de Dieu envers ſon prochain & envers ſoi-même. Voilà ce que nous devons inceſſamment nous enſeigner les uns aux autres, & voilà ſur-tout de quoi les peres & les meres ſont tenus d'inſtruire leurs enfans. Qu'une Vierge ſoit la mere de ſon Créateur, qu'elle ait enfanté Dieu ou ſeulement un homme auquel Dieu s'eſt joint, que la ſubſtance du Pere & du Fils ſoit la même ou ne ſoit que ſemblable, que l'eſprit procede de l'un des deux qui ſont le même, ou de tous deux conjointement, je ne vois pas que la déciſion de ces queſtions en apparence eſſencielles, importe plus à l'eſpece humaine, que de ſavoir quel jour de la lune on doit célebrer la Pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire maigre, parler latin ou françois à l'Egliſe, orner les murs d'images, dire ou entendre la Meſſe, & n'avoir point de femme en propre. Que chacun penſe là deſſus comme il lui plaira, j'ignore en quoi cela peut intéreſſer les autres, quant à moi cela ne m'intéreſſe point du tout.

Mais

Mais ce qui m'intéresse, moi & tous mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un arbitre du sort des humains duquel nous sommes tous les enfans, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bien-faisans & miséricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis & les siens; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Etre suprême sera le rémunérateur des bons & le juge des méchans. Ces dogmes & les dogmes semblables sont ceux qu'il importe d'enseigner à la jeunesse & de persuader à tous les Citoyens. Quiconque les combat mérite châtiment, sans doute; il est le perturbateur de l'ordre & l'ennemi de la société. Quiconque les passe, & veut nous asservir à ses opinions particulieres, vient au même point par une route opposée; pour établir l'ordre à sa maniere il trouble la paix; dans son téméraire orgueil il se rend l'interprete de la Divinité, il exige en son nom les hommages & les respects des hommes, il se fait Dieu tant qu'il peut à sa place; on devroit le punir comme sacrilége, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes mystérieux qui ne sont pour nous que des mots sans idées, toutes ces doctrines bizarres dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, & sert plutôt à les rendre foux que bons. Maintenez toujours vos enfans dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la morale. Persuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à savoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos filles des Théologiennes & des raisonneuses, ne leur apprenez des choses du Ciel que ce qui sert à la sagesse humaine : accoutumez-les à se sentir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions,

tions, de leurs penſées, de leur vertu, de leurs plaiſirs; à faire le bien ſans oſtentation, parce qu'il l'aime; à ſouffrir le mal ſans murmure, parce qu'il les en dédommagera; à être, enfin, tous les jours de leur vie ce qu'elles ſeront bien aiſes d'avoir été lorſqu'elles comparoîtront devant lui. Voilà la véritable religion, voilà la ſeule qui n'eſt ſuſceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni de fanatiſme. Qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus ſublimes; pour moi, je n'en reconnois point d'autre que celle-là.

Au reſte, il eſt bon d'obſerver que juſqu'à l'âge où la raiſon s'éclaire & où le ſentiment naiſſant fait parler la conſcience, ce qui eſt bien ou mal pour les jeunes perſonnes, eſt ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur commande eſt bien, ce qu'on leur défend eſt mal; elles n'en doivent pas ſavoir davantage; par où l'on voit de quelle importance eſt, encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des perſonnes qui doivent les approcher & avoir quelque autorité ſur elles. Enfin, le moment vient où elles commencent à juger des choſes par elles-mêmes, & alors il eſt tems de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit juſqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, ſi nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics? N'abbaiſſons pas à ce point le ſexe qui nous gouverne, & qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il exiſte pour toute l'eſpece humaine une regle antérieure à l'opinion. C'eſt à l'inflexible direction de cette regle que ſe doivent rapporter toutes les autres; elle juge le préjugé même, & ce n'eſt qu'autant que l'eſtime des hommes s'accorde avec elle, que cette eſtime doit faire autorité pour nous.

Cette regle eſt le ſentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant: il me ſuffit de remarquer que ſi ces deux regles ne concourent à l'éducation des femmes, elle ſera toujours défectueuſe. Le ſentiment ſans l'opinion ne leur donnera point cette délicateſſe d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde, & l'opinion ſans le ſentiment n'en fera jamais que des femmes fauſſes & deshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui ſerve d'arbitre entre les deux guides, qui ne laiſſe point égarer la conſcience, & qui redreſſe les erreurs du préjugé. Cette faculté eſt la raiſon: mais à ce mot que de queſtions s'élevent! les femmes ſont-elles capables d'un ſolide raiſonnement? Importe-t-il qu'elles le cultivent? Le cultiveront-elles avec ſuccès? Cette culture eſt-elle utile aux fonctions qui leur ſont impoſées, eſt-elle compatible avec la ſimplicité qui leur convient?

Les diverſes manieres d'enviſager & de réſoudre ces queſtions font que, donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre & filer dans ſon ménage avec ſes ſervantes, & n'en font ainſi que la premiere ſervante du maître: les autres, non contens d'aſſurer ſes droits, lui font encore uſurper les nôtres; car, la laiſſer au-deſſus de nous dans les qualités propres à ſon ſexe, & la rendre notre égale dans tout le reſte, qu'eſt-ce autre choſe que tranſporter à la femme la primauté que la Nature donne au mari?

La raiſon qui mene l'homme à la connoiſſance de ſes devoirs n'eſt pas fort compoſée; la raiſon qui mene la femme à la connoiſſance des ſiens eſt plus ſimple encore. L'obéiſſance & la fidélité qu'elle doit à ſon mari, la tendreſſe & les ſoins qu'elle doit à ſes enfans, ſont des conſéquences ſi na-

naturelles & si sensibles de sa condition, qu'elle ne peut sans mauvaise foi refuser son consentement au sentiment intérieur qui la guide, ni méconnoître le devoir dans le penchant qui n'est point encore altéré.

Je ne blâmerois pas sans distinction qu'une femme fût bornée aux seuls travaux de son sexe, & qu'on la laissât dans une profonde ignorance sur tout le reste; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques très-simples, très-saines, ou une maniere de vivre très-retirée. Dans de grandes villes & parmi des hommes corrompus, cette femme seroit trop facile à séduire; souvent sa vertu ne tiendroit qu'aux occasions; dans ce siecle philosophe il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle sache d'avance, & ce qu'on lui peut dire, & ce qu'elle en doit penser.

D'ailleurs, soumise au jugement des hommes, elle doit mériter leur estime; elle doit sur-tout obtenir celle de son époux; elle ne doit pas seulement lui faire aimer sa personne, mais lui faire approuver sa conduite; elle doit justifier devant le public le choix qu'il a fait, & faire honorer le mari, de l'honneur qu'on rend à la femme. Or comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, si elle ignore nos institutions, si elle ne sait rien de nos usages, de nos bienséances, si elle ne connoît ni la source des jugemens humains, ni les passions qui les déterminent? Dès là qu'elle dépend à la fois de sa propre conscience & des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux regles, à les concilier, & à ne préférer la premiere que quand elles sont en opposition. Elle devient le juge de ses juges, elle décide quand elle doit s'y soumettre & quand elle doit les recuser. Avant de rejetter ou d'admettre leurs préjugés elle les pese; elle apprend à remonter à leur source, à les prévenir,

venir, à se les rendre favorables; elle a soin de ne jamais s'attirer le blâme quand son devoir lui permet de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien se faire sans cultiver son esprit & sa raison.

Je reviens toujours au principe, & il me fournit la solution de toutes mes difficultés. J'étudie ce qui est, j'en recherche la cause, & je trouve enfin que ce qui est, est bien. J'entre dans des maisons ouvertes dont le maître & la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût & d'esprit, tous deux animés du même desir de bien recevoir leur monde & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout: il va, vient, fait la ronde & se donne mille peines; il voudroit être tout attention. La femme reste à sa place; un petit cercle se rassemble autour d'elle & semble lui cacher le reste de l'assemblée; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, & sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table; l'homme, instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il sait; la femme sans rien savoir ne s'y trompera pas. Elle aura déja lû dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, & chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison en faisant la ronde aura pû n'oublier personne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir & vous en offre; en parlant à son voisin elle a l'œil au bout de la table; elle discerne celui qui ne mange point, parce qu'il n'a

n'a pas faim, & celui qui n'ose se servir ou demander parce qu'il est mal-adroit ou timide. En sortant de table chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui; tous ne pensent pas qu'elle ait eu le tems de manger un seul morceau : mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne.

Quand tout le monde est parti, l'on parle de ce qui s'est passé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est le plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle; elle sait ce qu'un tel a pensé, à quoi tenoit tel propos ou tel geste; il s'est fait à peine un mouvement expressif, dont elle n'ait l'interprétation toute prête & presque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'esprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir maison, fait exceller une coquette dans l'art d'amuser plusieurs soupirans. Le manége de la coquetterie exige un discernement encore plus fin que celui de la politesse; car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait; mais la coquette perdroit bientôt son empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ses amans, elle les rebuteroit tous. Dans la société les manieres qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun; pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences: mais en amour une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimeroit cent fois mieux être seul maltraité que caressé avec tous les autres, & ce qui peut arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amans persuade à chacun d'eux qu'elle le préfere, & qu'elle le lui persuade sous les

yeux

yeux de tous les autres, à qui elle en perſuade autant ſous les ſiens.

Voulez-vous voir un perſonnage embarraſſé? placez un homme entre deux femmes avec chacune deſquelles il aura des liaiſons ſecrettes, puis obſervez quelle ſotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, (& ſûrement l'exemple ne ſera pas plus rare), vous ſerez émerveillé de l'adreſſe avec laquelle elle donnera le change à tous deux & fera que chacun ſe rira de l'autre. Or ſi cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment ſeroient-ils un inſtant ſes dupes? En les traitant également ne montreroit-elle pas qu'ils ont les mêmes droits ſur elle? Oh, qu'elle s'y prend bien mieux que cela! Loin de les traiter de la même maniere, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité; elle fait ſi bien que celui qu'elle flatte croit que c'eſt par tendreſſe, & que celui qu'elle maltraite croit que c'eſt par dépit. Ainſi chacun content de ſon partage la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle ſeule.

Dans le deſir général de plaire la coquetterie ſuggere de ſemblables moyens; les caprices ne feroient que rebuter, s'ils n'étoient ſagement ménagés; & c'eſt en les diſpenſant avec art qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ſes eſclaves.

Uſa ogn'arte la donna, onde ſia colto
Nella ſua rete alcun novello amante;
Ne con tutti, ne ſempre un ſteſſo volto
Serba, ma cangia a tempo atto e ſembiante.

A quoi tient tout cet art, ſi ce n'eſt à des obſervations fines & continuelles qui lui font voir à chaque inſtant ce qui ſe paſſe dans les cœurs des hom-

mes, & qui la disposent à porter à chaque mouvement secret qu'elle apperçoit la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accélerer ? Or cet art s'apprend-il? Non: il naît avec les femmes ; elles l'ont toutes, & jamais les hommes ne l'ont au même dégré. Tel est un des caracteres distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines sont la science des femmes; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Voilà ce qui est, & l'on a vu pourquoi cela doit être. Les femmes sont fausses, nous dit-on: elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse & non pas la fausseté ; dans les vrais penchans de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler. Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance: voilà le langage que la Nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours, non, & doit le dire; mais l'accent qu'elle y joint n'est pas toujours le même, & cet accent ne sait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes besoins que l'homme, sans avoir le même droit de les témoigner ? Son sort seroit trop cruel, si même dans les desirs légitimes elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'ose tenir? Faut-il que sa pudeur la rende malheureuse ? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ses penchans sans les découvrir? De quelle adresse n'a-t-elle pas besoin pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder? Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme sans paroître songer à lui ? Quel discours charmant n'est-ce pas que la pomme de Galathée & sa fuite mal-adroite? Que faudra-t-il qu'elle ajoute à cela ? Ira-t elle dire au Berger qui la suit entre les saules, qu'elle n'y fuit qu'à dessein de l'attirer? El-

le

le mentiroit, pour ainſi dire; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus une femme a de reſerve, plus elle doit avoir d'art, même avec ſon mari. Oui, je ſoutiens qu'en tenant la coquetterie dans ſes limites on la rend modeſte & vraie, on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu eſt une, diſoit très-bien un de mes adverſaires; on ne la décompoſe pas pour admettre une partie & rejetter l'autre. Quand on l'aime, on l'aime dans toute ſon intégrité, & l'on refuſe ſon cœur quand on peut, & toujours ſa bouche aux ſentimens qu'on ne doit point avoir. La vérité morale n'eſt pas ce qui eſt, mais ce qui eſt bien; ce qui eſt mal ne devroit point être, & ne doit point être avoué, ſur-tout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'auroit pas eu ſans cela. Si j'étois tenté de voler & qu'en le diſant je tentaſſe un autre d'être mon complice, lui déclarer ma tentation, ne feroit-ce pas y ſuccomber? Pourquoi dites-vous que la pudeur rend les femmes fauſſes? Celles qui la perdent le plus, ſont-elles, au reſte, plus vraies que les autres? Tant s'en faut; elles ſont plus fauſſes mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, & qui ne regnent qu'à la faveur de l'intrigue & du menſonge (10). Au contraire, celles qui ont

(10) Je ſais que les femmes qui ont ouvertement pris leur parti ſur un certain point, prétendent bien ſe faire valoir de cette franchiſe, & jurent qu'à cela près il n'y a rien d'eſtimable qu'on ne trouve en elles; mais je ſais bien auſſi qu'elles n'ont jamais perſuadé cela qu'à des ſots. Le plus grand frein de leur ſexe ôté, que reſte-t-il qui les retienne, & de quel honneur feront elles cas, après avoir renoncé à celui qui leur eſt propre? Ayant mis une fois leurs paſſions à l'aiſe, elles n'ont plus aucun intérêt d'y réſiſter, *nec fœmina amiſſâ pudicitiâ alia abnuerit.* Jamais Auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux ſexes, que celui qui a dit cela?

ont encore de la honte, qui ne s'enorgueilliſſent point de leurs fautes, qui ſavent cacher leurs deſirs à ceux-mêmes qui les inſpirent, celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine, ſont d'ailleurs les plus vraies, les plus ſinceres, les plus conſtantes dans tous leurs engagemens, & celles ſur la foi deſquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne ſache que la ſeule Mademoiſelle de l'Enclos qu'on ait pû citer pour exception connue à ces remarques. Auſſi Mademoiſelle de l'Enclos a-t-elle paſſé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de ſon ſexe, elle avoit, dit-on, conſervé celles du nôtre : on vante ſa franchiſe, ſa droiture, la ſûreté de ſon commerce, ſa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de ſa gloire, on dit qu'elle s'étoit faite homme: à la bonne heure. Mais avec toute ſa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtreſſe.

Tout ceci n'eſt pas ſi hors de propos qu'il paroît être. Je vois où tendent les maximes de la Philoſophie moderne en tournant en dériſion la pudeur du ſexe & ſa fauſſeté prétendue ; & je vois que l'effet le plus aſſuré de cette philoſophie, ſera d'ôter aux femmes de notre ſiecle le peu d'honneur qui leur eſt reſté.

Sur ces conſidérations je crois qu'on peut déterminer en général quelle eſpece de culture convient à l'eſprit des femmes, & ſur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leur jeuneſſe.

Je l'ai déjà dit, les devoirs de leur ſexe ſont plus aiſés à voir qu'à remplir. La premiere choſe qu'elles doivent apprendre eſt à les aimer par la conſidération de leurs avantages ; c'eſt le ſeul moyen de les leur rendre faciles. Chaque état & chaque âge a ſes devoirs. On connoît bientôt les ſiens

pourvu

pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme, & dans quelque rang que le Ciel vous place vous serez toujours une femme de bien. L'essenciel est d'être ce que nous fit la Nature; on n'est toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on soit.

La recherche des vérités abstraites & spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'est à elles de faire les observations qui menent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoissances agréables qui n'ont que le goût pour objet; car quant aux ouvrages de génie ils passent leur portée; elles n'ont pas, non plus, assez de justesse & d'attention pour réussir aux sciences exactes, & quant aux connoissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'est à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres sensibles & des loix de la Nature. La femme, qui est foible & qui ne voit rien au-dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour suppléer à sa foiblesse, & ces mobiles sont les passions de l'homme. Sa méchanique à elle est plus forte que la nôtre, tous ses léviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que son sexe ne peut faire par lui-même & qui lui est nécessaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir: il faut donc qu'elle étudie à fond l'esprit de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hom-

mes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par la loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentimens par leurs discours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que par ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner les sentimens qu'il lui plaît, sans même paroître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en systême. La femme a plus d'esprit, & l'homme plus de genie; la femme observe & l'homme raisonne; de ce concours résultent la lumiere la plus claire & la science la plus complette que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sûre connoissance, en un mot, de soi & des autres qui soit à la portée de notre espece; & voilà comment l'art peut tendre incessamment à perfectionner l'instrument donné par la Nature.

Le monde est le livre des femmes; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle. Cependant la véritable mere de famille, loin d'être une femme du monde, n'est gueres moins recluse dans sa maison que la Religieuse dans son cloître. Il faudroit donc faire, pour les jeunes personnes qu'on marie, comme on fait ou comme on doit faire pour celles qu'on met dans des Couvens; leur montrer les plaisirs qu'elles quittent avant de les y laisser renoncer, de peur que la fausse image de ces plaisirs qui leur sont inconnus, ne vienne un jour égarer leurs cœurs & troubler le bonheur de leur retraite. En France, les filles vivent dans des Couvens, & les femmes courent le monde. Chez les anciens, c'étoit tout le contraire: les filles avoient, comme je l'ai dit, beau-

beaucoup de jeux & de fêtes publiques: les femmes vivoient retirées. Cet uſage étoit plus raiſonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une ſorte de coquetterie eſt permiſe aux filles à marier, s'amuſer eſt leur grande affaire. Les femmes ont d'autres ſoins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, & malheureuſement elles donnent le ton. Meres, faites du moins vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un ſens droit & une ame honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaſte peut regarder. Le bal, les feſtins, les jeux, même le théâtre; tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente jeuneſſe, peut être offert ſans riſque à des yeux ſains. Mieux elles verront ces bruyans plaiſirs, plutôt elles en ſeront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'éleve contre moi. Quelle fille réſiſte à ce dangereux exemple? A peine ont-elles vu le monde que la tête leur tourne à toutes; pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être; mais avant de leur offrir ce tableau trompeur, les avez-vous bien préparées à le voir ſans émotion? Leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il repréſente? Les leur avez-vous bien peints tels qu'ils ſont? Les avez-vous bien armées contre les illuſions de la vanité? Avez-vous porté dans leurs jeunes cœurs le goût des vrais plaiſirs qu'on ne trouve point dans ce tumulte? Quelles précautions, quelles meſures avez-vous priſes pour les préſerver du faux goût qui les égare? Loin de rien oppoſer dans leur eſprit à l'empire des préjugés publics, vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amuſemens qu'elles trouvent. Vous les leur faites aimer encore en s'y livrant. De jeunes perſonnes entrant dans le monde n'ont d'autre

d'autre gouvernante que leur mere, ſouvent plus folle qu'elles, & qui ne peut leur montrer les objets autrement qu'elle ne les voit. Son exemple, plus fort que la raiſon même, les juſtifie à leurs propres yeux, & l'autorité de la mere eſt pour la fille une excuſe ſans réplique. Quand je veux qu'une mere introduiſe ſa fille dans le monde, c'eſt en ſuppoſant qu'elle le lui fera voir tel qu'il eſt.

Le mal commence plutôt encore. Les Couvens ſont de véritables écoles de coquetterie; non de cette coquetterie honnête dont j'ai parlé, mais de celle qui produit tous les travers des femmes, & fait les plus extravagantes petites-maîtreſſes. En ſortant de-là pour entrer tout d'un coup dans des ſociétés bruyantes, de jeunes femmes s'y ſentent d'abord à leur place. Elles ont été élevées pour y vivre; faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien. Je n'avancerai point ce que je vais dire ſans crainte de prendre un préjugé pour une obſervation; mais il me ſemble qu'en général dans les pays Proteſtans il y a plus d'attachement de famille, de plus dignes épouſes & de plus tendres meres que dans les pays Catholiques; & ſi cela eſt, on ne peut douter que cette différence ne ſoit due en partie à l'éducation des Couvens.

Pour aimer la vie paiſible & domeſtique il faut la connoître; il faut en avoir ſenti les douceurs dès l'enfance. Ce n'eſt que dans la maiſon paternelle qu'on prend du goût pour ſa propre maiſon, & toute femme que ſa mere n'a point élevée n'aimera point élever ſes enfans. Malheureuſement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes Villes. La ſociété y eſt ſi générale & ſi mêlée qu'il ne reſte plus d'aſile pour la retraite, & qu'on eſt en public juſques chez ſoi. A force de vivre avec tout le monde on n'a plus de famille, à peine connoît-on ſes parens; on les voit en étrangers,

gers, & la ſimplicité des mœurs domeſtiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faiſoit le charme. C'eſt ainſi qu'on ſuce avec le lait le goût des plaiſirs du ſiecle & des maximes qu'on y voit regner.

On impoſe aux filles une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épouſent ſur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes perſonnes; ſous un air contraint elles déguiſent mal la convoitiſe qui les dévore, & déjà on lit dans leurs yeux l'ardent deſir d'imiter leurs meres. Ce qu'elles convoitent n'eſt pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on beſoin d'un mari avec tant de reſſources pour s'en paſſer? Mais on a beſoin d'un mari pour couvrir ces reſſources (11). La modeſtie eſt ſur leur viſage, & le libertinage eſt au fond de leur cœur; cette feinte modeſtie elle-même en eſt un ſigne. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarraſſer plutôt. Femmes de Paris & de Londres, pardonnez-le moi, je vous ſupplie. Nul ſéjour n'exclut les miracles, mais pour moi je n'en connois point; & ſi une ſeule d'entre vous a l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos inſtitutions.

Toutes ces éducations diverſes livrent également de jeunes perſonnes au goût des plaiſirs du grand monde, & aux paſſions qui naiſſent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes la dépravation commence avec la vie, & dans les petites elle commence avec la raiſon. De jeunes provinciales inſtruites à mépriſer l'heureuſe ſimplicité

(11) La voye de l'homme dans ſa jeuneſſe étoit une des quatre choſes que le Sage ne pouvoit comprendre: la cinquieme étoit l'impudence de la femme adultere, *quæ comedit, & tergens os ſuum, dicit; non ſum operata malum.* Prov. XXX. 20.

plicité de leurs mœurs, s'empressent à venir à Paris partager la corruption des nôtres; les vices ornés du beau nom de talens sont l'unique objet de leur voyage; & honteuses en arrivant de se trouver si loin de la noble licence des femmes du pays, elles ne tardent pas à mériter d'être aussi de la Capitale. Où commence le mal à votre avis? dans les lieux où on le projette, ou dans ceux où on l'accomplit?

Je ne veux pas que de la province une mere sensée amene sa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux si pernicieux pour d'autres; mais je dis que quand cela seroit, ou cette fille est mal élevée, ou ces tableaux seront peu dangereux pour elle. Avec du goût, du sens, & l'amour des choses honnêtes, on ne les trouve pas si attrayans qu'ils le sont pour ceux qui s'en laissent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent se hâter de prendre le ton du pays, & se mettre à la mode six mois durant pour se faire siffler le reste de leur vie; mais qui est-ce qui remarque celles qui, rebutées de tout ce fracas, s'en retournent dans leur province, contentes de leur sort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres? Combien j'ai vû de jeunes femmes amenées dans la capitale par des maris complaisans & maîtres de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes, repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, & dire avec attendrissement la veille de leur départ; ah! retournons dans notre chaumiere! on y vit plus heureux que dans les palais d'ici! On ne sait pas combien il reste encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le genouil devant l'idole, & qui méprisent son culte insensé. Il n'y a de bruyantes que les folles; les femmes sages ne font point de sensation.

Que si, malgré la corruption générale, malgré les

les préjugés univerſels, malgré la mauvaiſe éducation des filles, pluſieurs gardent encore un jugement à l'épreuve, que ſera-ce quand ce jugement aura été nourri par des inſtructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des inſtructions vicieuſes; car tout conſiſte toujours à conſerver ou rétablir les ſentimens naturels? Il ne s'agit point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes, ni de leur débiter vos ſéches moralités. Les moralités pour les deux ſexes ſont la mort de toute bonne éducation. De triſtes leçons ne ſont bonnes qu'à faire prendre en haine, & ceux qui les donnent & tout ce qu'ils diſent. Il ne s'agit point en parlant à de jeunes perſonnes de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur eſt impoſé par la Nature. En leur expoſant ces devoirs ſoyez préciſe & facile, ne leur laiſſez pas croire qu'on eſt chagrine quand on les remplit; point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit paſſer au cœur doit en ſortir; leur catéchiſme de morale doit être auſſi court & auſſi clair que leur catéchiſme de religion, mais il ne doit pas être auſſi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la ſource de leurs plaiſirs & le fondement de leurs droits. Eſt-il ſi pénible d'aimer pour être aimée, de ſe rendre aimable pour être heureuſe, de ſe rendre eſtimable pour être obéie, de s'honorer pour ſe faire honorer? Que ces droits ſont beaux! qu'ils ſont reſpectables! qu'ils ſont chers au cœur de l'homme quand la femme ſait les faire valoir! Il ne faut point attendre les ans ni la vieilleſſe pour en jouir. Son empire commence avec ſes vertus; à peine ſes attraits ſe développent, qu'elle regne déjà par la douceur de ſon caractere & rend ſa modeſtie impoſante. Quel homme inſenſible & barbare n'adoucit pas ſa fierté, & ne prend pas des manieres plus attentives

près d'une fille de ſeize ans, aimable & ſage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans ſon maintien & de l'honnêteté dans ſes propos, à qui ſa beauté ne fait oublier ni ſon ſexe ni ſa jeuneſſe, qui ſait intéreſſer par ſa timidité même, & s'attirer le reſpect qu'elle porte à tout le monde?

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne ſont point frivoles; ils ne ſont point fondés ſeulement ſur l'attrait des ſens; il partent de ce ſentiment intime que nous avons tous, que les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes. Qui eſt-ce qui veut être mépriſé des femmes? perſonne au monde; non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi qui leur dis des vérités ſi dures; croyez-vous que leurs jugemens me ſoient indifférens? Non, leurs ſuffrages me ſont plus chers que les vôtres, Lecteurs ſouvent plus femmes qu'elles. En mépriſant leurs mœurs je veux encore honorer leur juſtice: Peu m'importe qu'elles me haïſſent, ſi je les force à m'eſtimer.

Que de grandes choſes on feroit avec ce reſſort ſi l'on ſavoit le mettre en œuvre! Malheur au ſiécle où les femmes perdent leur aſcendant, & où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes! C'eſt le dernier degré de la dépravation. Tous les Peuples qui ont eu des mœurs ont reſpecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome; Rome le ſiége de la gloire & de la vertu, ſi jamais elles en eurent un ſur la terre. C'eſt-là que les femmes honoroient les exploits des grands Généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient conſacrés comme le plus ſolemnel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes; par une femme Rome acquit la liberté, par une femme les Plébéyens obtinrent le Conſulat; par une femme

me finit la tyrannie des Décimvirs, par les femmes Rome aſſiégée fut ſauvée des mains d'un Proſcrit. Galans François, qu'euſſiez-vous dit en voyant paſſer cette proceſſion, ſi ridicule à vos yeux moqueurs? Vous l'euſſiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets! & peut-être avons-nous tous raiſon. Formez ce cortége de belles Dames françoiſes; je n'en connois point de plus indécent: mais composez-le de Romaines, vous aurez, tous, les yeux des Volſques, & le cœur de Coriolan.

Je dirai davantage, & je ſoutiens que la vertu n'eſt pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la Nature, & que l'autorité des maîtreſſes n'y gagne pas moins que celle des femmes & des meres. Il n'y a point de véritable amour ſans enthouſiaſme, & point d'enthouſiaſme ſans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours exiſtant dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amans pour qui cette perfection n'eſt plus rien, & qui ne voyent dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaiſir des ſens? Non, ce n'eſt pas ainſi que l'ame s'échauffe, & ſe livre à ces tranſports ſublimes qui font le délire des amans & le charme de leur paſſion. Tout n'eſt qu'illuſion dans l'amour, je l'avoue; mais ce qui eſt réel, ce ſont les ſentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'eſt point dans l'objet qu'on aime, il eſt l'ouvrage de nos erreurs. Eh! qu'importe? En ſacrifie-t-on moins tous ſes ſentimens bas à ce modele imaginaire? En pénétre-t-on moins ſon cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit? S'en détache-t-on moins de la baſſeſſe du moi humain? Où eſt le véritable amant qui n'eſt pas prêt à immoler ſa vie à ſa maîtreſſe, & où eſt la paſſion ſenſuelle & groſſiere dans un homme qui veut mourir? Nous nous

moquons des Paladins! c'eſt qu'ils connoiſſoient l'amour, & que nous ne connoiſſons plus que la débauche. Quand ces maximes romaneſques commencerent à devenir ridicules, ce changement fut moins l'ouvrage de la raiſon que celui des mauvaiſes mœurs.

Dans quelque ſiecle que ce ſoit les relations naturelles ne changent point; la convenance ou diſconvenance qui en réſulte reſte la même, les préjugés ſous le vain nom de raiſon n'en changent que l'apparence. Il ſera toujours grand & beau de regner ſur ſoi, fût-ce pour obéir à des opinions fantaſtiques; & les vrais motifs d'honneur parleront toujours au cœur de toute femme de jugement, qui ſaura chercher dans ſon état le bonheur de la vie. La chaſteté doit être une vertu délicieuſe pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ſes pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même: elle s'éleve dans ſon propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage; les ſentimens tendres ou jaloux, mais toujours reſpectueux, des deux ſexes, l'eſtime univerſelle & la ſienne propre, lui payent ſans ceſſe en tribut de gloire les combats de quelques inſtans. Les privations ſont paſſageres, mais le prix en eſt permanent; quelle jouiſſance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté! Réaliſez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquiſes que les Laïs & les Cléopâtres; & quand ſa beauté ne ſera plus, ſa gloire & ſes plaiſirs reſteront encore; elle ſeule ſaura jouir du paſſé.

Plus les devoirs ſont grands & pénibles, plus les raiſons ſur leſquelles on les fonde doivent être ſenſibles & fortes. Il y a un certain langage dévot dont, ſur les ſujets les plus graves, on re-

bat

bat les oreilles des jeunes perſonnes ſans produire la perſuaſion. De ce langage trop diſproportionné à leurs idées, & du peu de cas qu'elles en font en ſecret, naît la facilite de céder à leurs penchans, faute de raiſons d'y réſiſter tirées des choſes mêmes. Une fille élevée ſagement & pieuſement, a ſans doute de fortes armes contre les tentations; mais celle dont on nourrit uniquement le cœur ou plutôt les oreilles du jargon myſtique devient infailliblement la proie du premier ſéducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune & belle perſonne ne mépriſera ſon corps, jamais elle ne s'affligera de bonne-foi des grands péchés que ſa beauté fait commettre, jamais elle ne pleurera ſincerement & devant Dieu d'être un objet de convoitiſe, jamais elle ne pourra croire en elle-méme que le plus doux ſentiment du cœur ſoit une invention de Satan. Donnez-lui d'autres raiſons en dedans & pour elle-même; car celles-là ne pénétreront pas. Ce ſera pis encore ſi l'on met, comme on n'y manque gueres, de la contradiction dans ſes idées, & qu'après l'avoir humiliée en aviliſant ſon corps & ſes charmes comme la ſouillure du péché, on lui faſſe enſuite reſpecter comme le temple de Jéſus-Chriſt, ce même corps qu'on lui a rendu ſi mépriſable. Les idées trop ſublimes & trop baſſes ſont également inſuffiſantes & ne peuvent s'aſſocier: il faut une raiſon à la portée du ſexe & de l'âge. La conſidération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir:

Quæ quia non liceat non facit, illa facit:

On ne ſe douteroit pas que c'eſt Ovide qui porte un jugement ſi ſévere.

Voulez-vous donc inſpirer l'amour des bonnes

mœurs aux jeunes perſonnes? ſans leur dire inceſſimment, ſoyez ſages, donnez-leur un grand intérêt à l'être; faites-leur ſentir tout le prix de la ſageſſe, & vous la leur ferez aimer. Il ne ſuffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractere de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtreſſes, cet homme ſeul peut les rendre heureuſes. Amenez la vertu par la raiſon: faites-leur ſentir que l'empire de leur ſexe & tous ſes avantages ne tiennent pas ſeulement à ſa bonne conduite, à ſes mœurs, mais encore à celles des hommes; qu'elles ont peu de priſe ſur des ames viles & baſſes, & qu'on ne ſait ſervir ſa maîtreſſe que comme on ſait ſervir la vertu. Soyez ſûre qu'alors en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inſpirerez un dégoût ſincere; en leur montrant les gens à la mode vous les leur ferez mépriſer, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, averſion pour leurs ſentimens, dédain pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner ſur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne ſait attirer ſes amans que par la coquetterie, ni les conſerver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choſes ſerviles & communes; dans les choſes importantes & graves elle eſt ſans autorité ſur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & ſage, celle qui force les ſiens à la reſpecter, celle qui a de la réſerve & de la modeſtie, celle, en un mot, qui ſoutient l'amour

mour par l'eſtime, les envoie d'un ſigne au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît; cet empire eſt beau, ce me ſemble, & vaut bien la peine d'être acheté (12).

Voilà dans quel eſprit Sophie a été élevée avec plus de ſoin que de peine, & plutôt en ſuivant ſon goût qu'en le gênant. Diſons maintenant un mot de ſa perſonne, ſelon le portrait que j'en ai fait à Emile, & ſelon qu'il imagine lui-même l'épouſe qui peut le rendre heureux.

Je ne redirai jamais trop que je laiſſe à part les prodiges. Emile n'en eſt pas un, Sophie n'en eſt pas un non plus. Emile eſt homme, & Sophie eſt femme; voilà toute leur gloire. Dans la confuſion des ſexes qui regne entre nous, c'eſt preſque un prodige d'être du ſien.

Sophie eſt bien née, elle eſt d'un bon naturel; elle a le cœur très-ſenſible, & cette extrême ſenſibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'eſprit moins juſte que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable; une phyſionomie qui promet une ame & qui ne ment pas; on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter ſans émotion. D'autres ont de bon-

(12) Brantôme dit que, du tems de François premier, une jeune perſonne ayant un amant babillard, lui impoſa un ſilence abſolu & illimité, qu'il garda ſi fidelemment deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour en pleine aſſemblée, ſa maîtreſſe, qui, dans ces tems où l'amour ſe faiſoit avec myſtere, n'étoit point connue pour telle, ſe vanta de le guérir ſur-le-champ, & le fit avec ce ſeul mot; *parlez*. N'y a-t-il pas quelque choſe de grand & d'héroïque dans cet amour-là? Qu'eût fait de plus la Philoſophie de Pithagore avec tout ſon faſte? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter ſur un pareil ſilence un ſeul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre?

bonnes qualités qui lui manquent; d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractere. Elle sait tirer parti de ses défauts mêmes, & si elle étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect, mais plus on la voit & plus elle s'embellit; elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante; mais on ne sauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéresse, elle charme, & l'on ne sauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît; sa mere n'a point d'autre femme de chambre qu'elle: elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillemens; on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode, mais elle sait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise avec moins de recherche, & dont l'ajustement soit plus recherché; pas une piece du sien n'est prise au hasard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure est très-modeste en apparence & très coquette en effet; elle n'étale point ses charmes, elle les couvre, mais en les couvrant elle sait les faire imaginer. En la voyant on dit; voilà une fille modeste & sage; mais tant qu'on

qu'on reste auprès d'elle les yeux & le cœur errent sur toute sa personne, sans qu'on puisse les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place, que pour en être ôté piece à piece par l'imagination.

Sophie a des talens naturels; elle les sent & ne les a pas négligés; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'est contentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste & avec goût, ses petits pieds à marcher légerement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes sortes de situations sans gêne & sans maladresse. Du reste, elle n'a eu de maître à chanter que son pere, de maîtresse à danser que sa mere, & un organiste du voisinage lui a donné sur le clavecin quelques leçons d'accompagnement qu'elle a depuis cultivé seule. D'abord elle ne songeoit qu'à faire paroître sa main avec avantage sur ces touches noires; ensuite elle trouva que le son aigre & sec du clavecin rendoit plus doux le son de la voix, peu-à-peu elle devint sensible à l'harmonie; enfin en grandissant elle a commencé de sentir les charmes de l'expression, & d'aimer la musique pour elle-même. Mais c'est un goût plutôt qu'un talent; elle ne sait point déchiffrer un air sur la note.

Ce que Sophie fait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point comme de tailler & coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire & qu'elle ne fasse avec plaisir; mais le travail qu'elle préfére à tout autre est la dentelle, parcequ'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légereté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle

entend la cuisine & l'office; elle sait les prix des denrées, elle en connoît les qualités; elle sait fort bien tenir les comptes, elle sert de maître-d'hôtel à sa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maison paternelle elle apprend à gouverner la sienne; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques & le fait toujours volontiers. On ne fait jamais bien commander que ce qu'on sait exécuter soi-même: c'est la raison de sa mere pour l'occuper ainsi; pour Sophie, elle ne va pas si loin. Son premier devoir est celui de fille, & c'est maintenant le seul qu'elle songe à remplir. Son unique vûe est de servir sa mere & de la soulager d'une partie de ses soins. Il est pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaisir égal. Par exemple, quoiqu'elle soit gourmande, elle n'aime pas la cuisine: le détail en a quelque chose qui la dégoûte; elle n'y trouve jamais assez de propreté. Elle est là-dessus d'une délicatesse extrême, & cette délicatesse poussée à l'excès est devenue un de ses défauts: elle laisseroit plutôt aller tout le dîné par le feu que de tacher sa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inspection du jardin par la même raison. La terre lui paroît mal-propre; sitôt qu'elle voit du fumier, elle croit en sentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de sa mere. Selon elle, entre les devoirs de la femme, un des premiers est la propreté: devoir spécial, indispensable, imposé par la Nature; il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme mal propre, & le mari qui s'en dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à sa fille dès son enfance; elle en a tant exigé de propreté sur sa personne, tant pour ses hardes, pour son appartement, pour son travail, pour sa toilette, que toutes ces attentions tournées en habitude prennent une assez grande partie de son

ſon tems & préſident encore à l'autre ; enſorte que bien faire ce qu'elle fait n'eſt que le ſecond de ſes ſoins ; le premier eſt toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation ni en molleſſe ; les rafinemens du luxe n'y ſont pour rien. Jamais il n'entra dans ſon appartement que de l'eau ſimple : elle ne connoît d'autre parfum que celui des fleurs, & jamais ſon mari n'en reſpirera de plus doux que ſon haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit ſa vie & ſon tems à des ſoins plus nobles : elle ignore ou dédaigne cette exceſſive propreté du corps qui ſouille l'ame ; Sophie eſt bien plus que propre, elle eſt pure.

J'ai dit que Sophie étoit gourmande. Elle l'étoit naturellement ; mais elle eſt devenue ſobre par habitude, & maintenant elle l'eſt par vertu. Il n'en eſt pas des filles comme des garçons, qu'on peut juſqu'à certain point gouverner par la gourmandiſe. Ce penchant n'eſt point ſans conſéquence pour le ſexe ; il eſt trop dangereux de le lui laiſſer. La petite Sophie dans ſon enfance entrant ſeule dans le cabinet de ſa mere, n'en revenoit pas toujours à vuide, & n'étoit pas d'une fidélité à toute épreuve ſur les dragées & ſur les bonbons. Sa mere la ſurprit, la reprit, la punit, la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui perſuader que les bonbons gâtoient les dents, & que de trop manger groſſiſſoit la taille. Ainſi Sophie ſe corrigea ; en grandiſſant elle a pris d'autres goûts qui l'ont détournée de cette ſenſualité baſſe. Dans les femmes, comme dans les hommes, ſitôt que le cœur s'anime, la gourmandiſe n'eſt plus un vice dominant. Sophie a conſervé le goût propre de ſon ſexe ; elle aime le laitage & les ſucreries ; elle aime la pâtiſſerie & les entre-mets, mais fort peu la

viande; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au furplus elle mange de tout très-médiocrement; fon fexe moins laborieux que le nôtre a moins befoin de réparation. En toute chofe elle aime ce qui eft bon & le fait goûter; elle fait auffi s'accomoder de ce qui ne l'eft pas, fans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'efprit agréable fans être brillant, & folide fans être profond, un efprit dont on ne dit rien, parcequ'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à foi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne foit pas fort orné, felon l'idée que nous avons de la culture de l'efprit des femmes: car le fien ne s'eft point formé par la lecture; mais feulement par les converfations de fon pere & de fa mere, par fes propres réflexions, & par les obfervations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vu. Sophie a naturellement de la gaité; elle étoit même folâtre dans fon enfance, mais peu-à-peu fa mere a pris foin de réprimer fes airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop fubit n'inftruisît du moment qui l'avoit rendu néceffaire. Elle eft donc devenue modefte & réfervée même avant le tems de l'être; & maintenant que ce tems eft venu, il lui eft plus aifé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui feroit de le prendre fans indiquer la raifon de ce changement: c'eft une chofe plaifante de la voir fe livrer quelquefois par un refte d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout-d'un-coup rentrer en elle-même, fe taire, baiffer les yeux & rougir: il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges participe un peu de chacun des deux.

Sophie eft d'une fenfibilité trop grande pour conferver une parfaite égalité d'humeur, mais elle a trop de douceur pour que cette fenfibilité foit fort importune aux autres; c'eft à elle feule qu'elle

fait

fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse, elle ne boude pas, mais son cœur se gonfle; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs son pere ou sa mere la rappelle & dise un seul mot, elle vient à l'instant jouer & rire en s'essuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ses sanglots.

Elle n'est pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop poussée, dégénere en mutinerie, & alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le tems de revenir à elle, & sa maniere d'effacer son tort lui en sera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile & soumise, & l'on voit que sa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais si franchement & de si bonne grace, qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune. Elle baiseroit la terre devant le dernier domestique, sans que cet abbaissement lui fît la moindre peine, & sitôt qu'elle est pardonnée, sa joie & ses caresses montrent de quel poids son bon cœur est soulagé. En un mot, elle souffre avec patience les torts des autres & répare avec plaisir les siens. Tel est l'aimable naturel de son sexe avant que nous l'ayons gâté. La femme est faite pour céder à l'homme & pour supporter même son injustice; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le sentiment intérieur s'éleve & se révolte en eux contre l'injustice; la Nature ne les fit pas pour la tolerer.

gravem
Pelidæ stomachum cedere nescii.

Sophie a de la religion, mais une religion raisonnable & simple, peu de dogme & moins de pra-

pratiques de dévotion ; ou plutôt, ne connoissant de pratique essencielle que la morale, elle dévoue sa vie entiere à servir Dieu en faisant le bien. Dans toutes les instructions que ses parens lui ont données sur ce sujet, ils l'ont accoutumée à une soumission respectueuse en lui disant toujours : „ Ma „ fille, ces connoissances ne sont pas de votre â- „ ge ; votre mari vous en instruira quand il sera „ tems". Du reste, au lieu de longs discours de piété, ils se contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple est gravé dans son cœur.

Sophie aime la vertu ; cet amour est devenu sa passion dominante. Elle l'aime parce qu'il n'y a rien de si beau que la vertu ; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuse lui paroît presque égale aux anges ; elle l'aime comme la seule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que misere, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme deshonnête ; elle l'aime enfin comme chere à son respectable pere, à sa tendre & digne mere ; non contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être aussi de la sienne, & son premier bonheur à elle-même est l'espoir de faire le leur. Tous ces sentimens lui inspirent un enthousiasme qui lui éleve l'ame, & tient tous ses petits penchans asservis à une passion si noble. Sophie sera chaste & honnête jusqu'à son dernier soupir : elle l'a juré dans le fond de son ame, & elle l'a juré dans un tems où elle sentoit déjà tout ce qu'un tel serment coûte à tenir : elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, si ses sens étoient faits pour regner sur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable Françoise, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire ; cherchant l'amusement & non le plaisir. Le seul besoin

d'ai-

d'aimer la dévoré, il vient la diſtraire & troubler ſon cœur dans les fêtes; elle a perdu ſon ancienne gaité; les folâtres jeux ne ſont plus faits pour elle; loin de craindre l'ennui de la ſolitude elle la cherche: elle y penſe à celui qui doit la lui rendre douce; tous les indifférens l'importunent; il ne lui faut pas une cour, mais un amant; elle aime mieux plaire à un ſeul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en ſa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain ſe change en huée.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes; étant ſur la défenſive preſque dès leur enfance, & chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur ſont néceſſairement plutôt connus. Sophie, précoce en tout, parce que ſon tempérament la porte à l'être, a auſſi le jugement plutôt formé que d'autres filles de ſon âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire: la maturité n'eſt pas par-tout la même en même-tems.

Sophie eſt inſtruite des devoirs & des droits de ſon ſexe & du nôtre. Elle connoît les défauts des hommes & les vices des femmes; elle connoît auſſi les qualités, les vertus contraires, & les a toutes empreintes au fond de ſon cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle en a conçue, & cette idée ne l'épouvante point: mais elle penſe avec plus de complaiſance à l'honnête homme, à l'homme de mérite; elle ſent qu'elle eſt faite pour cet homme-là, qu'elle en eſt digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle recevra de lui; elle ſent qu'elle ſaura bien le reconnoître; il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le ſont du mérite des femmes; cela eſt de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce

droit

droit & en uſe, mais avec la modeſtie qui convient à ſa jeuneſſe, à ſon inexpérience, à ſon état; elle ne juge que des choſes qui ſont à ſa portée, & elle n'en juge que quand cela ſert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des abſens qu'avec la plus grande circonſpection, ſur-tout ſi ce ſont des femmes. Elle penſe que ce qui les rend médiſantes & ſatyriques, eſt de parler de leur ſexe: tant qu'elles ſe bornent à parler du nôtre, elles ne ſont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle ſait: c'eſt un honneur qu'elle croit devoir à ſon ſexe; & pour celles dont elle ne ſait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, & cela s'entend.

Sophie a peu d'uſage du monde; mais elle eſt obligeante, attentive, & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la ſert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politeſſe à elle qui ne tient point aux formules, qui n'eſt point aſſervie aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par uſage, mais qui vient d'un vrai deſir de plaire, & qui plaît. Elle ne ſait point les complimens triviaux & n'en invente point de plus recherchés; elle ne dit pas qu'elle eſt très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. elle s'aviſe encore moins de tourner des phraſes. Pour une attention, pour une politeſſe établie, elle répond par une révérence ou par un ſimple, *je vous remercie*; mais ce mot dit de ſa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai ſervice elle laiſſe parler ſon cœur, & ce n'eſt pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais ſouffert que l'uſage françois l'aſſervît au joug des ſimagrées, comme d'étendre ſa main en paſſant d'une chambre à l'autre ſur un bras ſexagenaire qu'elle auroit grande envie

de

de ſoutenir. Quand un galant muſqué lui offre cet impertinent ſervice, elle laiſſe l'officieux bras ſur l'eſcalier & s'élance en deux ſauts dans la chambre, en diſant qu'elle n'eſt pas boiteuſe. En effet, quoiqu'elle ne ſoit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts: elle a les pieds aſſez petits pour s'en paſſer.

Non-ſeulement elle ſe tient dans le ſilence & dans le reſpect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle; elle n'acceptera jamais de place au-deſſus d'eux que par obéiſſance, & reprendra la ſienne au-deſſous ſitôt qu'elle le pourra; car elle ſait que les droits de l'âge vont avant ceux du ſexe, comme ayant pour eux le préjugé de la ſageſſe, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de ſon âge, c'eſt autre choſe; elle a beſoin d'un ton différent pour leur en impoſer, & elle ſait le prendre ſans quitter l'air modeſte qui lui convient. S'ils ſont modeſtes & réſervés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeuneſſe; leurs entretiens pleins d'innocence ſeront badins, mais décens; s'ils deviennent ſérieux, elle veut qu'ils ſoient utiles; s'ils dégénerent en fadeurs, elle les fera bientôt ceſſer; car elle mépriſe ſur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très-offenſant pour ſon ſexe. Elle ſait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne ſouffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de ſon ſexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ſes ſentimens, cette énergie de la vertu qu'elle ſent en elle-même, & qui la rend reſpectable à ſes propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuſer. Elle

ne

ne les reçoit point avec une colere apparente, mais avec un ironique applaudiſſement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ſes gentilleſſes, la loue avec eſprit ſur le ſien, ſur ſa beauté, ſur ſes graces, ſur le prix du bonheur de lui plaire, elle eſt fille à l'interrompre en lui diſant poliment : „ Monſieur, j'ai grand'peur de ſavoir ces „ choſes-là mieux que vous; ſi nous n'avons rien „ de plus curieux à dire, je crois que nous pou- „ vons finir ici l'entretien". Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis ſe trouver à vingt pas de lui n'eſt pour elle que l'affaire d'un inſtant. Demandez à vos agréables s'il eſt aiſé d'étaler ſon caquet avec un eſprit auſſi rebours que celui-là.

Ce n'eſt pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce ſoit tout de bon, & qu'elle puiſſe croire qu'on penſe en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de ſon mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé ſur l'eſtime peut flatter ſon cœur altier, mais tout galant perſifflage eſt toujours rebuté; Sophie n'eſt pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

Avec une ſi grande maturité de jugement & formée à tous égards comme une fille de vingt ans, Sophie à quinze ne ſera point traitée en enfant par ſes parens. A peine appercevront-ils en elle la premiere inquiétude de la jeuneſſe, qu'avant le progrès ils ſe hâteront d'y pourvoir; ils lui tiendront des diſcours tendres & ſenſés. Les diſcours tendres & ſenſés ſont de ſon âge & de ſon caractere. Si ce caractere eſt tel que je l'imagine, pourquoi ſon pere ne lui parleroit-il pas à-peu-près ainſi:

„ Sophie, vous voilà grande fille, & ce n'eſt

„ pas

„ pas pour l'être toujours qu'on le devient. Nous „ voulons que vous ſoyez heureuſe ; c'eſt pour „ nous que nous le voulons, parce que notre bon„ heur dépend du vôtre. Le bonheur d'une hon„ nête fille eſt de faire celui d'un honnête homme; „ il faut donc penſer à vous marier ; il y faut pen„ ſer de bonne heure, car du mariage dépend le „ ſort de la vie, & l'on n'a jamais trop de tems „ pour y penſer.

„ Rien n'eſt plus difficile que le choix d'un bon „ mari, ſi ce n'eſt peut-être celui d'une bonne „ femme. Sophie, vous ſerez cette femme rare, „ vous ſerez la gloire de notre vie & le bonheur „ de nos vieux jours : mais de quelque mérite que „ vous ſoyez pourvue, la terre ne manque pas „ d'hommes qui en ont encore plus que vous. Il „ n'y en a pas un qui ne dût s'honorer de vous „ obtenir ; il y en a beaucoup qui vous honore„ roient davantage. Dans ce nombre, il s'agit „ d'en trouver un qui vous convienne, de le con„ noître & de vous faire connoître à lui.

„ Le plus grand bonheur du mariage dépend „ de tant de convenances, que c'eſt une folie de „ les vouloir toutes raſſembler. Il faut d'abord „ s'aſſurer des plus importantes ; quand les autres „ s'y trouvent, on s'en prévaut ; quand elles man„ quent, on s'en paſſe. Le bonheur parfait n'eſt „ pas ſur la terre ; mais le plus grand des malheurs „ & celui qu'on peut toujours éviter, eſt d'être „ malheureux par ſa faute.

„ Il y a des convenances naturelles, il y en a „ d'inſtitution, il y en a qui ne tiennent qu'à l'o„ pinion ſeule. Les parens ſont juges des deux „ dernieres eſpeces, les enfans ſeuls le ſont de la „ premiere. Dans les mariages qui ſe font par „ l'autorité des peres, on ſe regle uniquement ſur „ les convenances d'inſtitution & d'opinion ; ce ne

„ ſont pas les perſonnes qu'on marie, ce ſont
„ les conditions & les biens; mais tout cela peut
„ changer, les perſonnes ſeules reſtent toujours,
„ elles ſe portent par-tout avec elles; en dépit de
„ la fortune, ce n'eſt que par les rapports perſon-
„ nels qu'un mariage peut être heureux ou mal-
„ heureux.

„ Votre mere étoit de condition, j'étois riche;
„ voilà les ſeules conſidérations qui porterent nos
„ parens à nous unir. J'ai perdu mes biens, elle
„ a perdu ſon nom; oubliée de ſa famille, que lui
„ ſert aujourd'hui d'être née Demoiſelle? Dans
„ nos déſaſtres, l'union de nos cœurs nous a con-
„ ſolés de tout; la conformité de nos goûts nous a
„ fait choiſir cette retraite; nous y vivons heu-
„ reux dans la pauvreté, nous nous tenons lieu de
„ tout l'un à l'autre: Sophie eſt notre tréſor com-
„ mun; nous beniſſons le ciel de nous avoir donné
„ celui-là, & de nous avoir ôté tout le reſte.
„ Voyez, mon enfant, où nous a conduit la Pro-
„ vidence! Les convenances qui nous firent ma-
„ rier ſont évanouies; nous ne ſommes heureux
„ que par celles que l'on compta pour rien.

„ C'eſt aux époux à s'aſſortir. Le penchant
„ mutuel doit être leur premier lien: leurs yeux,
„ leurs cœurs doivent être leurs premiers guides;
„ car comme leur premier devoir, étant unis, eſt
„ de s'aimer, & qu'aimer ou n'aimer pas ne dé-
„ pend point de nous-mêmes, ce devoir en em-
„ porte néceſſairement un autre, qui eſt de com-
„ mencer par s'aimer avant de s'unir. C'eſt-là le
„ droit de la Nature que rien ne peut abroger:
„ ceux qui l'ont gênée par tant de loix civiles,
„ ont eu plus d'égard à l'ordre apparent qu'au bon-
„ heur du mariage & aux mœurs des Citoyens.
„ Vous voyez, ma Sophie, que nous ne vous
„ prêchons pas une morale difficile. Elle ne tend

„ qu'à

„ qu'à vous rendre maîtresse de vous-même, & à „ nous en rapporter à vous sur le choix de votre „ époux.

„ Après vous avoir dit nos raisons pour vous „ laisser une entiere liberté, il est juste de vous „ parler aussi des vôtres pour en user avec sagesse. „ Ma fille, vous êtes bonne & raisonnable, vous „ avez de la droiture & de la piété, vous avez les „ talens qui conviennent à d'honnêtes femmes, „ & vous n'êtes pas dépourvue d'agrémens; mais „ vous êtes pauvre; vous avez les biens les plus „ estimables, & vous manquez de ceux qu'on esti- „ me le plus. N'aspirez donc qu'à ce que vous „ pouvez obtenir, & reglez votre ambition, non „ sur vos jugemens ni sur les nôtres, mais sur l'o- „ pinion des hommes. S'il n'étoit question que „ d'une égalité de mérite, j'ignore à quoi je de- „ vrois borner vos esperances; mais ne les élevez „ point au-dessus de votre fortune, & n'oubliez „ pas qu'elle est au plus bas rang. Bien qu'un „ homme digne de vous ne compte pas cette iné- „ galité pour un obstacle, vous devez faire alors „ ce qu'il ne fera pas: Sophie doit imiter sa mere, „ & n'entrer que dans une famille qui s'honore „ d'elle. Vous n'avez point vû notre opulence, „ vous êtes née durant notre pauvreté; vous nous „ la rendez douce & vous la partagez sans peine. „ Croyez-moi, Sophie, ne cherchez point des „ biens dont nous bénissons le Ciel de nous avoir „ délivrés; nous n'avons goûté le bonheur qu'a- „ près avoir perdu la richesse.

„ Vous êtes trop aimable pour ne plaire à per- „ sonne, & votre misere n'est pas telle qu'un hon- „ nête homme se trouve embarrassé de vous. „ Vous serez recherchée, & vous pourrez l'être „ de gens qui ne vous vaudront pas. S'ils se mon- „ troient à vous tels qu'ils sont, vous les estime-

„ riez ce qu'ils valent, tout leur faste ne vous en „ imposeroit pas long-tems ; mais quoique vous „ ayez le jugement bon, & que vous vous con„ noissiez en mérite, vous manquez d'expérience „ & vous ignorez jusqu'où les hommes peuvent „ se contrefaire. Un fourbe adroit peut étudier „ vos goûts pour vous séduire, & feindre auprès „ de vous des vertus qu'il n'aura point. Il vous „ perdroit, Sophie, avant que vous vous en fus„ siez apperçue, & vous ne connoîtriez votre er„ reur que pour la pleurer. Le plus dangereux de „ tous les piéges, & le seul que la raison ne peut „ éviter, est celui des sens ; si jamais vous avez „ le malheur d'y tomber, vous ne verrez plus „ qu'illusions & chimeres, vos yeux se fascine„ ront, votre jugement se troublera, votre volon„ té sera corrompue, votre erreur même vous se„ ra chere, & quand vous seriez en état de la „ connoître, vous n'en voudriez pas revenir. Ma „ fille, c'est à la raison de Sophie que je vous li„ vre ; je ne vous livre point au penchant de son „ cœur. Tant que vous serez de sang-froid, restez „ votre propre juge ; mais sitôt que vous aimerez, „ rendez à votre mere le soin de vous.

„ Je vous propose un accord qui vous marque „ notre estime & rétablisse entre nous l'ordre na„ turel. Les parens choisissent l'époux de leur fille „ & ne la consultent que pour la forme ; tel est „ l'usage. Nous ferons entre nous tout le contrai„ re ; vous choisirez & nous serons consultés. U„ sez de votre droit, Sophie ; usez-en librement „ & sagement. L'époux qui vous convient doit „ être de votre choix & non pas du nôtre ; mais „ c'est à nous de juger si vous ne vous trompez „ pas sur les convenances, & si sans le savoir vous „ ne faites point autre chose que ce que vous vou„ lez. La naissance, les biens, le rang, l'opinion „ n'en-

„ n'entreront pour rien dans nos raiſons. Prenez
„ un honnête homme dont la perſonne vous plaiſe
„ & dont le caractere vous convienne, quel qu'il
„ ſoit d'ailleurs, nous l'acceptons pour notre gen-
„ dre. Son bien ſera toujours aſſez grand, s'il a
„ des bras, des mœurs, & qu'il aime ſa famille.
„ Son rang ſera toujours aſſez illuſtre, s'il l'enno-
„ blit par la vertu. Quand toute la terre nous
„ blâmeroit, qu'importe? nous ne cherchons pas
„ l'approbation publique; il nous ſuffit de votre
„ bonheur.

Lecteurs, j'ignore quel effet feroit un pareil diſcours ſur les filles élevées à votre maniere. Quant à Sophie, elle pourra n'y pas répondre par des paroles. La honte & l'attendriſſement ne la laiſſeroient pas aiſément s'exprimer: mais je ſuis bien ſûr qu'il reſtera gravé dans ſon cœur le reſte de ſa vie, & que ſi l'on peut compter ſur quelque réſolution humaine, c'eſt ſur celle qu'il lui fera faire d'être digne de l'eſtime de ſes parens.

Mettons la choſe au pis, & donnons-lui un tempérament ardent qui lui rende pénible une longue attente. Je dis que ſon jugement, ſes connoiſſances, ſon goût, ſa délicateſſe, & ſur-tout les ſentimens dont ſon cœur a été nourri dans ſon enfance, oppoſeront à l'impétuoſité des ſens un contrepoids qui lui ſuffira pour les vaincre, ou du moins pour leur réſiſter long-tems. Elle mourroit plutôt martyre de ſon état, que d'affliger ſes parens, d'épouſer un homme ſans mérite, & de s'expoſer aux malheurs d'un mariage mal aſſorti. La liberté même qu'elle a reçue ne fait que lui donner une nouvelle élévation d'ame, & la rendre plus difficile ſur le choix de ſon maître. Avec le tempérament d'une Italienne & la ſenſibilité d'une Angloiſe, elle a pour contenir ſon cœur & ſes ſens la fierté d'une Eſpagnole, qui, même en cherchant un amant,

ne trouve pas aisément celui qu'elle estime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de sentir quel ressort l'amour des choses honnêtes peut donner à l'ame, & quelle force on peut trouver en soi quand on veut être sincerement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui est grand paroît chimérique, & qui dans leur basse & vile raison, ne connoîtront jamais ce que peut sur les passions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens-là que par des exemples: tant-pis pour eux s'ils s'obstinent à les nier. Si je leur disois que Sophie n'est point un être imaginaire, que son nom seul est de mon invention, que son éducation, ses mœurs, son caractere, sa figure même ont réellement existé, & que sa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, sans doute ils n'en croiroient rien: mais enfin, que risquerai-je d'achever sans détour l'histoire d'une fille si semblable à Sophie, que cette histoire pourroit être la sienne sans qu'on dût en être surpris. Qu'on la croye véritable ou non, peu importe; j'aurai, si l'on veut, raconté des fictions, mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, & j'irai toujours à mes fins.

La jeune personne, avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ailleurs avec elle toutes les conformités qui pouvoient lui en faire mériter le nom, & je le lui laisse. Après l'entretien que j'ai rapporté, son pere & sa mere jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyerent passer un hiver à la ville, chez une tante qu'on instruisit en secret du sujet de ce voyage. Car la fiere Sophie portoit au fond de son cœur le noble orgueil de savoir triompher d'elle, & quelque besoin qu'elle eût d'un mari, elle fût morte fille plutôt

plutôt que de ſe réſoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vues de ſes parens, ſa tante la préſenta dans les maiſons, la mena dans les ſociétés, dans les fêtes; lui fit voir le monde ou plutôt l'y fit voir, car Sophie ſe ſoucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeunes gens d'une figure agréable qui paroiſſoient décens & modeſtes. Elle avoit dans ſa réſerve même un certain art de les attirer, qui reſſembloit aſſez à de la coquetterie: mais après s'être entretenue avec eux deux ou trois fois elle s'en rebutoit. Bientôt à cet air d'autorité, qui ſemble accepter les hommages, elle ſubſtituoit un maintien plus humble & une politeſſe plus repouſſante. Toujours attentive ſur elle-même, elle ne leur laiſſoit plus l'occaſion de lui rendre le moindre ſervice: c'étoit dire aſſez qu'elle ne vouloit pas être leur maîtreſſe.

Jamais les cœurs ſenſibles n'aimerent les plaiſirs bruyans, vain & ſtérile bonheur des gens qui ne ſentent rien, & qui croyent qu'étourdir ſa vie c'eſt en jouir. Sophie ne trouvant point ce qu'elle cherchoit, & déſeſpérant de le trouver ainſi, s'ennuya de la ville. Elle aimoit tendrement ſes parens, rien ne la dédommageoit d'eux, rien n'étoit propre à les lui faire oublier; elle retourna les joindre long-tems avant le terme fixé pour ſon retour.

A peine eut-elle repris ſes fonctions dans la maiſon paternelle, qu'on vit qu'en gardant la même conduite elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des diſtractions, de l'impatience, elle étoit triſte & rêveuſe, elle ſe cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit & qu'elle en avoit honte: on lui en parla, elle s'en défendit. Elle proteſta n'avoir vu perſonne qui pût toucher ſon cœur, & Sophie ne mentoit point.

Cependant ſa langueur augmentoit ſans ceſſe,

& fa fanté commençoit à s'altérer. Sa mere inquiette de ce changement réfolut enfin d'en favoir la caufe. Elle la prit en particulier & mit en œuvre auprès d'elle ce langage infinuant & ces careffes invincibles que la feule tendreffe maternelle fait employer. Ma fille, toi que j'ai portée dans mes entrailles & que je porte inceffamment dans mon cœur, verfe les fecrets du tien dans le fein de ta mere. Quels font donc ces fecrets qu'une mere ne peut favoir? Qui eft-ce qui plaint tes peines? Qui eft-ce qui les partage? Qui eft-ce qui veut les foulager, fi ce n'eft ton pere & moi? Ah! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur fans la connoître?

Loin de cacher fes chagrins à fa mere, la jeune fille ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour confolatrice & pour confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, & fa modeftie ne trouvoit point de langage pour décrire un état fi peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit fes fens malgré qu'elle en eût. Enfin, fa honte même fervant d'indice à la mere. elle lui arracha ces humilians aveux. Loin de l'affliger par d'injuftes réprimandes, elle la confola, la plaignit, pleura fur elle; elle étoit trop fage pour lui faire un crime d'un mal que fa vertu feule rendoit fi cruel. Mais pourquoi fupporter fans néceffité un mal dont le remede étoit fi facile & fi légitime? Que n'ufoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée? Que n'acceptoit-elle un mari, que ne le choififfoit-elle? Ne favoit-elle pas que fon fort dépendoit d'elle feule, & que, quel que fût fon choix, il feroit confirmé, puifqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu refter; plufieurs partis s'étoient préfentés, elle les avoit tous rebutés. Qu'attendoit-elle donc? Que vouloit-elle? Quelle inexplicable contradiction!

La

La réponſe étoit ſimple. S'il ne s'agiſſoit que d'un ſecours pour la jeuneſſe, le choix ſeroit bientôt fait: mais un maître pour toute la vie n'eſt pas ſi facile à choiſir ; & puiſqu'on ne peut ſéparer ces deux choix, il faut bien attendre, & ſouvent perdre ſa jeuneſſe, avant de trouver l'homme avec qui l'on veut paſſer ſes jours. Tel étoit le cas de Sophie: elle avoit beſoin d'un amant, mais cet amant devoit être un mari; & pour le cœur qu'il falloit au ſien, l'un étoit preſque auſſi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens ſi brillans n'avoient avec elle que la convenance de l'âge, les autres leur manquoient toujours; leur eſprit ſuperficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs ſans regle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme & ne trouvoit que des ſinges; elle cherchoit une ame & n'en trouvoit point.

Que je ſuis malheureuſe, diſoit-elle à ſa mere! J'ai beſoin d'aimer & ne vois rien qui me plaiſe. Mon cœur repouſſe tous ceux qu'attirent mes ſens. Je n'en vois pas un qui n'excite mes deſirs, & pas un qui ne les réprime; un goût ſans eſtime ne peut durer. Ah! ce n'eſt pas-là l'homme qu'il faut à votre Sophie! ſon charmant modele eſt empreint trop avant dans ſon ame. Elle ne peut aimer que lui, elle ne peut rendre heureux que lui, elle ne peut être heureuſe qu'avec lui ſeul. Elle aime mieux ſe conſumer & combattre ſans ceſſe, elle aime mieux mourir malheureuſe & libre, que déſeſpérée auprès d'un homme qu'elle n'aimeroit pas & qu'elle rendroit malheureux lui-même; il vaut mieux n'être plus que de n'être que pour ſouffrir.

Frappée de ces ſingularités, ſa mere les trouva trop bizarres pour n'y pas ſoupçonner quelque myſtere. Sophie n'étoit ni précieuſe ni ridicule. Comment cette délicateſſe outrée avoit-elle pu lui con-

venir, à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès ſon enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre, & à faire de néceſſité vertu? Ce modele de l'homme aimable, duquel elle étoit ſi enchantée, & qui revenoit ſi ſouvent dans tous ſes entretiens, fit conjecturer à ſa mere que ce caprice avoit quelque autre fondement qu'elle ignoroit encore, & que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, ſurchargée de ſa peine ſecrette, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mere la preſſe; elle héſite, elle ſe rend enfin, & ſortant ſans rien dire, elle rentre un moment après un livre à la main. Plaignez votre malheureuſe fille, ſa triſteſſe eſt ſans remede, ſes pleurs ne peuvent tarir. Vous en voulez ſavoir la cauſe: eh! bien la voilà, dit-elle en jettant le livre ſur la table. La mere prend le livre & l'ouvre? c'étoient les aventures de Télémaque. Elle ne comprend rien d'abord à cette énigme: à force de queſtions & de réponſes obſcures, elle voit enfin avec une ſurpriſe facile à concevoir, que ſa fille eſt la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque; & l'aimoit avec une paſſion dont rien ne put la guérir. Sitôt que ſon pere & ſa mere connurent ſa manie, ils en rirent & crurent la ramener par la raiſon. Ils ſe tromperent: la raiſon n'étoit pas toute de leur côté; Sophie avoit auſſi la ſienne & ſavoit la faire valoir. Combien de fois elle les réduiſit au ſilence en ſe ſervant contre eux de leurs propres raiſonnemens, en leur montrant qu'ils avoient fait tout le mal eux-mêmes, qu'ils ne l'avoient point formée pour un homme de ſon ſiecle, qu'il faudroit néceſſairement qu'elle adoptât les manieres de penſer de ſon mari ou qu'elle lui donnât les ſiennes; qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impoſſible par la maniere dont ils l'avoient élevée, & que l'autre étoit préciſément ce qu'elle cherchoit. Donnez-

moi, disoit-elle, un homme imbu de mes maximes, ou que j'y puisse amener, & je l'épouse; mais jusques-là pourquoi me grondez-vous? Plaignez-moi. Je suis malheureuse & non pas folle. Le cœur dépend-il de la volonté? Mon pere ne l'a-t-il pas dit lui-même? Est-ce ma faute si j'aime ce qui n'est pas? Je ne suis point visionnaire; je ne veux point un Prince, je ne cherche point Télémaque, je sais qu'il n'est qu'une fiction: je cherche quelqu'un qui lui ressemble; & pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exister, puisque j'existe, moi qui me sens un cœur si semblable au sien? Non, ne deshonorons pas ainsi l'humanité; ne pensons pas qu'un homme aimable & vertueux ne soit qu'une chimere. Il existe, il vit, il me cherche peut-être; il cherche une ame qui le sache aimer. Mais qu'est-il? Où est-il? Je l'ignore; il n'est aucun de ceux que j'ai vus; sans doute il n'est aucun de ceux que je verrai. O ma mere! pourquoi m'avez-vous rendu la vertu trop aimable? Si je ne puis aimer qu'elle, le tort en est moins à moi qu'à vous.

Amenerai-je ce triste récit jusqu'à sa catastrophe? Dirai-je les longs débats qui la précéderent? Représenterai-je une mere impatientée changeant en rigueurs ses premieres caresses? Montrerai-je un pere irrité oubliant ses premiers engagemens, & traitant comme une folle la plus vertueuse des filles? Peindrai-je enfin l'infortunée, encore plus attachée à sa chimere par la persécution qu'elle lui fait souffrir, marchant à pas lents vers la mort, & descendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel? Non, j'écarte ces objets funestes. Je n'ai pas besoin d'aller si loin pour montrer par un exemple assez frappant, ce me semble, que malgré les préjugés qui naissent des mœurs du siecle, l'enthousiasme de l'honnête & du beau n'est pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes, & qu'il

qu'il n'y a rien que, ſous la direction de la Nature, on ne puiſſe obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander ſi c'eſt la Nature qui nous preſcrit de prendre tant de peines pour réprimer des deſirs immodérés? Je réponds que non, mais qu'auſſi ce n'eſt point la Nature qui nous donne tant de deſirs immoderés. Or tout ce qui n'eſt pas d'elle eſt contre elle; j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Emile ſa Sophie; reſſuſcitons cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive & un deſtin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire, & à force de lui élever l'ame j'ai troublé ſa raiſon; je me ſuis égaré moi-même. Revenons ſur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une ame commune; tout ce qu'elle a de plus que les autres, eſt l'effet de ſon éducation.

JE me ſuis propoſé dans ce Livre de dire tout ce qui ſe pouvoit faire, laiſſant à chacun le choix de ce qui eſt à ſa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois penſé dès le commencement à former de loin la compagne d'Emile, & à les élever l'un pour l'autre & l'un avec l'autre. Mais en y réfléchiſſant, j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient mal-entendus, & qu'il étoit abſurde de deſtiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître ſi cette union étoit dans l'ordre de la Nature, & s'ils auroient entre eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui eſt naturel à l'état ſauvage & ce qui eſt naturel à l'état civil. Dans le premier état toutes les femmes conviennent à tous les hommes, parce que les uns

& les autres n'ont encore que la forme primitive & commune; dans le ſecond, chaque caractere étant développé par les inſtitutions ſociales, & chaque eſprit ayant reçu ſa forme propre & déterminée, non de l'éducation ſeule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel & de l'éducation, on ne peut plus les aſſortir qu'en les préſentant l'un à l'autre pour voir s'ils ſe conviennent à tous égards, ou pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal eſt qu'en développant les caracteres l'état ſocial diſtingue les rangs, & que l'un de ces deux ordres n'étant point ſemblable à l'autre, plus on diſtingue les conditions, plus on confond les caracteres. De-là les mariages mal aſſortis & tous les déſordres qui en dérivent; d'où l'on voit, par une conſéquence évidente, que plus on s'éloigne de l'égalité, plus les ſentimens naturels s'altérent; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît, plus le lien conjugal ſe relâche; plus il y a de riches & de pauvres, moins il y a de peres & de maris. Le maître ni l'eſclave n'ont plus de famille, chacun des deux ne voit que ſon état.

Voulez-vous prévenir les abus & faire d'heureux mariages; étouffez les préjugés, oubliez les inſtitutions humaines, & conſultez la Nature. N'uniſſez pas des gens qui ne ſe conviennent que dans une condition donnée, & qui ne ſe conviendront plus, cette condition venant à changer; mais des gens qui ſe conviendront dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puiſſent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels ſoient indifférens dans le mariage, mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement ſur la leur, que c'eſt elle ſeule qui décide du ſort de la vie, & qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de ſentimens, de caracteres qui devroit

vroit engager un pere ſage, fût-il Prince, fût-il Monarque, à donner ſans balancer à ſon fils la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille deshonnête, fût-elle la fille du Bourreau. Oui, je ſoutiens que, tous les malheurs imaginables duſſent-ils tomber ſur deux époux bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer enſemble, qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre empoiſonnées par la déſunion des cœurs.

Au lieu donc de deſtiner dès l'enfance une épouſe à mon Emile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'eſt point moi qui fais cette deſtination, c'eſt la Nature; mon affaire eſt de trouver le choix qu'elle a fait. Mon affaire, je dis la mienne & non celle du pere; car en me confiant ſon fils il me cede ſa place, il ſubſtitue mon droit au ſien; c'eſt moi qui ſuis le vrai pere d'Emile, c'eſt moi qui l'ai fait homme. J'aurois refuſé de l'élever ſi je n'avois pas été le maître de le marier à ſon choix, c'eſt-à-dire au mien. Il n'y a que le plaiſir de faire un heureux, qui puiſſe payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que j'aye attendu pour trouver l'épouſe d'Emile, que je le miſſe en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'eſt qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il ſente le prix de celle qui lui convient. Dès long-tems Sophie eſt trouvée; peut-être Emile l'a-t-il déjà vue; mais il ne la reconnoîtra que quand il en ſera tems.

Quoique l'égalité des conditions ne ſoit pas néceſſaire au mariage, quand cette égalité ſe joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix; elle n'entre en balance avec aucune, mais la fait pancher quand tout eſt égal.

Un

Un homme, à moins qu'il ne ſoit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états ; car les préjugés qu'il n'aura pas il les trouvera dans les autres, & telle fille lui conviendroit peut-être qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un pere judicieux. Il ne doit point vouloir donner à ſon éleve un établiſſement au-deſſus de ſon rang, car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit, il ne devroit pas le vouloir encore ; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien ? & cependant, en montant, il s'expoſe à mille maux réels qui ſentira toute ſa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenſer des biens de différentes natures, comme la nobleſſe & l'argent, parce que chacun des deux ajoute moins de prix à l'autre qu'il n'en reçoit d'altération ; que de plus on ne s'accorde jamais ſur l'eſtimation commune ; qu'enfin la préférence que chacun donne à ſa miſe prépare la diſcorde entre deux familles, & ſouvent entre deux époux.

Il eſt encore fort différent pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-deſſus ou au-deſſous de lui. Le premier cas eſt tout-à-fait contraire à la raiſon, le ſecond y eſt plus conforme : comme la famille ne tient à la ſociété que par ſon chef, c'eſt l'etat de ce chef qui regle celui de la famille entiere. Quand il s'allie dans un rang plus bas il ne deſcend point, il éleve ſon épouſe ; au contraire, en prenant une femme au-deſſus de lui, il l'abbaiſſe ſans s'élever : ainſi, dans le premier cas il y a du bien ſans mal, & dans le ſecond du mal ſans bien. De plus, il eſt dans l'ordre de la Nature que la femme obéiſſe à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang inférieur, l'ordre naturel & l'ordre civil s'accordent, & tout va bien. C'eſt le contraire quand, s'alliant au-deſſus de lui, l'hom-

l'homme ſe met dans l'alternative de bleſſer ſon droit ou ſa reconnoiſſance, & d'être ingrat ou mépriſé. Alors la femme prétendant à l'autorité, ſe rend le tiran de ſon chef; & le maître devenu l'eſclave ſe trouve la plus ridicule & la plus miſérable des créatures. Tels ſont ces malheureux favoris que les Rois de l'Aſie honorent & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'oſent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de Lecteurs, ſe ſouvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuſeront ici de contradiction; ils ſe tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, & gouverner celui qui commande. L'empire de la femme eſt un empire de douceur, d'adreſſe & de complaiſance; ſes ordres ſont des careſſes, ſes menaces ſont des pleurs. Elle doit regner dans la maiſon comme un Miniſtre dans l'Etat, en ſe faiſant commander ce qu'elle veut faire. En ce ſens, il eſt conſtant que les meilleurs ménages ſont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut uſurper ſes droits & commander elle-même; il ne réſulte jamais de ce déſordre que miſere, ſcandale & deshonneur.

Reſte le choix entre ſes égales & ſes inférieures, & je crois qu'il y a encore quelque reſtriction à faire pour ces dernieres; car il eſt difficile de trouver dans la lie du peuple une épouſe capable de faire le bonheur d'un honnête homme: non qu'on ſoit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idées de ce qui eſt beau & honnête, & que l'injuſtice des autres états fait voir à celui-ci la juſtice dans ſes vices mêmes.

Natu-

Naturellement l'homme ne penſe gueres. Penſer eſt un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement. Je ne connois pour les deux ſexes que deux claſſes réellement diſtinguées; l'une des gens qui penſent, l'autre des gens qui ne penſent point, & cette différence vient preſque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux claſſes ne doit point s'allier dans l'autre; car le plus grand charme de la ſociété manque à la ſienne, lorſqu'ayant une femme il eſt réduit à penſer ſeul. Les gens qui paſſent exactement la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur eſprit ſemble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs; ſouvent même elle y ſert; ſouvent on compoſe avec ſes devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choſes. La conſcience eſt le plus éclairé des Philoſophes: on n'a pas beſoin de ſavoir les offices de Ciceron pour être homme de bien; & la femme du monde la plus honnête ſait peut-être le moins ce que c'eſt qu'honnêteté. Mais il n'en eſt pas moins vrai qu'un eſprit cultivé rend ſeul le commerce agréable, & c'eſt une triſte choſe pour un pere de famille qui ſe plaît dans ſa maiſon, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à perſonne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élevera-t-elle ſes enfans? Comment diſcernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les diſpoſera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne ſaura que les flatter ou les menacer, les rendre inſolens ou craintifs; elle en fera des ſinges maniérés ou d'étourdis poliçons, jamais de bons eſprits ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple & grossierement élevée, qu'une fille savante & bel-esprit qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de litterature dont elle se feroit la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, & commence toujours par se faire homme à la maniere de Mademoiselle de l'Enclos. Au-dehors elle est toujours ridicule & très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussitôt qu'on sort de son état, & qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée : sa gloire est dans l'estime de son mari ; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même : soyez de bonne foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme en entrant dans sa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de respect, de la voir occupée des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfans, ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes, & de petits billets peints de toutes les couleurs ? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand

il

il n'y aura que des hommes ſenſés ſur la terre :

Quæris cur nolim te ducere, Galla? diſerta es.

Après ces conſidérations vient celle de la figure ; c'eſt la premiere qui frappe & la derniere qu'on doit faire, mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'uſe promptement par la poſſeſſion ; au bout de ſix ſemaines elle n'eſt plus rien pour le poſſeſſeur, mais ſes dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne ſoit un ange, ſon mari eſt le plus malheureux des hommes; & quand elle ſeroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne ſoit ſans ceſſe entouré d'ennemis? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté ; car en peu de tems l'une & l'autre étant nulle pour le mari, la beauté devient un inconvénient & la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût eſt le plus grand des malheurs ; ce ſentiment, loin de s'effacer, augmente ſans ceſſe & ſe tourne en haine. C'eſt un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainſi.

Deſirez en tout la médiocrité, ſans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inſpire pas l'amour, mais la bienveillance, eſt ce qu'on doit préférer ; elle eſt ſans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'uſent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles ſe renouvellent ſans ceſſe ; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces plaît à ſon mari comme le premier jour.

Telles ſont les réflexions qui m'ont déterminé dans le choix de Sophie. Eleve de la Nature, ainſi qu'E-

qu'Emile, elle eſt faite pour lui plus qu'aucune autre; elle ſera la femme de l'homme. Elle eſt ſon égale par la naiſſance & par le mérite, ſon inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par degrés, il ne ſe déploie que dans l'intimité du commerce, & ſon mari le ſentira plus que perſonne au monde; ſon éducation n'eſt ni brillante ni négligée; elle a du goût ſans étude, des talens ſans art, du jugement ſans connoiſſance. Son eſprit ne ſait pas, mais il eſt cultivé pour apprendre; c'eſt une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lû de livre que Barrême, & Télémaque qui lui tomba par hazard dans les mains; mais une fille capable de ſe paſſionner pour Télémaque a-t-elle un cœur ſans ſentiment & un eſprit ſans délicateſſe? O l'aimable ignorante! Heureux celui qu'on deſtine à l'inſtruire. Elle ne ſera point le Profeſſeur de ſon mari, mais ſon diſciple; loin de vouloir l'aſſujettir à ſes goûts, elle prendra les ſiens. Elle vaudra mieux pour lui que ſi elle étoit ſavante: il aura le plaiſir de lui tout enſeigner. Il eſt tems, enfin, qu'ils ſe voyent; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris triſtes & rêveurs. Ce lieu de babil n'eſt pas notre centre. Emile tourne un œil de dédain vers cette grande ville & dit avec dépit; que de jours perdus en vaines recherches! Ah! ce n'eſt pas là qu'eſt l'épouſe de mon cœur: mon ami, vous le ſaviez bien; mais mon tems ne vous coûte guerès, & mes maux vous font peu ſouffrir. Je le regarde fixement & lui dis ſans m'émouvoir: Emile, croyez-vous ce que vous dites? A l'inſtant il me ſaute au cou tout confus, & me ſerre dans ſes bras ſans répondre. C'eſt toujours ſa réponſe quand il a tort.

Nous

Nous voici par les champs en vrais Chevaliers errans; non pas comme eux cherchant les aventures; nous les fuyons, au contraire, en quittant Paris; mais imitant aſſez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, & tantôt marchant à petits pas. A force de ſuivre ma pratique, on en aura pris enfin l'eſprit; & je n'imagine aucun Lecteur encore aſſez prévenu par les uſages, pour nous ſuppoſer tous deux endormis dans une bonne chaiſe de poſte bien fermée, marchant ſans rien voir, ſans rien obſerver, rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée, & dans la vîteſſe de notre marche, perdant le tems pour le ménager.

Les hommes diſent que la vie eſt courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne ſachant pas l'employer, ils ſe plaignent de la rapidité du tems; & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voyent à regret l'intervalle qui les en ſépare: l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de-là; nul ne veut vivre aujourd'hui; nul n'eſt content de l'heure préſente, tous la trouvent trop lente à paſſer. Quand ils ſe plaignent que le tems coule trop vîte, ils mentent; ils payeroient volontiers le pouvoir de l'accélerer. Ils emploieroient volontiers leur fortune à conſumer leur vie entiere; & il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ſes ans à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter au gré de ſon ennui celles qui lui étoient à charge, & au grè de ſon impatience celles qui le ſéparoient du moment deſiré. Tel paſſe la moitié de ſa vie à ſe rendre de Paris à Verſailles, de Verſailles à Paris, de la Ville à la campagne, de la campagne à la ville, & d'un quartier à l'autre, qui ſeroit fort embarraſſé de ſes heures s'il n'avoit le ſecret de les

perdre ainſi, & qui s'éloigne exprès de ſes affaires pour s'occuper à les aller chercher: il croit gagner le tems qu'il y met de plus, & dont autrement il ne ſauroit que faire; ou bien, au contraire, il court pour courir, & vient en poſte ſans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne ceſſerez-vous jamais de calomnier la Nature? Pourquoi vous plaindre que la vie eſt courte, puiſqu'elle ne l'eſt pas encore aſſez à votre gré? S'il eſt un ſeul d'entre vous qui ſache mettre aſſez de tempérance à ſes deſirs pour ne jamais ſouhaiter que le tems s'écoule, celui-là ne l'eſtimera point trop courte. Vivre & jouir ſeront pour lui la même choſe; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que raſſaſié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela ſeul il la faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Emile pour deſirer ni pour attendre, mais pour jouir; & quand il porte ſes deſirs au-delà du préſent, ce n'eſt point avec une ardeur aſſez impétueuſe pour être importuné de la lenteur du tems. Il ne jouira pas ſeulement du plaiſir de deſirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il deſire; & ſes paſſions ſont tellement modérées, qu'il eſt toujours plus où il eſt, qu'où il ſera.

Nous ne voyageons donc point en courriers, mais en voyageurs. Nous ne ſongeons pas ſeulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les ſépare. Le voyage même eſt un plaiſir pour nous. Nous ne le faiſons point triſtement aſſis & comme empriſonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la molleſſe & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité de les contempler à notre gré quand il nous plaît. Emile n'entra jamais dans

une

une chaiſe de poſte, & ne court guere en poſte s'il n'eſt preſſé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être preſſé? D'une ſeule choſe, de jouir de la vie. Ajouterai-je, & de faire du bien quand il le peut? non, car cela même eſt jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une maniere de voyager plus agréable que d'aller à cheval; c'eſt d'aller à pied. On part à ſon moment, on s'arrête à ſa volonté. on fait tant & ſi peu d'exercice qu'on veut. On obſerve tout le pays; on ſe détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une riviere? je la cotoye; un bois touffu? je vais ſous ſon ombre; une grotte? je la viſite; une carriere? j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reſte. A l'inſtant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du poſtillon. Je n'ai pas beſoin de choiſir des chemins tout faits, des routes commodes, je paſſe par-tout où un homme peut paſſer; je vois tout ce qu'un homme peut voir, & ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais tems m'arrête & que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je ſuis las.... mais Emile ne ſe laſſe gueres; il eſt robuſte; & pourquoi ſe laſſeroit-il? Il n'eſt point preſſé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer? Il porte par-tout de quoi s'amuſer. Il entre chez un maître, il travaille; il exerce ſes bras pour repoſer ſes pieds.

Voyager à pied c'eſt voyager comme Thalés, Platon, Pithagore. J'ai peine à comprendre comment un Philoſophe peut ſe reſoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richeſſes qu'il foule aux pieds, & que la terre prodigue à ſa vue. Qui eſt ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres

au climat des lieux qu'il traverſe, & la maniere de les cultiver? Qui eſt-ce qui, ayant un peu de goût pour l'hiſtoire naturelle, peut ſe réſoudre à paſſer un terrein ſans l'examiner, un rocher ſans l'écorner, des montagnes ſans herboriſer, des cailloux ſans chercher des foſſiles? Vos Philoſophes de ruelles étudient l'hiſtoire naturelle dans des cabinets; ils ont des colifichets, ils ſavent des noms & n'ont aucune idée de la Nature. Mais le cabinet d'Émile eſt plus riche que ceux des Rois; ce cabinet eſt la terre entiere. Chaque choſe y eſt à ſa place: le Naturaliſte qui en prend ſoin, a rangé le tout dans un fort bel ordre; d'Aubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaiſirs différens on raſſemble par cette agréable maniere de voyager! ſans compter la ſanté qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, réveurs, triſtes, grondans ou ſouffrans; & les piétons toujours gais, légers, & contens de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte? Combien un repas groſſier paroît ſavoureux! avec quel plaiſir on ſe repoſe à table! Quel bon ſommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaiſe de poſte; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la maniere que j'imagine, Sophie n'eſt pas oubliée, il faut que je ne ſois guere adroit, ou qu'Émile ſoit bien peu curieux: car avec tant de connoiſſances élémentaires, il eſt difficile qu'il ne ſoit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'eſt curieux qu'à proportion qu'on eſt inſtruit; il ſait préciſément aſſez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, & nous avançons toujours. J'ai mis à notre premiere courſe

ſe un terme éloigné : le prétexte en eſt facile ; en ſortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne ſavons retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins ſont bons pourvu qu'on arrive : mais encore faut-il arriver quelque part quand on a faim. Heureuſement nous trouvons un payſan qui nous mene dans ſa chaumiere ; nous mangeons de grand appétit ſon maigre dîné. En nous voyant ſi fatigués, ſi affamés, il nous dit : ſi le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous euſſiez été mieux recus..... vous auriez trouvé une maiſon de paix.... des gens ſi charitables.... de ſi bonnes gens ! ... Ils n'ont pas meilleur cœur que moi, mais ils ſont plus riches, quoiqu'on diſe qu'ils l'étoient bien plus autrefois.... ils ne pâtiſſent pas, Dieu merci ; & tout le pays ſe ſent de ce qui leur reſte.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Emile s'epanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maiſon dont les maîtres ſont bénis dans le voiſinage : je ſerois bien aiſe de les voir ; peut-être ſeront-ils bien aiſes de nous voir auſſi. Je ſuis ſûr qu'ils nous recevront bien : s'ils ſont des nôtres, nous ſerons des leurs.

La maiſon bien indiquée, on part, on erre dans les bois ; une grande pluie nous ſurprend en chemin, elle nous retarde ſans nous arrêter. Enfin l'on ſe retrouve, & le ſoir nous arrivons à la maiſon deſignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette ſeule maiſon, quoique ſimple, a quelque apparence ; nous nous préſentons, nous demandons l'hoſpitalité : l'on nous fait parler au maître, il nous queſtionne, mais poliment : ſans dire le ſujet

de notre voyage nous disons celui de notre détour. Il a gardé de son ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manieres : quiconque a vécu dans le grand monde se trompe rarement là-dessus ; sur ce passeport nous sommes admis.

On nous montre un appartement fort petit, mais propre & commode, on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi ! dit Emile tout surpris, on diroit que nous étions attendus. O que le paysan avoit bien raison ! quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance ! & pour des inconnus ! je crois être au tems d'Homere. Soyez sensible à tout cela, lui dis-je, mais ne vous en étonnez pas ; par-tout où les étrangers sont rares ils sont bien venus ; rien ne rend plus hospitalier que de n'avoir pas souvent besoin de l'être : c'est l'affluence des hôtes qui détruit l'hospitalité. Du tems d'Homere on ne voyageoit gueres, & les voyageurs étoient bien reçus par-tout. Nous sommes peut-être les seuls passagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il, cela même est un éloge, de savoir se passer d'hôtes, & de les recevoir toujours bien.

Séchés & rajustés, nous allons rejoindre le maître de la maison ; il nous présente à sa femme ; elle nous reçoit, non pas seulement avec politesse, mais avec bonté. L'honneur de ses coups-d'œil est pour Emile. Une mere dans le cas où elle est, voit rarement sans inquiétude, ou du moins sans curiosité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le souper pour l'amour de nous. En entrant dans la salle à manger nous voyons cinq couverts ; nous nous plaçons, il en reste un vuide. Une jeune personne entre, fait une grande

de révérence, & s'affied modeftement fans parler. Emile occupé de fa faim ou de fes réponfes, la falue, parle & mange. Le principal objet de fon voyage eft auffi loin de fa penfée, qu'il fe croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule fur l'égarement de nos voyageurs. Monfieur, lui dit le maître de la maifon, vous me paroiffez un jeune homme aimable & fage; & cela me fait fonger que vous êtes arrivés ici, votre Gouverneur & vous, las & mouillés, comme Télémaque & Mentor dans l'Ifle de Calypfo. Il eft vrai, répond Emile, que nous trouvons ici l'hofpitalité de Calypfo. Son Mentor ajoute; & les charmes d'Eucharis. Mais Emile connoît l'Odyffée, & n'a point lu Télémaque; il ne fait ce que c'eft qu'Eucharis. Pour la jeune perfonne, je la vois rougir jufqu'aux yeux, les baiffer fur fon affiette, & n'ofer fouffler. La mere, qui remarque fon embarras, fait figne au pere, & celui-ci change de converfation. En parlant de fa folitude, il s'engage infenfiblement dans le recit des évenemens qui l'y ont confiné; les malheurs de fa vie, la conftance de fon époufe, les confolations qu'ils ont trouvées dans leur union, la vie douce & paifible qu'ils menent dans leur retraite, & toujours fans dire un mot de la jeune perfonne; tout cela forme un récit agréable & touchant, qu'on ne peut entendre fans intérêt. Emile ému, attendri, ceffe de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes s'étend avec plus de plaifir fur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur hors de lui ferre une main du mari qu'il a faifie, & de l'autre prend auffi la main de la femme, fur laquelle il fe panche avec tranfport en l'arrofant de pleurs. La naïve vivacité du jeune homme enchante tout le monde: mais la fille, plus fenfible que perfonne à cette mar-

marque de son bon cœur, croit voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctete. Elle porte à la dérobée les yeux sur lui pour mieux examiner sa figure; elle n'y trouve rien qui démente la comparaison. Son air aisé a de la liberté sans arrogance; ses manieres sont vives sans étourderie; sa sensibilité rend son regard plus doux, sa physionomie plus touchante: la jeune personne le voyant pleurer est prête à mêler ses larmes aux siennes. Dans un si beau prétexte, une honte secrette la retient: elle se reproche déjà les pleurs prêts à s'échapper de ses yeux, comme s'il étoit mal d'en verser pour sa famille.

La mere, qui dès le commencement du soupé n'a cessé de veiller sur elle, voit sa contrainte, & l'en délivre en l'envoyant faire une commission. Une minute après la jeune fille rentre, mais si mal remise que son désordre est visible à tous les yeux. La mere lui dit avec douceur; Sophie, remettez-vous; ne cesserez-vous point de pleurer les malheurs de vos parens? Vous qui les en consolez, n'y soyez pas plus sensible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous eussiez vu tressaillir Emile. Frappé d'un nom si cher, il se réveille en sursaut, & jette un regard avide sur celle qui l'ose porter. Sophie, ô Sophie! est-ce vous que mon cœur cherche? est-ce vous que mon cœur aime? Il l'observe, il la contemple avec une sorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte; il ne sait si celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geste, il trouve à tout mille interprétations confuses; il donneroit la moitié de sa vie pour qu'elle voulût dire un seul mot. Il me regarde inquiet & troublé; ses yeux me font à la fois cent questions, cent reproches. Il semble me dire à chaque regard;

gard; guidez-moi, tandis qu'il eſt tems; ſi mon cœur ſe livre & ſe trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Emile eſt l'homme du monde qui ſait le moins ſe déguiſer. Comment ſe déguiſeroit-il dans le plus grand trouble de ſa vie, entre quatre ſpectateurs qui l'examinent, & dont le plus diſtrait en apparence eſt en effet le plus attentif? Son déſordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie; les ſiens l'inſtruiſent de reſte qu'elle en eſt l'objet: elle voit que cette inquiétude n'eſt pas de l'amour encore, mais qu'importe? il s'occupe d'elle, & cela ſuffit; elle ſera bien malheureuſe s'il s'en occupe impunément.

Les meres ont des yeux comme leurs filles, & l'expérience de plus. La mere de Sophie ſourit du ſuccès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens; elle voit qu'il eſt tems de fixer celui du nouveau Télémaque; elle fait parler ſa fille. Sa fille, avec ſa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux ſon effet. Au premier ſon de cette voix, Emile eſt rendu; c'eſt Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la ſeroit pas, qu'il ſeroit trop tard pour s'en dedire.

C'eſt alors que les charmes de cette fille enchantereſſe vont par torrens à ſon cœur, & qu'il commence d'avaler à longs traits le poiſon dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne répond plus, il ne voit que Sophie, il n'entend que Sophie: ſi elle dit un mot, il ouvre la bouche; ſi elle baiſſe les yeux, il les baiſſe; s'il la voit reſpirer, il ſoupire; c'eſt l'ame de Sophie qui paroît l'animer. Que la ſienne a changé dans peu d'inſtans! Ce n'eſt plus le tour de Sophie de trembler, c'eſt celui d'Emile. Adieu la liberté, la naïveté, la franchiſe. Confus, embarraſſé, craintif, il n'oſe plus regarder autour de lui, de peur de voir qu'on le

regarde. Honteux de se laisser pénétrer, il voudroit se rendre invisible à tout le monde, pour se rassasier de la contempler sans être observé. Sophie, au contraire, se rassure de la crainte d'Emile; elle voit son triomphe, elle en jouit.

Nol mostra già, ben che in suo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance ; mais malgré cet air modeste, & ces yeux baissés, son tendre cœur palpite de joie, & lui dit que Télemaque est trouvé.

Si j'entre ici dans l'histoire trop naïve & trop simple, peut-être, de leurs innocentes amours, on regardera ces détails comme un jeu frivole; & l'on aura tort. On ne considere pas assez l'influence que doit avoir la premiere liaison d'un homme avec une femme dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une premiere impression, aussi vive que celle de l'amour ou du penchant qui tient sa place, a de longs effets dont on n'apperçoit point la chaîne dans le progrès des ans, mais qui ne cessent d'agir jusqu'à la mort. On nous donne dans les Traités d'éducation de grands verbiages inutiles & pédantesques sur les chimériques devoirs des enfans; & l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de toute l'éducation: savoir la crise qui sert de passage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces essais utiles par quelque endroit, ce sera sur-tout pour m'y être étendu fort au long sur cette partie essencielle omise par tous les autres, & pour ne m'être point laissé rebuter dans cette entreprise par de fausses délicatesses, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire: il m'importe fort peu d'avoir écrit un Roman. C'est un

un aſſez beau Roman que celui de la nature humaine. S'il ne ſe trouve que dans cet écrit, eſt-ce ma faute? Ce devroit être l'hiſtoire de mon eſpece: vous qui la dépravez, c'eſt vous qui faites un Roman de mon Livre.

Une autre conſidération, qui renforce la premiere, eſt qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitiſe, à l'envie, à l'orgueil, & à toutes les paſſions qui ſervent d'inſtrument aux éducations communes; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'eſt ici, non-ſeulement le premier amour, mais la premiere paſſion de toute eſpece; que de cette paſſion, l'unique, peut-être, qu'il ſentira vivement dans toute ſa vie, dépend la derniere forme que doit prendre ſon caractere. Ses manieres de penſer, ſes ſentimens, ſes goûts fixés par une paſſion durable, vont acquérir une conſiſtance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile & moi, la nuit qui ſuit une pareille ſoirée ne ſe paſſe pas toute à dormir. Quoi donc? la ſeule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir ſur un homme ſage? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde? Se reſſemblent-elles toutes d'ame comme de nom? Toutes celles qu'il verra ſont-elles la ſienne? Eſt-il fou, de ſe paſſionner ainſi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé? Attendez, jeune homme; examinez, obſervez. Vous ne ſavez pas même encore chez qui vous êtes; & à vous entendre, on vous croiroit déjà dans votre maiſon.

Ce n'eſt pas le tems des leçons, & celles-ci ne ſont pas faites pour être écoutées. Elles ne font que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le deſir de juſtifier ſon penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réſerve même, ne font qu'irriter ſa

vi-

vivacité : déjà Sophie lui paroît trop estimable pour qu'il ne soit pas sûr de me la faire aimer.

Le matin, je me doute bien que dans son mauvais habit de voyage, Emile tâchera de se mettre avec plus de soin. Il n'y manque pas: mais je ris de son empressement à s'accomoder du linge de la maison. Je pénetre sa pensée; j'y lis avec plaisir qu'il cherche, en se préparant des restitutions, des échanges, à s'établir une espece de correspondance qui le mette en droit d'y renvoyer & d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajustée aussi de son côté; je me suis trompé. Cette vulgaire coquetterie est bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véritable amour est plus rafinée; elle a bien d'autres prétentions. Sophie est mise encore plus simplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours scrupuleuse. Je ne vois de la coquetterie dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie sait bien qu'une parure plus recherchée est une déclaration, mais elle ne sait pas qu'une parure plus négligée en est une autre; elle montre qu'on ne se contente pas de plaire par l'ajustement, qu'on veut plaire aussi par la personne. Eh! qu'importe à l'Amant comment on soit mise, pourvu qu'il voye qu'on s'occupe de lui? Déjà sûre de son empire, Sophie ne se borne pas à frapper par ses charmes les yeux d'Emile, si son cœur ne va les chercher; il ne lui suffit plus qu'il les voye, elle veut qu'il les suppose. N'en a-t-il pas assez vu pour être obligé de deviner le reste?

Il est à croire que durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & sa mere n'ont pas non plus resté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des instructions données. Le lendemain on se rassemble

bien

bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens se sont vus; ils ne se sont pas dit encore un seul mot, & déjà l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'est pas familier; il est embarrassé, timide; ils ne se parlent point; leurs yeux baissés semblent s'éviter, & cela même est un signe d'intelligence: ils s'évitent, mais de concert; ils sentent déjà le besoin du mystere avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons la permission de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Emile demande cette permission au pere, à la mere, tandis que ses yeux inquiets tournés sur la fille, la lui demandent beaucoup plus instamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun signe, ne paroît rien voir, rien entendre; mais elle rougit, & cette rougeur est une réponse encore plus claire que celle de ses parens.

On nous permet de revenir, sans nous inviter à rester. Cette conduite est convenable; on donne le couvert à des passans embarrassés de leur gîte, mais il n'est pas décent qu'un Amant couche dans la maison de sa maitresse.

A-peine sommes-nous hors de cette maison chérie, qu'Emile songe à nous établir aux environs; la chaumiere la plus voisine lui semble déjà trop éloignée. Il voudroit coucher dans les fossés du Château. Jeune étourdi! lui dis-je, d'un ton de pitié; quoi! déjà la passion vous aveugle? Vous ne voyez déjà plus ni les bienséances ni la raison? Malheureux! vous croyez aimer, & vous voulez déshonorer votre maîtresse! Que dira-t-on d'elle, quand on saura qu'un jeune homme qui sort de sa maison couche aux environs? Vous l'aimez, dites-vous! Est-ce donc à vous de la perdre de réputation? Est-ce-là le prix de l'hospitalité que ses parens vous ont accordée? Ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur?

Eh! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains discours des hommes & leurs injustes soupçons? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas? Qui sait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux respecter? Mon attachement ne sera point sa honte, il sera sa gloire, il sera digne d'elle. Quand mon cœur & mes soins lui rendront par-tout l'hommage qu'elle mérite, en quoi puis-je l'outrager? Cher Emile, reprend-je en l'embrassant, vous raisonnez pour vous; apprenez à raisonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un sexe à celui de l'autre; ils ont des principes tout différens. Ces principes sont également solides & raisonnables; parce qu'ils dérivent également de la Nature, & que la même vertu qui vous fait mépriser pour vous les discours des hommes, vous oblige à les respecter pour votre maitresse. Votre honneur est en vous seul; & le sien dépend d'autrui. Le négliger seroit blesser le vôtre même; & vous ne vous rendez point ce que vous vous devez, si vous êtes cause qu'on ne lui rende pas ce qui lui est dû.

Alors lui expliquant les raisons de ces différences, je lui fais sentir quelle injustice il y auroit à vouloir les compter pour rien. Qui est-ce qui lui a dit qu'il sera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les sentimens, elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagemens antérieurs, elle qu'il ne connoît point, & qui n'a peut-être avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux? Ignore-t-il que tout scandale est pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même son mariage avec celui qui l'a causé? Eh! quel est l'homme sensible qui veut perdre celle qu'il aime? Quel est l'honnête homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plû?

Le jeune homme, effrayé des conséquences que je lui fais envisager, & toujours extrême dans ses idées, croit déja n'être jamais assez loin du séjour de Sophie : il double le pas pour fuir plus promptement ; il regarde autour de nous si nous ne sommes point écoutés : il sacrifieroit mille fois son bonheur à l'honneur de celle qu'il aime ; il aimeroit mieux ne la revoir de sa vie que de lui causer un seul déplaisir. C'est le premier fruit des soins que j'ai pris dès sa jeunesse de lui former un cœur qui sache aimer.

Il s'agit donc de trouver un asile éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons : nous apprenons qu'à deux grandes lieues est une ville ; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches où notre séjour deviendroit suspect. C'est là qu'arrive enfin le nouvel Amant plein d'amour, d'espoir, de joie, & sur-tout de bons sentimens ; & voilà comment dirigeant peu-à-peu sa passion naissante vers ce qui est bon & honnête, je dispose insensiblement tous ses penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carriere ; je l'apperçois déja de loin. Toutes les grandes difficultés sont vaincues, tous les grands obstacles sont surmontés ; il ne me reste plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage en me hâtant de le consommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons sur-tout la fausse prudence d'immoler le présent à l'avenir ; c'est souvent immoler ce qui est à ce qui ne sera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des soins il ne meure avant de l'avoir été. Or s'il est un tems pour jouir de la vie, c'est assurément la fin de l'adolescence, où les facultés du corps & de l'ame ont acquis leur plus grande vigueur, & où l'homme au milieu de sa course voit de plus loin

les deux termes qui lui en font ſentir la briéveté. Si l'imprudente jeuneſſe ſe trompe, ce n'eſt pas en ce qu'elle veut jouir; c'eſt en ce qu'elle cherche la jouiſſance où elle n'eſt point, & qu'en s'appprêtant un avenir miſérable, elle ne ſait pas même uſer du moment préſent.

Conſidérez mon Emile, à vingt ans paſſés, bien formé, bien conſtitué d'eſprit & de corps, fort, ſain, diſpos, adroit, robuſte, plein de ſens, de raiſon, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faiſant le bien, libre de l'empire des paſſions cruelles, exempt du joug de l'opinion, mais ſoumis à la loi de la ſageſſe, & docile à la voix de l'amitié, poſſédant tous les talens utiles, & pluſieurs talens agréables, ſe ſouciant peu des richeſſes, portant ſa reſſource au bout de ſes bras, & n'ayant pas peur de manquer de pain, quoiqu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une paſſion naiſſante : ſon cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour; ſes douces illuſions lui font un nouvel univers de délice & de jouiſſance; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par ſon caractere que par ſa perſonne; il eſpere, il attend un retour qu'il ſent lui être dû; c'eſt du rapport des cœurs, c'eſt du concours des ſentimens honnêtes, que s'eſt formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable : il ſe livre avec confiance, avec raiſon même, au plus charmant délire, ſans crainte, ſans regret, ſans remords, ſans autre inquiétude que celle dont le ſentiment du bonheur eſt inſéparable. Que peut-il manquer au ſien? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il lui faut encore, & qu'on puiſſe accorder avec ce qu'il a? Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois; on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre; il eſt heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abréger un deſtin

ſi doux? Irai-je troubler une volupté ſi pure? Ah! tout le prix de la vie eſt dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui aurois ôté? Même en mettant le comble à ſon bonheur, j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur ſuprême eſt cent fois plus doux à eſpérer qu'à obtenir; on en jouit mieux quand on l'attend que quand on le goûte. O bon Emile, aime, & ſois aimé! Jouis longtems avant que de poſſeder; jouis à la fois de l'amour & de l'innocence; fais ton paradis ſur la terre en attendant l'autre: je n'abrégerai point cet heureux tems de ta vie: j'en filerai pour toi l'enchantement: je le prolongerai le plus qu'il ſera poſſible. Hélas! il faut qu'il finiſſe, & qu'il finiſſe en peu de tems; mais je ferai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, & que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Emile n'oublie pas que nous avons des reſtitutions à faire. Sitôt qu'elles ſont prêtes, nous prenons des chevaux, nous allons grand train; pour cette fois, en partant il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux paſſions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdu mon tems, la ſienne entiere ne ſe paſſera pas ainſi.

Malheureuſement la route eſt fort coupée & le pays difficile. Nous nous égarons, il s'en apperçoit le premier, &, ſans s'impatienter, ſans ſe plaindre, il met toute ſon attention à retrouver ſon chemin; il erre longtems avant de ſe reconnoître, & toujours avec le même ſang-froid. Ceci n'eſt rien pour vous, mais c'eſt beaucoup pour moi qui connois ſon naturel emporté: je vois le fruit des ſoins que j'ai mis dès ſon enfance à l'endurcir aux coups de la néceſſité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait eſt bien plus ſimple & plus obligeante que la premiere fois; nous ſommes déjà d'anciennes connois-

noiſſances. Emile & Sophie ſe ſaluent avec un peu d'embarras, & ne ſe parlent toujours point: que ſe diroient-ils en notre préſence? L'entretien qu'il leur faut n'a pas beſoin de témoins. L'on ſe promene dans le jardin: ce jardin a pour parterre un potager très-bien entendu, pour parc un verger couvert de grands & beaux arbres fruitiers de toute eſpece, coupé en divers ſens de jolis ruiſſeaux, & de plattebandes pleines de fleurs. Le beau lieu! s'écrie Emile, plein de ſon Homere & toujours dans l'enthouſiaſme; je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit ſavoir ce que c'eſt qu'Alcinoüs, & la mere le demande. Alcinoüs, leur dis-je, étoit un Roi de Corcyre, dont le jardin décrit par Homére eſt critiqué par les gens de goût, comme trop ſimple & trop peu paré (13). Cet Alcinoüs avoit une fille aimable, qui,

(13) „ En ſortant du Palais on trouve un vaſte jardin de „ quatre arpens, enceint & clos tout à l'entour, planté de „ grands arbres fleuris, produiſans des poires, des pommes „ de grenade & d'autres des plus belles eſpeces, des figuiers „ aux doux fruit, & des oliviers verdoyans. Jamais durant „ l'année entiere ces beaux arbres ne reſtent ſans fruits; l'hiver & l'été, la douce haleine du vent d'oueſt fait à la fois „ nouer les uns & meurir les autres. On voit la poire & la „ pomme vieillir & ſécher ſur leur arbre, la figue ſur le fi- „ guier & la grape ſur la ſouche. La vigne inépuiſable ne „ ceſſe d'y porter de nouveaux raiſins; on fait cuire & con- „ fire les uns au ſoleil ſur une aire, tandis qu'on en vendange „ d'autres, laiſſant ſur la plante ceux qui ſont encore en fleurs, „ en verjus, ou qui commencent à noircir. A l'un des bouts, „ deux quarrés biens cultivés & couverts de fleurs toute l'an- „ née ſont ornés de deux fontaines, dont l'une eſt diſtribuée „ dans tout le jardin, & l'autre, après avoir traverſé le Pa- „ lais, eſt conduite à un bâtiment élevé dans la ville pour „ abreuver les Citoyens.

Telle eſt la deſcription du jardin royal d'Alcinoüs au ſeptieme livre de l'Odyſſée, dans lequel, à la honte de ce vieux rêveur d'Homere & des Princes de ſon tems, on ne voit ni treillages, ni ſtatues, ni caſcades, ni boulingrins.

qui, la veille qu'un Etranger reçut l'hoſpitalité chez ſon pere, ſongea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baiſſe les yeux, ſe mord la langue; on ne peut imaginer une pareille confuſion. Le pere, qui ſe plaît à l'augmenter, prend la parole & dit, que la jeune Princeſſe alloit elle-même laver le linge à la riviere; croyez-vous, pourſuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux ſerviettes ſales, en diſant qu'elles ſentoient le graillon? Sophie, ſur qui le coup porte, oubliant ſa timidité naturelle s'excuſe avec vivacité; ſon papa ſait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchiſſeuſe qu'elle, ſi on l'avoit laiſſé faire (14), & qu'elle en eût fait davantage avec plaiſir, ſi on le lui eût ordonné. Durant ces mots, elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empecher de rire en liſant dans ſon cœur ingénu les allarmes qui la font parler. Son pere a la cruauté de relever cette étourderie, en lui demandant d'un ton railleur à quel propos elle parle ici pour elle, & ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs? Honteuſe & tremblante elle n'oſe plus ſouffler, ni regarder perſonne. Fille charmante! il n'eſt plus tems de feindre; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bientôt cette petite ſcène eſt oubliée ou paroît l'être; très-heureuſement pour Sophie, Emile eſt le ſeul qui n'y a rien compris. La promenade ſe continue, & nos jeunes gens, qui d'abord étoient à nos côtés, ont peine à ſe regler ſur la lenteur de notre marche; inſenſiblement ils nous précedent, ils s'approchent, ils s'accoſtent à la fin, & nous les

(14) J'avoue que je ſais quelque gré à la mere de Sophie de ne lui avoir pas laiſſé gâter dans le ſavon des mains auſſi douces que les ſiennes, & qu'Emile doit baiſer ſi ſouvent.

les voyons assez loin devant nous. Sophie semble attentive & posée; Emile parle & gesticule avec feu: il ne paroît pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne, on les rappelle, ils reviennent, mais lentement à leur tour, & l'on voit qu'ils mettent le tems à profit. Enfin, tout-à-coup leur entretien cesse avant qu'on soit à portée de les entendre, & ils doublent le pas pour nous rejoindre. Emile nous aborde avec un air ouvert & caressant; ses yeux pétillent de joie; il les tourne pourtant avec un peu d'inquiétude vers la mere de Sophie pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas, à beaucoup près, un maintien si dégagé; en approchant elle semble toute confuse de se voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y est si souvent trouvée avec d'autres sans en être embarrassé, & sans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle se hâte d'accourir à sa mere, un peu essoufflée, en disant quelques mots qui ne signifient pas grand'chose, comme pour avoir l'air d'être là depuis long-temps.

A la sérénité qui se peint sur le visage de ces aimables enfans, on voit que cet entretien a soulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne sont pas moins réservés l'un avec l'autre, mais leur réserve est moins embarrassée. Elle ne vient plus que du respect d'Emile, de la modestie de Sophie, & de l'honnêteté de tous deux. Emile ose lui adresser quelques mots, quelquefois elle ose répondre; mais jamais elle n'ouvre la bouche pour cela sans jetter les yeux sur ceux de sa mere. Le changement qui paroît le plus sensible en elle est envers moi. Elle me témoigne une considération plus empressée, elle me regarde avec intérêt, elle me parle affectueusement, elle est attentive à ce qui peut me plaire; je vois qu'elle m'honore de son estime, & qu'il ne lui est pas indifférent d'obtenir la

mienne.

mienne. Je comprends qu'Emile lui a parlé de moi; on diroit qu'ils ont déjà comploté de me gagner : il n'en eſt rien pourtant, & Sophie elle-même ne ſe gagne pas ſi vîte. Il aura peut-être plus beſoin de ma faveur auprès d'elle, que de la ſienne auprès de moi. Couple charmant!.... En ſongeant que le cœur ſenſible de mon jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans ſon premier entretien avec ſa maitreſſe, je jouis du prix de ma peine; ſon amitié m'a tout payé.

Les viſites ſe réiterent. Les converſations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Emile enivré d'amour croit déjà toucher à ſon bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie; elle l'écoute & ne lui dit rien. Emile connoît toute ſa modeſtie; tant de retenue l'étonne peu; il ſent qu'il n'eſt pas mal auprès d'elle; il ſait que ce ſont les peres qui marient les enfans; il ſuppoſe que Sophie attend un ordre de ſes parens, il lui demande la permiſſion de le ſolliciter; elle ne s'y oppoſe pas. Il m'en parle, j'en parle en ſon nom, même en ſa préſence. Quelle ſurpriſe pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle ſeule, & que pour le rendre heureux elle n'a qu'à le vouloir! Il commence à ne plus rien comprendre à ſa conduite. Sa confiance diminue. Il s'allarme, il ſe voit moins avancé qu'il ne penſoit l'être, & c'eſt alors que l'amour le plus tendre employe ſon langage le plus touchant pour la fléchir.

Emile n'eſt pas fait pour deviner ce qui lui nuit: ſi on ne le lui dit, il ne le ſaura de ſes jours, & Sophie eſt trop fiere pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empreſſement d'une autre; elle n'a pas oublié les leçons de ſes parens. Elle eſt pauvre; Emile eſt riche, elle le ſait. Combien il a beſoin de ſe faire eſtimer d'elle! Quel mérite ne lui faut-il point pour effacer cette inégalité?

Mais comment ſongeroit-il à ces obſtacles? Emile ſait-il s'il eſt riche? Daigne-t-il même s'en informer? Grace au Ciel il n'a nul beſoin de l'être, il ſait être bienfaiſant ſans cela. Il tire le bien qu'il fait de ſon cœur & non de ſa bourſe. Il donne aux malheureux ſon tems, ſes ſoins, ſes affections, ſa perſonne; & dans l'eſtimation de ſes bienfaits, à peine oſe-t-il compter pour quelque choſe l'argent qu'il répand ſur les indigens.

Ne ſachant à quoi s'en prendre de ſa diſgrace, il l'attribue à ſa propre faute: car qui oſeroit accuſer de caprice l'objet de ſes adorations? L'humiliation de l'amour-propre augmente les regrets de l'amour éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui ſe ſent digne du ſien; il eſt craintif & tremblant devant elle. Il n'eſpere plus la toucher par la tendreſſe, il cherche à la fléchir par la pitié. Quelquefois ſa patience ſe laſſe; le dépit eſt prêt à lui ſuccéder. Sophie ſemble preſſentir ces emportemens, & le regarde. Ce ſeul regard le déſarme & l'intimide: il eſt plus ſoumis qu'auparavant.

Troublé de cette réſiſtance obſtinée & de ce ſilence invincible, il épanche ſon cœur dans celui de ſon ami. Il y dépoſe les douleurs de ce cœur navré de triſteſſe; il implore ſon aſſiſtance & ſes conſeils. Quel impénétrable myſtere! Elle s'intéreſſe à mon ſort, je n'en puis douter: loin de m'éviter elle ſe plaît avec moi. Quand j'arrive elle marque de la joie, & du regret quand je pars; elle reçoit mes ſoins avec bonté; mes ſervices paroiſſent lui plaire; elle daigne me donner des avis, quelquefois même des ordres. Cependant elle rejette mes ſollicitations, mes prieres. Quand j'oſe parler d'union, elle m'impoſe impérieuſement ſilence, & ſi j'ajoute un mot, elle me quitte à l'inſtant. Par quelle étrange raiſon veut-elle bien que

je

je fois à elle fans vouloir entendre parler d'être à moi ? Vous qu'elle honore, vous qu'elle aime & qu'elle n'ofera faire taire, parlez, faites-la parler; fervez votre ami, couronnez votre ouvrage ; ne rendez pas vos foins funeftes à votre éleve: ah! ce qu'il tient de vous fera fa mifere, fi vous n'achevez fon bonheur.

Je parle à Sophie, & j'en arrache avec peu de peine un fecret que je favois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permiffion d'en inftruire Emile ; je l'obtiens enfin, & j'en ufe. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicateffe; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractere & au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés, il fe met à rire; & tranfporté de joie, il veut partir à l'inftant, aller tout déchirer, tout jetter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur d'être auffi pauvre que Sophie, & revenir digne d'être fon époux.

Hé quoi ! dis-je en l'arrêtant, & riant à mon tour de fon impétuofité, cette jeune tête ne meurira-t-elle point, & après avoir philofophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raifonner? Comment ne voyez-vous pas qu'en fuivant votre infenfé projet, vous allez empirer votre fituation & rendre Sophie plus intraitable ? C'eft un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en feroit un très-grand de les lui avoir tous facrifiés, & fi fa fierté ne peut fe réfoudre à vous avoir la premiere obligation, comment fe réfoudroit-elle à vous avoir l'autre ? fi elle ne peut fouffrir qu'un mari puiffe lui reprocher de l'avoir enrichie, fouffrira-t-elle qu'il puiffe lui reprocher de s'être appauvri pour elle ? Eh malheureux ! tremblez qu'elle ne vous foupçonne d'avoir eu ce projet. De-

Devenez au contraire économe & ſoigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuſe de vouloir la gagner par adreſſe, & de lui ſacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui faſſent peur, & que ſes oppoſitions viennent préciſément des richeſſes? Non, cher Emile, elles ont une cauſe plus ſolide & plus grave dans l'effet que produiſent ces richeſſes dans l'ame du poſſeſſeur. Elle ſait que les biens de la fortune ſont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la miſe commune de l'argent & des ſervices, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & penſent qu'on leur en doit de reſte quand on a paſſé ſa vie à les ſervir en mangeant leur pain. Qu'avez-vous donc à faire, ô Emile, pour la raſſurer ſur ſes craintes? Faites-vous bien connoître à elle; ce n'eſt pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les tréſors de votre ame noble de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de conſtance & de tems ſurmontez ſa réſiſtance: à force de ſentimens grands & généreux, forcez-la d'oublier vos richeſſes. Aimez-la, ſervez-la, ſervez ſes reſpectables parens. Prouvez lui que ces ſoins ne ſont pas l'effet d'une paſſion folle & paſſagere, mais des principes ineffaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune; c'eſt le ſeul moyen de le réconcilier avec le mérite qu'elle a favoriſé.

On conçoit quels tranſports de joie ce diſcours donne au jeune homme, combien il lui rend de confiance & d'eſpoir; combien ſon honnête cœur ſe félicite d'avoir à faire, pour plaire à Sophie, tout ce qu'il feroit de lui-même quand Sophie n'exiſteroit pas, ou qu'il ne ſeroit pas amoureux d'elle.

le. Pour peu qu'on ait compris ſon caractere, qui eſt-ce qui n'imaginera pas ſa conduite en cette occaſion?

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens & le médiateur de leurs amours! Bel emploi pour un gouverneur! ſi beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, & qui me rendît ſi content de moi-même. Au reſte, cet emploi ne laiſſe pas d'avoir ſes agrémens: je ne ſuis pas mal venu dans la maiſon; l'on s'y fie à moi du ſoin d'y tenir les amans dans l'ordre: Emile, toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais ſi docile. La petite perſonne m'accable d'amitiés dont je ne ſuis pas la dupe, & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'eſt ainſi qu'elle ſe dédommage indirectement du reſpect dans lequel elle tient Emile. Elle lui fait en moi mille tendres careſſes, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même; & lui qui ſait que je ne veux pas nuire à ſes intérêts, eſt charmé de ma bonne intelligence avec elle. Il ſe conſole quand elle refuſe ſon bras à la promenade & que c'eſt pour lui préférer le mien. Il s'éloigne ſans murmure en me ſerrant la main, & me diſant tout bas de la voix & de l'œil: ami, parlez pour moi. Il nous ſuit des yeux avec intérêt: il tâche de lire nos ſentimens ſur nos viſages, & d'interpréter nos diſcours par nos geſtes: il ſait que rien de ce qui ſe dit entre nous ne lui eſt indifférent. Bonne Sophie, combien votre cœur ſincere eſt à ſon aiſe, quand ſans être entendue de Télémaque vous pouvez vous entretenir avec ſon Mentor! Avec quelle aimable franchiſe vous lui laiſſez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y paſſe! Avec quel plaiſir vous lui montrez toute votre eſtime pour ſon éleve! avec quelle ingénuité touchante vous lui laiſſez pénétrer des ſentimens plus

doux!

doux ! avec quelle feinte colere vous renvoyez l'importun quand l'impatience le force à vous interrompre ! avec quel charmant dépit vous lui reprochez ſon indiſcrétion quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui, d'en entendre, & de tirer toujours de mes réponſes quelque nouvelle raiſon de l'aimer!

Ainſi parvenu à ſe faire ſouffrir comme amant déclaré, Emile en fait valoir tous les droits ; il parle, il preſſe, il ſollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe pourvu qu'il ſe faſſe écouter. Enfin, il obtient, non ſans peine, que Sophie de ſon côté veuille bien prendre ouvertement ſur lui l'autorité d'une maîtreſſe, qu'elle lui preſcrive ce qu'il doit faire, qu'elle commande au lieu de prier, qu'elle accepte au lieu de remercier, qu'elle regle le nombre & le tems des viſites, qu'elle lui défende de venir juſqu'à tel jour & de reſter paſſé telle heure. Tout cela ne ſe fait point par jeu, mais très-ſérieuſement, & ſi elle accepta ces droits avec peine, elle en uſe avec une rigueur qui réduit ſouvent le pauvre Emile au regret de les lui avoir donnés. Mais quoi qu'elle ordonne, il ne réplique point, & ſouvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie qui me diſent: vous voyez qu'elle a pris poſſeſſion de moi. Cependant l'orgueilleuſe l'obſerve en deſſous, & ſourit en ſecret de la fierté de ſon eſclave.

Albane & Raphael, prêtez-moi le pinceau de la volupté. Divin Milton, apprends à ma plume groſſiere à décrire les plaiſirs de l'amour & de l'innocence. Mais non, cachez vos arts menſongers devant la ſainte vérité de la Nature. Ayez ſeulement des cœurs ſenſibles, des ames honnêtes; puis laiſſez errer votre imagination ſans contrainte ſur les tranſports de deux jeunes amans, qui ſous les yeux

yeux de leurs parens & de leurs guides, ſe livrent ſans trouble à la douce illuſion qui les flatte, &, dans l'ivreſſe des deſirs s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs & de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir juſqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent, je les raſſemble ſans ordre & ſans ſuite, le délire qu'elles me cauſent m'empêche de les lier. Oh! qui eſt-ce qui a un cœur, & qui ne ſaura pas faire en lui-même le tableau délicieux des ſituations diverſes du pere, de la mere, de la fille, du gouverneur, de l'éleve, & du concours des uns & des autres à l'union du plus charmant couple dont l'amour & la vertu puiſſent faire le bonheur?

C'eſt à préſent que devenu véritablement empreſſé de plaire, Emile commence à ſentir le prix des talens agréables qu'il s'eſt donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle; il fait plus, il lui apprend la muſique. Elle eſt vive & légere, elle aime à ſauter, il danſe avec elle; il change ſes ſauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons ſont charmantes, la gaité folâtre les anime, elle adoucit le timide reſpect de l'amour; il eſt permis à un amant de donner ces leçons avec volupté; il eſt permis d'être le maître de ſa maîtreſſe.

On a un vieux clavecin tout dérangé. Emile l'accommode & l'accorde. Il eſt facteur, il eſt lutier auſſi bien que menuiſier; il eut toujours pour maxime d'apprendre à ſe paſſer du ſecours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maiſon eſt dans une ſituation pittoreſque, il en tire différentes vues auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, & dont elle orne le cabinet de ſon pere. Les cadres n'en ſont point dorés & n'ont pas beſoin de l'etre. En voyant deſſiner Emile, en l'imitant, elle ſe perfectionne à ſon exemple, elle cultive tous les talens, & ſon charme les embellit

tous. Son pere & sa mere se rappellent leur ancienne opulence en revoyant briller autour d'eux les beaux arts qui seuls la leur rendoient chere; l'amour a paré toute leur maison; lui seul y fait regner sans fraix & sans peine les mêmes plaisirs qu'ils n'y rassembloient autrefois qu'à force d'argent & d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des trésors qu'il estime l'objet de son culte, & pare sur l'autel le Dieu qu'il adore; l'amant a beau voir sa maîtresse parfaite, il lui veut sans cesse ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas besoin pour lui plaire; mais il a besoin lui de la parer: c'est un nouvel hommage qu'il croit lui rendre; c'est un nouvel intérêt qu'il donne au plaisir de la contempler. Il lui semble que rien de beau n'est à sa place quand il n'orne pas la suprême beauté. C'est un spectacle à la fois touchant & risible, de voir Emile empressé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il sait, sans consulter si ce qu'il lui veut apprendre est de son goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empressement puérile; il croit qu'il n'a qu'à dire, & qu'à l'instant elle l'entendra: il se figure d'avance le plaisir qu'il aura de raisonner, de philosopher avec elle; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ses yeux: il rougit presque de savoir quelque chose qu'elle ne sait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philosophie, de physique, de mathématique, d'histoire, de tout en un mot. Sophie se prête avec plaisir à son zèle & tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ses leçons à genoux devant elle, qu'Emile est content! Il croit voir les cieux ouverts. Cependant cette situation plus gênante pour l'écoliere que pour le maître, n'est pas la plus favorable à l'instruction. L'on ne sait pas trop alors que faire de

de ſes yeux pour éviter ceux qui les pourſuivent, & quand ils ſe rencontrent la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penſer n'eſt pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'effleurer les ſciences de raiſonnement. Sophie conçoit tout & ne retient pas grand' choſe. Ses plus grands progrès ſont dans la morale & les choſes de goût; pour la phyſique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales & du ſyſtême du monde; quelquefois dans leurs promenades en contemplant les merveilles de la Nature, leurs cœurs innocens & purs oſent s'élever jusqu'à ſon Auteur. Ils ne craignent pas ſa préſence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi! deux amans dans la fleur de l'âge employent leur tête-à-tête à parler de Religion! Ils paſſent leur tems à dire leur cathéchiſme! Que ſert d'avilir ce qui eſt ſublime? Oui, ſans doute, ils le diſent dans l'illuſion qui les charme; ils ſe voyent parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent avec enthouſiaſme de ce qui donne un prix à la vertu. Les ſacrifices qu'ils lui font la leur rendent chere. Dans des tranſports qu'il faut vaincre, ils verſent quelquefois enſemble des larmes plus pures que la roſée du Ciel, & ces douces larmes font l'enchantement de leur vie; ils ſont dans le plus charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoûtent à leur bonheur & les honorent à leurs propres yeux de leurs ſacrifices. Hommes ſenſuels, corps ſans ames, ils connoîtront un jour vos plaiſirs, & regretteront toute leur vie l'heureux tems où ils ſe les ſont refuſés.

Malgré cette bonne intelligence, il ne laiſſe pas d'y avoir quelquefois des diſſentions, même des querelles; la maîtreſſe n'eſt pas ſans caprice, ni l'amant ſans emportement; mais ces petits orages paſſent rapidement & ne font que raffermir l'union; l'expérience même apprend à Emile à ne les plus tant

craindre, les raccommodemens lui ſont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui ſont nuiſibles. Le fruit de la premiere lui en a fait eſpérer autant des autres; il s'eſt trompé: mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit auſſi ſenſible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt ſincere qu'elle prend à ſon cœur. On veut ſavoir quel eſt donc ce profit. J'y conſens d'autant plus volontiers que cet exemple me donnera lieu d'expoſer une maxime très-utile, & d'en combattre une très-funeſte.

Emile aime; il n'eſt donc pas téméraire; & l'on conçoit encore mieux que l'impérieuſe Sophie n'eſt pas fille à lui paſſer des familiarités. Comme la ſageſſe a ſon terme en toute choſe, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & ſon pere lui-même craint quelquefois que ſon extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-têtes les plus ſecrets, Emile n'oſeroit ſolliciter la moindre ſaveur, pas même y paroître aſpirer; & quand elle veut bien paſſer ſon bras ſous le ſien à la promenade, grace qu'elle ne laiſſe pas changer en droit, à peine oſe-t-il, quelquefois en ſoupirant, preſſer ce bras contre ſa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il ſe haſarde à baiſer furtivement ſa robe, & pluſieurs fois il eſt aſſez heureux pour qu'elle veuille bien ne s'en pas appercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'aviſe de le trouver très-mauvais. Il s'obſtine, elle s'irrite: le dépit lui dicte quelques mots piquans; Emile ne les endure pas ſans replique: le reſte du jour ſe paſſe en bouderie, & l'on ſe ſépare très-mécontens.

Sophie eſt mal à ſon aiſe. Sa mere eſt ſa confidente; comment lui cacheroit-elle ſon chagrin? C'eſt ſa premiere brouillerie; & une brouillerie d'une heure eſt une ſi grande affaire! Elle ſe repent de ſa faute;

te; ſa mere lui permet de la réparer, ſon pere le lui ordonne.

Le lendemain, Emile inquiet, revient plutôt qu'à l'ordinaire. Sophie eſt à la toilette de ſa mere; le pere eſt auſſi dans la même chambre : Emile entre avec reſpect, mais d'un air triſte. A peine le pere & la mere l'ont-ils ſalué, que Sophie ſe retourne; & lui préſentant la main, lui demande, d'un ton careſſant, comment il ſe porte? Il eſt clair que cette jolie main ne s'avance ainſi que pour être baiſée : il la reçoit, & ne la baiſe pas. Sophie, un peu honteuſe, la retire d'auſſi bonne grace qu'il lui eſt poſſible. Emile, qui n'eſt pas fait aux manieres des femmes, & qui ne ſait à quoi le caprice eſt bon, ne l'oublie pas aiſément, & ne s'appaiſe pas ſi vîte. Le pere de Sophie la voyant embarraſſée, acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuſe, humiliée, ne ſait plus ce qu'elle fait, & donneroit tout au monde pour oſer pleurer. Plus elle ſe contraint, plus ſon cœur ſe gonfle; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Emile voit cette larme, ſe précipite à ſes genoux, lui prend la main, la baiſe pluſieurs fois avec ſaiſiſſement. Ma foi, vous êtes trop bon, dit le pere en éclatant de rire; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, & je punirois la bouche qui m'auroit offenſé. Emile, enhardi par ce diſcours, tourne un œil ſuppliant vers la mere; & croyant voir un ſigne de conſentement, s'approche, en tremblant, du viſage de Sophie, qui détourne la tête, &, pour ſauver la bouche, expoſe une joue de roſes. L'indiſcret ne s'en contente pas; on réſiſte foiblement. Quel baiſer, s'il n'étoit pas pris ſous les yeux d'une mere! Sévere Sophie, prenez garde à vous : on vous demandera ſouvent votre robe à baiſer, à condition que vous la refuſerez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le pere ſort

pour quelque affaire, la mere envoie Sophie sous quelque prétexte; puis elle adresse la parole à Emile, & lui dit d'un ton assez sérieux: „ Monsieur, je „ crois qu'un jeune homme aussi-bien né, aussi-bien „ élevé que vous, qui a des sentimens & des mœurs, „ ne voudroit pas payer du deshonneur d'une fa- „ mille, l'amitié qu'elle lui témoigne. Je ne suis ni „ farouche, ni prude; je sais ce qu'il faut passer à „ la jeunesse folâtre, & ce que j'ai souffert sous mes „ yeux, vous le prouve assez. Consultez votre ami „ sur vos dévoirs, il vous dira quelle différence il y „ a entre les jeux que la presence d'un pere & d'une „ mere autorise, & les libertés qu'on prend loin „ d'eux, en abusant de leur confiance, & tournant „ en piéges les mêmes faveurs qui, sous leurs yeux, „ ne sont qu'innocentes. Il vous dira, Monsieur, „ que ma fille n'a eu d'autre tort avec vous, que „ celui de ne pas voir, dès la premiere fois, ce „ qu'elle ne devoit jamais souffrir: il vous dira que „ tout ce qu'on prend pour faveur, en devient une, „ & qu'il est indigne d'un homme d'honneur d'abu- „ ser de la simplicité d'une jeune fille, pour usurper „ en secret les mêmes libertés qu'elle peut souffrir „ devant tout le monde. Car on sait ce que la bien- „ séance peut tolérer en public; mais on ignore où „ s'arrête dans l'ombre du mistere, celui qui se fait „ seul juge de ses fantaisies.

Après cette juste réprimande, bien plus adressée à moi qu'à mon éleve, cette sage mere nous quitte, & me laisse dans l'admiration de sa rare prudence, qui compte pour peu qu'on baise devant elle la bouche de sa fille, & qui s'effraye qu'on ose baiser sa robe en particulier. En réfléchissant à la folie de nos maximes, qui sacrifient toujours à la décence la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage est d'autant plus chaste, que les cœurs sont plus corrompus; & pourquoi les procédés sont d'autant

tant plus exacts, que ceux qui les ont sont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occasion, le cœur d'Emile, des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter, il me vient une réflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie, & que je me garde pourtant bien de communiquer à son Amant. C'est qu'il est clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche, n'est qu'une précaution très-sage pour se garantir d'elle-même. Ayant le malheur de se sentir un tempérament combustible, elle redoute la premiere étincelle, & l'éloigne de tout son pouvoir. Ce n'est pas par fierté qu'elle est sévere; c'est par humilité. Elle prend sur Emile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas sur Sophie; elle se sert de l'un pour combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante, elle seroit bien moins fiere. Otez ce seul point, quelle fille au monde est plus facile & plus douce? Qui est-ce qui supporte plus patiemment une offense? Qui est-ce qui craint plus d'en faire à autrui? Qui est-ce qui a moins de prétentions en tout genre, hors la vertu? Encore n'est-ce pas de sa vertu qu'elle est fiere, elle ne l'est que pour la conserver; & quand elle peut se livrer sans risque au penchant de son cœur, elle caresse jusqu'à son amant. Mais sa discrette mere ne fait pas tous ces détails à son pere même: les hommes ne doivent pas tout savoir.

Loin même qu'elle semble s'enorgueillir de sa conquête, Sophie en est devenue encore plus affable, & moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le seul qui produit ce changement. Le sentiment de l'indépendance n'enfle plus son noble cœur. Elle triomphe avec modestie d'une victoire qui lui coûte sa liberté. Elle a le maintien moins libre & le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant sans rougir. Mais le contentement perce à travers son embarras, & cette honte elle-

même n'eſt pas un ſentiment fâcheux. C'eſt ſur-tout avec les jeunes ſurvenans que la différence de ſa conduite eſt le plus ſenſible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réſerve qu'elle avoit avec eux s'eſt beaucoup relâchée. Décidée dans ſon choix, elle ſe montre ſans ſcrupule gracieuſe aux indifférens; moins difficile ſur leur mérite depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les trouve toujours aſſez aimables pour des gens qui ne lui feront jamais rien.

Si le véritable amour pouvoit uſer de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la maniere dont Sophie ſe comporte avec eux en préſence de ſon amant. On diroit que non contente de l'ardente paſſion dont elle l'embraſe par un mélange exquis de réſerve & de careſſe, elle n'eſt pas fâchée encore d'irriter cette même paſſion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à deſſein ſes jeunes hôtes, elle deſtine au tourment d'Emile les graces d'un enjouement qu'elle n'oſe avoir avec lui: mais Sophie eſt trop attentive, trop bonne, trop judicieuſe pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux ſtimulant, l'amour & l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence: elle ſait l'allarmer & le raſſurer précíſément quand il faut; & ſi quelquefois elle l'inquiette, elle ne l'attriſte jamais. Pardonnons le ſouci qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la peur qu'elle a qu'il ne ſoit jamais aſſez enlacé.

Mais quel effet ce petit manége fera-t-il ſur Emile? Sera-t-il jaloux, ne le ſera-t-il pas? C'eſt ce qu'il faut examiner; car de telles digreſſions entrent auſſi dans l'objet de mon livre, & m'éloignent peu de mon ſujet.

J'ai fait voir précédemment comment dans les choſes qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette paſſion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour c'eſt autre choſe; la jalouſie paroît alors tenir de ſi près à la Nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle

qu'elle n'en vienne pas, & l'exemple même des animaux, dont plusieurs sont jaloux jusqu'à la fureur, semble établir le sentiment opposé sans réplique. Est-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à se mettre en pieces, & aux taureaux à se battre jusqu'à la mort?

L'aversion contre tout ce qui trouble & combat nos plaisirs est un mouvement naturel, cela est incontestable. Jusqu'à certain point le desir de posséder exclusivement ce qui nous plaît est encore dans le même cas. Mais quand ce desir devenu passion se transforme en fureur ou en une fantaisie ombrageuse & chagrine, appellée jalousie, alors c'est autre chose; cette passion peut être naturelle ou ne l'être pas; il faut distinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le discours sur l'inégalité; & maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me paroît assez solide pour oser y renvoyer les Lecteurs. J'ajouterai seulement aux distinctions que j'ai faites dans cet Ecrit, que la jalousie qui vient de la Nature tient beaucoup à la puissance du sexe, & que quand cette puissance est ou paroît être illimitée, cette jalousie est à son comble: car le mâle alors mesurant ses droits sur ses besoins, ne peut jamais voir un autre mâle que comme un importun concurrent. Dans ces mêmes especes les femelles obéissant toujours au premier venu, n'appartiennent aux mâles que par droit de conquête, & causent entre eux des combats éternels.

Au contraire, dans les especes où un s'unit avec une, où l'accouplement produit une sorte de lien moral, une sorte de mariage, la femelle appartenant par son choix au mâle qu'elle s'est donné, se refuse communément à tout autre, & le mâle ayant pour garant de sa fidélité cette affection de préférence s'inquiette aussi moins de la vue des autres mâles, &

vit plus paisiblement avec eux. Dans ces especes le mâle partage le soin des petits, & par une de ces loix de la Nature qu'on n'observe point sans attendrissement, il semble que la femelle rende au pere l'attachement qu'il a pour ses enfans.

Or, à considérer l'espece humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir par la puissance bornée du mâle, & par la tempérance de ses desirs, qu'il est destiné par la Nature à se contenter d'une seule femelle; ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes, au moins dans nos climats; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près, dans les especes où la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, & que, n'ayant pas non-plus des mamelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupedes; les enfans sont si long-tems rampans & foibles, que la mere & eux se passeroient difficilement de l'attachement du pere, & des soins qui en sont l'effet.

Toutes les observations concourent donc à prouver que la fureur jalouse des mâles dans quelques especes d'animaux, ne conclut point du tout pour l'homme; & l'exception même des climats méridionaux où la polygamie est établie, ne fait que mieux confirmer le principe, puisque c'est de la pluralité des femmes, que vient la tyrannique précaution des maris, & que le sentiment de sa propre foiblesse porte l'homme à recourir à la contrainte, pour éluder les loix de la Nature.

Parmi nous, où ces mêmes loix, en cela moins éludées, le sont dans un sens contraire & plus odieux, la jalousie a son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plûpart des liaisons de galanterie, l'Amant hait bien plus ses Rivaux, qu'il n'aime sa Maîtresse; s'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de cet amour-

pro-

propre dont j'ai montré l'origine, & la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs nos maladroites inſtitutions ont rendu les femmes ſi diſſimulées (15), & ont ſi fort allumé leurs appétits, qu'on peut à peine compter ſur leur attachement le mieux prouvé, & qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui raſſurent ſur la crainte des concurrens.

Pour l'amour véritable, c'eſt autre choſe. J'ai fait voir dans l'Ecrit déjà cité, que ce ſentiment n'eſt pas auſſi naturel que l'on penſe; & il y a bien de la différence entre la douce habitude qui affectionne l'homme à ſa compagne, & cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il eſt. Cette paſſion, qui ne reſpire qu'excluſions & préférences, ne differe en ceci de la vanité, qu'en ce que la vanité exigeant tout & n'accordant rien, eſt toujours inique; au lieu que l'amour donnant autant qu'il exige, eſt par lui-même un ſentiment rempli d'équité. D'ailleurs plus il eſt exigeant, plus il eſt crédule: la même illuſion qui le cauſe, le rend facile à perſuader. Si l'amour eſt inquiet, l'eſtime eſt confiante; & jamais l'amour ſans l'eſtime n'exiſta dans un cœur honnête, parce que nul n'aime dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas.

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire à coup ſûr, de quelle ſorte de jalouſie Emile ſera capable; car puiſqu'à peine cette paſſion a-t-elle un germe dans

(15) L'eſpece de diſſimulation que j'entends ici, eſt oppoſée à celle qui leur convient & qu'elles tiennent de la Nature; l'une conſiſte à déguiſer les ſentimens qu'elles ont, & l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde paſſent leur vie à faire trophée de leur prétendue ſenſibilité, & n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

dans le cœur humain, sa forme est déterminée uniquement par l'éducation. Emile amoureux & jaloux ne sera point colere, ombrageux, méfiant; mais délicat, sensible & craintif: il sera plus allarmé qu'irrité; il s'attachera bien plus à gagner sa Maîtresse, qu'à menacer son Rival; il l'écartera, s'il peut, comme un obstacle, sans le haïr comme un ennemi; s'il le hait, ce ne sera pas pour l'audace de lui disputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre; son injuste orgueil ne s'offensera point sotement qu'on ose entrer en concurrence avec lui; comprenant que le droit de préférence est uniquement fondé sur le mérite, & que l'honneur est dans le succès, il redoublera de soins pour se rendre aimable, & probablement il réussira. La généreuse Sophie, en irritant son amour par quelques allarmes, saura bien les régler, l'en dédommager; & les concurrens, qui n'étoient soufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me sens-je insensiblement entraîné? O Emile! qu'es-tu devenu? Puis-je reconnoître en toi mon Eleve? Combien je te vois déchu! Où est ce jeune homme formé si durement, qui bravoit les rigueurs des saisons, qui livroit son corps aux plus rudes travaux, & son ame aux seules loix de la sagesse; inaccessible aux préjugés, aux passions; qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raison, & ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas lui? Maintenant amolli dans une vie oisive, il se laisse gouverner par des femmes; leurs amusemens sont ses occupations, leurs volontés sont ses loix; une jeune fille est l'arbitre de sa destinée; il rampe & fléchit devant elle: le grave Emile est le jouet d'un enfant!

Tel est le changement des scènes de la vie; chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir; mais l'homme est toujours le même. A dix ans, il est mené par des gâteaux; à vingt, par une Maîtresse;

à trente, par les plaisirs; à quarante, par l'ambition; à cinquante, par l'avarice: quand ne court-il qu'après la sagesse? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui! Qu'importe de quel guide on se serve, pourvu qu'il le mene au but? Les héros, les sages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foiblesse humaine; & tel dont les doigts ont cassé des fuseaux, n'en fut pas pour cela moins grand homme.

Voulez-vous étendre sur la vie entiere, l'effet d'une heureuse éducation? Prolongez durant la jeunesse les bonnes habitudes de l'enfance; & quand votre Eleve est ce qu'il doit être, faites qu'il soit le même dans tous les tems. Voilà la derniere perfection qui vous reste à donner à votre ouvrage. C'est pour cela sur-tout qu'il importe de laisser un Gouverneur aux jeunes hommes; car d'ailleurs il est peu à craindre qu'ils ne sachent pas faire l'amour sans lui. Ce qui trompe les Instituteurs, & sur-tout les peres, c'est qu'ils croient qu'une maniere de vivre en exclud une autre, & qu'aussi-tôt qu'on est grand, on doit renoncer à tout ce qu'on faisoit étant petit. Si cela étoit, à quoi serviroit de soigner l'enfance? puisque le bon ou le mauvais usage qu'on en feroit s'évanouiroit avec elle, & qu'en prenant des manieres de vivre absolument différentes, on prendroit nécessairement d'autres façons de penser.

Comme il n'y a que de grandes maladies qui fassent solution de continuité dans la mémoire, il n'y a gueres que de grandes passions qui la fassent dans les mœurs. Bien que nos goûts & nos inclinations changent, ce changement, quelquefois assez brusque, est adouci par les habitudes. Dans la succession de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile Artiste doit rendre les passages imperceptibles, confondre & mêler les teintes, & pour qu'aucune ne tranche en étendre plusieurs sur tout son travail. Cette regle est confirmée par l'expérience;

périence: les gens immodérés changent tous les jours d'affections, de goûts, de sentimens, & n'ont pour toute constance que l'habitude du changement; mais l'homme réglé revient toujours à ses anciennes pratiques, & ne perd pas même dans sa vieillesse le goût des plaisirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en passant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes, & qu'ils aiment toujours à faire ce qui est bien, sans égard au tems où ils ont commencé; alors seulement vous aurez sauvé votre ouvrage, & vous serez sûrs d'eux jusqu'à la fin de leurs jours: car la révolution la plus à craindre, est celle de l'âge sur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrette toujours, on perd difficilement dans la suite les goûts qu'on y a conservés: au lieu que quand ils sont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plûpart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans & aux jeunes gens, ne sont point de véritables habitudes, parce qu'ils ne les ont prises que par force, & que les suivant malgré eux, ils n'attendent que l'occasion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en prison, à force d'y demeurer: l'habitude alors, loin de diminuer l'aversion, l'augmente. Il n'en est pas ainsi d'Emile, qui n'ayant rien fait dans son enfance que volontairement & avec plaisir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement lui sont tellement devenus nécessaires, qu'il n'y pourroit renoncer sans souffrir. Le réduire tout-à-coup à une vie molle & sédentaire, seroit l'emprisonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint; je ne doute pas que son humeur & sa santé n'en

n'en fussent également altérées. A peine peut-il respirer à son aise dans une chambre bien fermée; il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, & de desirer de la parcourir avec elle. Il reste pourtant quand il faut rester; mais il est inquiet, agité; il semble se débattre; il reste, parce qu'il est dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des besoins auxquels je l'ai soumis, des assujettissemens que je lui ai donnés: & tout cela est vrai; je l'ai assujetti à l'état d'homme.

Emile aime Sophie; mais quels sont les premiers charmes qui l'ont attaché? La sensibilité, la vertu, l'amour des choses honnêtes. En aimant cet amour dans sa maîtresse, l'auroit-il perdu pour lui-même? A quel prix à son tour Sophie s'est-elle mise? A celui de tous les sentimens qui sont naturels au cœur de son Amant. L'estime des vrais biens, la frugalité, la simplicité, le généreux désintéressement, le mépris du faste & des richesses. Emile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eût imposées. En quoi donc Emile est-il véritablement changé? Il a de nouvelles raisons d'être lui-même; c'est le seul point où il soit différent de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en lisant ce livre avec quelque attention, personne puisse croire que toutes les circonstances de la situation où il se trouve se soient ainsi rassemblées autour de lui par hazard. Est-ce par hazard que les Villes fournissant tant de filles aimables, celle qui lui plaît ne se trouve qu'au fond d'une retraite éloignée? Est-ce par hazard qu'il la rencontre? Est-ce par hazard qu'ils se conviennent? Est-ce par hazard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu? Est-ce par hazard qu'il ne trouve un asile que si loin d'elle? Est-ce par hazard qu'il la voit si rarement, & qu'il est forcé d'acheter par tant de fatigues

gues le plaiſir de la voir quelquefois? Il s'efféminé, dites-vous? Il s'endurcit, au contraire; il faut qu'il ſoit auſſi robuſte que je l'ai fait, pour réſiſter aux fatigues que Sophie lui fait ſupporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette diſtance eſt le ſoufflet de la forge; c'eſt par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement aſſis dans un bon carroſſe, il l'aimeroit à ſon aiſe, il l'aimeroit en Pariſien. Léandre eût-il voulu mourir pour Héro, ſi la mer ne l'eût ſéparé d'elle? Lecteur, épargnez-moi des paroles; ſi vous êtes fait pour m'entendre vous ſuivrez aſſez mes regles dans mes détails.

Les premieres fois que nous ſommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, & à la cinquieme fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus; à plus d'une demi-lieue de la maiſon, nous appercevons du monde ſur le chemin. Emile obſerve, le cœur lui bat, il approche, il reconnoit Sophie, il ſe précipite à bas de ſon cheval, il part, il vole, il eſt aux pieds de l'aimable famille. Emile aime les beaux chevaux; le ſien eſt vif, il ſe ſent libre, il s'échappe à travers champs: je le ſuis, je l'atteins avec peine, je le ramene. Malheureuſement Sophie a peur des chevaux, je n'oſe approcher d'elle. Emile ne voit rien; mais Sophie l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laiſſé prendre à ſon ami. Emile accourt tout honteux, prend les chevaux, reſte en arriere, il eſt juſte que chacun ait ſon tour. Il part le premier pour ſe débarraſſer de nos montures. En laiſſant ainſi Sophie derriere lui, il ne trouve plus le cheval une voiture auſſi commode. Il revient eſſoufflé, & nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage ſuivant, Emile ne veut plus de chevaux. Pourquoi, lui dis-je? Nous n'avons qu'à pren-

prendre un laquais pour en avoir ſoin. Ah! dit il, ſurchargerons-nous ainſi la reſpectable famille? Vous voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes & chevaux. Il eſt vrai, reprends-je, qu'ils ont la noble hoſpitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faſte, ne logent que leurs amis: mais les pauvres logent auſſi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il; n'en avez-vous, pas le courage, vous qui partagez de ſi bon cœur les fatigans plaiſirs de votre enfant? Très-volontiers, reprends-je à l'inſtant; auſſi bien l'amour, à ce qu'il me ſemble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mere & la fille plus loin encore que la premiere fois. Nous ſommes venus comme un trait. Emile eſt tout en nage: une main chérie daigne lui paſſer un mouchoir ſur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fuſſions déſormais tentés de nous en ſervir.

Cependant il eſt aſſez cruel de ne pouvoir jamais paſſer la ſoirée enſemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puiſſions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit, & quand nous ne venons pas dès le matin, il faut preſque repartir auſſi-tôt qu'on eſt arrivé. A force de nous plaindre & de s'inquietter de nous, la mere penſe enfin qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maiſon, mais qu'on peut nous trouver un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots Emile frappe des mains, treſſaillit de joie; & Sophie, ſans y ſonger, baiſe un peu plus ſouvent ſa mere le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié, la familiarité de l'innocence s'établiſſent & s'affermiſſent entre nous. Les jours preſcrits par Sophie ou par ſa mere, je viens ordinairement avec mon ami; quelquefois auſſi je le laiſſe aller ſeul. La confiance éleve l'a-

me,

me, & l'on ne doit plus traiter un homme en enfant; & qu'aurois-je avancé jusques-là si mon Eleve ne méritoit pas mon estime? Il m'arrive aussi d'aller sans lui: alors il est triste & ne murmure point; que serviroient ses murmures? Et puis, il sait bien que je ne vais pas nuire à ses intérêts. Au reste, que nous allions ensemble ou séparément, on conçoit qu'aucun tems ne nous arrête, tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureusement Sophie nous interdit cet honneur, & défend qu'on vienne par le mauvais tems. C'est la seule fois que je la trouve rebelle aux regles que je lui dicte en secret.

Un jour qu'il est allé seul, & que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le soir-même, & je lui dis en l'embrassant; quoi! cher Emile, tu reviens à ton ami! Mais au lieu de répondre à mes caresses, il me dit avec un peu d'humeur: ne croyez pas que je revienne sitôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinsse; je viens pour elle & non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embrasse derechef, en lui disant; ame franche, ami sincere, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'est pour moi que tu le dis; ton retour est son ouvrage: mais ta franchise est le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laisser penser aux indifférens ce qu'ils veulent: mais c'est un crime de souffrir qu'un ami nous fasse un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ses yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de générosité, & en lui disant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de son cœur sans y songer: s'il est venu à son aise à petits pas & rêvant à ses amours, Emile n'est que l'amant de Sophie; s'il arri-

arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Emile est l'ami de son Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme est bien éloigné de passer sa vie auprès de Sophie & de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par semaine bornent les permissions qu'il reçoit ; & ses visites, souvent d'une seule demi-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il employe bien plus de tems à esperer de la voir ou à se féliciter de l'avoir vue, qu'à la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ses voyages, il en passe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaisirs, vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent son amour sans efféminer son cœur.

Les jours qu'il ne la voit point il n'est pas oisif & sédentaire. Ces jours-là, c'est Emile encore; il n'est point du tout transformé. Le plus souvent il court les campagnes des environs, il suit son histoire naturelle, il observe, il examine les terres, leurs productions, leur culture; il compare les travaux qu'il voit à ceux qu'il connoît; il cherche les raisons des différences; quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs; s'il propose une meilleure forme de charrue, il en fait faire sur ses desseins; s'il trouve une carriere de marne, il leur en apprend l'usage inconnu dans le pays; souvent il met lui-même la main à l'œuvre; ils sont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aisément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des sillons plus profonds & plus droits que les leurs, semer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne se moquent pas de lui comme d'un beau diseur d'agriculture; ils voyent qu'il la sait en effet. En un mot, il étend son zéle & ses soins à tout ce qui est d'utilité premiere & générale; même il ne s'y

borne pas. Il visite les maisons des paysans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, sachant que pour l'ordinaire il est mal employé; mais il en dirige l'emploi lui-même, & le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, & souvent leur paye leurs propres journées pour les travaux dont ils ont besoin. A l'un il fait relever ou couvrir sa chaumiere à demi tombée, à l'autre il fait défricher sa terre abandonnée faute de moyens, à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute espece à la place de celui qu'il a perdu: deux voisins sont prêts d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode; un paysan tombe malade, il le fait soigner, il le soigne lui-même (16); un autre est vexé par un voisin puissant, il le protege & le recommande; de pauvres jeunes gens se recherchent, il aide à les marier; une bonne femme a perdu son enfant chéri, il va la voir, il la console, il ne sort point aussi-tôt qu'il est entré; il ne dédaigne point les indigens, il n'est point pressé de quitter les malheureux; il prend souvent son repas chez les paysans qu'il assiste, il l'accepte aussi chez ceux qui n'ont pas besoin de lui; en devenant le bien-

(16) Soigner un paysan malade, ce n'est pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un Chirurgien. Ce n'est pas de tout cela qu'ont besoin ces pauvres gens dans leur maladies; c'est de nourriture meilleure & plus abondante. Jeûnez, vous autres, quand vous avez la fiévre; mais quand vos paysans l'ont, donnez-leur de la viande & du vin: presque toutes leurs maladies viennent de misere & d'épuisement: leur meilleure tisanne est dans votre cave; leur seul Apoticaire doit être votre Boucher.

bienfaiteur des uns & l'ami des autres, il ne cesse point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de sa personne autant de bien que de son argent.

Quelquefois il dirige ses tournées du côté de l'heureux séjour: il pourroit esperer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade sans en être vu. Mais Emile est toujours sans détour dans sa conduite, il ne sait & ne veut rien éluder. Il a cette aimable délicatesse qui flatte & nourrit l'amour-propre du bon témoignage de soi. Il garde à la rigueur son ban, & n'approche jamais assez pour tenir du hazard ce qu'il ne veut devoir qu'à Sophie. En revanche il erre avec plaisir dans les environs, recherchant les traces des pas de sa maîtresse, s'attendrissant sur les peines qu'elle a prises & sur les courses qu'elle a bien voulu faire par complaisance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il ira dans quelque ferme voisine ordonner une colation pour le lendemain. La promenade se dirige de ce côté sans qu'il y paroisse; on entre comme par hazard, on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'est pas insensible à ces attentions, & fait volontiers honneur à notre prévoyance; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en eussé-je aucune au soin qui l'attire; c'est un détour de petite fille pour être moins embarassée en remerciant. Le pere & moi mangeons des gâteaux & bûvons du vin: mais Emile est de l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quelque assiette de crême où la cueillere de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Emile de ses anciennes courses. On veut savoir ce que c'est que ces courses: je l'explique, on en rit; on lui demande s'il sait courir encore? mieux que jamais, répond-il; je serois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de

le voir courir, & n'ose le dire ; quelqu'autre se charge de la proposition ; il accepte : on fait rassembler deux ou trois jeunes gens des environs ; on décerne un prix, & pour mieux imiter les anciens jeux on met un gâteau sur le but ; chacun se tient prêt ; le papa donne le signal en frappant des mains. L'agile Emile fend l'air, & se trouve au bout de la carriere qu'à peine mes trois lourdauts sont partis Emile reçoit le prix des mains de Sophie, & non moins généreux qu'Enée, fait des présens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe, Sophie ose défier le vainqueur, & se vante de courir aussi bien que lui. Il ne refuse point d'entrer en lice avec elle ; &, tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carriere, qu'elle retrousse sa robe des deux côtés, & que, plus curieuse d'étaler une jambe fine aux yeux d'Emile que de le vaincre à ce combat, elle regarde si ses jupes sont assez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mere ; elle sourit & fait un signe d'approbation. Il vient alors se placer à côté de sa concurrente, & le signal n'est pas plutôt donné qu'on la voit partir & voler comme un oiseau.

Les femmes ne sont pas faites pour courir ; quand elles fuyent, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent maladroitement, mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grace : leurs coudes en arriere & collés contre leur corps leur donnent une attitude risible, & les hauts talons sur lesquels elles sont juchées, les font paroître autant de sauterelles qui voudroient courir sans sauter.

Emile n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas sortir de sa place & la voit partir avec un souris moqueur. Mais Sophie est légere & porte des talons bas ; elle n'a pas besoin d'artifice pour paroître avoir le pied

pied petit; elle prend les devans d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Atalante, il n'a que le tems qu'il lui faut quand il l'apperçoit si loin devant lui. Il part donc à son tour semblable à l'aigle qui fond sur sa proie; il la poursuit, la talonne, l'atteint enfin toute essoufflée, passe doucement son bras gauche autour d'elle, l'enleve comme une plume, & pressant sur son cœur cette douce charge il acheve ainsi la course, lui fait toucher le but la premiere; puis criant, *victoire à Sophie*, met devant elle un genou en terre, & se reconnoît le vaincu

A ces occupations diverses se joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par semaine, & tous ceux où le mauvais tems ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons Emile & moi travailler chez un Maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au-dessus de cet état, mais tout de bon & en vrais Ouvriers. Le pere de Sophie nous venant voir nous trouve une fois à l'ouvrage, & ne manque pas de rapporter avec admiration à sa femme & à sa fille ce qu'il a vu Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'attelier, & vous verrez s'il méprise la condition du pauvre! On peut imaginer si Sophie entend ce discours avec plaisir! On en reparle, on voudroit le surprendre à l'ouvrage. On me questionne sans faire semblant de rien, & après s'être assurées d'un de nos jours, la mere & la fille prennent une calêche & viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'attelier Sophie apperçoit à l'autre bout un jeune homme en veste, les cheveux négligemment rattachés, & si occupé de ce qu'il fait qu'il ne la voit point; elle s'arrête & fait signe à sa mere. Emile un ciseau d'une main & le maillet de l'autre acheve une mortaise. Puis il scie une planche & en met une piece sous le valet pour la

polir. Ce ſpectacle ne fait point rire Sophie; il la touche, il eſt reſpectable. Femme, honore, ton chef; c'eſt lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit; voilà l'homme.

Tandis qu'elles ſont attentives à l'obſerver, je les apperçois, je tire Emile par la manche; il ſe retourne, les voit, jette ſes outils & s'élance avec un cri de joie; après s'être livré à ſes premiers tranſports il les fait aſſeoir & reprend ſon travail. Mais Sophie ne peut reſter aſſiſe; elle ſe leve avec vivacité, parcourt l'attelier, examine les outils, touche le poli des planches, ramaſſe des coupeaux par terre, regarde à nos mains, & puis dit qu'elle aime ce métier parce qu'il eſt propre. La folâtre eſſaye même d'imiter Emile. De ſa blanche & débile main elle pouſſe un rabot ſur la planche; le rabot gliſſe & ne mord point. Je crois voir l'amour dans les airs rire & battre des aîles; je crois l'entendre pouſſer des cris d'allegreſſe & dire; *Hercule eſt vengé.*

Cependant la mere queſtionne le Maître. Monſieur, combien payez-vous ces garçons-là? Madame, je leur donne à chacun vingt ſols par jour & je les nourris; mais ſi ce jeune homme vouloit il gagneroit bien davantage; car c'eſt le meilleur ouvrier du pays. Vingt ſols par jour, & vous les nourriſſez! dit la mere en nous regardant avec attendriſſement. Madame, il eſt ainſi, reprend le Maître. A ces mots elle court à Emile, l'embraſſe, le preſſe contre ſon ſein en verſant ſur lui des larmes, & ſans pouvoir dire autre choſe que de répéter pluſieurs fois; mon fils! ô mon fils!

Après avoir paſſé quelque tems à cauſer avec nous, mais ſans nous détourner: allons-nous-en, dit la mere à la fille; il ſe fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Emile, elle lui donne un petit coup ſur la joue en lui diſant:

Hé

Hé bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous? Il lui répond d'un ton fort triste, je suis engagé, demandez au Maître. On demande au Maître s'il veut bien se passer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui presse & qu'il faut rendre après demain. Comptant sur ces Messieurs, j'ai refusé des Ouvriers qui se sont présentés; si ceux-ci me manquent, je ne sais plus où en prendre d'autres, & je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour promis. La mere ne replique rien; elle atttend qu'Emile parle. Emile baisse la tête & se taît. Monsieur, lui dit-elle un peu surprise de ce silence, n'avez-vous rien à dire à cela? Emile regarde tendrement la fille & ne répond que ces mots; vous voyez bien qu'il faut que je reste. Là-dessus les Dames partent & nous laissent. Emile les accompagne jusqu'à la porte, les suit des yeux autant qu'il peut, soupire, & revient se mettre au travail sans parler.

En chemin, la mere piquée parle à la fille de la bizarrerie de ce procedé. Quoi! dit-elle, étoit-il si difficile de contenter le Maître sans être obligé de rester, & ce jeune homme si prodigue qui verse l'argent sans nécessité, n'en sait-il plus trouver dans les occasions convenables? O maman! répond Sophie; à Dieu ne plaise qu'Emile donne tant de force à l'argent qu'il s'en serve pour rompre un engagement personnel, pour violer impunément sa parole, & faire violer celle d'autrui! Je sais qu'il dédommageroit aisément l'ouvrier du léger préjudice que lui causeroit son absence; mais cependant il asserviroit son ame aux richesses, il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ses devoirs, & à croire qu'on est dispensé de tout pourvu qu'on paye. Emile a d'autres manieres de penser, & j'espere de n'être pas cause qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de rester?

ter? Maman, ne vous y trompez pas; c'eſt pour moi qu'il reſte; je l'ai bien vu dans ſes yeux.

Ce n'eſt pas que Sophie ſoit indulgente ſur les vrais ſoins de l'amour. Au contraire, elle eſt impérieuſe, exigeante; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui ſe ſent, qui s'eſtime, & qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne ſentiroit pas tout le prix du ſien, qui ne l'aimeroit pas pour ſes vertus, autant & plus que pour ſes charmes; un cœur qui ne lui préféreroit pas ſon propre devoir, & qui ne la préféreroit pas à toute autre choſe. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connut de loi que la ſienne: elle veut regner ſur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'eſt ainſi qu'ayant avili les compagnons d'Ulyſſe, Circé les dédaigne, & ſe donne à lui ſeul qu'elle n'a pu changer.

Mais ce droit inviolable & ſacré mis à part; jalouſe à l'excès de tous les ſiens, elle épie avec quel ſcrupule Emile les reſpecte, avec quel zèle il accomplit ſes volontés, avec quelle adreſſe il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment preſcrit; elle ne veut ni qu'il retarde ni qu'il anticipe; elle veut qu'il ſoit exact. Anticiper c'eſt ſe préférer à elle; retarder c'eſt la négliger. Négliger Sophie! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injuſte ſoupçon d'une a failli tout perdre; mais Sophie eſt équitable & ſait bien réparer ſes torts.

Un ſoir nous ſommes attendus: Emile a reçu l'ordre. On vient au-devant de nous; nous n'arrivons point. Que ſont-ils devenus? Quel malheur leur eſt arrivé? Perſonne de leur part! La ſoirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts; elle ſe déſole, elle ſe tourmente, elle paſſe la nuit à pleurer. Dès le ſoir on a expédié un meſſager pour aller s'informer de nous,

&

& rapporter de nos nouvelles le lendemain matin. Le meſſager revient accompagné d'un autre de notre part qui fait nos excuſes de bouche & dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroiſſons nous-mêmes. Alors la ſcène change; Sophie eſſuie ſes pleurs, ou ſi elle en verſe, ils ſont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à ſe raſſurer ſur notre vie: Emile vit & s'eſt fait attendre inutilement.

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reſte; il faut reſter: mais prenant à l'inſtant ſon parti, elle affecte un air tranquille & content qui en imposeroit à d'autres. Le pere vient au-devant de nous & nous dit: vous avez tenu vos amis en peine; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aiſément. Qui donc, mon Papa ?. dit Sophie avec une maniere de ſourire le plus gracieux qu'elle puiſſe affecter. Que vous importe, répond le pere, pourvu que ce ne ſoit pas vous? Sophie ne réplique point & baiſſe les yeux ſur ſon ouvrage. La mere nous reçoit d'un air froid & compoſé. Emile embarraſſé n'oſe aborder Sophie. Elle lui parle la premiere, lui demande comment il ſe porte, l'invite à s'aſſeoir, & ſe contrefait ſi bien que le pauvre jeune homme, qui n'entend rien encore au langage des paſſions violentes, eſt la dupe de ce ſang-froid, & preſque ſur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le déſabuſer je vais prendre la main de Sophie, j'y veux porter mes lévres comme je fais quelquefois: elle la retire bruſquement avec un mot de *Monſieur* ſi ſingulierement prononcé, que ce mouvement involontaire la décele à l'inſtant aux yeux d'Emile.

Sophie elle-même voyant qu'elle s'eſt trahie ſe contraint moins. Son ſang-froid apparent ſe change en un mépris ironique. Elle répond à tout ce

qu'on lui dit par des monoſillabes prononcés d'une voix lente & mal-aſſurée, comme craignant d'y laiſſer trop percer l'accent de l'indignation. Emile demi-mort d'effroi la regarde avec douleur, & tâche de l'engager à jetter les yeux ſur les ſiens, pour y mieux lire ſes vrais ſentimens. Sophie plus irritée de ſa confiance lui lance un regard qui lui ôte l'envie d'en ſolliciter un ſecond. Emile interdit, tremblant, n'oſe plus, très-heureuſement pour lui, ni lui parler ni la regarder: car, n'eût-il pas été coupable, s'il eût pu ſupporter ſa colere, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'eſt mon tour, & qu'il eſt tems de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends ſa main qu'elle ne retire plus, car elle eſt prête à ſe trouver mal. Je lui dis avec douceur: chere Sophie, nous ſommes malheureux, mais vous êtes raiſonnable & juſte; vous ne nous jugerez pas ſans nous entendre: écoutez-nous. Elle ne répond rien, & je parle ainſi.

„ Nous ſommes partis hier à quatre heures; il „ nous étoit preſcrit d'arriver à ſept, & nous pre- „ nons toujours plus de tems qu'il ne nous eſt né- „ ceſſaire, afin de nous repoſer en approchant „ d'ici. Nous avions déjà fait les trois quarts du „ chemin quand des lamentations douloureuſes „ nous frappent l'oreille; elles partoient d'une „ gorge de la colline à quelque diſtance de nous. „ Nous accourons aux cris; nous trouvons un „ malheureux payſan, qui revenant de la ville un „ peu pris de vin ſur ſon cheval, en étoit tombé „ ſi lourdement qu'il s'étoit caſſé la jambe. Nous „ crions, nous appellons du ſecours; perſonne ne „ répond; nous eſſayons de remettre le bleſſé ſur „ ſon cheval, nous n'en pouvons venir à bout: „ au moindre mouvement le malheureux ſouffre „ des douleurs horribles; nous prenons le parti

„ d'at-

„ d'attacher le cheval dans le bois à l'écart, puis „ faiſant un brancard de nos bras, nous y poſons „ le bleſſé & le portons le plus doucement qu'il eſt „ poſſible, en ſuivant ſes indications ſur la route „ qu'il falloit tenir pour aller chez lui. Le trajet „ étoit long, il fallut nous repoſer pluſieurs fois. „ Nous arrivons enfin rendus de fatigue; nous „ trouvons avec une ſurpriſe amere que nous con„ noiſſions déjà la maiſon, & que ce miſérable „ que nous rapportions avec tant de peine, étoit „ le même qui nous avoit ſi cordialement reçus le „ jour de notre premiere arrivée ici. Dans le „ trouble où nous étions tous, nous ne nous étions „ point reconnus juſqu'à ce moment.

„ Il n'avoit que deux petits enfans. Prête à lui „ en donner un troiſieme ſa femme fut ſi ſaiſie en „ le voyant arriver, qu'elle ſentit des douleurs ai„ gües & accoucha peu d'heures après. Que faire „ en cet état dans une chaumiere écartée où l'on „ ne pouvoit eſperer aucun ſecours? Emile prit le „ parti d'aller prendre le cheval que nous avions „ laiſſé dans le bois, de le monter, de courir à „ toute bride chercher un Chirurgien à la ville. „ Il donna le cheval au Chirurgien, & n'ayant pû „ trouver aſſez tôt une garde, il revint à pied „ avec un Domeſtique, après vous avoir expédié „ un exprès; tandis qu'embarraſſé, comme vous „ pouvez croire, entre un homme ayant une jam„ be caſſée & une femme en travail, je prépa„ rois dans la maiſon tout ce que je pouvois pré„ voir être néceſſaire pour le ſecours de tous les „ deux.

„ Je ne vous ferai point le détail du reſte; ce „ n'eſt pas de cela qu'il eſt queſtion. Il étoit „ deux heures après minuit avant que nous ayons „ eu ni l'un ni l'autre un moment de relâche. En„ fin nous ſommes revenus avant le jour dans no-

„ tre

„ tre azile ici proche, où nous avons attendu „ l'heure de votre réveil pour vous rendre compte „ de notre accident.

Je me tais sans rien ajouter. Mais avant que personne parle, Emile s'approche de sa maîtresse, éleve la voix, & lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y serois attendu ; Sophie, vous etes l'arbitre de mon sort, vous le savez bien. Vous pouvez me faire mourir de douleur ; mais n'espérez pas me faire oublier les droits de l'humanité : ils me sont plus sacrés que les vôtres ; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au lieu de répondre se leve, lui passe un bras autour du cou, lui donne un baiser sur la joue, puis lui tendant la main avec une grace inimitable, elle lui dit: Emile, prends cette main, elle est à toi. Sois quand tu voudras mon époux & mon maître. Je tâcherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embrassé, que le pere enchanté frappe des mains en criant *bis*, *bis*; & Sophie sans se faire presser lui donne aussi-tôt deux baisers sur l'autre joue ; mais presque au même instant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle se sauve dans les bras de sa mere, & cache dans ce sein maternel son visage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie; tout le monde la doit sentir. Après le dîné, Sophie demande s'il y auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le desire, & c'est une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits séparés ; Emile en avoit fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les soulager ; Emile y avoit pourvu. Mais au surplus tous deux sont si mal en ordre, qu'ils souffrent autant du malaise que de leur état. Sophie se fait donner un tablier de la bonne femme, & va la ranger dans son

lit;

lit ; elle en fait enſuite autant à l'homme ; ſa main douce & légere ſait aller chercher tout ce qui les bleſſe, & faire poſer plus mollement leurs membres endoloris. Ils ſe ſentent déjà ſoulagés à ſon approche, on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille ſi délicate ne ſe rebute ni de la malpropreté ni de la mauvaiſe odeur, & ſait faire diſparoître l'une & l'autre ſans mettre perſonne en œuvre, & ſans que les malades ſoient tourmentés. Elle qu'on voit toujours ſi modeſte & quelquefois ſi dédaigneuſe, elle qui pour tout au monde n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne & change le bleſſé ſans aucun ſcrupule, & le met dans une ſituation plus commode pour y pouvoir reſter long-tems. Le zèle de la charité vaut bien la modeſtie ; ce qu'elle fait, elle le fait ſi légerement & avec tant d'adreſſe qu'il ſe ſent ſoulagé ſans preſque s'etre apperçu qu'on l'ait touché. La femme & le mari béniſſent de concert l'aimable fille qui les ſert, qui les plaint, qui les conſole. C'eſt un ange du ciel que Dieu leur envoie ; elle en a la figure & la bonne grace, elle en a la douceur & la bonté. Emile attendri la contemple en ſilence. Homme, aime ta compagne : Dieu te la donne pour te conſoler dans tes peines, pour te ſoulager dans tes maux : voilà la femme.

On fait batiſer le nouveau-né. Les deux amans le préſentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aſpirent au moment deſiré ; ils croyent y toucher, tous les ſcrupules de Sophie ſont levés, mais les miens viennent. Ils n'en ſont pas encore où ils penſent : il faut que chacun ait ſon tour.

Un matin qu'ils ne ſe ſont vus depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'Emile une lettre à la main, & je lui dis en le regardant fixement ;

que

que feriez-vous si l'on vous apprenoit que Sophie est morte ? il fait un grand cri, se leve en frappant des mains, &, sans dire un seul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez donc, poursuis-je avec la même tranquillité. Alors irrité de mon sang-froid, il s'approche les yeux enflammés de colere, & s'arrêtant dans une attitude presque menaçante ; ce que je ferois..... je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est que je ne reverrois de ma vie celui qui me l'auroit appris. Rassurez-vous ré-ponds-je en souriant : elle vit, elle se porte bien, elle pense à vous, & nous sommes attendus ce soir. Mais allons faire un tour de promenade, & nous causerons.

La passion dont il est préoccupé ne lui permet plus de se livrer comme auparavant à des entretiens purement raisonnés ; il faut l'intéresser par cette passion même à se rendre attentif à mes leçons. C'est ce que j'ai fait par ce terrible préambule ; je suis bien sûr maintenant qu'il m'écoutera.

„ Il faut être heureux, cher Emile ; c'est la fin „ de tout être sensible ; c'est le premier desir que „ nous imprima la Nature, & le seul qui ne nous „ quitte jamais. Mais où est le bonheur ? Qui le „ sait ? Chacun le cherche, & nul ne le trouve. „ On use la vie à le poursuivre, & l'on meurt sans „ l'avoir atteint. Mon jeune ami, quand à ta „ naissance je te pris dans mes bras, & qu'attes-„ tant l'Etre suprême de l'engagement que j'osai „ contracter, je vouai mes jours au bonheur des „ tiens, savois-je moi-même à quoi je m'enga-„ geois ? Non : je savois seulement qu'en te ren-„ dant heureux j'étois sûr de l'être. En faisant „ pour toi cette utile recherche, je la rendois „ commune à tous deux.

„ Tant que nous ignorons ce que nous devons „ faire, la sagesse consiste à rester dans l'inaction.

„ C'est

„ C'eſt de toutes les maximes celle dont l'homme „ a le plus grand beſoin, & celle qu'il ſait le „ moins ſuivre. Chercher le bonheur ſans ſavoir „ où il eſt, c'eſt s'expoſer à le fuir, c'eſt courir „ autant de riſques contraires qu'il y a de routes „ pour s'égarer. Mais il n'appartient pas à tout „ le monde de ſavoir ne point agir. Dans l'inquié- „ tude où nous tient l'ardeur du bien-être, nous „ aimons mieux nous tromper à le pourſuivre que „ de ne rien faire pour le chercher, & ſortis une „ fois de la place où nous pouvons le connoître, „ nous n'y ſavons plus revenir.

„ Avec la même ignorance j'eſſayai d'éviter la „ même faute. En prenant ſoin de toi, je réſolus „ de ne pas faire un pas inutile & de t'empêcher „ d'en faire. Je me tins dans la route de la Natu- „ re, en attendant qu'elle me montrât celle du „ bonheur. Il s'eſt trouvé qu'elle étoit la même, „ & qu'en n'y penſant pas je l'avois ſuivie.

„ Sois mon témoin, ſois mon juge, je ne te re- „ cuſerai jamais. Tes premiers ans n'ont point „ été ſacrifiés à ceux qui les devoient ſuivre; tu „ as joui de tous les biens que la Nature t'avoit „ donnés. Des maux auxquels elle t'aſſujettit, & „ dont j'ai pu te garantir, tu n'as ſenti que ceux „ qui pouvoient t'endurcir aux autres. Tu n'en „ as jamais ſouffert aucun que pour en éviter un „ plus grand. Tu n'as connu ni la haine, ni l'eſ- „ clavage. Libre & content, tu es reſté juſte & „ bon: car la peine & le vice ſont inſéparables, „ & jamais l'homme ne devient méchant que lorſ- „ qu'il eſt malheureux. Puiſſe le ſouvenir de ton „ enfance ſe prolonger juſqu'à tes vieux jours: je „ ne crains pas que jamais ton bon cœur ſe la rap- „ pelle ſans donner quelques bénédictions à la „ main qui la gouverna.

„ Quand tu es entré dans l'âge de raiſon, je t'ai

„ ga-

„ garanti de l'opinion des hommes ; quand ton
„ cœur eſt devenu ſenſible, je t'ai préſervé de
„ l'empire des paſſions. Si j'avois pu prolonger
„ ce calme intérieur juſqu'à la fin de ta vie, j'au-
„ rois mis mon ouvrage en ſûreté, & tu ſerois
„ toujours heureux autant qu'un homme peut l'ê-
„ tre: mais cher Emile, j'ai eu beau tremper ton
„ ame dans le ſtix; je n'ai pu la rendre par-tout
„ invulnérable ; il s'éleve un nouvel ennemi que
„ tu n'as pas encore appris à vaincre, & dont je
„ ne puis plus te ſauver. Cet ennemi, c'eſt toi-
„ même. La Nature & la Fortune t'avoient laiſſé
„ libre. Tu pouvois endurer la miſere; tu pou-
„ vois ſupporter les douleurs du corps, celles de
„ l'ame t'étoient inconnues; tu ne tenois à rien
„ qu'à la condition humaine, & maintenant tu
„ tiens à tous les attachemens que tu t'es donnés;
„ en apprenant à deſirer, tu t'es rendu l'eſclave
„ de tes deſirs. Sans que rien change en toi,
„ ſans que rien t'offenſe, ſans que rien touche à
„ ton être, que de douleurs peuvent attaquer ton
„ ame! Que de maux tu peux ſentir ſans etre ma-
„ lade! Que de morts tu peux ſouffrir ſans mou-
„ rir! Un menſonge, une erreur, un doute peut
„ te mettre au déſeſpoir.

„ Tu voyois au théâtre les héros livrés à des
„ douleurs extrêmes faire retentir la ſcène de leurs
„ cris inſenſés, s'affliger comme des femmes,
„ pleurer comme des enfans, & mériter ainſi les
„ applaudiſſemens publics. Souviens-toi du ſcan-
„ dale que te cauſoient ces lamentations, ces cris,
„ ces plaintes, dans des hommes dont on ne de-
„ voit attendre que des actes de conſtance & de
„ fermeté. Quoi! diſois-tu tout indigné, ce
„ ſont là les exemples qu'on nous donne à ſuivre,
„ les modeles qu'on nous offre à imiter! A-t-on
„ peur que l'homme ne ſoit pas aſſez petit, aſſez
mal-

„ malheureux, aſſez foible, ſi l'on ne vient enco-
„ re encenſer ſa foibleſſe ſous la fauſſe image de
„ la vertu? Mon jeune ami, ſois plus indulgent
„ déſormais pour la ſcène: te voilà devenu l'un
„ de ſes héros.

„ Tu ſais ſouffrir & mourir; tu ſais endurer la
„ loi de la néceſſité dans les maux phyſiques, mais
„ tu n'as point encore impoſé de loix aux appétits
„ de ton cœur, & c'eſt de nos affections, bien
„ plus que de nos beſoins, que naît le trouble de
„ notre vie. Nos deſirs ſont étendus, notre for-
„ ce eſt preſque nulle. L'homme tient par ſes
„ vœux à mille choſes, & par lui-même il ne
„ tient à rien, pas même à ſa propre vie; plus
„ il augmente ſes attachemens, plus il multiplie
„ ſes peines. Tout ne fait que paſſer ſur la terre:
„ tout ce que nous aimons nous échappera tôt ou
„ tard, & nous y tenons comme s'il devoit durer
„ éternellement. Quel effroi ſur le ſeul ſoupçon
„ de la mort de Sophie! As-tu donc compté qu'el-
„ le vivroit toujours? Ne meurt-il perſonne à ſon
„ âge? Elle doit mourir, mon enfant, & peut-
„ être avant toi. Qui ſait ſi elle eſt vivante à pré-
„ ſent même? La Nature ne t'avoit aſſervi qu'à
„ une ſeule mort; tu t'aſſervis à une ſeconde; te
„ voilà dans le cas de mourir deux fois.

„ Ainſi ſoumis à tes paſſions déréglées, que tu
„ vas reſter à plaindre! Toujours des privations,
„ toujours des pertes, toujours des allarmes; tu
„ ne jouiras pas même de ce qui te ſera laiſſé.
„ La crainte de tout perdre t'empêchera de rien
„ poſſéder; pour n'avoir voulu ſuivre que tes
„ paſſions, jamais tu ne les pourras ſatisfaire. Tu
„ chercheras toujours le repos, il fuira toujours
„ devant toi; tu ſeras miſérable & tu deviendras
„ méchant; & comment pourrois-tu ne pas l'ê-
„ tre, n'ayant de loi que tes deſirs effrenés? Si

„ tu ne peux ſupporter des privations involontai-
„ res, comment t'en impoſeras-tu volontaire-
„ ment? Comment ſauras-tu ſacrifier le penchant
„ au devoir, & réſiſter à ton cœur pour écouter
„ ta raiſon? Toi qui ne veux déjà plus voir celui
„ qui t'apprendra la mort de ta maîtreſſe, com-
„ ment verrois-tu celui qui voudroit te l'ôter vi-
„ vante? celui qui t'oſeroit dire, elle eſt morte
„ pour toi, la vertu te ſépare d'elle? S'il faut vi-
„ vre avec elle quoi qu'il arrive, que Sophie ſoit
„ mariée ou non, que tu ſois libre ou ne le ſois
„ pas, qu'elle t'aime ou te haïſſe, qu'on te l'ac-
„ corde ou qu'on te la refuſe, n'importe, tu la
„ veux, il la faut poſſéder à quelque prix que ce
„ ſoit. Apprends-moi donc à quel crime s'arrête
„ celui qui n'a de loix que les vœux de ſon cœur,
„ & ne ſait réſiſter à rien de ce qu'il deſire?

„ Mon enfant, il n'y a point de bonheur ſans
„ courage, ni de vertu ſans combat. Le mot de
„ *vertu* vient de *force*; la force eſt la baſe de tou-
„ te vertu. La vertu n'appartient qu'à un être
„ foible par ſa nature & fort par ſa volonté; c'eſt
„ en cela que conſiſte le mérite de l'homme juſte;
„ & quoique nous appellions Dieu bon, nous ne
„ l'appellons pas vertueux, parce qu'il n'a pas be-
„ ſoin d'effort pour bien faire. Pour t'expliquer
„ ce mot ſi profané, j'ai attendu que tu fuſſes en
„ état de m'entendre. Tant que la vertu ne coû-
„ te rien à pratiquer, on a peu beſoin de la con-
„ noître. Ce beſoin vient quand les paſſions s'é-
„ veillent: il eſt déjà venu pour toi.

„ En t'élevant dans toute la ſimplicité de la Na-
„ ture, au lieu de te prêcher de pénibles devoirs,
„ je t'ai garanti des vices qui rendent ces devoirs
„ pénibles, je t'ai moins rendu le menſonge odieux
„ qu'inutile, je t'ai moins appris à rendre à cha-
„ cun ce qui lui appartient qu'à ne te ſoucier que

„ de

„ de ce qui eſt à toi. Je t'ai fait plutôt bon que „ vertueux : mais celui qui n'eſt que bon, ne de- „ meure tel qu'autant qu'il a du plaiſir à l'être : la „ bonté ſe briſe & périt ſous le choc des paſſions „ humaines ; l'homme qui n'eſt que bon, n'eſt „ bon que pour lui.

„ Qu'eſt-ce donc que l'homme vertueux? C'eſt „ celui qui ſait vaincre ſes affections. Car alors il „ ſuit ſa raiſon, ſa conſcience, il fait ſon devoir, „ il ſe tient dans l'ordre, & rien ne l'en peut écar- „ ter. Juſqu'ici tu n'étois libre qu'en apparence; „ tu n'avois que la liberté précaire d'un eſclave à „ qui l'on n'a rien commandé. Maintenant ſois „ libre en effet ; apprends à devenir ton propre „ maître ; commande à ton cœur, ô Emile! & „ tu ſeras vertueux.

„ Voilà donc un autre apprentiſſage à faire, & „ cet apprentiſſage eſt plus pénible que le premier : „ car la Nature nous délivre des maux qu'elle nous „ impoſe, ou nous apprend à les ſupporter ; mais „ elle ne nous dit rien pour ceux qui nous viennent „ de nous ; elle nous abandonne à nous-mêmes ; „ elle nous laiſſe, victimes de nos paſſions, ſuc- „ comber à nos vaines douleurs, & nous glorifier „ encore des pleurs dont nous aurions dû rougir.

„ C'eſt ici ta premiere paſſion. C'eſt la ſeule, „ peut-être, qui ſoit digne de toi. Si tu la ſais „ régir en homme, elle ſera la derniere ; tu ſubju- „ gueras toutes les autres, & tu n'obéiras qu'à cel- „ le de la vertu.

„ Cette paſſion n'eſt pas criminelle, je le ſais „ bien ; elle eſt auſſi pure que les ames qui la res- „ ſentent. L'honnêteté la forma, l'innocence l'a „ nourrie. Heureux amans! Les charmes de la „ vertu ne font qu'ajouter pour vous à ceux de „ l'amour ; & le doux lien qui vous attend, n'eſt „ pas moins le prix de votre ſageſſe, que celui

„ de votre attachement. Mais dis-moi, homme „ sincere ; cette passion si pure t'en a-t-elle „ moins subjugué? T'en es-tu moins rendu l'escla- „ ve, & si demain elle cessoit d'être innocente, „ l'étoufferois-tu dès demain? C'est à présent le „ moment d'essayer tes forces; il n'est plus tems „ quand il les faut employer. Ces dangereux es- „ sais doivent se faire loin du péril. On ne s'exer- „ ce point au combat devant l'ennemi ; on s'y „ prépare avant la guerre ; on s'y présente déja „ tout préparé.

„ C'est une erreur de distinguer les passions en „ permises & défendues, pour se livrer aux pre- „ mieres & se refuser aux autres. Toutes sont „ bonnes quand on en reste le maître, toutes sont „ mauvaises quand on s'y laisse assujettir. Ce qui „ nous est défendu par la Nature, c'est d'étendre „ nos attachemens plus loin que nos forces; ce qui „ nous est défendu par la raison, c'est de vouloir „ ce que nous ne pouvons obtenir ; ce qui nous „ est défendu par la conscience, n'est pas d'être „ tentés, mais de nous laisser vaincre aux tenta- „ tions. Il ne dépend pas de nous d'avoir ou de „ n'avoir pas des passions: mais il dépend de nous „ de régner sur elles. Tous les sentimens que „ nous dominons sont légitimes, tous ceux qui „ nous dominent sont criminels. Un homme n'est „ pas coupable d'aimer la femme d'autrui, s'il tient „ cette passion malheureuse asservie à la loi du de- „ voir: il est coupable d'aimer sa propre femme „ au point d'immoler tout à cet amour.

„ N'attends pas de moi de longs préceptes de „ morale, je n'en ai qu'un seul à te donner, & „ celui-là comprend tous les autres. Sois homme; „ retire ton cœur dans les bornes de ta condition. „ Etudie & connois ces bornes; quelques étroites „ qu'elles soient, on n'est point malheureux tant

„ qu'on

„ qu'on s'y renferme: on ne l'eſt que quand on „ veut les paſſer; on l'eſt quand, dans ſes deſirs „ inſenſés, on met au rang des poſſibles ce qui „ ne l'eſt pas; on l'eſt quand on oublie ſon état „ d'homme pour s'en forger d'imaginaires, deſ- „ quels on retombe toujours dans le ſien. Les ſeuls „ biens dont la privation coûte, ſont ceux aux- „ quels on croit avoir droit. L'évidente impoſſi- „ bilité de les obtenir en détache, les ſouhaits „ ſans eſpoir ne tourmentent point. Un gueux „ n'eſt point tourmenté du deſir d'être Roi; un „ Roi ne veut être Dieu que quand il croit n'être „ plus homme.

„ Les illuſions de l'orgueil ſont la ſource de nos „ plus grands maux: mais la contemplation de la „ miſere humaine rend le ſage toujours modéré. „ Il ſe tient à ſa place, il ne s'agite point pour en „ ſortir, il n'uſe point inutilement ſes forces pour „ jouir de ce qu'il ne peut conſerver, & les em- „ ployant toutes à bien poſſéder ce qu'il a, il eſt „ en effet plus puiſſant & plus riche de tout ce „ qu'il deſire de moins que nous. Etre mortel & „ périſſable, irai-je me former des nœuds éter- „ nels ſur cette terre, où tout change, où tout „ paſſe, & dont je diſparoîtrai demain? O Emi- „ le, ô mon fils, en te perdant que me reſteroit- „ il de moi? Et pourtant il faut que j'apprenne à „ te perdre: car qui ſait quand tu me ſeras ôté?

„ Veux-tu donc vivre heureux & ſage? N'at- „ tache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point: „ que ta condition borne tes deſirs, que tes de- „ voirs aillent avant tes penchans; étends la loi „ de la néceſſité aux choſes morales: apprends à „ perdre ce qui peut t'être enlevé; apprends à „ tout quitter quand la vertu l'ordonne, à te met- „ tre au-deſſus des évenemens, à détacher ton „ cœur ſans qu'ils le déchirent, à être courageux

„ dans l'adverſité, afin de n'être jamais miſérable;
„ à être ferme dans ton devoir, afin de n'être
„ jamais criminel. Alors tu ſeras heureux malgré
„ la fortune, & ſage malgré les paſſions. Alors
„ tu trouveras dans la poſſeſſion même des biens
„ fragiles, une volupté que rien ne pourra trou-
„ bler; tu les poſſéderas ſans qu'ils te poſſedent,
„ & tu ſentiras que l'homme à qui tout échappe,
„ ne jouit que de ce qu'il ſait perdre. Tu n'auras
„ point, il eſt vrai, l'illuſion des plaiſirs imagi-
„ naires; tu n'auras point auſſi les douleurs qui en
„ ſont le fruit. Tu gagneras beaucoup à cet échan-
„ ge, car ces douleurs ſont fréquentes & réelles,
„ & ces plaiſirs ſont rares & vains. Vainqueur de
„ tant d'opinions trompeuſes, tu le ſeras encore
„ de celle qui donne un ſi grand prix à la vie. Tu
„ paſſeras la tienne ſans trouble & la termineras
„ ſans effroi: tu t'en détacheras comme de tou-
„ tes choſes. Que d'autres, ſaiſis d'horreur, pen-
„ ſent en la quittant ceſſer d'être; inſtruit de ſon
„ néant, tu croiras commencer. La mort eſt la fin
„ de la vie du méchant, & le commencement de
„ celle du juſte".

Emile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque concluſion ſiniſtre. Il preſſent qu'en lui montrant la néceſſité d'exercer la force de l'ame, je veux le ſoumettre à ce dur exercice, & comme un bleſſé qui frémit en voyant approcher le Chirurgien, il croit déjà ſentir ſur ſa plaie la main douloureuſe, mais ſalutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, preſſé de ſavoir où j'en veux venir, au lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il, preſqu'en tremblant, & ſans oſer lever les yeux? Ce qu'il faut faire, réponds-je d'un ton ferme! il faut

faut quitter Sophie. Que dites-vous, s'écrie-t-il avec emportement? quitter Sophie! la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure!..... Quoi! reprends-je, en l'interrompant; c'eſt de moi qu'Emile craint d'apprendre à mériter de pareils noms? Non, continue-t-il avec la même impétuoſité, ni de vous ni d'un autre: je ſaurai, malgré vous, conſerver votre ouvrage; je ſaurai ne les pas mériter.

Je me ſuis attendu à cette premiere furie: je la laiſſe paſſer ſans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grace à la lui prêcher! Emile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui ſoit mal, & il ſait bien qu'il feroit mal de quitter Sophie, dans le ſens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors, je reprends mon diſcours.

„ Croyez-vous, cher Emile, qu'un homme, „ en quelque ſituation qu'il ſe trouve, puiſſe être „ plus heureux que vous l'êtes depuis trois mois? „ Si vous le croyez, détrompez-vous. Avant de „ goûter les plaiſirs de la vie, vous en avez épuiſé „ le bonheur. Il n'y a rien au-delà de ce que „ vous avez ſenti. La félicité des ſens eſt paſſa- „ gere. L'état habituel du cœur y perd toujours. „ Vous avez plus joui par l'eſpérance, que vous „ ne jouirez jamais en réalité. L'imagination qui „ pare ce qu'on deſire, l'abandonne dans la poſ- „ ſeſſion. Hors le ſeul être exiſtant par lui-même, „ il n'y a rien de beau que ce qui n'eſt pas. Si „ cet état eût pu durer toujours, vous auriez trou- „ vé le bonheur ſuprême. Mais tout ce qui tient „ à l'homme ſe ſent de ſa caducité; tout eſt fini, „ tout eſt paſſager dans la vie humaine, & quand „ l'état qui nous rend heureux dureroit ſans ceſſe, „ l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si

„ rien ne change au-dehors, le cœur change; le
„ bonheur nous quitte, ou nous le quittons.

„ Le tems que vous ne mesuriez pas, s'écouloit
„ durant votre délire. L'été finit, l'hiver s'appro-
„ che. Quand nous pourrions continuer nos cour-
„ ses dans une saison si rude, on ne le souffriroit
„ jamais. Il faut bien, malgré nous, changer de
„ maniere de vivre; celle-ci ne peut plus durer.
„ Je vois dans vos yeux impatiens que cette diffi-
„ culté ne vous embarrasse gueres: l'aveu de So-
„ phie & vos propres desirs vous suggerent un
„ moyen facile d'éviter la neige, & de n'avoir
„ plus de voyage à faire pour l'aller voir. L'ex-
„ pédient est commode sans doute; mais le prin-
„ temps venu, la neige fond & le mariage reste;
„ il y faut penser pour toutes les saisons.

„ Vous voulez épouser Sophie, & il n'y a pas
„ cinq mois que vous la connoissez! Vous voulez
„ l'épouser, non parce qu'elle vous convient,
„ mais parce qu'elle vous plaît; comme si l'amour
„ ne se trompoit jamais sur les convenances, &
„ que ceux qui commencent par s'aimer ne finis-
„ sent jamais par se haïr. Elle est vertueuse, je
„ le sais; mais en est-ce assez? suffit-il d'être
„ honnêtes gens pour se convenir? ce n'est pas sa
„ vertu que je mets en doute, c'est son caractere.
„ Celui d'une femme se montre-t-il en un jour?
„ Savez-vous en combien de situations il faut l'a-
„ voir vue pour connoître à fond son humeur?
„ Quatre mois d'attachement vous répondent-ils
„ de toute la vie? Peut-être deux mois d'absen-
„ ce vous feront-ils oublier d'elle; peut-être un
„ autre n'attend-il que votre éloignement pour
„ vous effacer de son cœur; peut-être à votre retour
„ la trouverez-vous aussi indifférente que vous
„ l'avez trouvée sensible jusqu'à présent. Les sen-
„ timens ne dépendent pas des principes; elle
„ peut

„ peut rester fort honnête, & cesser de vous ai-
„ mer. Elle sera constante & fidelle, je panche à
„ le croire; mais qui vous répond d'elle & qui lui
„ répond de vous, tant que vous ne vous êtes
„ point mis à l'épreuve? Attendrez-vous pour
„ cette épreuve, qu'elle vous devienne inutile?
„ Attendrez-vous pour vous connoître, que vous
„ ne puissiez plus vous séparer?

„ Sophie n'a pas dix-huit ans, à peine en pas-
„ sez-vous vingt-deux; cet âge est celui de l'a-
„ mour, mais non celui du mariage. Quel pere
„ & quelle mere de famille! Eh pour savoir élever
„ des enfans, attendez au moins de cesser de l'ê-
„ tre! Savez-vous à combien de jeunes personnes
„ les fatigues de la grossesse supportées avant l'âge
„ ont affoibli la constitution, ruiné la santé, abré-
„ gé la vie? Savez-vous combien d'enfans sont
„ restés languissans & foibles, faute d'avoir été
„ nourris dans un corps assez formé? Quand la
„ mere & l'enfant croissent à la fois, & que la
„ substance nécessaire à l'accroissement de chacun
„ des deux se partage, ni l'un ni l'autre n'a ce
„ que lui destinoit la Nature: comment se peut-il
„ que tous deux n'en souffrent pas? Ou je connois
„ fort mal Emile, ou il aimera mieux avoir une
„ femme & des enfans robustes, que de contenter
„ son impatience aux dépens de leur vie & de leur
„ santé.

„ Parlons de vous. En aspirant à l'état d'époux
„ & de pere, en avez-vous bien médité les de-
„ voirs? En devenant chef de famille, vous allez
„ devenir membre de l'Etat, & qu'est-ce qu'être
„ membre de l'Etat, le savez-vous? savez-vous ce
„ que c'est que gouvernement, loix, patrie? Sa-
„ vez-vous à quel prix il vous est permis de vivre,
„ & pour qui vous devez mourir? Vous croyez
„ avoir tout appris, & vous ne savez rien encore.

„ Avant de prendre une place dans l'ordre civil, „ apprenez à le connoître & à ſavoir quel rang „ vous y convient.

„ Emile, il faut quitter Sophie; je ne dis pas „ l'abandonner : ſi vous en étiez capable, elle ſe- „ roit trop heureuſe de ne vous avoir point épou- „ ſé; il la faut quitter pour revenir digne d'elle. „ Ne ſoyez pas aſſez vain pour croire déjà la ma- „ riter. O combien il vous reſte à faire! Venez „ remplir cette noble tâche; venez apprendre à „ ſupporter l'abſence; venez gagner le prix de la „ fidélité, afin qu'à votre retour vous puiſſiez „ vous honorer de quelque choſe auprès d'elle, & „ demander ſa main, non comme une grace, „ mais comme une récompenſe.

Non encore exercé à lutter contre lui-même, non encore accoutumé à deſirer une choſe & à en vouloir une autre, le jeune homme ne ſe rend pas; il réſiſte, il diſpute. Pourquoi ſe refuſeroit-il au bonheur qui l'attend? Ne ſeroit-ce pas dédaigner la main qui lui eſt offerte que de tarder à l'accepter? Qu'eſt-il beſoin de s'éloigner d'elle pour s'inſtruire de ce qu'il doit ſavoir? Et quand cela ſeroit néceſſaire, pourquoi ne lui laiſſeroit-il pas dans des nœuds indiſſolubles le gage aſſuré de ſon retour? Qu'il ſoit ſon époux, & il eſt prêt à me ſuivre; qu'ils ſoient unis, & il la quitte ſans crainte..... Vous unir pour vous quitter, cher Emile, quelle contradiction! Il eſt beau qu'un amant puiſſe vivre ſans ſa maîtreſſe, mais un mari ne doit jamais quitter ſa femme ſans néceſſité. Pour guérir vos ſcrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires : il faut que vous puiſſiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé bien, ſoyez content, & puiſque vous n'obéiſſez pas à la raiſon, reconnoiſſez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi.

Emile,

Emile, il faut quitter Sophie : je le veux.

A ce mot il baiſſe la tête, ſe taît, réve un moment, & puis me regardant avec aſſurance, il me dit; quand partons-nous? Dans huit jours, lui dis-je; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes ſont plus foibles, on leur doit des ménagemens, & cette abſence n'étant pas un devoir pour elle, comme pour vous, il lui eſt permis de la ſupporter avec moins de courage.

Je ne ſuis que trop tenté de prolonger juſqu'à la ſéparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours; mais j'abuſe depuis long-tems de l'indulgence des Lecteurs: abrégeons pour finir une fois. Emile oſera-t-il porter aux pieds de ſa Maîtreſſe la même aſſurance qu'il vient de montrer à ſon ami? Pour moi, je le crois; c'eſt de la vérité même de ſon amour qu'il doit tirer cette aſſurance. Il ſeroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter ; il la quitteroit en coupable, & ce rôle eſt toujours embarraſſant pour un cœur honnête. Mais plus le ſacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change ſur le motif qui le détermine. Il ſemble lui dire à chaque regard: ô Sophie ! lis dans mon cœur, & ſois fidelle ; tu n'as pas un Amant ſans vertu.

La fiere Sophie, de ſon côté, tâche de ſupporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître inſenſible ; mais comme elle n'a pas, ainſi qu'Emile, l'honneur du combat & de la victoire, ſa fermeté ſe ſoutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, & la frayeur d'être oubliée, aigrit la douleur de la ſéparation. Ce n'eſt pas devant ſon Amant qu'elle pleure, ce n'eſt pas à lui qu'elle montre ſes frayeurs ; elle étoufferoit plutôt, que de laiſſer échaper un ſoupir en ſa préſence ; c'eſt moi qui reçois ſes plain-

tes,

tes, qui vois ses larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes sont adroites & savent se déguiser : plus elle murmure en secret contre ma tyrannie, plus elle est attentive à me flatter; elle sent que son sort est dans mes mains.

Je la console, je la rassure, je lui réponds de son Amant, ou plutôt de son Epoux : qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle, & dans deux ans il le sera, je le jure. Elle m'estime assez, pour croire que je ne veux pas la tromper. Je suis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parens, tout les rassure; mais que sert la raison contre la foiblesse? Ils se séparent comme s'ils ne devoient plus se voir.

C'est alors que Sophie se rappelle les regrets d'Eucharis, & se croit réellement à sa place. Ne laissons point durant l'absence réveiller ces fantasques amours. Sophie, lui dis-je un jour, faites avec Emile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui ressembler, & qu'il vous donne le Spectateur, dont vous aimez la lecture. Etudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, & songez que dans deux ans ces devoirs seront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux, & leur donne de la confiance. Enfin vient le triste jour, il faut se séparer.

Le digne pere de Sophie, avec lequel j'ai tout concerté, m'embrasse en recevant mes adieux; puis me prenant à part, il me dit ces mots d'un ton grave & d'un accent un peu appuyé. „ J'ai
„ tout fait pour vous complaire ; je savois que je
„ traitois avec un homme d'honneur : il ne me
„ reste qu'un mot à vous dire. Souvenez-vous
„ que votre Eleve a signé son contrat de mariage
„ sur la bouche de ma Fille".

Quelle différence dans la contenance des deux Amans?

Amans? Emile impétueux, ardent, agité, hors de lui, pouſſe des cris, verſe des torrens de pleurs ſur les mains du pere, de la mere, de la fille, embraſſe en ſanglotant tous les gens de la maiſon, & répete mille fois les mêmes choſes avec un déſordre qui feroit rire en toute autre occaſion. Sophie morne, pâle, l'œil éteint, le regard ſombre, reſte en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit perſonne, pas même Emile. Il a beau lui prendre les mains, la preſſer dans ſes bras; elle reſte immobile, inſenſible à ſes pleurs, à ſes careſſes, à tout ce qu'il fait; il eſt déjà parti pour elle. Combien cet objet eſt plus touchant que la plainte importune & les regrets bruyans de ſon amant! Il le voit, il le ſent, il en eſt navré: je l'entraîne avec peine: ſi je le laiſſe encore un moment, il ne voudra plus partir. Je ſuis charmé qu'il emporte avec lui cette triſte image. Si jamais il eſt tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappellant telle qu'il la vit au moment de ſon départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné ſi je ne le ramene pas à elle.

DES VOYAGES.

ON demande s'il eſt bon que les jeunes gens voyagent, & l'on diſpute beaucoup là-deſſus. Si l'on propoſoit autrement la queſtion, & qu'on demandât s'il eſt bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne diſputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la ſcience. Croyant ſavoir ce qu'on a lu, on ſe croit diſpenſé de l'apprendre. Trop de lecture ne ſert qu'à faire de préſomptueux ignorans. De tous les ſiecles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, &

point

point où l'on fût moins ſavant : de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'hiſtoires, de relations, de voyages, qu'en France, & point où l'on connoiſſe moins le génie & les mœurs des autres Nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde, ou ſi nous y liſons encore, chacun s'en tient à ſon feuillet. Quand le mot *peut-on être Perſan* me ſeroit inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les préjugés nationaux ſont le plus en regne, & du ſexe qui les propage le plus.

Un Pariſien croit connoître les hommes & ne connoît que les François ; dans ſa ville, toujours pleine d'étrangers, il regarde chaque étranger comme un phénomene extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reſte de l'Univers. Il faut avoir vu de près les Bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux pour croire qu'avec tant d'eſprit on puiſſe être auſſi ſtupides. Ce qu'il y a de bizarre eſt que chacun d'eux a lu dix fois, peut-être, la deſcription du pays dont un habitant va ſi fort l'émerveiller.

C'eſt trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des Auteurs & les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai paſſé ma vie à lire des relations de voyages, & je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvois obſerver avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laiſſer-là les Voyageurs, & regretter le tems que j'avois donné pour m'inſtruire à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'obſervations de toute eſpece il ne faut pas lire, il faut voir. Cela ſeroit vrai dans cette occaſion, quand tous les Voyageurs ſeroient ſinceres, qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croyent, & qu'ils ne déguiſeroient la vérité que par les fauſſes couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être

quand

quand il la faut démêler encore à travers leurs mensonges & leur mauvaise foi ?

Laissons donc la ressource des livres qu'on nous vante, à ceux qui sont faits pour s'en contenter. Elle est bonne, ainsi que l'art de Raimond Lulle, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne sait point. Elle est bonne pour dresser des Platons de quinze ans à Philosopher dans des cercles, & à instruire une compagnie des usages de l'Egypte & des Indes, sur la foi de Paul-Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime incontestable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connoître les hommes ne connoît que les gens avec lesquels il a vécu. Voici donc encore une autre maniere de poser la même question des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connoisse que ses compatriotes, ou s'il lui importe de connoître les hommes en général ? Il ne reste plus ici ni dispute ni doute. Voyez combien la solution d'une question difficile dépend quelquefois de la maniere de la poser !

Mais pour étudier les hommes faut-il parcourir la terre entiere ? Faut-il aller au Japon observer les Européens ? Pour connoître l'espece faut-il connoître tous les individus ? Non, il y a des hommes qui se ressemblent si fort que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix François les a tous vus ; quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglois & de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque nation a son caractere propre & spécifique qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vu dix François connoît les François.

Il ne suffit pas, pour s'instruire, de courir les pays ; il faut savoir voyager. Pour observer il faut avoir des yeux, & les tourner vers l'objet qu'on

veut

veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les livres; parce qu'ils ignorent l'art de penser, que dans la lecture leur esprit est au moins guidé par l'Auteur, & que dans leurs voyages, ils ne savent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'instruisent point parce qu'ils ne veulent pas s'instruire. Leur objet est si différent que celui-là ne les frappe guere; c'est grand hazard si l'on voit exactement ce qu'on ne se soucie point de regarder. De tous les peuples du monde le François est celui qui voyage le plus, mais plein de ses usages, il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus les connoît le moins. L'Anglois voyage aussi, mais d'une autre maniere; il faut que ces deux Peuples soient contraires en tout. La Noblesse Angloise voyage, la Noblesse Françoise ne voyage point: le Peuple François voyage, le Peuple Anglois ne voyage point. Cette différence me paroît honorable au dernier. Les François ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages: mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres Nations, si ce n'est par le commerce, & les mains pleines; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux; ils en ont même plus que personne; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme

Comme les Peuples les moins cultivés ſont généralement les plus ſages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objers de notre vaine curioſité, ils donnent toute leur attention à ce qui eſt véritablement utile. Je ne connois guere que les Eſpagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les Artiſtes d'un pays, qu'un Anglois en fait deſſiner quelque antique, & qu'un Allemand porte ſon *album* chez tous les Savans, l'Eſpagnol étudie en ſilence le gouvernement, les mœurs, la police, & il eſt le ſeul des quatre qui de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vû quelque remarque utile à ſon Pays.

Les Anciens voyageoient peu, liſoient peu, faiſoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous reſtent d'eux, qu'ils s'obſervoient mieux les uns les autres que nous n'obſervons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le ſeul Poëte qui nous tranſporte dans les pays qu'il décrit, on ne peut refuſer à Herodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans ſon Hiſtoire, quoiqu'elle ſoit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos Hiſtoriens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de ſon tems qu'aucun Ecrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteſtablement ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire ancienne connoiſſent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perſes, qu'aucun Peuple de nos jours ne connoît ſes voiſins.

Il faut avouer auſſi, que les caracteres originaux des Peuples s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raiſon plus difficiles à ſaiſir. A meſure que les races ſe mêlent, & que les Peuples ſe con-

fondent, on voit peu à-peu disparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup d'œil. Autrefois chaque Nation restoit plus renfermée en elle-même, il y avoit moins de communications, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaisons politiques & civiles de Peuple à Peuple; point tant de ces tracasseries royales appellées négociations, point d'Ambassadeurs ordinaires ou résidens continuellement; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit étoit fait par le Prince même qui s'y servoit d'étrangers, ou par des gens méprisés qui ne donnoient le ton à personne, & ne rapprochoient point les Nations. Il y a cent fois plus de liaison maintenant entre l'Europe & l'Asie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Espagne: l'Europe seule étoit plus éparse que la terre entiere ne l'est aujourd'hui.

Ajoutez à cela, que les Anciens Peuples se regardant la plûpart comme Autochtones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis assez long-temps, pour avoir perdu la mémoire des siécles reculés où leurs Ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laissé le tems au climat de faire sur eux des impressions durables; au lieu que parmi nous, après les invasions des Romains, les récentes émigrations des Barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui, ne sont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modele à l'art; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere, ainsi que leur naturel: les Persans, originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du sang Circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois, Germains, Ibé-

riens,

riens, Allobroges; ils ne ſont tous que des Scithes diverſement dégénérés quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques diſtinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus fortement de Peuple à Peuple les tempéramens, les figures, les mœurs, les caracteres, que tout cela ne peut ſe marquer de nos jours, où l'inconſtance Européenne ne laiſſe à nulle cauſe naturelle le tems de faire ſes impreſſions, & où les forêts abattues, les marais deſſéchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laiſſent plus, même au Phyſique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de ſemblables réflexions ſe preſſeroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctéſias, Pline, pour avoir repréſenté les habitans de divers pays, avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fuſſent reſtés les mêmes. Si nous pouvions conſidérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvaſſions plus variés de ſiécle à ſiécle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de Nation à Nation?

En même temps que les obſervations deviennent plus difficiles, elles ſe font plus négligemment & plus mal; c'eſt une autre raiſon du peu de ſuccès de nos recherches dans l'Hiſtoire naturelle du genre-humain. L'inſtruction qu'on retire des voyages ſe rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet eſt un ſyſtême de Philoſophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir, quand cet objet eſt l'intérêt, il abſorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le Commerce &

les Arts, qui mêlent & confondent les Peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à savoir?

Il est utile à l'homme de connoître tous les lieux où l'on peut vivre, afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisoit à lui-même, il ne lui importeroit de connoître que le pays qui peut le nourrir. Le Sauvage, qui n'a besoin de personne, & ne convoite rien au monde, ne connoît & ne cherche à connoître d'autres pays que le sien. S'il est forcé de s'étendre pour subsister, il fuit les lieux habités par les hommes; il n'en veut qu'aux bêtes, & n'a besoin que d'elles pour se nourrir. Mais pour nous à qui la vie civile est nécessaire, & qui ne pouvons plus nous passer de manger des hommes, l'intérêt de chacun de nous est de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voila pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'est toujours dans les Capitales que le sang humain se vend à meilleur marché. Ainsi l'on ne connoît que les grands Peuples, & les grands Peuples se ressemblent tous.

Nous avons, dit-on, des Savans qui voyagent pour s'instruire; c'est une erreur. Les Savans voyagent par intérêt comme les autres. Les Platons, les Pithagores, ne se trouvent plus, ou s'il y en a, c'est bien loin de nous. Nos Savans ne voyagent que par ordre de la Cour; on les dépêche, on les défraye, on les paye pour voir tel ou tel objet, qui, très-surement, n'est pas un objet moral. Ils doivent tout leur tems à cet objet unique, ils sont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si dans quelque pays que ce puisse être, des curieux voyagent à leurs dépens, ce n'est jamais pour étudier les hommes, c'est pour les instruire. Ce n'est pas de science qu'ils ont besoin, mais

mais d'oſtentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à ſecouer le joug de l'opinion? ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des Peuples. Le premier objet eſt toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes s'il en a le tems.

C'eſt donc mal raiſonner, que de conclure que les voyages ſont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue, s'enſuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde? Tant s'en faut; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très-peu de gens: ils ne conviennent qu'aux hommes aſſez fermes ſur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur ſans ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice ſans ſe laiſſer entraîner. Les voyages pouſſent le naturel vers ſa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, eſt, à ſon retour, ce qu'il ſera toute ſa vie; il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés & mal conduits, contractent dans leurs voyages tous les vices des Peuples qu'ils fréquentent, & pas une des vertus dont ces vices ſont mêlés: mais ceux qui ſont heureuſement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, & qui voyagent dans le vrai deſſein de s'inſtruire, reviennent, tous, meilleurs & plus ſages qu'ils n'étoient partis. Ainſi voyagera mon Emile: ainſi avoit voyagé ce jeune homme, digne d'un meilleur ſiecle, dont l'Europe étonnée admira le méri-

te, qui mourut pour ſon Pays à la fleur de ſes ans; mais qui méritoit de vivre, & dont la tombe, ornée de ſes ſeules vertus, attendoit pour être honorée qu'une main étrangere y ſemât des fleurs.

Tout ce qui ſe fait par raiſon, doit avoir ſes regles. Les voyages, pris comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'eſt errer, être vagabond; voyager pour s'inſtruire, eſt encore un objet trop vague: l'inſtruction qui n'a pas un but déterminé, n'eſt rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt ſenſible à s'inſtruire, & cet intérêt bien choiſi fixeroit encore la nature de l'inſtruction. C'eſt toujours la ſuite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être conſidéré par ſes rapports phyſiques avec les autres êtres, par ſes rapports moraux avec les autres hommes, il lui reſte à ſe conſidérer par ſes rapports civils avec ſes concitoyens. Il faut pour cela, qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverſes formes de gouvernement, & enfin le gouvernement particulier ſous lequel il eſt né, pour ſavoir s'il lui convient d'y vivre: car par un droit que rien ne peut abroger, chaque homme en devenant majeur & maître de lui-même, devient maître auſſi de renoncer au contract par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle eſt établie. Ce n'eſt que par le ſéjour qu'il y fait après l'âge de raiſon, qu'il eſt cenſé confirmer tacitement l'engagement qu'ont pris ſes ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à ſa Patrie, comme à la ſucceſſion de ſon Pere: encore, le lieu de la naiſſance étant un don de la Nature, cede-t-on du ſien en y renonçant. Par le droit rigoureux chaque homme reſte libre à ſes riſques en quelque lieu qu'il naiſſe, à moins qu'il ne ſe ſoumette volontairement

rement aux loix, pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc, par exemple, jusqu'ici vous avez vécu sous ma direction, vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les loix vous laissant la disposition de votre bien, vous rendent maître de votre personne. Vous allez vous trouver seul dans la société, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez en vue un établissement. Cette vue est louable, elle est un des devoirs de l'homme; mais avant de vous marier, il faut savoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez passer votre vie, quelles mesures vous voulez prendre pour assurer du pain à vous & à votre famille; car bien qu'il ne faille pas faire d'un tel soin sa principale affaire, il y faut pourtant songer une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous méprisez? Voulez-vous établir votre fortune & fixer votre état par des relations civiles qui vous mettront sans cesse à la discrétion d'autrui, & vous forceront, pour échapper aux fripons, de devenir fripon vous-même?

La-dessus je lui décrirai tous les moyens possibles de faire valoir son bien, soit dans le commerce, soit dans les charges, soit dans la finance, & je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laisse des risques à courir, qui ne le mette dans un état précaire & dépendant, & ne le force de regler ses mœurs, ses sentimens, sa conduite, sur l'exemple & les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer son tems & sa personne; c'est de se mettre au service, c'est-à-dire de se louer à très-bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier est en grande estime parmi les hommes, & ils font un cas extraordinaire de ceux

qui ne ſont bons qu'à cela. Au ſurplus, loin de vous diſpenſer des autres reſſources, il ne vous les rend que plus néceſſaires ; car il entre auſſi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent. Il eſt vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous. La mode vient même inſenſiblement de s'y enrichir comme dans les autres. Mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réuſſiſſent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous ſaurez encore que dans ce métier même il ne s'agit plus de courage ni de valeur, ſi ce n'eſt peut-être auprès des femmes; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus ſervile eſt toujours le plus honoré ; que ſi vous vous aviſez de vouloir faire tout de bon votre métier, vous ſerez mépriſé, haï, chaſſé peut-être, tout au moins accablé de paſſe-droits & ſupplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre ſervice à la tranchée, tandis qu'ils faiſoient le leur à la toilette.

On ſe doute bien que tous ces emplois divers ne feront pas fort du goût d'Emile. Eh quoi ! me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance? ai-je perdu mes bras? ma force eſt-elle épuiſée? ne ſais-je plus travailler? Que m'importent tous vos beaux emplois, & toutes les ſottes opinions des hommes ? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaiſant & juſte; je ne connois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit & de la ſanté par ſon travail. Tous ces embarras dont vous me parlez ne me touchent gueres. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans quelque coin du monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, & je vivrai ſans inquiétude. Sophie & mon champ, & je ſerai riche.

Oui, mon ami, c'eſt aſſez pour le bonheur du ſage

ſage d'une femme & d'un champ qui ſoient à lui. Mais ces tréſors, bien que modeſtes, ne ſont pas ſi communs que vous penſez. Le plus rare eſt trouvé pour vous; parlons de l'autre.

Un champ qui ſoit à vous, cher Emile, & dans quel lieu le choiſirez-vous? En quel coin de la terre pourrez-vous dire; je ſuis ici mon maître & celui du terrein qui m'appartient. On ſait en quels lieux il eſt aiſé de ſe faire riches, mais qui ſait où l'on peut vivre indépendant & libre, ſans avoir beſoin de faire mal à perſonne & ſans crainte d'en recevoir? Croyez-vous que le pays où il eſt toujours permis d'être honnête homme ſoit ſi facile à trouver? S'il eſt quelque moyen légitime & ſûr de ſubſiſter ſans intrigue, ſans affaire, ſans dépendance; c'eſt, j'en conviens, de vivre du travail de ſes mains; en cultivant ſa propre terre; mais où eſt l'Etat où l'on peut ſe dire, la terre que je foule eſt à moi? avant de choiſir cette heureuſe terre, aſſurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion perſécutante, que des mœurs perverſes ne vous y viennent troubler. Mettez-vous à l'abri des impôts ſans meſure qui dévoreroient le fruit de vos peines, des procès ſans fin qui conſumeroient votre fonds. Faites en ſorte qu'en vivant juſtement vous n'ayez point à faire votre cour à des Intendans, à leurs Subſtituts, à des Juges, à des Prêtres, à de puiſſans voiſins, à des fripons de toute eſpece, toujours prêts à vous tourmenter ſi vous les négligez. Mettez-vous ſur-tout à l'abri des vexations des grands & des riches; ſongez que par-tout leurs terres peuvent confiner à la vigne de Naboth. Si votre malheur veut qu'un homme en place achette ou bâtiſſe une maiſon près de votre chaumiere, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, ſous quelque prétexte,

d'envahir votre héritage pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut-être, absorber toutes vos ressources dans un large grand-chemin. Que si vous vous conservez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conserver aussi vos richesses, car elles ne vous couteront pas plus à garder. La richesse & le crédit s'étayent mutuellement; l'un se soutient toujours mal sans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher Emile, je vois mieux la difficulté de votre projet. Il est beau, pourtant, il est honnête, il vous rendroit heureux en effet; efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une proposition à vous faire. Consacrons les deux ans que nous avons pris jusqu'à votre retour, à choisir un azile en Europe où vous puissiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réussissons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, & vous n'aurez pas regret à votre tems. Si nous ne réussissons pas, vous serez guéri d'une chimere; vous vous consolerez d'un malheur inévitable, & vous vous soumettrez à la loi de la nécessité.

Je ne sais si tous mes Lecteurs appercevront jusqu'où va nous mener cette recherche ainsi proposée; mais je sais bien que si, au retour de ses voyages commencés & continués dans cette vue, Emile n'en revient pas versé dans toutes les matieres de gouvernement, de mœurs publiques, & de maximes d'Etat de toute espece, il faut que lui ou moi soyons bien dépourvus, l'un d'intelligence, & l'autre de jugement.

Le droit politique est encore à naître, & il est à présumer qu'il ne naîtra jamais. Grotius, le maître de tous nos Savans en cette partie, n'est qu'un enfant, & qui pis est, un enfant de mauvaise foi.

Quand

Quand j'entends élever Grotius jusqu'aux nues & couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hommes sensés lisent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité est que leurs principes sont exactement semblables, ils ne different que par les expressions. Ils different aussi par la méthode. Hobbes s'appuye sur des sophismes, & Grotius sur des Poëtes: tout le reste leur est commun.

Le seul moderne, en état de créer cette grande & inutile science, eût été l'illustre Montesquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique; il se contenta de traiter du droit positif des gouvernemens établis; & rien au monde n'est plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger sainement des gouvernemens tels qu'ils existent, est obligé de les réunir toutes deux; il faut savoir ce qui doit être, pour bien juger de ce qui est. La plus grande difficulté pour éclaircir ces importantes matieres, est d'intéresser un Particulier à les discuter, de répondre à ces deux questions; que m'importe? &, qu'y puis-je faire? Nous avons mis notre Emile en état de se répondre à toutes deux.

La deuxieme difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans lesquelles on a été nourri, sur-tout de la partialité des Auteurs, qui, parlant toujours de la vérité dont ils ne se soucient gueres, ne songent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or, le peuple, ne donne ni chaires, ni pensions, ni places d'Académies; qu'on juge comment ses droits doivent être établis par ces gens-là! J'ai fait ensorte que cette difficulté fût encore nulle pour Emile. A peine sait-il ce que c'est que gouvernement; la seule chose qui lui importe est de trouver le meilleur; son objet n'est point de faire des livres, & si jamais il en fait, ce ne

ne ſera point pour faire ſa cour aux Puiſſances; mais pour établir les droits de l'humanité.

Il reſte une troiſieme difficulté plus ſpécieuſe que ſolide, & que je ne veux ni réſoudre, ni propoſer: il me ſuffit qu'elle n'effraye point mon zèle; bien ſûr qu'en des recherches de cette eſpece, de grands talens ſont moins néceſſaires qu'un ſincere amour de la juſtice & un vrai reſpect pour la vérité. Si donc les matieres de gouvernement peuvent être équitablement traitées, en voici, ſelon moi, le cas, ou jamais.

Avant d'obſerver, il faut ſe faire des regles pour ſes obſervations: il faut ſe faire une échelle pour y rapporter les meſures qu'on prend. Nos principes de droit politique ſont cette échelle. Nos meſures ſont les loix politiques de chaque pays.

Nos élémens ſeront clairs, ſimples, pris immédiatement dans la nature des choſes. Ils ſe formeront des queſtions diſcutées entre nous, & que nous ne convertirons en principes que quand elles ſeront ſuffiſamment réſolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de Nature, nous examinerons ſi les hommes naiſſent eſclaves ou libres, aſſociés ou indépendans, s'ils ſe réuniſſent volontairement ou par force; ſi jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, même quand elle eſt ſurmontée par une autre; en ſorte que depuis la force du Roi Nembrot, qui, dit-on, lui ſoumit les premiers Peuples, toutes les autres forces qui ont détruit celle-là ſoient devenues iniques & uſurpatoires, & qu'il n'y ait plus de légitimes Rois que les deſcendans de Nembrot ou ſes ayans-cauſe? ou bien ſi cette premiere force venant à ceſſer, la force qui lui ſuccede oblige à ſon tour, & détruit l'obligation de l'autre, en

ſorte

forte qu'on ne foit obligé d'obéir qu'autant qu'on y eſt forcé, & qu'on en foit difpenfé fitôt qu'on peut faire réfiftance: droit qui, ce femble, n'ajoûteroit pas grand'chofe à la force, & ne feroit guere qu'un jeu de mots?

Nous examinerons fi l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de Dieu, & s'il s'enfuit pour cela que ce foit un crime d'appeller le Médecin?

Nous examinerons encore fi l'on eſt obligé en confcience de donner fa bourfe à un bandit qui nous la demande fur le grand chemin, quand même on pourroit la lui cacher? car enfin, le piſtolet qu'il tient eſt auffi une puiffance.

Si ce mot de puiffance en cette occafion veut dire autre chofe qu'une puiffance légitime, & par conſequent foumife aux loix dont elle tient fon être?

Suppofé qu'on rejette ce droit de force, & qu'on admette celui de la Nature ou l'autorité paternelle comme principe des fociétés, nous rechercherons la mefure de cette autorité, comment elle eſt fondée dans la Nature, & fi elle a d'autre raifon que l'utilité de l'enfant, fa foibleffe, & l'amour naturel que le pere a pour lui? Si donc la foibleffe de l'enfant venant à ceffer, & fa raifon à mûrir, il ne devient pas feul juge naturel de ce qui convient à fa confervation, par conféquent fon propre maître, & indépendant de tout autre homme, même de fon pere? car il eſt encore plus fûr que le fils s'aime lui-même, qu'il n'eſt fûr que le pere aime le fils.

Si, le pere mort, les enfans font tenus d'obéir à leur aîné, ou à quelque autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un pere; & fi, de race en race, il y aura toujours un chef unique, auquel toute la famille foit tenue d'obéir? Auquel cas on chercheroit comment l'autorité pourroit jamais

être

être partagée, & de quel droit il y auroit ſur la terre entiere, plus d'un chef qui gouvernât le genre-humain ?

Suppoſé que les Peuples ſe fuſſent formés par choix, nous diſtinguerons alors le droit, du fait; & nous demanderons ſi s'étant ainſi ſoumis à leurs freres, oncles ou parens, non qu'ils y fuſſent obligés, mais parce qu'ils l'ont bien voulu, cette ſorte de ſociété ne rentre pas toujours dans l'aſſociation libre & volontaire ?

Paſſant enſuite au droit d'eſclavage, nous examinerons ſi un homme peut légitimement s'aliéner à un autre, ſans reſtriction, ſans réſerve, ſans aucune eſpece de condition ? c'eſt-à-dire, s'il peut renoncer à ſa perſonne, à ſa vie, à ſa raiſon, à ſon *moi*, à toute moralité dans ſes actions, & ceſſer en un mot d'exiſter avant ſa mort, malgré la Nature qui le charge immédiatement de ſa propre conſervation, & malgré ſa conſcience & ſa raiſon qui lui preſcrivent ce qu'il doit faire & ce dont il doit s'abſtenir ?

Que s'il y a quelque réſerve, quelque reſtriction dans l'acte d'eſclavage, nous diſcuterons ſi cet acte ne devient pas alors un vrai contract, dans lequel chacun des deux contractans, n'ayant point en cette qualité de Supérieur commun (17), reſtent leurs propres juges quant aux conditions du contract, par conſéquent libres chacun dans cette partie, & maîtres de le rompre ſitôt qu'ils s'eſtiment lézés ?

Que ſi donc un eſclave ne peut s'aliéner ſans réſerve à ſon maître, comment un Peuple peut-il s'alié-

(17) S'ils en avoient un, ce Supérieur commun ne ſeroit autre que le Souverain, & alors le droit d'eſclavage fondé ſur le droit de ſouveraineté n'en ſeroit pas le principe.

s'aliéner ſans réſerve à ſon chef; & ſi l'eſclave reſte juge de l'obſervation du contract par ſon maître, comment le peuple ne reſtera-t-il pas juge de l'obſervation du contract par ſon chef?

Forcés de revenir ainſi ſur nos pas, & conſidérant le ſens de ce mot collectif de peuple, nous chercherons ſi pour l'établir il ne faut pas un contract, au moins tacite, antérieur à celui que nous ſuppoſons?

Puiſqu'avant de s'élire un Roi, le Peuple eſt un Peuple, qu'eſt-ce qui l'a fait tel ſinon le contract ſocial? Le contract ſocial eſt donc la baſe de toute ſociété civile, & c'eſt dans la nature de cet acte qu'il faut chercher celle de la ſociété qu'il forme.

Nous rechercherons quelle eſt la teneur de ce contract, & ſi l'on ne peut pas à-peu-près l'énoncer par cette formule: *Chacun de nous met en commun ſes biens, ſa perſonne, ſa vie & toute ſa puiſſance ſous la ſuprême direction de la volonté générale, & nous recevons en corps chaque membre, comme partie indiviſible du tout.*

Ceci ſuppoſé; pour définir les termes dont nous avons beſoin, nous remarquerons qu'au lieu de la perſonne particuliere de chaque contractant, cet acte d'aſſociation produit un corps moral & collectif, compoſé d'autant de membres que l'aſſemblée a de voix. Cette perſonne publique prend en général le nom de *corps politique*: lequel eſt appellé par ſes membres, *Etat* quand il eſt paſſif, *Souverain* quand il eſt actif, *Puiſſance* en le comparant à ſes ſemblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *Peuple* collectivement, & s'appellent en particulier, *Citoyens*, comme membres de la *Cité*, ou participans à l'autorité ſouveraine, & *Sujets* comme ſoumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'aſſociation, renferme un engagement réciproque du public &

des particuliers, & que chaque individu, contractant, pour ainsi dire, avec lui-même, se trouve engagé sous un double rapport; savoir comme membre du Souverain, envers les particuliers; & comme membre de l'Etat, envers le Souverain.

Nous remarquerons encore, que nul n'étant tenu aux engagemens qu'on n'a pris qu'avec soi, la délibération publique qui peut obliger tous les Sujets envers le Souverain, à cause des deux différens rapports sous lesquels chacun d'eux est envisagé, ne peut obliger l'Etat envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'autre loi fondamentale, proprement dite que le seul pacte social. Ce qui ne signifie pas que le corps politique ne puisse, à certains égards, s'engager envers autrui; car par rapport à l'Etranger, il devient alors un être simple, un individu.

Les deux parties contractantes, savoir chaque particulier & le public, n'ayant aucun Supérieur commun qui puisse juger leurs différends, nous examinerons si chacun des deux reste le maître de rompre le contract quand il lui plaît, c'est-à-dire, d'y renoncer pour sa part sitôt qu'il se croit lézé?

Pour éclaircir cette question, nous observerons que selon le pacte social, le Souverain ne pouvant agir que par des volontés communes & générales, ses actes ne doivent de même avoir que des objets géneraux & communs; d'où il suit qu'un particulier ne sauroit être lézé directement par le Souverain, qu'ils ne le soient tous, ce qui ne se peut, puisque ce seroit vouloir se faire du mal à soi-même. Ainsi le contract social n'a jamais besoin d'autre garant que la force publique; parce que la lézion ne peut jamais venir que des particuliers, & alors ils ne sont pas pour cela libres de leur engagement, mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les questions semblables,

bles, nous aurons ſoin de nous rappeller toujours que le pacte ſocial eſt d'une nature particuliere, & propre à lui ſeul, en ce que le Peuple ne contracte qu'avec lui-même, c'eſt-à-dire le Peuple en corps comme Souverain, avec les particuliers comme Sujets. Condition qui fait tout l'artifice & le jeu de la machine politique, & qui ſeule rend légitimes, raiſonnables & ſans danger, des engagemens qui ſans cela ſeroient abſurdes, tiranniques, & ſujets aux plus énormes abus.

Les Particuliers ne s'étant ſoumis qu'au Souverain, & l'autorité ſouveraine n'étant autre choſe que la volonté générale, nous verrons comment chaque homme obéiſſant au Souverain, n'obéit qu'à lui-même, & comment on eſt plus libre dans le pacte ſocial, que dans l'état de nature.

Après avoir fait la comparaiſon de la liberté naturelle avec la liberté civile quant aux perſonnes, nous ferons quant aux biens, celle du droit de propriété avec le droit de ſouveraineté, du domaine particulier avec le domaine éminent. Si c'eſt ſur le droit de propriété qu'eſt fondée l'autorité ſouveraine, ce droit eſt celui qu'elle doit le plus reſpecter; il eſt inviolable & ſacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier & individuel: ſitôt qu'il eſt conſidéré comme commun à tous les Citoyens, il eſt ſoumis à la volonté générale, & cette volonté peut l'anéantir. Ainſi le Souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de pluſieurs; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, comme cela ſe fit à Sparte au tems de Licurgue; au lieu que l'abolition des dettes par Solon, fut un acte illégitime.

Puiſque rien n'oblige les Sujets que la volonté générale, nous rechercherons comment ſe manifeſte cette volonté, à quels ſignes on eſt ſûr de la reconnoître, ce que c'eſt qu'une loi, & quels ſont

les vrais caracteres de la loi ? Ce sujet est tout neuf: la définition de la loi est encore à faire.

A l'instant que le Peuple considere en particulier un ou plusieurs de ses membres, le Peuple se divise. Il se forme entre le tout & sa partie, une relation qui en fait deux êtres séparés, dont la partie est l'un, & le tout moins cette partie est l'autre. Mais le tout moins une partie n'est pas le tout; tant que ce rapport subsiste, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire, quand tout le peuple statue sur tout le peuple, il ne considere que lui-même, & s'il se forme un rapport, c'est de l'objet entier sous un point de vue à l'objet entier sous un autre point de vue, sans aucune division du tout. Alors l'objet sur lequel on statue est général, & la volonté qui statue est aussi générale. Nous examinerons s'il y a quelque autre espece d'acte qui puisse porter le nom de loi?

Si le Souverain ne peut parler que par des loix, & si la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général & relatif également à tous les membres de l'Etat; il s'ensuit que le Souverain n'a jamais le pouvoir de rien statuer sur un objet particulier; & comme il importe cependant à la conservation de l'Etat, qu'il soit aussi décidé des choses particulieres, nous rechercherons comment cela se peut faire?

Les actes du Souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des loix: il faut ensuite des actes déterminans, des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes loix, & ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainsi l'acte par lequel le Souverain statue qu'on élira un chef est une loi, & l'acte par lequel on élit ce chef en exécution de la loi, n'est qu'un acte de gouvernement.

Voici donc un troisieme rapport sous lequel le peu-

peuple aſſemblé peut être conſidéré; ſavoir, comme Magiſtrat ou exécuteur de la loi qu'il a portée comme Souverain (18).

Nous examinerons s'il eſt poſſible que le peuple ſe dépouille de ſon droit de ſouveraineté pour en revêtir un homme ou pluſieurs; car l'acte d'élection n'étant pas une loi, & dans cet acte le peuple n'étant pas ſouverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il n'a pas.

L'eſſence de la ſouveraineté conſiſtant dans la volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'aſſurer qu'une volonté particuliere ſera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt préſumer qu'elle y ſera ſouvent contraire; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences & l'intérêt public à l'égalité; & quand cet accord ſeroit poſſible, il ſuffiroit qu'il ne fût pas néceſſaire & indeſtructible pour que le droit ſouverain n'en pût réſulter.

Nous rechercherons ſi, ſans violer le pacte ſocial les chefs du peuple, ſous quelque nom qu'ils ſoient élus, peuvent jamais être autre choſe que les officiers du peuple, auxquels il ordonne de faire exécuter les loix? ſi ces chefs ne lui doivent pas compte de leur adminiſtration, & ne ſont pas ſoumis eux-mêmes aux loix qu'ils ſont chargés de faire obſerver?

Si le peuple ne peut aliéner ſon droit ſuprême, peut-il le confier pour un tems? s'il ne peut ſe donner

(18) Ces queſtions & propoſitions ſont la plupart extraites du traité *du contract ſocial*, extrait lui-même d'un plus grand ouvrage entrepris ſans conſulter mes forces, & abandonné depuis long-tems. Le petit traité que j'en ai détaché, & dont c'eſt ici le ſommaire, ſera publié à part.

ner un maître, peut-il se donner des représentans? cette question est importante & mérite discussion.

Si le peuple ne peut avoir ni Souverain ni representans, nous examinerons comment il peut porter ses loix lui-même; s'il doit avoir beaucoup de loix, s'il doit les changer souvent; s'il est aisé qu'un grand peuple soit son propre Législateur?

Si le Peuple Romain n'étoit pas un grand Peuple?

S'il est bon qu'il y ait de grands Peuples?

Il suit des considérations précédentes, qu'il y a dans l'Etat un corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain; & ce corps intermédiaire formé d'un ou de plusieurs membres est chargé de l'administration publique, de l'exécution des loix, & du maintien de la liberté civile & politique.

Les Membres de ce corps s'appellent *Magistrats* ou *Rois*, c'est-à-dire, Gouverneurs. Le corps entier considéré par les hommes qui le composent s'appelle *Prince*, & considéré par son action, il s'appelle *Gouvernement*.

Si nous considerons l'action du corps entier agissant sur lui-même, c'est-à-dire, le rapport du tout au tout, ou du Souverain à l'Etat, nous pouvons comparer ce rapport à celui des extrêmes d'une proportion continue, dont le gouvernement donne le moyen terme. Le Magistrat reçoit du Souverain les ordres qu'il donne au peuple; &, tout compensé son produit ou sa puissance est au même dégré que le produit ou la puissance des Citoyens qui sont sujets d'un côté & souverains de l'autre. On ne sauroit altérer aucun des trois termes sans rompre à l'instant la proportion. Si le Souverain veut gouverner, ou si le Prince veut donner des loix, ou si le Sujet refuse d'obéir, le désordre succede à la regle, & l'Etat dissout, tombe dans

dans le despotisme ou dans l'anarchie.

Supposons que l'Etat soit composé de dix mille Citoyens. Le Souverain ne peut être considéré que collectivement & en corps; mais chaque particulier a, comme Sujet, une existence individuelle & indépendante. Ainsi le Souverain est au Sujet comme dix mille à un: c'est-à-dire, que chaque membre de l'Etat n'a pour sa part que la dix-millieme partie de l'autorité souveraine, quoiqu'il lui soit soumis tout entier. Que le peuple soit composé de cent mille hommes; l'état des Sujets ne change pas, & chacun porte toujours tout l'empire des loix, tandis que son suffrage réduit à un cent-millieme a dix fois moins d'influence dans leur rédaction. Ainsi le Sujet restant toujours un, le rapport du Souverain augmente en raison du nombre des Citoyens. D'où il suit, que plus l'Etat s'aggrandit, plus la liberté diminue.

Or, moins les volontés particulieres se rapportent à la volonté générale, c'est-à-dire les mœurs aux loix, plus la force réprimante doit augmenter. D'un autre côté, la grandeur de l'Etat donnant aux dépositaires de l'autorité publique plus de tentations & de moyens d'en abuser, plus le gouvernement a de force pour contenir le peuple, plus le Souverain doit en avoir à son tour pour contenir le gouvernement.

Il suit de ce double rapport que la proportion continue entre le Souverain, le Prince & le Peuple n'est point une idée arbitraire, mais une conséquence de la nature de l'Etat. Il suit encore que l'un des extrêmes, savoir le peuple, étant fixe, toutes les fois que la raison doublée augmente ou diminue, la raison simple augmente ou diminue à son tour; ce qui ne peut se faire sans que le moyen terme change autant de fois. D'où nous pouvons tirer cette conséquence, qu'il n'y a pas une consti-

tution de gouvernement unique & abſolue ; mais qu'il doit y avoir autant de gouvernemens différens en nature qu'il y a d'Etats différens en grandeur.

Si plus le peuple eſt nombreux, moins les mœurs ſe rapportent aux loix, nous examinerons ſi par une analogie aſſez évidente on ne peut pas dire auſſi que plus les Magiſtrats ſont nombreux, plus le gouvernement eſt foible?

Pour éclaircir cette maxime, nous diſtinguerons dans la perſonne de chaque Magiſtrat trois volontés eſſentiellement différentes. Premierement, la volonté propre de l'individu qui ne tend qu'à ſon avantage particulier ; ſecondement, la volonté commune des Magiſtrats, qui ſe rapporte uniquement au profit du Prince; volonté qu'on peut appeller volonté de corps, laquelle eſt générale par rapport au gouvernement, & particuliere par rapport à l'Etat dont le gouvernement fait partie; en troiſieme lieu la volonté du peuple ou la volonté ſouveraine, laquelle eſt générale, tant par rapport à l'Etat conſidéré comme le tout, que par rapport au gouvernement conſidéré comme partie du tout. Dans une légiſlation parfaite la volonté particuliere & individuelle doit être preſque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très-ſubordonnée, & par conſéquent la volonté générale & ſouveraine eſt la regle de toutes les autres. Au contraire, ſelon l'ordre naturel, ces différentes volontés deviennent plus actives à meſure qu'elles ſe concentrent; la volonté générale eſt toujours la plus foible ; la volonté de corps a le ſecond rang, & la volonté particuliere eſt préférée à tout. En ſorte que chacun eſt premiement ſoi-même, & puis Magiſtrat, & puis Citoyen. Gradation directement oppoſée à celle qu'exige l'ordre ſocial.

Cela poſé : nous ſuppoſerons le gouvernement entre les mains d'un ſeul homme. Voilà la volonté par-

particuliere & la volonté de corps parfaitement réunies, & par conséquent celle-ci au plus haut dégré d'intensité qu'elle puisse avoir. Or comme c'est de ce dégré que dépend l'usage de la force, & que la force absolue du gouvernement étant toujours celle du peuple ne varie point, il s'ensuit que le plus actif des gouvernemens est celui d'un seul.

Au contraire, unissons le gouvernement à l'autorité suprême: faisons le Prince du Souverain, & des Citoyens autant de Magistrats. Alors la volonté de corps parfaitement confondue avec la volonté générale, n'aura pas plus d'activité qu'elle, & laissera la volonté particuliere dans toute sa force. Ainsi le gouvernement, toujours avec la même force absolue, sera dans son *minimum* d'activité.

Ces regles sont incontestables, & d'autres considérations servent à les confirmer. On voit, par exemple, que les Magistrats sont plus actifs dans leur corps que le Citoyen n'est dans le sien, & que parconséquent la volonté particuliere y a beaucoup plus d'influence. Car chaque Magistrat est presque toujours chargé de quelque fonction particuliere de gouvernement; au lieu que chaque Citoyen pris à part n'a aucune fonction de la souveraineté. D'ailleurs plus l'Etat s'étend, plus sa force réelle augmente, quoiqu'elle n'augmente pas en raison de son étendue: mais l'Etat restant le même, les Magistrats ont beau se multiplier, le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parce qu'il est dépositaire de celle de l'Etat que nous supposons toujours égale. Ainsi par cette pluralité l'activité du gouvernement diminue sans que sa force puisse augmenter.

Après avoir trouvé que le gouvernement se relâche à mesure que les Magistrats se multiplient, & que, plus le peuple est nombreux, plus la force ré-

réprimante du gouvernement doit augmenter, nous conclurons que le rapport des Magiſtrats au gouvernement doit être inverſe de celui des Sujets au Souverain : c'eſt-à-dire, que plus l'Etat s'aggrandit, plus le gouvernement doit ſe reſſerrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raiſon de l'augmentation du peuple.

Pour fixer enſuite cette diverſité de formes ſous des dénominations plus préciſes, nous remarquerons en premier lieu que le Souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple, en ſorte qu'il y ait plus de Citoyens Magiſtrats que de Citoyens ſimples particuliers. On donne le nom de Démocratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut reſſerrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre, en ſorte qu'il y ait plus de ſimples Citoyens que de Magiſtrats, & cette forme porte le nom d'Ariſtocratie.

Enfin, il peut concentrer tout le gouvernement entre les mains d'un Magiſtrat unique. Cette troiſieme forme eſt la plus commune, & s'appelle Monarchie ou gouvernement royal.

Nous remarquerons que toutes ces formes, ou du moins les deux premieres, ſont ſuſceptibles de plus & de moins, & ont même une aſſez grande latitude. Car la Démocratie peut embraſſer tout le peuple ou ſe reſſerrer juſqu'à la moitié. L'Ariſtocraitie à ſon tour peut de la moitié du peuple ſe reſſerrer indéterminément juſqu'aux plus petits nombres: la Royauté même admet quelquefois un partage, ſoit entre le pere & le fils, ſoit entre deux freres, ſoit autrement. Il y avoit toujours deux Rois à Sparte, & l'on a vu dans l'Empire Romain juſqu'à huit Empereurs à la fois, ſans qu'on pût dire que l'Empire fût diviſé. Il y a un point où chaque forme de gouvernement ſe confond

ſond avec la ſuivante; & ſous trois dénominations ſpécifiques le gouvernement eſt réellement capable d'autant de formes que l'Etat a de Citoyens.

Il y a plus; chacun de ces gouvernemens pouvant à certains égards ſe ſubdiviſer en diverſes parties, l'une adminiſtrée d'une maniere & l'autre d'une autre, il peut réſulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes, dont chacune eſt multipliable par toutes les formes ſimples.

On a de tout tems beaucoup diſputé ſur la meilleure forme de Gouvernement, ſans conſidérer que chacune eſt la meilleure en certains cas, & la pire en d'autres. Pour nous, ſi dans les différens Etats le nombre des Magiſtrats (19) doit être inverſe de celui des Citoyens, nous conclurons qu'en général le gouvernement démocratique convient aux petits Etats, l'ariſtocratique aux médiocres, & le monarchique aux grands.

C'eſt par le fil de ces recherches, que nous parviendrons à ſavoir quels ſont les devoirs & les droits des Citoyens; & ſi l'on peut ſéparer les uns des autres? Ce que c'eſt que la patrie, en quoi préciſément elle conſiſte, & à quoi chacun peut connoître s'il a une patrie ou s'il n'en a point?

Après avoir ainſi conſidéré chaque eſpece de ſociété civile en elle-méme, nous les comparerons pour en obſerver les divers rapports. Les unes grandes, les autres petites; les unes fortes, les autres foibles; s'attaquant, s'offenſant, s'entre-détruiſant, & dans cette action & réaction continuelle, faiſant plus de miſérables, & coûtant la vie

(19) On ſe ſouviendra que je n'entends parler ici que de Magiſtrats ſuprêmes ou Chefs de la Nation; les autres n'étant que leurs Subſtituts en telle ou telle partie.

vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur premiere liberté. Nous examinerons si l'on n'en a pas fait trop ou trop peu dans l'institution sociale. Si les individus soumis aux loix & aux hommes, tandis que les sociétés gardent entr'elles l'indépendance de la Nature, ne restent pas exposés aux maux des deux états, sans en avoir les avantages, & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de société civile au monde, que d'y en avoir plusieurs? N'est-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux, & n'assure ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquam in bello paratum esse, nec tanquam in pace securum*? N'est-ce pas cette association partielle & imparfaite, qui produit la tyrannie & la guerre; & la tyrannie & la guerre ne sont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité?

Nous examinerons enfin l'espece de remedes qu'on a cherchés à ces inconvéniens, par les ligues & confédérations, qui, laissant chaque Etat son maître au dedans, l'arme au dehors contre tout aggresseur injuste. Nous rechercherons comment on peut établir une bonne association fédérative, ce qui peut la rendre durable, & jusqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération, sans nuire à celui de la souveraineté?

L'Abbé de S. Pierre avoit proposé une association de tous les Etats de l'Europe, pour maintenir entr'eux une paix perpétuelle. Cette association étoit-elle praticable, & supposant qu'elle eût été établie, étoit-il à présumer qu'elle eût duré (20)? Ces

---

(20) Depuis que j'écrivois ceci, les raisons *pour* ont été exposées dans l'extrait de ce projet; les raisons *contre*, du moins celles qui m'ont paru solides, se trouveront dans le Recueil de mes écrits à la suite de ce même extrait.

Ces recherches nous menent directement à toutes les questions de droit public, qui peuvent achever d'éclaircir celles du droit politique.

Enfin nous poserons les vrais principes du droit de la guerre, & nous examinerons pourquoi Grotius & les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne serois pas étonné qu'au milieu de tous nos raisonnemens, mon jeune homme, qui a du bon sens, me dît en m'interrompant : on diroit que nous bâtissons notre édifice avec du bois, & non pas avec des hommes, tant nous alignons exactement chaque piece à la régle! Il est vrai, mon ami, mais songez que le droit ne se plie point aux passions des hommes, & qu'il s'agissoit entre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A présent que nos fondemens sont posés, venez examiner ce que les hommes ont bâti dessus, & vous verrez de belles choses!

Alors je lui fais lire Télémaque, & poursuivre sa route : nous cherchons l'heureuse Salente, & le bon Idoménée rendu sage à force de malheurs. Chemin faisant nous trouvons beaucoup de Protesilas, & point de Philoclès. Adraste Roi des Dauniens n'est pas non plus introuvable. Mais laissons les Lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place un Télémaque à la main, & ne leur suggerons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reste, Emile n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque & Mentor, dans le bien qu'ils faisoient aux hommes : personne ne sait mieux que nous se tenir à sa place, & ne desire moins d'en sortir. Nous savons que la même tâche est donnée à tous; que quiconque aime le bien de tout son cœur, & le fait de tout son pouvoir, l'a remplie. Nous savons que Télémaque & Mentor sont des chi-

chimeres. Emile ne voyage pas en homme oisif, & fait plus de bien que s'il étoit Prince. Si nous étions Rois, nous ne serions plus bienfaisans; si nous étions Rois & bienfaisans, nous ferions sans le savoir mille maux réels pour un bien apparent que nous croirions faire. Si nous étions Rois & sages, le premier bien que nous voudrions faire à nous-mêmes & aux autres, seroit d'abdiquer la royauté, & de redevenir ce que nous sommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus infructueux à la Jeunesse, c'est la maniere dont on les lui fait faire. Les Gouverneurs, plus curieux de leur amusement que de son instruction, la menent de Ville en Ville, de Palais en Palais, de Cercle en Cercle, ou, s'ils sont Savans & Gens de Lettres, il lui font passer son tems à courir des Bibliotheques, à visiter des antiquaires, à fouiller de vieux monumens, à transcrire de vieilles inscriptions. Dans chaque pays ils s'occupent d'un autre siécle; c'est comme s'ils s'occupoient d'un autre pays; en sorte qu'après avoir à grands fraix parcouru l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent sans avoir rien vû de ce qui peut les intéresser, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les Capitales se ressemblent; tous les Peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent; ce n'est pas là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne sont à mes yeux que la même ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques sont les mêmes. On sait quelles especes d'hommes doivent se rassembler dans les Cours. On sait quelles mœurs l'entassement du Peuple & l'inégalité des fortunes doit par-tout produire. Sitôt qu'on me parle

parle d'une Ville composée de deux cent mille ames, je sais d'avance comment on y vit. Ce que je saurois de plus sur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'est dans les Provinces réculées, où il y a moins de mouvemens, de commerce, où les Etrangers voyagent moins, dont les habitans se déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en passant la Capitale, mais allez observer au loin le pays. Les François ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine; les Anglois sont plus Anglois en Mercie, qu'à Londres, & les Espagnols plus Espagnols en Galice, qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un Peuple se caractérise, & se montre tel qu'il est sans mélange: c'est-là que les bons & les mauvais effets du gouvernement se font mieux sentir; comme au bout d'un plus grand rayon la mesure des arcs est plus exacte.

Les rapports nécessaires des mœurs au gouvernement ont été si bien exposés dans le livre de l'Esprit des Loix, qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour étudier ces rapports. Mais en général, il y a deux regles faciles & simples, pour juger de la bonté rélative des gouvernemens. L'une est la population. Dans tout pays qui se dépeuple, l'Etat tend à sa ruine, & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, est infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut pour cela, que cette population soit un effet naturel du gouvernement & des mœurs: car si elle se faisoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & passageres, alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguste porta des loix contre le Célibat, ces loix montroient déjà le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les Citoyens

à

à se marier, & non pas que la loi les y contraigne; il ne faut pas examiner ce qui se fait par force, car la loi qui combat la constitution, s'élude & devient vaine, mais ce qui se fait par l'influence des mœurs & par la pente naturelle du gouvernement; car ces moyens ont seuls un effet constant. C'étoit la politique du bon Abbé de S. Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au lieu de remonter à leur source commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter séparément chaque ulcere qui vient sur le corps d'un malade, mais d'épurer la masse du sang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture; je n'en veux pas davantage; cela seul me prouve qu'elle n'y brillera pas longtems.

La seconde marque de la bonté rélative du gouvernement & des loix se tire aussi de la population, mais d'une autre maniere; c'est-à-dire, de sa distribution, & non pas de sa quantité. Deux Etats égaux en grandeur & en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force, & le plus puissant des deux, est toujours celui dont les habitans sont le plus également répandus sur le territoire: celui qui n'a pas de si grandes Villes & qui par conséquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce sont les grandes Villes qui épuisent un Etat & font sa foiblesse: la richesse qu'elles produisent, est une richesse apparente & illusoire: c'est beaucoup d'argent & peu d'effet. On dit que la Ville de Paris vaut une Province au Roi de France; moi je crois qu'elle lui en coûte plusieurs, que c'est à plus d'un égard que Paris est nourri par les Provinces, & que la plûpart de leurs revenus se versent dans cette Ville & y restent, sans jamais retourner au Peuple ni au Roi. Il est inconcevable que dans ce siécle de calculateurs, il n'y en ait pas un qui sache

che voir, que la France feroit beaucoup plus puiffante, fi Paris étoit anéanti. Non feulement le Peuple mal diftribué n'eft pas avantageux à l'Etat; mais il eft plus ruineux que la dépopulation même, en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul, & que la confommation mal entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un François & un Anglois, tout fiers de la grandeur de leurs Capitales, difputer entr'eux, lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitans, c'eft pour moi comme s'ils difputoient enfemble, lequel des deux Peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Etudiez un Peuple hors de fes Villes, ce n'eft qu'ainfi que vous le connoîtrez. Ce n'eft rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'adminiftration & par le jargon des Adminiftrateurs, fi l'on n'en étudie auffi la nature par les effets qu'il produit fur le Peuple, & dans tous les degrés de l'adminiftration. La différence de la forme au fond, fe trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'eft qu'en les embraffant tous, qu'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'eft par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à fentir l'efprit du Miniftere; dans tel autre, il faut voir élire les membres du Parlement, pour juger s'il eft vrai que la Nation foit libre; dans quelque pays que ce foit, il eft impoffible que qui n'a vu que les Villes connoiffe le gouvernement, attendu que l'efprit n'en eft jamais le même, pour la Ville & pour la campagne. Or, c'eft la campagne qui fait le pays, & c'eft le Peuple de la campagne qui fait la Nation.

Cette étude des divers Peuples dans leurs Provinces reculées, & dans la fimplicité de leur génie originel, donne une obfervation générale bien favorable à mon épigraphe, & bien confolante pour le cœur humain. C'eft que toutes les Nations ainfi obfer-

obſervées, paroiſſent en valoir beaucoup mieux; plus elles ſe rapprochent de la Nature, plus la bonté domine dans leur caractere; ce n'eſt qu'en ſe renfermant dans les Villes, ce n'eſt qu'en s'altérant à force de culture qu'elles ſe dépravent, & qu'elles changent en vices agréables & pernicieux, quelques défauts plus groſſiers que malfaiſans.

De cette obſervation, réſulte un nouvel avantage dans la maniere de voyager que je propoſe, en ce que les jeunes gens, ſéjournant peu dans les grandes Villes où régne une horrible corruption, ſont moins expoſés à la contracter, & conſervent parmi des hommes plus ſimples, & dans des ſociétés moins nombreuſes, un jugement plus ſûr, un goût plus ſain, des mœurs plus honnêtes. Mais au reſte, cette contagion n'eſt guere à craindre pour mon Emile; il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai priſes pour cela, je compte pour beaucoup l'attachement qu'il a dans le cœur.

On ne ſait plus ce que peut le véritable amour ſur les inclinations des jeunes gens, parce que ne le connoiſſant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime ou qu'il ſoit débauché. Il eſt aiſé d'en impoſer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chaſtement ſans amour; mais qu'on me cite un homme fait, un véritable homme qui diſe avoir ainſi paſſé ſa jeuneſſe, & qui ſoit de bonne-foi. Dans toutes les vertus, dans tous les devoirs on ne cherche que l'apparence; moi je cherche la réalité; & je ſuis trompé, s'il y a, pour y parvenir, d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Emile amoureux avant de le faire voyager, n'eſt pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a ſuggérée.

J'é-

J'étois à Venise, en visite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit en hiver, nous étions autour du feu. Le Gouverneur reçoit ses Lettres de la Poste. Il les lit, & puis en relit une tout haut à son éleve. Elle étoit en Anglois: je n'y compris rien; mais durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit, & les jetter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put, afin qu'on ne s'en apperçut pas: surpris de ce caprice, je le regarde au visage & crois y voir de l'émotion; mais les signes extérieurs des passions, quoiqu'assez semblables chez tous les hommes, ont des différences Nationales, sur lesquelles il est facile de se tromper. Les Peuples ont divers langages sur le visage, aussi bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture, & puis montrant au Gouverneur les poignets nuds de son éleve, qu'il cachoit pourtant de son mieux, je lui dis; peut-on savoir ce que cela signifie?

Le Gouverneur voyant ce qui s'étoit passé, se mit à rire, embrassa son éleve d'un air de satisfaction, & après avoir obtenu son consentement, il me donna l'explication que je souhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, sont un présent qu'une Dame de cette Ville lui a fait il n'y a pas longtems. Or, vous saurez que M. John est promis dans son Pays à une jeune Demoiselle pour laquelle il a beaucoup d'amour, & qui en mérite encore davantage. Cette Lettre est de la mere de sa maîtresse, & je vais vous en traduire l'endroit qui a causé le dégât dont vous avez été le témoin.

„ Luci ne quitte point les manchettes de Lord
„ John. Miss Betti Roldham vint hier passer
„ l'après-midi avec elle & voulut à toute force

„ travailler à ſon ouvrage. Sachant que Luci
„ s'étoit levée aujourd'hui plutôt qu'à l'ordinaire,
„ j'ai voulu voir ce qu'elle faiſoit, & je l'ai trouvé
„ occupée à défaire tout ce qu'avoit fait hier
„ Miſſ Betti. Elle ne veut pas qu'il y ait dans ſon
„ préſent, un ſeul point d'une autre main que la
„ ſienne.

M. John ſortit un moment après pour prendre d'autres manchettes, & je dis à ſon Gouverneur; vous avez un éleve d'un excellent naturel, mais parlez-moi vrai. La lettre de la mere de Miſſ Luci, n'eſt-elle point arrangée? N'eſt-ce point un expédient de votre façon contre la Dame aux manchettes? Non, me dit-il, la choſe eſt réelle; je n'ai pas mis tant d'art à mes ſoins; j'y ai mis de la ſimplicité, du zèle, & Dieu a beni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'eſt point ſorti de ma mémoire; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il eſt tems de finir. Ramenons Lord John à Miſſ Luci, c'eſt-à-dire, Emile à Sophie. Il lui rapporte avec un cœur non moins tendre qu'avant ſon départ, un eſprit plus éclairé, & il rapporte dans ſon pays l'avantage d'avoir connu les gouvernemens par tous leurs vices, & les peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris ſoin qu'il ſe liât dans chaque Nation avec quelque homme de mérite par un traité d'hoſpitalité à la maniere des Anciens, & je ne ſerai pas fâché qu'il cultive ces connoiſſances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile & qu'il eſt toujours agréable d'avoir des correſpondances dans les pays éloignés, c'eſt une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque priſe ſur nous. Rien n'eſt

n'eſt plus propre à leur ôter cette priſe que le commerce déſintéreſſé de gens ſenſés qu'on eſtime, leſquels n'ayant point ces préjugés & les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'oppoſer ſans ceſſe les uns aux autres, & de nous garantir ainſi de tous. Ce n'eſt point la même choſe de commercer avec les Etrangers chez nous ou chez eux. Dans le premier cas, ils ont toujours pour le pays où ils vivent un ménagement qui leur fait déguiſer ce qu'ils en penſent ou qui leur en fait penſer favorablement, tandis qu'ils y ſont: de retour chez eux ils en rabattent & ne ſont que justes. Je ſerois bien aiſe que l'Etranger que je conſulte eût vu mon pays, mais je ne lui en demanderai ſon avis que dans le ſien.

APrès avoir preſque employé deux ans à parcourir quelques-uns des grands Etats de l'Europe & beaucoup plus des petits; après en avoir appris les deux ou trois principales langues, après y avoir vu ce qu'il y a de vraiment curieux, ſoit en Hiſtoire naturelle, ſoit en Gouvernement, ſoit en Arts, ſoit en Hommes, Emile dévoré d'impatience m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis: Hé bien, mon ami, vous vous ſouvenez du principal objet de nos voyages; vous avez vu, vous avez obſervé. Quel eſt enfin le réſultat de vos obſervations? A quoi vous fixez-vous? Ou je me ſuis trompé dans ma méthode, ou il doit me répondre à peu près ainſi:

„ A quoi je me fixe! A reſter tel que vous
„ m'avez fait être, & à n'ajouter volontairement
„ aucune autre chaîne à celle dont me chargent la
„ Nature & les Loix. Plus j'examine l'ouvrage des

„ mes dans leurs institutions, plus je vois qu'à „ force de vouloir être indépendans ils se font esclaves, & qu'ils usent leur liberté même en vains „ efforts pour l'assurer. Pour ne pas céder au torrent des choses, ils se font mille attachemens; „ puis sitôt qu'ils veulent faire un pas ils ne peuvent, & sont étonnés de tenir à tout. Il me „ semble que pour se rendre libre on n'a rien à faire; il suffit de ne pas vouloir cesser de l'être. „ C'est vous, ô mon maître, qui m'avez fait libre „ en m'apprenant à céder à la nécessité. Qu'elle „ vienne quand il lui plaît, je m'y laisse entraîner „ sans contrainte, & comme je ne veux pas la „ combattre, je ne m'attache à rien pour me retenir. J'ai cherché dans nos voyages si je trouverois quelque coin de terre où je pusse être absolument mien; mais en quel lieu parmi les hommes ne dépend-on plus de leurs passions? Tout „ bien examiné, j'ai trouvé que mon souhait même étoit contradictoire; car dussé-je ne tenir „ à autre chose, je tiendrois au moins à la terre „ où je me serois fixé: ma vie seroit attachée à „ cette terre comme celle des Dryades l'étoit à „ leurs arbres; j'ai trouvé qu'empire & liberté „ étant deux mots incompatibles, je ne pouvois „ être maître d'une chaumiere qu'en cessant de „ l'être de moi.

Hoc erat in votis modus agri non ita magnus.

„ Je me souviens que mes biens furent la cause „ de nos recherches. Vous prouviez très-solidement que je ne pouvois garder à la fois ma richesse & ma liberté, mais quand vous vouliez „ que je fusse à la fois libre & sans besoins, vous „ vouliez deux choses incompatibles, car je ne

„ sau-

„ faurois me tirer de la dépendance des hommes, „ qu'en rentrant fous celle de la Nature. Que ferai-je donc avec la fortune que mes parens „ m'ont laiffée ? Je commencerai par n'en point „ dépendre; je relâcherai tous les liens qui m'y „ attachent: fi on me la laiffe, elle me reftera; fi „ on me l'ôte, on ne m'entraînera point avec elle. „ Je ne me tourmenterai point pour la retenir, „ mais je refterai ferme à ma place. Riche ou „ pauvre je ferai libre. Je ne le ferai point feulement en tel pays, en telle contrée, je le ferai „ par toute la terre. Pour moi, toutes les chaînes „ de l'opinion font brifées, je ne connois que celles de la néceffité. J'appris à les porter dès ma „ naiffance & je les porterai jufqu'à la mort, car „ je fuis homme; & pourquoi ne faurois-je pas „ les porter étant libre, puifqu'étant efclave il les „ faudroit bien porter encore, & celles de l'efclavage pour furcroît ?

„ Que m'importe ma condition fur la terre ? „ que m'importe où que je fois? par-tout où il y „ a des hommes, je fuis chez mes freres; partout où il n'y en a pas je fuis chez moi. Tant „ que je pourrai refter indépendant & riche, j'ai „ du bien pour vivre & je vivrai. Quand mon „ bien m'affujettira, je l'abandonnerai fans peine; „ j'ai des bras pour travailler, & je vivrai. Quand „ mes bras me manqueront, je vivrai fi l'on me „ nourrit, je mourrai fi l'on m'abandonne; je „ mourrai bien auffi quoiqu'on ne m'abandonne „ pas; car la mort n'eft pas une peine de la pauvreté, mais une loi de la Nature. Dans quelque „ tems que la mort vienne, je la défie; elle ne „ me furprendra jamais faifant des préparatifs „ pour vivre; elle ne m'empêchera jamais d'avoir „ vécu.

„ Voilà, mon pere, à quoi je me fixe. Si j'é-„ tois ſans paſſions, je ſerois, dans mon état „ d'homme indépendant comme Dieu même, puiſ-„ que ne voulant que ce qui eſt, je n'aurois jamais „ à lutter contre la deſtinée. Au moins, je n'ai „ qu'une chaîne, c'eſt la ſeule que je porterai ja-„ mais, & je puis m'en glorifier. Venez donc, „ donnez-moi Sophie, & je ſuis libre.

„ Cher Emile, je ſuis bien aiſe d'entendre ſortir „ de ta bouche des diſcours d'homme, & d'en „ voir les ſentimens dans ton cœur. Ce déſintéreſ-„ ſement outré ne me déplaît pas à ton âge. Il „ diminuera quand tu auras des enfans, & tu ſe-„ ras alors préciſément ce que doit être un bon „ pere de famille & un homme ſage. Avant tes „ voyages, je ſavois quel en ſeroit l'effet; je ſa-„ vois qu'en regardant de près nos inſtitutions tu „ ſerois bien éloigné d'y prendre la confiance " qu'elles ne méritent pas. C'eſt en vain qu'on „ aſpire à la liberté ſous la ſauvegarde des loix. „ Des loix! où eſt-ce qu'il y en a, & où eſt-ce „ qu'elles ſont reſpectées? Par-tout tu n'as vu „ regner ſous ce nom que l'intérêt particulier & „ les paſſions des hommes. Mais les loix éternel-„ les de la Nature & de l'ordre exiſtent. Elles tien-„ nent lieu de loi poſitive au ſage; elles ſont écri-„ tes au fond de ſon cœur par la conſcience & „ par la raiſon; c'eſt à celles-là qu'il doit s'aſſer-„ vir pour être libre, & il n'y a d'eſclave que ce-„ lui qui fait mal, car il le fait toujours malgré „ lui. La liberté n'eſt dans aucune forme de gou-„ vernement, elle eſt dans le cœur de l'homme li-„ bre, il la porte par-tout avec lui. L'homme „ vil porte par-tout la ſervitude. L'un ſeroit „ eſclave à Geneve, & l'autre libre à Paris.

„ Si je te parlois des devoirs du Citoyen, tu me

„ de-

„ demanderois peut-être où eſt la patrie, & tu
„ croirois m'avoir confondu. Tu te tromperois,
„ pourtant, cher Emile, car qui n'a pas une pa-
„ trie a du moins un pays. Il y a toujours un gou-
„ vernement & des ſimulacres de loix ſous leſquels
„ il a vécu tranquille. Que le contract ſocial n'ait
„ point été obſervé, qu'importe, ſi l'intérêt par-
„ ticulier l'a protegé comme auroit fait la volonté
„ générale, ſi la violence publique l'a garanti des
„ violences particulieres, ſi le mal qu'il a vu faire
„ lui a fait aimer ce qui étoit bien, & ſi nos inſti-
„ tutions mêmes lui ont fait connoître & haïr leurs
„ propres iniquités? O Emile! où eſt l'homme de
„ bien qui ne doit rien à ſon pays? Quel qu'il
„ ſoit, il lui doit ce qu'il y a de plus précieux
„ pour l'homme, la moralité de ſes actions & l'a-
„ mour de la vertu. Né dans le fond d'un bois,
„ il eût vécu plus heureux & plus libre; mais
„ n'ayant rien à combattre pour ſuivre ſes pen-
„ chans il eût été bon ſans mérite, il n'eût point
„ été vertueux, & maintenant il ſait l'être malgré
„ ſes paſſions. La ſeule apparence de l'ordre le
„ porte à le connoître, à l'aimer. Le bien pu-
„ blic, qui ne ſert que de prétexte aux autres, eſt
„ pour lui ſeul un motif reel. Il apprend à ſe com-
„ battre, à ſe vaincre, à ſacrifier ſon intérêt à
„ l'intérêt commun. Il n'eſt pas vrai qu'il ne tire
„ aucun profit des loix; elles lui donnent le cou-
„ rage d'être juſte, même parmi les méchans. Il
„ n'eſt pas vrai qu'elles ne l'ont pas rendu libre,
„ elles lui ont appris à regner ſur lui.

„ Ne dis donc pas, que m'importe où que je
„ ſois? Il t'importe d'être où tu peux remplir tous
„ tes devoirs, & l'un de ces devoirs eſt l'attache-
„ ment pour le lieu de ta naiſſance. Tes compa-
„ triotes te protegerent enfant, tu dois les aimer

„ étant homme. Tu dois vivre au milieu d'eux, „ ou du moins en lieu d'où tu puiſſes leur étre utile autant que tu peux l'être, & où ils ſachent „ où te prendre ſi jamais ils ont beſoin de toi. Il y „ a telle circonſtance où un homme peut être plus „ utile à ſes concitoyens hors de ſa patrie, que s'il „ vivoit dans ſon ſein. Alors il doit n'écouter que „ ſon zèle & ſupporter ſon exil ſans murmure; cet „ exil même eſt un de ſes devoirs. Mais toi, bon „ Emile, à qui rien n'impoſe ces douloureux ſacrifices, toi qui n'as pas pris le triſte emploi de dire la vérité aux hommes, va vivre au milieu „ d'eux, cultive leur amitié dans un doux commerce, ſois leur bienfaiteur, leur modele: ton „ exemple leur ſervira plus que tous nos livres, & „ le bien qu'ils te verront faire les touchera plus „ que tous nos vains diſcours.

„ Je ne t'exhorte pas pour cela d'aller vivre „ dans les grandes Villes; au contraire un des „ exemples que les bons doivent donner aux autres „ eſt celui de la vie patriarchale & champêtre, la „ premiere vie de l'homme, la plus paiſible, la „ plus naturelle, & la plus douce à qui n'a pas le „ cœur corrompu. Heureux, mon jeune ami, le „ pays où l'on n'a pas beſoin d'aller chercher la „ paix dans un déſert! Mais où eſt ce pays? Un „ homme bienfaiſant ſatisfait mal ſon penchant au „ milieu des villes, où il ne trouve preſque à exercer ſon zèle que pour des intrigans ou pour des „ fripons. L'accueil qu'on y fait aux fainéans qui „ viennent y chercher fortune, ne fait qu'achever de dévaſter le pays, qu'au contraire il faudroit repeupler aux dépens des villes. Tous les „ hommes qui ſe retirent de la grande ſociété ſont „ utiles préciſément parce qu'ils s'en retirent, „ puiſque tous ſes vices lui viennent d'être trop

„ nom-

„ nombreuſe. Ils ſont encore utiles lorſqu'ils peuvent ramener dans les lieux déſerts la vie, la culture, & l'amour de leur premier état. Je m'attendris en ſongeant combien de leur ſimple retraite Emile & Sophie peuvent répandre de bienfaits autour d'eux; combien ils peuvent vivifier la campagne & ranimer le zèle éteint de l'infortuné villageois. Je crois voir le peuple ſe multiplier, les champs ſe fertiliſer, la terre prendre une nouvelle parure, la multitude & l'abondance transformer les travaux en fêtes; les cris de joie & les bénédictions s'élever du milieu des jeux autour du couple aimable qui les a ranimés. On traite l'âge d'or de chimere, & c'en ſera toujours une pour quiconque a le cœur & le goût gâtés. Il n'eſt pas même vrai qu'on le regrette, puiſque ces regrets ſont toujours vains. Que faudroit-il donc pour le faire renaître? Une ſeule choſe, mais impoſſible; ce ſeroit de l'aimer.

„ Il ſemble déjà renaître autour de l'habitation de Sophie; vous ne ferez qu'achever enſemble ce que ſes dignes parens ont commencé. Mais, cher Emile, qu'une vie ſi douce ne te dégoûte pas des devoirs pénibles, ſi jamais ils te ſont impoſés: ſouviens-toi que les Romains paſſoient de la charrue au Conſulat. Si le Prince ou l'Etat t'appelle au ſervice de la patrie, quitte tout pour aller remplir, dans le poſte qu'on t'aſſigne, l'honorable fonction de Citoyen. Si cette fonction t'eſt onéreuſe, il eſt un moyen honnête & ſûr de t'en affranchir; c'eſt de la remplir avec aſſez d'intégrité pour qu'elle ne te ſoit pas longtems laiſſée. Au reſte, crains peu l'embarras d'une pareille charge: tant qu'il y aura des hommes de ce ſiecle, ce n'eſt pas toi qu'on

„ viendra chercher pour ſervir l'Etat.

Que ne m'eſt-il permis de peindre le retour d'Emile auprès de Sophie & la fin de leurs amours, ou plutôt le commencement de l'amour conjugal qui les unit? Amour fondé ſur l'eſtime qui dure autant que la vie, ſur les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, ſur les convenances des caracteres qui rendent le commerce aimable & prolongent dans la vieilleſſe le charme de la premiere union. Mais tous ces détails pourroient plaire ſans être utiles, & juſqu'ici je ne me ſuis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterois-je cette regle à la fin de ma tâche? Non, je ſens auſſi bien, que ma plume eſt laſſée. Trop foible pour des travaux de ſi longue haleine, j'abandonnerois celui-ci s'il étoit moins avancé: pour ne pas le laiſſer imparfait, il eſt tems que j'acheve.

Enfin, je vois naître le plus charmant des jours d'Emile & le plus heureux des miens; je vois couronner mes ſoins & je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indiſſoluble, leur bouche prononce & leur cœur confirme des ſermens qui ne ſeront point vains; ils ſont époux. En revenant du Temple ils ſe laiſſent conduire: ils ne ſavent où ils ſont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voyent plus rien. O délire! ô foibleſſe humaine! Le ſentiment du bonheur écraſe l'homme; il n'eſt pas aſſez fort pour le ſupporter.

Il y a bien peu de gens qui ſachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns & le propos léger des autres me ſemblent également déplacés. J'aimerois mieux qu'on laiſſât ces jeunes cœurs

cœurs ſe replier ſur eux-mêmes, & ſe livrer à une agitation qui n'eſt pas ſans charme, que de les en diſtraire ſi cruellement pour les attriſter par une fauſſe bienſéance, ou pour les embarraſſer par de mauvaiſes plaiſanteries qui, duſſent-elles leur plaire en tout autre tems, leur ſont très-ſûrement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes gens dans la douce langueur qui les trouble n'écouter aucun des diſcours qu'on leur tient: moi, qui veux qu'on jouiſſe de tous les jours de la vie, leur en laiſſerai-je perdre un ſi précieux? Non, je veux qu'ils le goûtent, qu'ils le ſavourent, qu'il ait pour eux ſes voluptés. Je les arrache à la foule indiſcrette qui les accable; & les menant promener à l'écart, je les rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'eſt pas ſeulement à leurs oreilles que je veux parler, c'eſt à leurs cœurs; & je n'ignore pas quel eſt le ſujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour-là.

Mes enfans, leur dis-je en les prenant tous deux par la main, il y a trois ans que j'ai vu naître cette flame vive & pure qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle n'a fait qu'augmenter ſans ceſſe; je vois dans vos yeux qu'elle eſt à ſon dernier degré de véhémence; elle ne peut plus que s'affoiblir. Lecteur, ne voyez-vous pas les tranſports, les emportemens, les ſermens d'Emile, l'air dédaigneux dont Sophie dégage ſa main de la mienne, & les tendres proteſtations que leurs yeux ſe font mutuellement de s'adorer juſqu'au dernier ſoupir? Je les laiſſe faire, & puis je reprends.

J'ai ſouvent penſé que ſi l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis ſur la terre. Cela ne s'eſt jamais vu juſqu'ici. Mais ſi la choſe n'eſt pas tout à-fait impoſſible, vous êtes bien dignes l'un & l'autre de

donner

donner un exemple que vous n'aurez reçu de perſonne, & que peu d'époux ſauront imiter. Voulez-vous, mes enfans, que je vous diſe un moyen que j'imagine pour cela, & que je crois être le ſeul poſſible?

Ils ſe regardent, en ſouriant & ſe moquant de ma ſimplicité. Emile me remercie nettement de ma recette, en diſant qu'il croit que Sophie en a une meilleure, & que, quant à lui, celle-là lui ſuffit. Sophie approuve, & paroît tout auſſi confiante. Cependant à travers ſon air de raillerie je crois démêler un peu de curioſité. J'examine Emile: ſes yeux ardens dévorent les charmes de ſon épouſe: c'eſt la ſeule choſe dont il ſoit curieux, & tous mes propos ne l'embarraſſent guére. Je ſouris à mon tour en diſant en moi-même: je ſaurai bientôt te rendre attentif.

La différence preſque imperceptible de ces mouvemens ſecrets, en marque une bien caractériſtique dans les deux ſexes, & bien contraire aux préjugés reçus: c'eſt que généralement les hommes ſont moins conſtans que les femmes, & ſe rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme preſſent de loin l'inconſtance de l'homme, & s'en inquiette; c'eſt ce qui la rend auſſi plus jalouſe. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre pour le garder tous les ſoins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à ſon tour, & rarement avec le même ſuccès. L'attachement & les ſoins gagnent les cœurs: mais ils ne les recouvrent guere. Je reviens à ma recette contre le refroidiſſement de l'amour dans le mariage.

Elle eſt ſimple & facile, reprends-je; c'eſt de continuer d'être amans quand on eſt époux. En effet, dit Emile en riant du ſecret, elle ne nous ſera pas pénible.

Plus

Plus pénible à vous qui parlez que vous ne penſez, peut-être. Laiſſez-moi, je vous prie, le tems de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop ſerrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impoſe aux deux époux eſt le plus ſaint de tous les droits, mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux ſur l'autre eſt de trop. La contrainte & l'amour vont mal enſemble, & le plaiſir ne ſe commande pas. Ne rougiſſez point, ô Sophie, & ne ſongez pas à fuir. A Dieu ne plaiſe que je veuille offenſer votre modeſtie; mais il s'agit du deſtin de vos jours. Pour un ſi grand objet ſouffrez entre un époux & un pere, des diſcours que vous ne ſupporteriez pas ailleurs.

Ce n'eſt pas tant la poſſeſſion que l'aſſujettiſſement qui raſſaſie, & l'on garde pour une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres careſſes, & un droit des plus doux témoignages de l'amour? C'eſt le deſir mutuel qui fait le droit, la Nature n'en connoît point d'autre. La loi peut reſtreindre ce droit, mais elle ne ſauroit l'étendre. La volupté eſt ſi douce par elle-même! doit-elle recevoir de la triſte gêne la force qu'elle n'aura pû tirer de ſes propres attraits? Non, mes enfans, dans le mariage les cœurs ſont liés, mais les corps ne ſont point aſſervis. Vous vous devez la fidélité, non la complaiſance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre; mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plaît.

S'il eſt donc vrai, cher Emile, que vous vouliez être l'amant de votre femme, qu'elle ſoit toujours votre maîtreſſe & la ſienne; ſoyez amant heu-

heureux, mais respectueux; obtenez tout de l'amour sans rien exiger du devoir, & que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits, mais des graces. Je sais que la pudeur fuit les aveux formels & demande d'être vaincue; mais avec de la délicatesse & du véritable amour, l'amant se trompe-t-il sur la volonté secrette? Ignore-t-il quand le cœur & les yeux accordent ce que la bouche feint de refuser? Que chacun des deux, toujours maître de sa personne & de ses caresses, ait droit de ne les dispenser à l'autre qu'à sa propre volonté. Souvenez-vous toujours, que même dans le mariage le plaisir n'est légitime que quand le desir est partagé. Ne craignez pas, mes enfans, que cette loi vous tienne éloignés; au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, & préviendra la satiété. Bornés uniquement l'un à l'autre, la Nature & l'amour vous rapprocheront assez.

A ces propos & d'autres semblables Emile se fâche, se récrie; Sophie honteuse tient son éventail sur ses yeux & ne dit rien. Le plus mécontent des deux, peut-être, n'est pas celui qui se plaint le plus. J'insiste impitoyablement: je fais rougir Emile de son peu de délicatesse; je me rends caution pour Sophie qu'elle accepte pour sa part le traité. Je la provoque à parler, on se doute bien qu'elle n'ose me démentir. Emile inquiet consulte les yeux de sa jeune épouse: il les voit, à travers leur embarras, pleins d'un trouble voluptueux qui le rassure contre le risque de la confiance. Il se jette à ses pieds, baise avec transport la main qu'elle lui tend, & jure qu'hors la fidélité promise, il renonce à tout autre droit sur elle. Sois, lui dit-il, chere épouse, l'arbitre de mes plaisirs comme tu l'es de mes jours & de ma destinée.

née. Dût ta cruauté me coûter la vie, je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaisance; je veux tout tenir de ton cœur.

Bon Emile, rassure-toi : Sophie est trop généreuse elle-même pour te laisser mourir victime de ta générosité.

Le soir, prêt à les quitter, je leur dis, du ton le plus grave qu'il m'est possible: souvenez-vous tous deux que vous êtes libres & qu'il n'est pas ici question des devoirs d'époux; croyez-moi, point de fausse déférence. Emile, veux-tu venir? Sophie le permet. Emile en fureur voudra me battre. Et vous, Sophie, qu'en dites-vous? faut-il que je l'emmene? La menteuse en rougissant dira qu'oui. Charmant & doux mensonge, qui vaut mieux que la vérité!

Le lendemain..... L'image de la félicité ne flatte plus les hommes; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne savent plus sentir ce qui est touchant, ni voir ce qui est aimable. Vous qui pour peindre la volupté n'imaginez jamais que d'heureux amans nageant dans le sein des délices, que vos tableaux sont encore imparfaits! Vous n'en avez que la moitié la plus grossiere; les plus doux attraits de la volupté n'y sont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis sous d'heureux auspices sortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languissans & chastes l'ivresse des doux plaisirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable sécurité de l'innocence, & la certitude alors si charmante de couler ensemble le reste de leurs jours? Voilà l'objet le plus ravissant qui puisse etre offert au cœur de l'homme; voilà le vrai tableau de la volupté! vous l'avez vu cent fois sans le reconnoître; vos cœurs endurcis ne sont plus faits pour l'aimer.

Sophie

Sophie heureuſe & paiſible paſſe le jour dans les bras de ſa tendre mere; c'eſt un repos bien doux à prendre, après avoir paſſé la nuit dans ceux d'un époux.

Le ſur-lendemain, j'apperçois déjà quelque changement de ſcène. Emile veut paroître un peu mécontent: mais à travers cette affectation je remarque un empreſſement ſi tendre & même tant de ſoumiſſion, que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour Sophie, elle eſt plus gaie que la veille; je vois briller dans ſes yeux un air ſatisfait. Elle eſt charmante avec Emile; elle lui fait preſque des agaceries dont il n'eſt que plus dépité.

Ces changemens ſont peu ſenſibles, mais ils ne m'échappent pas; je m'en inquiette, j'interroge Emile en particulier; j'apprends qu'à ſon grand regret & malgré toutes ſes inſtances, il a fallu faire lit-à-part la nuit précédente. L'impérieuſe s'eſt hâtée d'uſer de ſon droit. On a un éclairciſſement: Emile ſe plaint amerement, Sophie plaiſante; mais enfin le voyant prêt à ſe fâcher tout de bon, elle lui jette un regard plein de douceur & d'amour, & me ſerrant la main ne prononce que ce ſeul mot, mais d'un ton qui va chercher l'ame; *l'ingrat* ! Emile eſt ſi bête qu'il n'entend rien à cela. Moi je l'entends; j'écarte Emile, & je prends à ſon tour Sophie en particulier.

Je vois, lui dis-je, la raiſon de ce caprice. On ne ſauroit avoir plus de délicateſſe ni l'employer plus mal-à-propos. Chere Sophie, raſſurez-vous; c'eſt un homme que je vous ai donné, ne craignez pas de le prendre pour tel: vous avez eu les prémices de ſa jeuneſſe; il ne l'a prodiguée à perſonne: il la conſervera long-tems pour vous.

„ Il faut, ma chere enfant, que je vous expli-
„ que mes vues dans la converſation que nous eû-
„ mes

„ mes tous trois avant-hier. Vous n'y avez peut-
„ être apperçû qu'un art de ménager vos plaisirs
„ pour les rendre durables. O Sophie ! elle eut
„ un autre objet plus digne de mes soins. En de-
„ venant votre époux, Emile est devenu votre
„ chef; c'est à vous d'obéir, ainsi l'a voulu la Na-
„ ture. Quand la femme ressemble à Sophie, il
„ est pourtant bon que l'homme soit conduit par
„ elle; c'est encore une loi de la Nature; & c'est
„ pour vous rendre autant d'autorité sur son cœur,
„ que son sexe lui en donne sur votre personne,
„ que je vous ai fait l'arbitre de ses plaisirs. Il
„ vous en coutera des privations pénibles, mais
„ vous régnerez sur lui, si vous savez régner sur
„ vous; & ce qui s'est déjà passé me montre que
„ cet art difficile n'est pas au-dessus de votre cou-
„ rage. Vous régnerez long-tems par l'amour, si
„ vous rendez vos faveurs rares & précieuses, si
„ vous savez les faire valoir. Voulez-vous voir
„ votre mari sans cesse à vos pieds? tenez le tou-
„ jours à quelque distance de votre personne.
„ Mais dans votre sévérité mettez de la modestie,
„ & non pas du caprice; qu'il vous voye réser-
„ vée, & non pas fantasque; gardez qu'en ména-
„ geant son amour, vous ne le fassiez douter du
„ vôtre. Faites-vous chérir par vos faveurs, &
„ respecter par vos refus; qu'il honore la chasteté
„ de sa femme, sans avoir à se plaindre de sa
„ froideur.

„ C'est ainsi, mon enfant, qu'il vous donnera
„ sa confiance, qu'il écoutera vos avis, qu'il vous
„ consultera dans ses affaires, & ne résoudra rien
„ sans en délibérer avec vous. C'est ainsi que
„ vous pouvez le rappeller à la sagesse, quand il
„ s'égare, le ramener par une douce persuasion,
„ vous rendre aimable pour vous rendre utile;

„ employer la coquetterie aux intérêts de la ver-
„ tu, & l'amour au profit de la raison.

„ Ne croyez pas avec tout cela, que cet art
„ même puisse vous servir toujours. Quelque pré-
„ caution qu'on puisse prendre, la jouissance use
„ les plaisirs, & l'amour avant tous les autres.
„ Mais quand l'amour a duré long-tems, une
„ douce habitude en remplit le vuide, & l'attrait
„ de la confiance succede aux transports de la pas-
„ sion. Les enfans forment entre ceux qui leur
„ ont donné l'être, une liaison non moins douce
„ & souvent plus forte que l'amour même. Quand
„ vous cesserez d'être la maîtresse d'Emile, vous
„ serez sa femme & son amie; vous serez la mere
„ de ses enfans. Alors, au lieu de votre premiere
„ réserve, établissez entre vous la plus grande in-
„ timité; plus de lit-à-part, plus de refus, plus
„ de caprice. Devenez tellement sa moitié, qu'il
„ ne puisse plus se passer de vous, & que sitôt
„ qu'il vous quitte, il se sente loin de lui-même.
„ Vous qui fîtes si bien régner les charmes de la
„ vie domestique dans la maison paternelle, faites
„ les régner ainsi dans la vôtre. Tout homme qui
„ se plaît dans sa maison, aime sa femme. Souve-
„ nez-vous que si votre époux vit heureux chez
„ lui, vous serez une femme heureuse.

„ Quant-à-présent, ne soyez pas si sévere à
„ votre amant: il a mérité plus de complaisance;
„ il s'offenceroit de vos allarmes; ne ménagez plus
„ si fort sa santé aux dépens de son bonheur, &
„ jouissez du vôtre. Il ne faut point attendre le
dégoût, ni rebuter le desir; il ne faut point re-
„ fuser pour refuser, mais pour faire valoir ce
„ qu'on accorde.

Ensuite les réunissant, je dis devant elle à son
jeune époux: il faut bien supporter le joug qu'on
s'est

s'eſt impoſé. Méritez qu'il vous ſoit rendu léger. Sur-tout, ſacrifiez aux graces, & n'imaginez pas vous rendre plus aimable en boudant. La paix n'eſt pas difficile à faire, & chacun ſe doute aiſément des conditions. Le traité ſe ſigne par un baiſer; après quoi je dis à mon éleve: cher Emile, un homme a beſoin toute ſa vie de conſeil & de guide. J'ai fait de mon mieux pour remplir juſqu'à préſent ce devoir envers vous; ici finit ma longue tâche, & commence celle d'un autre. J'abdique aujourd'hui l'autorité que vous m'avez confiée, & voici déſormais votre Gouverneur.

Peu-à-peu le premier délire ſe calme, & leur laiſſe goûter en paix les charmes de leur nouvel état. Heureux amans, dignes époux! Pour honorer leurs vertus, pour peindre leur félicité, il faudroit faire l'hiſtoire de leur vie. Combien de fois contemplant en eux mon ouvrage, je me ſens ſaiſi d'un raviſſement qui fait palpiter mon cœur! Combien de fois je joins leurs mains dans les miennes en béniſſant la Providence, & pouſſant d'ardens ſoupirs! Que de baiſers j'applique ſur ces deux mains qui ſe ſerrent! De combien de larmes de joie ils me les ſentent arroſer! Ils s'attendriſſent à leur tour, en partageant mes tranſports. Leurs reſpectables parens jouiſſent encore une fois de leur jeuneſſe dans celle de leurs enfans; ils recommencent, pour ainſi dire, de vivre en eux, ou plutôt ils connoiſſent pour la premiere fois le prix de la vie: ils maudiſſent leurs anciennes richeſſes, qui les empêcherent, au même âge, de goûter un ſort ſi charmant. S'il y a du bonheur ſur la terre, c'eſt dans l'azile où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois, Emile entre un matin dans ma chambre, & me dit en m'embraſſant: mon maître, félicitez votre enfant; il eſpere avoir

bientôt l'honneur d'être pere. O quels ſoins vont être impoſés à notre zèle, & que nous allons avoir beſoin de vous! A Dieu ne plaiſe que je vous laiſſe encore elever le fils, après avoir élevé le pere. A Dieu ne plaiſe qu'un devoir ſi ſaint & ſi doux ſoit jamais rempli par un autre que moi, duſſé-je auſſi bien choiſir pour lui, qu'on a choiſi pour moi-même: mais reſtez le maître des jeunes maîtres. Conſeillez-nous, gouvernez-nous; nous ſerons dociles: tant que je vivrai, j'aurai beſoin de vous. J'en ai plus beſoin que jamais, maintenant que mes fonctions d'homme commencent. Vous avez rempli les vôtres; guidez-moi pour vous imiter, & repoſez-vous: il en eſt tems.

F I N.



TABLE

TABLE DES MATIERES,

POUR LE TOME SECOND

en deux Parties.

I. Désigne la Partie premiere,
II. Partie seconde,
n. les notes.

A.

F.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

U.

Fin de la Table.

